
3 1761 09936598 3

Les Drapeaux

I

Il a été tiré de cet ouvrage quinze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 15.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

ROMANS

JOSETTE.
LA MAISON DE DANSES, roman espagnol.
LE PHARE, roman breton.
LA PETITE PAPACODA, roman napolitain.
LE JEUNE AMANT, roman parisien.
ROMULUS COUCOU, roman nègre.

En collaboration avec CHARLES MÜLLER :

RIKETTE AUX ENFERS.

VARIÉTÉS

BLANCS ET NOIRS (voyage aux Antilles).
TRENTE-DEUX POÈMES D'AMOUR.

Chez d'autres éditeurs

POÉSIE

LES MATINALES.
LES IRIS NOIRS.
MISSEL D'AMITIÉ.

NOUVELLES

TROIS PETITS TOURS DE MARIONNETTES.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

VIENT DE PARAITRE (1903-1905).

En collaboration avec CHARLES MÜLLER

A LA MANIÈRE DE ... (1re et 2e séries).
A LA MANIÈRE DE ... (3e série).
LA CRÉATION DU MONDE.

En préparation : TRIO, roman.

PAUL REBOUX

Les Drapeaux

ROMAN

I



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

A LA MÉMOIRE DE MON AMI

CHARLES MÜLLER

TUÉ A LA GUERRE

JE DÉDIE

EN HAINE DE LA GUERRE

CE LIVRE

OÙ REVIVENT TANT

DE NOS IDÉES FRATERNELLES

Les Drapeaux

I

UN CAPORAL CANDIDAT A L'ACADÉMIE

Suave mari magno...
LUCRÈCE.

— Bonjour docteur! Eh bien! Vous ne me reconnaissez pas?

— Réal!... C'est-à-dire... monsieur Réal...

— Mais non, docteur!... Vous avez bien dit... Je ne suis plus votre caporal infirmier... N'importe! Nous avons trop couché ensemble pour que ça ne nous ait pas laissé des souvenirs!

Le Dr Sauvargue se mit à rire.

Prodigieuse aventure, cette guerre! Qui aurait présagé en 1913 que lui, jeune oculiste commençant à former une clientèle de quartier, il deviendrait aide-major dans un régiment d'in-

fanterie, et qu'il dormirait sur la paille des postes de secours au côté de Jacques Réal, l'auteur dramatique célèbre, le chroniqueur Jacques Réal, qu'on nommait déjà, non sans faveur, dans les salons où se combinent les candidatures académiques !

— Vous avez repris vos travaux littéraires, maintenant ? — demanda le docteur.

— Oui, mais c'est difficile... des grèves, pas de papier... rien ne va, rien...

— Vous avez raison, monsieur Réal... Et personne ne peut prévoir comment nous allons nous tirer de là !

— Bah ! — s'écria Réal avec bonne humeur — on s'en tirera cette fois encore !

— Vous croyez ?

— Mais oui... C'est ainsi, en France... On croit que tout va craquer... Et puis, juste à la dernière minute, quelqu'un arrive, le premier venu, qui raccommode la déchirure avec un bout de ficelle... Et ça tient...

— Vous voilà devenu optimiste... Pourtant, au front, vous vous rappelez...

Et le Dr Sauvargue pensait à leurs causeries, le soir, dans une tanière couverte de rondins, à la lueur d'une bougie dont la flamme tressautait et parfois s'éteignait lors d'une « arrivée » trop voisine.

— Evidemment. Il y a eu des coups durs...

Mais, docteur, si vous le voulez bien, nous ne reparlerons pas de tout ça... En voilà assez! Et vous, qu'est-ce que vous devenez?

— Je travaille.

— Clientèle?

— Oui... Et puis, le matin, j'ai conservé un service régulier à l'hospice Sainte-Blanche, vous savez, où j'ai passé la dernière année de la guerre à refaire des figures...

Réal s'assombrit. Des mutilés de la face! Pauvres gens...

Le Dr Sauvargue reprit:

— Vous ne passez jamais de ce côté-là, sans doute?

— Mais ça peut arriver... Et je vous promets qu'alors j'irai vous serrer la main... Hein, docteur, la consultation du matin!... ça vous rappellera le bon vieux temps!

Les deux hommes sourirent. L'horreur et le dégoût de la guerre s'étaient atténués en eux. Ils étaient du grand nombre de gens qui en parlent sans animosité, parce qu'elle les épargna.

II

JACQUES RÉAL, L'ÉCRIVAIN BIEN CONNU

> S'il est possible qu'il fleurisse encore quelque part, dans l'âme française, une dernière fleur de pitié pour ces brutes, il faut l'en extirper comme une fleur de poison, et en faire de la cendre et du fumier, et planter à même ce terreau immonde la fleur que nous devons cultiver désormais, la sainte fleur de la haine.
>
> Jean Richepin.

— C'est bientôt servi? — demanda Jacques Réal à la femme de chambre qui lui ouvrait la porte.

— Tout de suite, monsieur.

Pour gagner son cabinet de travail, il passa par la salle à manger.

— Tiens! cinq couverts!... Ce matin-là, pourtant, il ne prévoyait comme convives que sa sœur Mme Varavère, sa femme, et son beau-père, M. Alexandre Bloquet.

Mme Réal apparut, courtaude et grassouillette, portant une jardinière où elle venait de disposer des fleurs.

Réal lui désigna la cinquième assiette.

— Pour qui?

— Pour Joseph Coigny — répondit-elle. — Je l'ai rencontré ce matin au Bois, et comme on ne l'avait pas vu depuis des éternités...

— Tu as très bien fait — approuva-t-il.

Réal avait connu Joseph Coigny aux armées ou plus exactement durant un séjour de repos dans un service d'arrière où ce grand garçon, arguant d'une faiblesse cardiaque, avait su se faire maintenir. Quelques mois de vie commune avaient créé entre eux, bien qu'ils fussent très différents l'un de l'autre, une sorte de cordialité qui offrait les apparences de l'amitié. Depuis la démobilisation, Coigny s'honorait de fréquenter en intime la maison de cet homme célèbre.

— Juliette et papa sont déjà là — dit Mme Réal. — Tu les trouveras au salon.

Réal s'y rendit aussitôt et s'avança vers eux les mains tendues, avec cet air de franchise et de bonne humeur qui lui avait toujours gagné les sympathies.

— Comment ça va-t-il, ma petite Juliette?

Mme Juliette Varavère ressemblait à son frère. Elle avait, comme lui, des yeux bleus dont le regard exprimait la sensibilité. Mais elle avait

perdu à la guerre son mari qu'elle chérissait, puis, un an plus tard, son fils. Depuis, toujours vêtue de noir, grave sous les bandeaux grisonnants, elle était l'image de la douleur inconsolée.

Par contre, M. Alexandre Bloquet, le père de Mme Réal, avec sa moustache blanche frisée au petit fer, ses cheveux légers comme un duvet d'oiseau, son cou maigre qui dans le faux col large remuait comme un cou de tortue, ses petits yeux noirs embusqués parmi les rides, souriait sans cesse de tous les plis qui striaient son visage. Ancien fabricant de boutons, largement enrichi par cette industrie, il menait maintenant une existence douillette de rentier, fréquentant le cercle, flatté d'y rencontrer des notabilités dont il prononçait les titres avec une satisfaction naïve. Son costume recherché lui donnait un air d'homme du monde, et il s'efforçait de justifier cet aspect en n'exposant que des idées d'esprit bien pensant. Il était abonné à l'*Écho de Paris*, à l'*Action Française* et à la *Revue des Deux Mondes*, et prenait soin qu'on le sût, afin d'écarter de lui cette défaveur dont on est coutumier vis-à-vis des parvenus qui s'attardent encore aux vulgaires idées républicaines.

Mme Réal, que sa sortie matinale avait mise en appétit, remarqua :

— Midi trente-cinq, et Coigny n'est pas encore arrivé !

— Pourtant il est exact d'habitude — dit M. Bloquet.

— Ma foi tant pis! — s'écria Mme Réal. — Mettons-nous à table, cela le fera venir.

Elle avait de la décision et parlait fort. Nul ne la contredit. On passa dans la salle à manger.

Au même instant, la sonnette de l'antichambre retentit.

— Qu'est-ce que je disais? — constata gaiement Mme Réal.

Joseph Coigny entra en s'excusant beaucoup. C'était un grand gaillard, large d'épaules. Il avait le front bas, la figure étroite et longue; ses paupières en forme d'ogive recouvraient un peu ses prunelles inexpressives; des moustaches blondes, tombantes, encadraient son menton. Il est invraisemblable qu'une coiffure lisse, de hautes paupières, des moustaches pâles, évoquent l'image d'un cheval. Et pourtant c'était tout de suite à un cheval que l'on pensait quand on voyait Joseph Coigny, dont la mise était soignée comme un pelage bien entretenu, et qui donnait par toute sa personne une impression d'endurance et de robustesse.

Le repas commença. Au bruit des fourchettes qui tapotaient la porcelaine, les convives échangèrent d'abord des propos sans intérêt.

Réal annonça la rencontre du Dr Sauvargue et, à propos de ce dernier, évoqua quelques

souvenirs militaires. Puis s'adressant à Coigny:

— Et vos affaires, mon vieux? Etes-vous toujours satisfait?

— Passablement.

Réal plaisanta :

— Le métier d'accapareur a du bon, hein?

Coigny vivait de cette profession mal définie par laquelle beaucoup d'hommes élégants augmentent leurs ressources. Il vendait des choses qu'il n'avait jamais possédées à des gens qui ne les lui payaient pas. Deux lettres, trois coups de téléphone, lui suffisaient pour mettre en rapport des négociateurs. Laine, charbon, couvertures, lait condensé, tout lui était bon. Il quittait des tonneaux d'huile de baleine pour engager des pourparlers relatifs à un stock de fil de fer barbelé. Sans travail, sans risques, il bénéficiait du travail et des risques d'autrui.

A son tour, Coigny questionna Réal :

— Etes-vous content?

— Le petit train-train...

— Mais nous allons passer au Théâtre-Français, cette saison — dit Mme Réal.

A cette idée, son visage s'épanouit. Elle aimait la gloire et, fille de négociant, elle était sensible aux bénéfices tangibles. Elle s'enorgueillissait d'être l'épouse d'un homme qui gagnait de l'argent en devenant célèbre. Dans les magasins quand elle donnait son adresse,

elle épelait Réal : R-é-a-l, avec une feinte modestie, en guettant sur la figure du comptable le petit sourire avenant qui signifie : « Jacques Réal ? Oh ! je connais... »

— Et quand va-t-on vous jouer ? — demanda le beau-père.

— J'espérais passer en mai. Pourtant, comme la pièce de Donnay marche très bien, nous attendrons sans doute octobre.

— N'avez-vous pas quelque chose aussi pour les Variétés ? — dit Coigny.

— Oui. Mais je ne me presse pas. Les petits camarades n'aiment pas beaucoup qu'un auteur sorte deux pièces dans la même saison.

Coigny, qui avait des habitudes mondaines, demanda à Mme Réal des nouvelles de son autre belle-sœur, Mme Buchmann, qui résidait en Suisse, mariée à un Zurichois.

A ce nom de Buchmann, le visage de M. Bloquet se renfrogna. Il considérait comme regrettable que l'autre sœur de son gendre ne fût pas mariée en France, et le nom seul de la Suisse allemande l'indisposait.

Mme Varavère rompit son silence habituel :

— Elle m'a écrit avant-hier. Tout va bien là-bas.

— Est-ce toujours aussi pourri de Boches, ce pays-là ? — grogna M. Bloquet.

— Comme vous êtes sévère pour M. Buch-

mann — dit doucement Mme Varavère. — Vous le traitez toujours comme un ennemi. Pourtant sa femme et lui se sont beaucoup dévoués aux internés, pendant la guerre.

— N'importe! — déclara M. Bloquet. — Maintenant, la Suisse, la Hollande, l'Espagne, ce sont des antichambres où les Boches attendent pour rentrer chez nous... Et tous ces pays-là, ma foi, je ne les porte guère dans mon cœur...

— Hélas! soupira Mme Réal, les Boches n'ont même plus besoin de prendre tant de précautions! Ils s'installent déjà en France, et comme ils veulent! Tenez, pas plus tard qu'hier, Mme Bernard, la veuve du capitaine, qui est forcée de sous-louer deux pièces de son appartement en meublé, a reçu la visite d'un Boche qui a eu le toupet de se proposer comme locataire!

Réal demanda curieusement :

— Et qu'a fait la veuve du capitaine Bernard?

— Elle a hésité, cela se comprend... Ce Boche, c'était peut-être l'assassin de son mari... Et puis, elle a pris le parti le plus sage : elle lui a sous-loué les chambres trois fois plus cher qu'elle ne pensait le faire pour d'autres clients.

— Bravo! — s'écria M. Bloquet. — C'est autant de récupéré sur l'indemnité de guerre!

Et dans sa joie, il fut pris d'une crise de toux caverneuse qu'il dut étouffer parmi les plis de sa serviette.

Mme Réal déclara :

— Eh bien moi, jamais je ne pourrais me faire à l'idée qu'un Allemand habite sous mon toit.

— Que veux-tu ! — dit son mari, conciliant — maintenant la paix est signée.

— Ça ne fait rien. Ils ne sont pas des hommes pareils aux autres.

M. Bloquet l'approuva.

— Très juste, ma fille ! Un Allemand, c'est la bête la plus répugnante qui soit jamais sortie de la faune infernale !... Ils sont et resteront toujours d'ignobles barbares avec lesquels aucune relation de commerce, d'art, de sentiment, ne devrait être acceptée par un bon Français. Quand je pense qu'il y a des individus qui se préparent à leur tendre la main... On devrait les fusiller, ces gens-là !

— Vous savez ce qu'on vient de découvrir ? — dit Coigny. — Un groupe de consommateurs, un groupe très important, s'est créé à Paris, dont les membres se sont engagés par serment à ne plus jamais rien acheter aux Boches.

— Oui, je sais — dit M. Bloquet — le groupe de *La France aux Français*. Eh bien ?

— Eh bien, on vient de s'apercevoir que cette fameuse ligne avait été organisée en sous-main par les Boches eux-mêmes !

— Hein ?

— Mais oui ! Ils savaient que la clientèle ne leur reviendrait pas de si tôt. Alors, ils ont établi dans les pays neutres des comptoirs de marchandises camouflées. Puis ils ont inventé cette ligue, avec un magasin de vente à Paris. Comme c'était moins cher qu'ailleurs, on s'y fournissait avec empressement. Le pot-aux-roses vient d'être découvert...

Derrière le binocle, les yeux de Réal souriaient discrètement. M. Bloquet restait muet. Coigny insista :

— De telle sorte que les imbéciles qui faisaient partie de cette ligne se sont jetés tout droit dans la gueule du loup.

Un silence gêné s'ensuivit. Comme une ombre de nuages sur une plaine ensoleillée, l'impression d'une gaffe passa sur les convives. En effet, M. Alexandre Bloquet avait été, au début, l'un des premiers membres de cette ligue patriotique, et l'un de ses apôtres les plus chaleureux.

Vexé, il se mit à mastiquer en silence avec tant d'énergie que son nez semblait entrer dans son menton.

Coigny, qui ne s'était aperçu de rien, relata quelques autres traits où s'attestaient la perfidie et la servilité allemandes.

— Rien ne les arrête, ces gens-là ! Savez-vous que, vingt-quatre heures avant l'abandon de

Lille, un négociant allemand a vendu aux Lillois des drapeaux tricolores pour le pavoisement du lendemain? Et on m'a montré la copie d'un télégramme venu de Berlin, adressé le 12 novembre 1918, à un commerçant de Metz, pour lui dire : « Nous tenons à votre disposition cinquante disques de la *Marseillàise*, chantée par Mlle Chenal, de l'Opéra. »

Mme Réal, soulagée par cette diversion, laissa éclater son ressentiment contre tant de fourberie, de platitude et d'impudence, et son mari, qui se préparait à fumer, montra l'allumette et dit :

— Tenez, rien que cela est significatif... En 1830, au collège de Dôle, un professeur de chimie enseignait comment on fait détonner une combinaison de certains produits en les frappant avec un marteau. Un élève qui avait l'esprit curieux essaya de rendre ce mélange inflammable. Il réussit à se procurer du phosphore et parvint à créer l'allumette d'où le feu jaillit par friction. Eh bien, ce jeune homme ne put trouver ni dans sa famille, ni chez ses connaissances, les quelques mille francs nécessaires pour propager sa découverte. Un jour, il en parla mélancoliquement à un commis-voyageur allemand. Deux ans après, le monde entier se servait d'allumettes chimiques allemandes.

— Voyez-vous, les canailles ! — dit M. Bloquet.

— N'empêche — reprit Réal, qui s'amusait parfois à taquiner son beau-père — que sans les Boches nous battrions encore le briquet !

On sonna. La conversation s'interrompit, et, dans le silence hostile à l'inconnu qui venait troubler la fin du repas, Réal grogna :

— Quel est le raseur qui...

C'était Maxime Duport.

L'appréhension se détendit. Duport ! le camarade d'enfance de Réal ! son vieux Maxime !

— Faites entrer, bien vite... Vous ajouterez une tasse. Servez les liqueurs ici...

Maxime Duport était un robuste gaillard, brun de cheveux et doré de teint, dont la prestance conservait un air de jeunesse : Homme de sport, il avait su rester svelte et fringant comme un sergent de chasseurs à pied. Jamais les affres d'une angoisse intellectuelle n'avaient marqué leur empreinte sur son visage lisse à petite moustache relevée. Ses yeux rieurs exprimaient le plaisir de vivre. C'était un brave garçon, prompt aux enthousiasmes et aux attendrissements, aimé des femmes à cause de l'expérience amoureuse que témoignait sa façon de les regarder, gai, gourmand, bavard, épanoui.

Durant la guerre, après un séjour au front, il avait, comme tous les esprits assez obstinément

combatifs pour lutter contre des concurrents, obtenu d'être ramené à Paris. Grâce à des missions économiques, il s'était créé d'utiles relations. Maintenant, il s'occupait d'industrie.

Il s'assit, bien accueilli par tous. On lui offrit un verre d'Armagnac qu'il échauffa savamment dans sa main avant de déguster.

La conversation reprit, mais atténuée, capricieuse. Maxime Duport félicita Réal de son dernier roman.

— Épatant, mon vieux... il est à tous les étalages... J'en ai entendu parler beaucoup... C'est un succès, un vrai... Hein, Jacques, tu te souviens quand tu as publié ta première poésie dans *Primavera*, la petite revue dont j'étais l'administrateur...

— Oui, il y a... vingt-cinq ans...

Maxime affecta un air offensé :

— Merci bien, mon vieux...

Puis :

— Le père Machuiset, notre professeur de rhétorique, t'avait prédit une belle carrière... Il voyait clair...

— Bien que diablement myope !... Dis, Maxime, tu te rappelles quand tu t'es promené au fond de la classe avec ton parapluie ouvert, sans qu'il s'en aperçût?...

Ils poursuivirent ainsi l'évocation de leur commune jeunesse, jusqu'à ce que Maxime

Duport, après un coup d'œil sur sa montre-bracelet, déclarât :

— Bigre!... Et les rendez-vous!... chers amis, je ne suis venu vous dire qu'un petit bonjour... je me sauve... A bientôt? Au fait, je dîne vendredi chez les Malapied. Vous en êtes?

— Aïe! — fit Réal — je crois bien que je vais être souffrant, ce soir-là... Ils m'embêtent, ces nouveaux riches.

Mme Réal protesta :

— Mais mon ami, nous avons accepté...

Duport prit un air compétent.

— On mange bien, chez eux.

Mme Réal insista :

— Et tu y rencontreras Gaston Capin. Tu comprends ce que cela veut dire, n'est-ce pas?

Oui, il le comprenait! l'académicien Gaston Capin... Une voix à gagner... Hélas! Faudrait-il se mettre à courtiser ainsi des pions chamarrés sur le tard, couronnés pour n'avoir jamais eu que des idées banales, des idées allant par groupes, uniformes, humbles et pâles comme un défilé de petites orphelines?

Maxime Duport, en prenant congé, baisa la main replète de Mme Réal, que cette courtoisie fit se rengorger.

— Alors, à vendredi? — dit-il.

Réal soupira :

— A vendredi.

III

LA ROUTE EST BELLE

Le succès produit le succès comme l'argent produit l'argent.

CHAMFORT.

L'écrivain passa dans son cabinet de travail.

Lorsqu'il eut diminué la pile des « lettres à répondre », il composa, rapidement et sans ratures, l'article hebdomadaire qu'il avait coutume d'envoyer à un grand journal d'Amérique. C'était une impression de vie parisienne. Il parla des opérettes à la mode, tira de leur succès des conclusions de philosophie familière. Il travaillait sans déplaisir comme sans effort, jouissant de voir sa grande écriture régulière, aux lettres bien formées, s'avancer le long des pages comme une armée qui défile. Puis, en quelques phrases ingénieusement tournées, il répondit à une enquête de presse, avec la préoc-

cupation de ne pas se tirer d'affaire par une pirouette, car ce créateur d'œuvres légères était un esprit réfléchi.

Vers quatre heures, il sortit. La rue du Général-Foy où il habitait était presque déserte et invitait à la marche. Il passa devant Saint-Augustin. La coupole grise se détachait sur le ciel nacré, dans la pâleur d'une fin de jour hivernal. Les branches supérieures des arbres couleur de lilas et de mauve se teintaient encore d'un peu de soleil.

Il suivit le boulevard Malesherbes, bordé de boutiques luxueuses. Ses talons sonnaient sur le macadam. Il éprouvait une sorte de vague allégresse, provenant d'une sensation d'équilibre physique et moral. « Le bonheur — disait-il parfois — serait assuré si l'on s'appliquait à rendre conscientes les satisfactions matérielles que nous laissons perdre dans l'inconscient. Puisqu'on souffre tant de n'avoir qu'un bras ou d'éprouver un mal de tête, pourquoi ne nous appliquerions-nous pas à jouir de l'idée que nos deux bras sont valides ou que notre tête est libre d'incommodité? » Et il constatait avec satisfaction le jeu de ses muscles et de ses poumons.

L'obligation de répondre au salut d'un promeneur l'interrompait souvent. Son portrait avait récemment paru lors du lancement d'un

feuilleton pour un journal à gros tirage. Depuis, des inconnus se découvraient devant lui pour s'honorer d'une relation flatteuse.

Il s'arrêta devant une vitrine de libraire. Son dernier volume était en bonne place ; l'épaisseur de plusieurs exemplaires superposés le détachait de la foule plate des ouvrages rivaux ; il lut sur la couverture : trente-septième mille, et en éprouva du plaisir.

Par les rues, encombrées de passants, et où les lampes électriques s'allumaient dans la brume rosâtre du crépuscule, il gagna l'hôtel du journal *Le Boulevard.* Depuis peu, les bureaux avaient été installés dans le pavillon de Hanovre, en face du Vaudeville.

L'huissier qui gardait l'antichambre de la rédaction se leva poliment.

— J'ai beaucoup de choses pour vous aujourd'hui, Monsieur Réal...

Réal prit le paquet de lettres qu'on lui tendait et demanda :

— Le patron est arrivé?

Puis il pénétra dans le cabinet directorial. Il comptait parmi les rares familiers que l'on n'annonçait pas.

Martin, le directeur du *Boulevard*, lui serra la main chaleureusement. C'était un homme gras, à barbiche, et dont les yeux souriaient avec une tendresse qui semblait prête à s'humecter de

larmes. Mais son âme, peu encline aux effusions, demeurait ombrageuse et toujours préoccupée.

— Une lettre à signer... Vous permettez, cher ami?

— Comment donc! — dit Réal.

Il profita de ce loisir pour déchiqueter de l'index des enveloppes que le garçon lui avait remises. Invitation à dîner dans une de ces maisons traditionnelles et désuètes où se préparent les élections académiques; demande de collaboration pour un magazine nouvellement fondé; louanges calligraphiées par une provinciale : « *Cher Maître, permettez à une admiratrice inconnue...* »; prière de présider le dîner de l'*Écritoire*, groupe d'écrivains qui seraient « *très honorés de voir leur réunion illustrée par la présence d'un auteur si...* »

— Ils m'embêtent! — grogna Réal, flatté.

La porte s'ouvrit. Un gros garçon moustachu et coiffé d'une crinière qui semblait rejetée en arrière par le vent d'un perpétuel orage entra, des papiers à la main. C'était un des rédacteurs à tout faire de la maison.

— Ah! Maître! Pendant que je vous tiens — s'écria-t-il en saisissant Réal par le revers de sa veste — vous allez me donner une interview. Dites?... Nous publions une série, *L'Horizon littéraire*. Que préparez-vous en ce moment?

Réal énuméra ses projets : une pièce pour le Français, *La Danse devant l'Arche*, sorte de satire des mœurs. Un ballet pour l'Opéra-Comique : *La Zingarella*, fantaisie vénitienne, avec des manteaux, des masques, des scènes aux lanternes reflétées par le canal, des palais somptueux et délabrés, des bichons enrubannés, des matamores... Il travaillait aussi à un roman : *Le Bonheur de Lucienne*, destiné à la *Revue de Paris*, et à un autre pour la *Revue des Deux Mondes* : *La Couronne de Feu*, où il étudierait la vie intime d'un souverain.

Un autre collaborateur était entré dans le bureau pour soumettre à Martin des épreuves. Il s'inclina respectueusement devant Réal, puis, s'adressant à Martin :

— La dernière heure du *Temps* annonce que le tour de ce pauvre vieux Thomassin est arrivé... J'ai préparé la nécrologie. Nous aurons un très beau portrait inédit.

— Pauvre Thomassin ! — reprit Réal avec commisération.

Martin le regarda.

— Dites donc, mon cher... Voilà un fauteuil libre, à l'Académie...

Réal rispota en feignant l'indifférence :

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

Martin se mit à rire.

— Soyez franc !

— Eh bien — concéda Réal — s'il faut tout vous dire, j'y ai pensé. Oui, on m'en a déjà parlé... Mais j'hésite encore à me mettre en avant... Un échec, c'est si bête !

— Un échec ? Allons donc ! Vous arriverez dans un fauteuil, c'est le cas de le dire...

Il appuya sur un bouton.

— Je vais faire passer un écho ce soir pour amorcer la candidature... Si, si... Laissez-moi faire... Vous verrez que ça ira tout seul.

Réal sortit du bureau directorial, le cœur léger. L'Académie ! Depuis quelque temps déjà les amis ou les flatteurs lui en parlaient. Et n'était-ce pas naturel, au fond, après une carrière faite de succès, incontestés bien qu'ils fussent éclatants ? L'Académie, ce serait la consécration définitive, le prestige qui s'accroît spontanément, indéfiniment, la gloire...

Quand il rentra chez lui, il aperçut son smoking préparé sur le lit. Il y avait une répétition générale ce soir-là. Mme Réal, prise d'une crise de migraine, ne voulut pas accompagner son mari. Il dîna hâtivement et se rendit au théâtre en fumant un cigare.

Quand il s'assit dans son fauteuil, plusieurs têtes se tournèrent de son côté et on lui fit des saluts nuancés tour à tour de cordialité, de déférence, de simple politesse et de courtoisie. A

l'entr'acte, Martin, qui le rencontra sur un escalier, l'arrêta :

— Décidément, cher ami, vous avez bon vent ! J'ai téléphoné tout à l'heure à l'Instruction Publique. Vous savez qu'il y est très fortement question de vous, pour la rosette, en juillet !

Oui, décidément, il avait bon vent !

Après avoir serré des mains et s'être entendu questionner nombre de fois sur sa santé : « Tiens ! Bonjour, mon cher ! Comment ça va? — Bonjour, ça va bien? — Ça va ? », il parvint sur la scène où l'auteur, dans un groupe d'amis, recevait des félicitations. Les louanges de Réal parurent l'honorer spécialement. Quand Réal retourna vers la salle, il entendit deux machinistes qui causaient en le désignant du menton :

— Qui c'est, c'type-là? Il me semble que j'ai vu sa cafetière.

— C'est Réal, tu sais bien, celui qui écrit sur le *Boulevard.*

— Ah ! le v'là... Eh bien, c'est pas pour dire, mais tout ce qu'il écrit, c'gas-là, c'est tapé !

Les compliments indirects ne sont pas les moins agréables.

Après la représentation, Réal rentra doucement chez lui, respirant l'air de la nuit avec plaisir, comme on boit un vin frais. Il entr'ouvrit la porte de la chambre qu'habitait Mélanie pour voir si la migraine durait toujours. A la lueur de

la veilleuse, il aperçut sa femme qui dormait, la bouche ouverte, laissant échapper, sur un rythme lent, un léger râclement guttural.

— Allons, tout va bien...

En revenant dans sa chambre, il tira de son paletot les lettres qu'il y avait enfoncées pêle-mêle au journal et les prépara pour le courrier du lendemain matin.

« *Cher Maître, permettez à une admiratrice...* »

Au fond, c'est très amusant la gloire. Et quand, son smoking enlevé, il l'eût disposé sur le dossier d'une chaise pour éviter les faux plis, il regarda le ruban de la Légion d'honneur qui en décorait le parement, et se rappela la joie éprouvée quinze ans plus tôt. Pauvre vieux ruban ! Son rôle allait bientôt finir, une rosette le remplacerait... Et il le regarda avec la tendresse un peu mélancolique dont on a le cœur pénétré devant un vestige de jeunesse.

IV

LES BIENFAITS DE LA GUERRE

> ...les barbares sédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre de milliers d'hommes, et en font remercier Dieu, solennellement.
>
> VOLTAIRE.

Au dîner qu'offraient M. et Mme Malapied, Jacques Réal, en sa qualité de personnage célèbre, avait été placé à la gauche de la maîtresse du lieu. Elle avait à sa droite M. Gaston Capin, de l'Académie française.

Le couvert luisait doucement sur la nappe brillante. Des groupes de Saxe, aux gestes mignards, alternaient avec des corbeilles de roses.

En face, M. Auguste Malapied, chétif, pauvre de substance, la bouche mince et décolorée, le

regard toujours vacillant d'inquiétude, faisait les honneurs avec timidité.

Durant la guerre, une immense fortune s'était abattue sur lui avec une violence de cataclysme. De bourgeois aisé, il était devenu plusieurs fois millionnaire, par le seul effet du destin. Les valeurs qui, en 1913, lui rapportaient quarante mille livres de rentes avaient soudain haussé. Bien conseillé, il avait acquis des tableaux de Renoir et de Cézanne, malgré la sorte d'effroi que cette peinture lui inspirait, et les avait revendus opportunément. Depuis, ses biens s'étaient accrus par la seule force de la vitesse acquise, comme une boule de neige. Maintenant, il avait quitté son appartement pour occuper un hôtel où l'on accédait par une porte monumentale, un large escalier de pierre décoré de tapisseries, et des antichambres où étaient postés plusieurs domestiques à visages de magistrats, qui se passaient l'un à l'autre les invités. Tandis que Mme Malapied, une blonde épaisse, placide comme une crémière à son comptoir, portait des rangs de perles qui marquaient des étapes de fortune comme les cercles de l'aubier indiquent l'âge des arbres, il était, lui, de mise modeste; il n'osait que des gestes inachevés, il parlait bas, et donnait l'impression d'un parent pauvre dans le splendide décor de son logis.

Autour de la table...

Bernard Pelletier, beau garçon bien coiffé qui fréquentait les salons où l'on danse. Les femmes le consultaient pour s'éclairer sur ce qu'il convient d'avoir vu. Il connaissait les nouveaux petits restaurants et les derniers scandales. Une logique sommaire lui tenait lieu de discernement. Comme il n'avait pas de sens critique, il était bon orateur. Il parlait avec un léger accent anglais, par élégance.

Parmi la conversation grêle et timide dont s'accompagne un début de repas, on entendait l'accent méridional de Guy Montignac. Ce Toulousain subtil, demi-commerçant, demi-artiste, portait, sous son visage à barbiche dessiné purement comme une tête de médaille, une cravate blanche qu'il nouait avec une négligence appliquée, pour marquer son indépendance d'esprit.

Il causait avec Jules Giraudet, le propriétaire du *Chocolat Giraudet*, un noiraud, dont les prunelles s'exorbitaient derrière un binocle de myope aux verres déformants. Un crin dur, très noir, empiétait sur son front, bleuissait ses joues rasées. Il était agité par une incessante pétulance qui faisait gesticuler ses bras trop courts comme des ailerons de pingouin, et glapir sa voix nasillarde.

Plus loin, Maxime Duport discutait le dernier vote de la Chambre avec Arsène Lebardeau-

Chatenais, personnage chauve à large barbe blonde, dont le visage inerte, et qui semblait de cire rose, aurait pu servir de modèle pour un sculpteur chargé de représenter l'homme raisonnable.

Ils étaient séparés les uns des autres par leurs épouses, scintillantes d'excessives parures, et qui s'examinaient hostilenent avec des sourires amicaux.

Six ans plus tôt, il y aurait eu là une assemblée de tranquilles bourgeois parisiens. La guerre avait fait d'eux — avec Malapied trente fois millionnaire; Bernard Pelletier qui devait son faste à d'abondantes commissions ; Moni-gnac, enrichi par le trafic des chefs-d'œuvre ; Giraudet, grand fournisseur de chocolat aux armées; Lebardeau, membre du Conseil d'administration de plusieurs affaires industrielles — une tablée de nouveaux riches.

Le petit M. Giraudet racontait à sa voisine qu'il venait de promener son jeune fils en automobile sur les routes de l'ancien front. Il décrivait les villages écroulés, les usines en ruines, les champs creusés d'entonnoirs, les bois déchiquetés, avec tant d'animation qu'il lui fallut, à plusieurs reprises, rattraper son lorgnon. Chacun le questionnait sur la désolation de la France. Mme Malapied, satisfaite, constata que la conversation générale venait enfin de s'engager.

— J'ai voulu lui faire voir ça, à cet enfant — criaillait Giraudet — pour qu'il apprenne *de visu* à détester les Boches.

L'académicien Gaston Capin approuva d'un hochement de tête ce procédé d'éducation.

— Il faut — poursuivit Giraudet avec véhémence — qu'aucun de nous n'oublie jamais le mal qui lui a été fait !

Réal, muet, songea : « Aucun de nous, c'est beaucoup dire... Ce petit M. Giraudet !... Il m'a confié, je m'en souviens, qu'il possédait un gros paquet d'actions d'une société qui, fondée au capital de deux millions et demi, a réalisé trente millions de bénéfices nets pendant les trois premières années de la guerre... Les porteurs de ces titres-là n'ont été des victimes que dans une proportion modérée. »

Comme l'exaltation du chocolatier tombait un peu, Réal demanda, sur un ton assez nonchalant :

— Cher monsieur Giraudet... Voudrez-vous me rappeler, tout à l'heure, que j'ai quelque chose à vous dire... Oh ! pas un secret... Mais cela n'est guère intéressant ici...

Mme Malapied protesta :

— Monsieur Réal ! ce que vous dites est toujours intéressant !

Il reçu stoïquement ce lourd éloge, et poursuivit :

— C'est à propos de la Société des moteurs Salmson... je sais que vous connaissez admirablement sa situation...

— Oui ! un petit peu — répondit Giraudet, avec une réserve sans modestie.

Réal savait s'amuser dans le monde. Un de ses plaisirs consistait à questionner publiquement un homme récemment enrichi sur l'origine de sa fortune. Il savourait alors le malaise de l'interlocuteur partagé entre son désir de ne pas avouer tous ses bénéfices et son orgueil d'être prospère.

En peu de mots, Giraudet répondit au renseignement que Réal lui demanda, et conclut :

— Allez ! Qu'on ne s'inquiète pas de la Société Salmson. C'est la plus forte maison de moteurs, et elle le restera.

La plus forte? M. Arsène Lebardeau-Chatenais ne partageait pas cette certitude.

— Vous oubliez l'Hispano-Suiza, mon cher, dit-il. Ses bilans ont été superbes ! Rappelez-vous les chiffres qu'on a cités à la Chambre ! 18.000 moteurs vendus 20.000 francs pièce, alors qu'ils revenaient à 9.000 francs ! Voilà une maison qui a gagné deux cents millions ! Un rapport de 525 p. 100 en 1917 ! Ça, c'est une société bien conduite.

L'entretien sur les bénéfices des usines de guerre se généralisa. Gaston Coigny fit observer

que la Société Hotchkiss, qui fournissait les mitrailleuses...

Maxime Duport l'interrompit :

— Et Dieu sait s'il en fallait à la France!

— Il en fallait, certes! — reprit Coigny. — Grâce à cette nécessité, grâce à son activité patriotique, la Société Hotchkiss peut se flatter d'avoir eu l'un des plus beaux développements qu'on puisse enregistrer. Pensez donc qu'en 1914, son capital social était de quatre millions ; elle donnait à ses actionnaires peut-être 8 p. 100. En 1916, l'action correspondait à du 463 p. 100.

Comme on s'étonnait, Pelletier justifia ce chiffre :

— Dame! la section de mitrailleuses revenait à 4.000 francs. C'est 12.000 francs que la Société la revendait !

— Elle allait fort — dit Réal.

Il regarda sa femme pour échanger avec elle, d'un regard, leurs impressions. Que pensait-elle de ces chiffres énoncés avec tant d'inconscience ? Que pensait-elle de ces bénéficiaires de la guerre étalant cet inventaire avec béatitude? Ils n'oubliaient qu'une multiplication, celle des morts... Mais Mme Réal parlait du renchérissement des bas de soie avec l'élégant Pelletier, son voisin.

Le sage Lebardeau-Chatenais répondit à Réal :

— Tout le monde allait fort à ce moment-là.

Ne pas faire comme les autres aurait été jouer un rôle de dupe.

Guy Montignac, toujours renseigné sur les dessous financiers et parlementaires, expliqua :

— Parbleu ! La Société Hotchkiss a été bien gérée, puisqu'elle a eu un ministre comme administrateur, et que celui-ci en avait confié la direction à son chef de cabinet !

Un sourire parut sur les visages. D'autres chiffres furent prononcés. Chacun des convives se flattait d'apporter à la conversation un document nouveau, et présentait comme un chef-d'œuvre d'ingéniosité commerciale l'énormité des paiements obtenus de l'État. L'un citait des baïonnettes revenant à 13 francs et des fusils revenant à 85 francs dans les manufactures nationales, et que les manufactures privées vendaient à la France 26 francs et 145 francs. L'autre signalait les pièces détachées pour avion facturées 93 francs, alors qu'elles en valaient 10, et les indicateurs de vitesse pour avion vendus 42 francs, quand leur prix de revient était de 4 francs tout au plus. Ils parlaient de ces bénéfices sans indignation, avec un cynisme bon enfant ; ce n'était que des traits pittoresques.

Gaston Capin fit observer que dans tous les pays les profits de guerre avaient été aussi copieux. Le mémorandum, préparé en Angleterre par l'Administration du Revenu intérieur,

établissait que les richesses privées britanniques s'étaient augmentées de quatre milliards de livres sterling!

— Non, allez! — dit à son tour Montignac — cela n'a été en rien une spécialité française... Pour les grands-ducs de Russie, la campagne ne fut pas non plus une opération déficitaire... Et même, tenez, dans l'honnête Amérique, il y a eu aussi des malins... Parmi les marchandises que New-York envoyait par montagnes sur le continent, combien de prétendues fournitures de guerre ont été commandées, payées là-bas et débarquées ici, qui n'étaient que bien peu des fournitures de guerre. On découvre tout cela maintenant, dans les stocks... Des millions de paires de menottes, oui, des millions! Et des quantités formidables de fers à friser, de soutien-gorge et de bonnets d'enfants!...

Les convives furent égayés par cette révélation que lançait la voix méridionale de Montignac.

— En somme — dit Réal — la guerre a été une excellente affaire pour tous les gens qui vendaient quelque chose.

— Et même pour d'autres! Les armateurs français ont réalisé cinq cents millions de bénéfices en 1915!

— Et les banques, donc! Soixante millions de commission pour lancement d'emprunts en 1918!

Le sage Lebardeau-Chatenais, reflétant sur son crâne poli les lumières des girandoles et flattant de la main sa barbe soyeuse, conclut que l'argent va toujours à l'argent, comme le fleuve à la mer.

— Oh ! Il y a des exceptions — dit Duport. — Certains coups de chance ont enrichi des gens très modestes. Vous connaissez l'histoire de ce petit importateur qui a gagné deux millions dans sa journée, sur une seule affaire de figues...

— Et — ajouta Montignac — celle de cet aviateur qui, averti par un coup de téléphone qu'une adjudication d'un stock de cinquante mille paire de chaussures devait avoir lieu dans un pays perdu, prit une des autos de l'escadrille, se rendit sur place, acheta les bottines à 2 francs la paire, et les revendit 20 francs la paire, dès le jour même.

— Celui-là a su profiter du gaspillage — déclara Lebardeau-Chatenais. — Et Dieu sait s'il y en a eu !

Maxime Duport l'approuva et raconta qu'il avait une fois visité un camarade chargé de surveiller un dépôt d'hélices d'avion. C'était pendant l'hiver. Le combustible manquait. On se chauffait avec les hélices, à raison d'une demi-douzaine par journée.

— Oui, gaspillage, évidemment — dit Montignac. — Mais comment y remédier? L'Admi-

nistration elle-même est complice. Il suffit quelquefois d'un jeu d'écriture pour qu'un fait comme celui-là devienne tout à fait innocent, alors que brûler une vieille caisse exposerait le coupable à de redoutables sanctions... Alors, on se débrouille...

Il connaissait, ce Toulousain, l'art de se débrouiller.

Jules Giraudet fut repris d'exaltation et, congestionné par le bourgogne, il s'écria :

— L'Administration a été au-dessous de tout pendant cette guerre ! Songez donc ! Les Domaines vendaient les vieux papiers 8 francs les cent kilos, dans le moment même où n'importe quel marchand de déchets payait les cent kilos aux particuliers plus de 40 francs !

Sur la compétence administrative, les avis furent partagés. Quelqu'un fit observer que, après le premier tohu-bohu de la mobilisation, on avait pris soin de faire diriger les services par des personnalités adaptées à ces fonctions. C'est ainsi que des membres de la famille Potin et de la famille Dubonnet avaient été mobilisés au ministère du Ravitaillement, pour traiter les questions relatives à l'alcool. Certes, leurs affaires privées n'en souffrirent point. Mais du moins les marchés ne furent passés qu'en connaissance de cause.

Tout en se délectant du foie gras rosé qu'on ve-

nait de leur servir, les convives se mirent alors à parler des fils, gendre ou neveux d'hommes célèbres rencontrés durant la campagne dans les postes qu'ils avaient occupés. Duport avait servi à Châteauroux; Pelletier avait été, dès le début des hostilités, pourvu d'un emploi à La Rochelle; Montignac n'avait pas quitté Paris, sauf pour séjourner à Bordeaux; Giraudet avait été mobilisé dans son usine.

Ils avaient occupé ces postes en feignant toujours d'être sur le point de partir pour le front et en affichant leur impatience de demeurer mêlés à des hommes qui ne se battaient point.

Maintenant que cette attitude était devenue superflue, ils parlaient tranquillement de leur longue villégiature.

Réal, depuis le commencement du repas, avait éprouvé une irritation croissante. N'aurait-il pas mieux fait de refuser cette invitation et de rester tranquillement chez lui, à travailler? Il se blâmait d'avoir cédé aux calculs ambitieux de Mme Réal. Capin méritait-il qu'on perdît, pour se concilier sa faveur, trois heures de travail?

Puis, tous ces chiffres dont on l'avait étourdi l'exaspérait. Depuis longtemps il savait ce qu'il convient de penser des enrichis de la guerre. Il ne s'attardait pas en récriminations, car il avait pris son parti des inégalités sociales. Pourtant,

il aurait souhaité à ces gens-là plus de retenue dans l'exhibition de leur prospérité. Tandis qu'ils menaient une existence agréable et profitable, il avait tenu, lui, à faire campagne. Il était resté mêlé, durant quatre années, à un pauvre troupeau territorial tantôt suivant une armée, tantôt une autre, pour l'accomplissement d'humbles travaux. Il avait souffert du défaut de logement, de la nourriture médiocre, du froid, de la tristesse hébétée dont sa longue misère l'avait empli peu à peu. Le souvenir de son sacrifice suscitait en lui un sentiment d'indignation méprisante contre ces guerriers du front sud-ouest. Cela montait en lui comme une bouffée de colère, comme un de ces élans juvéniles dont il était capable encore, et qui donnaient tant d'âme à ses ouvrages.

Tout à coup, il remarqua que le maître d'hôtel portait le ruban de la croix de guerre, et ne put contenir cette interrogation :

— Eh bien! Et vous, mon ami, où l'avez-vous gagnée, votre croix?

Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Il y eut un silence. Le maître d'hôtel, gêné d'être l'objet d'une telle atteinte au protocole, répondit avec confusion :

— Aux Éparges, monsieur.

Réal regrettait maintenant son incartade. Il « enchaîna » et demanda à Giraudet s'il avait

passé par là, durant sa récente tournée au front. Aussitôt, celui-ci reprit sa description romantique de ce paysage, tandis que les autres convives, soulagés de sentir l'incident dissipé, se hâtaient d'en effacer le souvenir par une conversation plus vive.

On servait un carré de glace décoré de cerises confites pareilles à des cabochons de rubis, et dont l'intérieur, sous une carapace ferme, contenait une crème au kirsch à la fois onctueuse et mousseuse. Capin en fit compliment à Mme Malapied.

— Excellente, en effet — acquiesça Réal.

Mais il ne pouvait se défendre d'évoquer, à propos des Éparges dont Giraudet parlait toujours, la nourriture des combattants : macaronis grisâtres, viandes fibreuses où tremblait une graisse jaune, riz gluant, rata figé, vin battu dans le métal des bidons... Et le raffinement du service à dessert aux couverts de vermeil, aux porcelaines peintes, le faisait songer à ces assiettes d'aluminium rayées par la lame du couteau de poche, minces assiettes qu'on tenait entre ses doigts gourds, âprement, car on avait faim, en les protégeant contre le vol d'un papier que le vent décollait des feuillées voisines...

Soudain, il se ressaisit. Quoi ! Allait-il « verser dans l'antimilitarisme et le pacifisme », à présent? Parbleu! Voilà qui serait excellent pour

sa candidature... Aussi, pour se débarrasser des obsessions qui hantaient sa mémoire, pour s'étourdir, et pour regagner un peu la faveur de Capin et des convives, il profita d'une occasion qui s'offrait, et commença, avec humour, l'éloge des nouveaux privilégiés :

— On reproche aux petits bénéficiaires de la guerre d'avoir les ambitions, les maladresses de M. Jourdain. On leur reproche d'être mal initiés aux coutumes de l'élégance... Mais qu'est-ce donc, je vous le demande, qu'une génération, dans l'histoire d'une race?... Les nouveaux riches, puisqu'il faut les appeler par leur nom, sont le plus sûr garant de nos progrès dans le domaine de la délicatesse, de l'art et de la pensée. Que seraient devenus leurs enfants, s'il n'y avait pas eu cette guerre? Sans doute, d'humbles commis. Au contraire, ceux-ci vont recevoir à présent une éducation complète. Ils suivront les leçons des meilleurs professeurs. Affranchis d'entraves matérielles, ils pourront étudier à loisir les chefs-d'œuvre et s'en inspirer. Je crois que, grâce aux enfants des nouveaux riches, nous aurons, dans vingt ou trente ans d'ici, la plus magnifique génération d'écrivains, d'artistes, d'orateurs, d'hommes de goût que la France ait jamais connue.

Les assistants écoutaient avec un sourire de béatitude ces phrases qu'il émettait comme un

paradoxe, et dont ils considéraient la vraisemblance avec une intime satisfaction.

Et tout malaise était dissipé quand Mme Malapied, ayant repoussé sa chaise, donna, parmi le brouhaha que firent les convives levés ensemble, le signal de quitter la salle à manger.

Tandis que l'insignifiant troupeau des femmes se groupait dans le salon, les hommes gagnèrent le fumoir et se mirent à boire de la vieille fine champagne, en bavardant, en fumant des cigares de prix, en regardant les nouveaux tableaux dont Malapied avait enrichi sa collection. Le propriétaire, muet, écoutait, en hochant la tête, les compliments que ses invités lui faisaient autant par souci d'être agréables à leur hôte que par désir d'attester leur propre compétence.

Cependant Gaston Capin, dont la compréhension artistique s'arrêtait aux fantaisies d'Albert Guillaume et aux audaces de Roybet, développait, devant ces satisfaits, un de ses thèmes favoris : la prospérité de la France à l'issue de cette guerre victorieuse.

— Notre situation est magnifique — disait-il. — La gloire militaire de nos armées, atténuée par nos revers de 1871, s'est définitivement rétablie. Nous avons fait ce qu'il fallait pour imposer le silence à tous ceux qui parlaient avec une pitié un peu méprisante de la décadence française.

Nous avons contribué à la création de républiques orientales qui seront nos alliées possibles dans les guerres à venir. Je ne conteste pas l'importance de nos sacrifices, mais j'estime que nous serions injustes en cherchant à diminuer les résultats de la victoire consacrée par le traité de Versailles. Désormais la France est revenue à son rang de première puissance du monde.

Chacun l'écoutait avec une attention déférente. Il continuait à discourir :

— Le seul élément qui puisse offrir quelque inquiétude, c'est chez nous l'abaissement de la natalité. Les ouvriers maintenant ne veulent plus faire d'enfants. C'est épouvantable ! Et pourtant Dieu sait si l'État accomplit tout le possible pour rendre prospère la condition des familles nombreuses ! Elles sont honorées de la considération générale !

Lebardeau-Chatenais, dont le crâne reflétait à présent l'éclairage rosé du fumoir, objecta, non sans bon sens :

— Oui, mais comment se loger ? C'est là, pour elles le difficile.

Bien qu'il fût médiocrement favorable au régime, Capin assura que la plus active bienveillance régnait dans les hautes sphères à l'égard de ceux qui donnent à la France des citoyens, et que l'État était résolu à frapper de plus en plus durement les égoïstes sociaux.

Réal s'approcha du groupe.

— Croyez-vous que la dépopulation soit une conséquence de l'égoïsme ? C'est plutôt une conséquence naturelle du machinisme. Aux champs, une faucheuse mécanique fait la besogne de sept ouvriers, une moissonneuse-lieuse supprime la besogne de quinze faucheurs et ramasseurs. A l'usine, l'atelier tend à devenir un ensemble de machines fonctionnant sous la surveillance de quelques hommes spécialement instruits. Il faut bien que les familles aient de quoi payer cette instruction, et il faut bien, d'autre part, que diminue le nombre des manœuvres désormais inemployés.

Giraudet, les yeux écarquillés, s'exalta :

— D'accord ! Mais pense-t-on ainsi de l'autre côté de la frontière ? Toute la question est là. Qu'est-ce que peuvent contre les familles saxonnes de huit enfants nos familles françaises qui en comptent deux ou trois, tout au plus ? Dans vingt ans d'ici cette progression nous voue à l'écrasement, si nous ne poussons pas le cri d'alarme !

— Méfiez-vous ! — dit Réal en levant le doigt.
— Les alarmistes sont des gens très suspects...

A cette évocation des affiches qui avaient recommandé le silence aux propagateurs d'informations décourageantes, tous furent mis de bonne humeur, comme il advient quand on se

souvient de mauvais jours enfin disparus.

— D'ailleurs — dit Réal — je crois que vos craintes ne sont pas aussi fondées que vous le pensez. Je n'en voudrais pour témoin que le général Joffre lui-même, ce malthusien vénérable...

— Comment ! Joffre ?

— Oui... Je crois que c'est en janvier 1913 qu'il a dit dans un discours aux anciens élèves de l'École Polytechnique, à peu près ceci : « Le nombre n'est pas l'agent unique de la victoire, et nous pouvons ne pas nous effrayer des sinistres prophéties de ceux qui voient dans la décroissance de notre natalité une cause certaine de défaite, en présence de l'augmentation continue des populations voisines. » Vous voyez...

Réal se délecta sournoisement de l'ahurissement où ces messieurs étaient maintenus par ce texte peu conforme aux idées régulières qui défilaient habituellement dans leur esprit. Puis, il continua :

— Nous étions un peuple fécond et nous sommes devenus un peuple stérile, parce que nous étions un peuple gaulois et que nous sommes devenus un peuple pudibond. Comment voulez-vous que les gens soient portés à la procréation, alors que vous vous efforcez de chasser des esprits les images voluptueuses ? Vous souhaitez qu'on fasse l'amour, et vous

tâchez qu'on n'y pense point! Une vague de décence a noyé les journaux. C'est à peine si l'on s'y embrasse, aujourd'hui. On n'y admet plus que des histoires de voleurs ou des aventures fondées sur des hypothèses scientifiques. Dès qu'une affiche montre une femme aux seins nus, des moralistes indignés dénoncent cette excitation au plaisir... Il faut être logique! De deux choses l'une : ou bien un écrit licencieux ne porte pas à l'amour, et dans ce cas il est inoffensif. Ou bien il porte à l'amour, et dans ce cas la natalité peut trouver là une chance d'augmentation.

Les auditeurs commençaient enfin à comprendre que Réal plaisantait. Leurs sourcils, d'abord en arc, redevenaient peu à peu horizontaux. Réal, doctoralement, conclut :

— Le ministère de l'Intérieur devrait fonder une section spéciale destinée à propager en France des livres licencieux pour ranimer un peu dans les âmes conjugales le goût partagé des ébats. D'autre part, je crois que l'on ferait aussi de la bonne besogne en créant au ministère des Affaires étrangères une autre section destinée, celle-là, à répandre chez les peuples que nous considérons comme menaçant, des brochures de propagande malthusienne. La course à la natalité est aussi ruineuse que la course à l'armement. Pourquoi n'enseignerions-

nous pas aux matrones prussiennes des plaisirs sans conséquences, des délicatesses qui seraient à leurs yeux prestigieuses, puisqu'elles viendraient de Paris ? Et je suis persuadé que l'on n'aurait pas grand'peine à trouver, pour diriger ce service extérieur de malthusianisme, des citoyens éminents choisis parmi ceux qui, chez nous, n'ont pas d'enfants, et qui se trouveraient par conséquent bien mal venus à nous prêcher la repopulation pour nous-mêmes. N'y aurait-il pas là un bon moyen d'accorder les doctrines patriotiques et la condition familiale d'hommes émérites tels que MM. Poincaré, Viviani, Pichon, Briand, Capus, Chéron, Gustave Hervé, Hanotaux...

— Sacré Réal, va ! — s'écria Maxime Duport en donnant une tape joviale dans le dos de son vieux camarade.

Montignac, toulousain expert en galéjades, partageait sa bonne humeur. Mais les autres convives éprouvaient de la gêne. Ces propos leur avaient paru choquants. Ils étaient inquiets, mécontents, vaguement alarmés, comme des poules qui découvriraient un hérisson dans la basse-cour.

L'arrivée de domestiques offrant sur des plateaux d'argent des verres d'orangeade rompit ce vague malaise. D'ailleurs il était temps de prendre congé. Les hommes allèrent chercher

ces dames qui, dans le salon, avaient tant bien que mal gagné, par un enchaînement de propos futiles, l'heure du départ.

Dans le taxi qui les ramenait, Mme Réal, agacée par le silence de son mari, demanda brusquement :

— Eh bien ! Tu es content de ta soirée ?

Il la regarda, surpris par ce ton un peu agressif.

— Ni content ni mécontent. Pourquoi ?

— Parce que tu semblais prendre plaisir à accumuler les maladresses devant M. Capin... Cette histoire du maître d'hôtel, cette attaque contre le maréchal Joffre, cette théorie ridicule... car on entendait, du salon... Si tu crois que c'est le moyen de gagner des voix...

Pensif, il répondit :

— Oui, je sais... Cela s'appelle des gaffes.

— Je ne te le fais pas dire...

— Oh ! sois tranquille ! je m'en apercevais... et même non sans un certain agrément... Que veux-tu... Ils m'exaspèrent, tous ces bonshommes... Ils ont eu trop de chance. Ils sont trop largement épanouis. Ça me soulageait, de leur planter quelques banderilles...

— Tu en es jaloux?

— Oh ! Seigneur, non !...

Après un silence, Mme Réal reprit :

— Tu as remarqué le nouveau pendentif de Mme Malapied?... Elle l'a détaché, tout à l'heure, au salon... Je l'ai tenu dans ma main... Quel poids!... Quatorze diamants, énormes!

Réal l'interrompit :

— Sais-tu combien il est tombé de marmites autour du poste médical blindé où j'ai passé la première nuit, quand nous sommes montés en ligne pour l'attaque de Champagne?

— Non, combien?

— Quatorze... Nous avons compté les entonnoirs, le lendemain.

— Pourquoi me dis-tu ça?

— Pour rien. C'est une simple coïncidence.

V

MORTS VIVANTS

Les nations qui pourrissent dans les antichambres et les boudoirs se régénèrent sous la tente et dans les camps.

DE BONALD.

Grenelle. Une longue rue où l'air, à la sortie du métro, semble d'une fraîcheur campagnarde. Des maisons basses et modestes. Des boutiques présentant de pauvres marchandises. Tout à coup, une grille, une cour, et, là-bas, un grand bâtiment.

C'est l'hôpital provisoire où le Dr Sauvargue soigne ses mutilés.

Réal entre, traverse l'espace désert où des moineaux sautillent et pépient. Il a la gorge un peu serrée à l'avance.

Dans la rue, lorsqu'on croise un mutilé de la face, on hésite à regarder ses cicatrices; on a

peur de le gêner par une curiosité indiscrète et malsaine. Mais ici, observer est un devoir. Quels pauvres déchets d'humanité vont s'offrir à ses yeux ?

Le Dr Sauvargue, en longue blouse blanche de visite et coiffé du képi à bande grenat, s'apprêtait à recevoir ceux qu'il appelait : ses clients. Il accueillit Réal avec une cordialité déférente, flatté par la visite du grand homme :

— Asseyez-vous là, cher ami !... J'allais commencer, justement. Oh ! gardez votre chapeau, je vous en prie... Il fait frais, ce matin, et l'Administration ne nous chauffe guère... Vous allez voir le défilé, ça vous rappellera nos années de campagne ! Nous débutons par notre doyen, le père Matou...

— Matou ! — crie un infirmier.

Matou paraît. Il est en capote et traîne ses pieds chaussés d'espadrilles. Une croix de guerre, au ruban passé, pend sur sa poitrine. C'est un territorial, un cultivateur sans doute, à en juger par ses grosses mains à demi refermées, comme si l'on venait d'en ôter un manche de bêche. Il a des cheveux blancs qui donnent à sa personne une sorte de noblesse. Mais le visage inhumain semble déformé par la fantaisie d'un burlesque miroir. Un des yeux est vide, sous la paupière concave. L'autre est descendu au milieu de la joue. Au-dessus du

menton coupé, le nez s'avance comme un bec. Une des oreilles a disparu, remplacée par une couture.

Réal, blême, assiste à l'interrogatoire, où le Dr Sauvargue dépense sa bonhomie habituelle.

— Eh bien! Mon vieux Matou?

Un murmure sort de cette bouche qui n'est plus une bouche.

— Et ces fameuses douleurs, ça passe un peu?

L'homme secoue la tête.

Quelques prescriptions, notées par l'infirmier.

— A un autre!

Celui-là est un spectre. Plus de nez : les deux trous rougeâtres des narines. Plus de lèvres : une denture inégale plantée dans des gencives aboutissant à des filaments métalliques. Les joues sont creusées en entonnoir et donnent une impression d'éboulement. Mais le corps est demeuré robuste. Cet être fut sans doute un homme de belle allure. Il était marié. Il porte une alliance.

— Ça va toujours, mon ami? Ils tiennent, cette fois, tes ressorts?... Bien. Au suivant!

— Badinot! — appelle l'infirmier.

Badinot est mince, presque élégant sous le pauvre uniforme. Ses cheveux, soigneusement séparés par une raie, abondants et lustrés, ondulent un peu. Le front est lisse et pur, les

grands yeux bleus ont de la douceur. Il devait plaire aux femmes. Mais tout le côté gauche de sa bouche a disparu. On voit reposer la langue au milieu d'un gouffre rougeâtre. A droite subsiste un commencement de mâchoire, quelques dents, des dents saines de joli garçon...

— Eh bien, Badinot! Ça vous tire toujours, par là?

Au fond du trou, la langue s'agite.

— Oui, monsieur le major.

— Dites donc, aujourd'hui, il fait beau!... J'espère que vous n'avez plus vos idées noires?

Badinot ne répond pas, ses paupières battent. Son front se plisse un peu. Mais il répond avec docilité :

— Non, monsieur le major.

En le regardant s'éloigner, Réal est étreint par une émotion qui le fait souffrir physiquement, les ongles rentrés dans les paumes, les pieds rétractés. Il sent sur son propre visage les stigmates de ces tortures. Son cœur bat violemment. Dieu, l'abominable chose... Puis il pense à ce qu'offrent de cruel ces restes de beauté. La souplesse, l'élégance qu'il y a encore dans cette démarche, l'heureuse proportion de ces formes, tout ce dont ce malheureux était sans doute si fier autrefois, quels souvenirs déchirants d'un passé qui ne ressuscitera plus! Il est jeune. Il doit se sentir plein de force, il est

à l'âge où l'on travaille, où l'on aime, où la vie est riante, où l'espoir nous emplit. Et il doit vivre, car il a survécu, avec cette figure défoncée, ce masque d'horreur...

Comme l'infirmier appelait : Bichard ! le Dr Sauvargue se tourna vers Réal :

— Celui-là, il nous en a donné, du mal !... Mais on l'a tout de même tiré d'affaire.

Bichard arrive. C'est un homme, ou plutôt le corps d'un homme surmonté de quelque chose de luisant, de rougeâtre, de bourgeonné, d'où sortent des tuyaux. Le seul élément qui, dans cet amas de viande, rappelle une figure humaine, est un œil un peu désorbité, un œil auquel le sourcil remonté donne une expression d'effarement.

Le Dr Sauvargue ne l'interroge pas : ce malade a perdu l'usage de la parole, il ne s'exprime que par des hochements de tête. Parfois, il fait un effort pour dire quelque chose. Alors le tuyau planté dans la chair et qui remplace la bouche gargouille un peu, un liquide suinte, que Bichard est obligé d'essuyer avec son mouchoir.

Dès qu'il a quitté la salle, Réal demande :

— Mais comment vit-il?

— On le nourrit à la sonde.

— Quel homme était-ce?

Malgré lui, il vient d'employer le passé pour

qualifier cette chose pourtant vivante. Il précise son interrogation :

— Quel âge avait-il? Que faisait-il?

— Vendeur dans un grand magasin de Paris... Il a trente et un ans...

Le défilé de ces épaves continue. Certains ont l'air définitivement abêtis, mal éveillés de l'horrible stupeur qui suivit le coup de foudre. D'autres gardent un reste d'expression sur un reste de visage.

Réal, étranglé par une angoisse incessante, les regarde passer l'un après l'autre. Des visions de cauchemar se succèdent devant lui. Ah! cette lèvre tirée, fixant une perpétuelle grimace! Et ce nez, normal au départ, qui s'arrête brusquement, montrant deux trous comme il y en a aux têtes de squelettes! Et ce regard, pur et vivant dans un amas de chair bourgeonnante!

Et il se remémore les images de la guerre. Pour lui, comme pour tant de gens, les préoccupations de la vie chère, des impôts, des débats politiques, des menus faits quotidiens, ont peu à peu remplacé le souvenir des morts.

Il revoit l'herbe au bord de la tranchée, la désolation des steppes de Champagne, les arbres déchiquetés, le sol où se mêlent les débris d'armes, les boîtes rouillées, tout cela confondu dans une fange sans nom. Il entend de nouveau les obus qui miaulent comme des chats féroces,

hurlent comme de lugubres sirènes. Il revoit les tranchées, perpétuel marécage où l'on chemine, englué, les genoux battus par une capote aux pans raidis de boue. Il songe aussi à ces chaleurs d'été qui activent la corruption et font éclater les cadavres. Il évoque ce fumier grouillant de poux qui tapissait les cavernes où des êtres humains devaient dormir. Il retrouve cet abêtissement qu'on avait atteint, n'espérant plus que de ne pas mourir, souhaitant quelquefois la mort pour en finir plus vite... Et les morts, tous les morts, se dressent devant lui! Les morts cloués par des baïonnettes qui leur traversent la figure; les morts dont les mains et la bouche sont pleins encore de la terre creusée avant l'immobilité suprême : les morts sur les visages desquels les insectes courent, entrant dans les narines et dans les yeux; les morts aux yeux pourris, à la barbe écumeuse; les morts étalés en croix, face au ciel; les morts incomplètement engloutis dans le cyclone d'une explosion, et dont les pieds sortis d'une muraille de terre vous accrochaient au passage; les morts tombés entre les lignes, et qui avaient mis si longtemps à ne plus penser, à ne plus souffrir...

Et ces quelques vivants, encore plus horribles que les morts... Et tous les autres, ce million et demi de mutilés français cachés dans des

coins, humbles, douloureux, tapis comme de pauvres bêtes blessées, regardant la santé des autres...

La visite était terminée. Réal dit au Dr Sauvargue :

— Vous parlez quelquefois avec eux, sans doute? Comment supportent-ils leur état?

— Comme des hommes — répondit le médecin — c'est-à-dire médiocrement, et chacun selon sa nature... Il y en a qui se considèrent ainsi que des pensionnaires perpétuels d'hôpitaux. Ça leur suffit... Il y en a d'autres, au contraire, qui se sont aigris. Ils se débattent pour voir augmenter les pensions ridiculement restreintes qu'on leur accorde. Ils se plaignent d'être des oubliés... Mais il y en a, enfin, qui ne disent rien. Ce sont les plus à plaindre. Vous en avez vu un, tout à l'heure... C'était un beau gas plein d'avenir... Or la guerre lui a volé sa femme, ses biens, son visage, son énergie, tout... Et il a vingt-six ans! Vingt-six ans!... Les morts sont heureux, qui dorment sous une croix de bois... Mais être un mort vivant! Pensez à cela : un mort vivant!

Quand il eut quitté l'hôpital, Réal marcha dans la rue de Grenelle, pensif. La vision qui hantait son esprit se mêlait au souvenir du dîner de la veille. Et il revoyait la table élégante, les fleurs sur la nappe, les cristaux et

l'argenterie, cette assemblée de visages heureux, — tandis qu'alternait avec ce souvenir celui d'une figure en viande de boucherie, où un œil, un seul œil vivant, un œil bleu de jeune homme, regardait...

VI

LES MAITRES DE NOS LIBERTÉS

> Le mal dont nous souffrons, c'est une détestable organisation de la Presse. Elle n'est plus un organe d'opinion, elle est la servante d'intérêts occultes.
>
> JEAN JAURÈS.

Réal avait à composer, ce même jour, un article pour *le Boulevard.*

Il s'assit devant son bureau, examina le calepin sur lequel il avait coutume de noter les sujets de chroniques.

Tous lui parurent fades. Parler des grâces du printemps, des marchands de marrons dont l'hiver en partant éteint les réchauds, de la peinture à la mode, de la crise des domestiques... Ah ! la médiocre liste des thèmes ressassés...

Sa visite du matin l'obsédait encore. Il dé-

cida d'en faire le récit. Quels articles habiles valent ceux que l'on compose en traduisant l'émoi de son cœur?

Quand il eut terminé quelques pages où les descriptions cruellement exactes évoquaient ce qu'il avait vu, où la douleur frémissait, où la fraternité d'une âme compatissante s'épanchait largement, il confia le manuscrit à la servante :

— Portez cela au journal, je vous prie... Et prévenez que je passerai après dîner, pour corriger les épreuves.

Vers dix heures du soir, il entra dans le cabinet directorial; son manuscrit était sur la table. Martin s'écria :

— Ah! mon cher, j'allais vous téléphoner! Asseyez-vous donc... Une cigarette?...

— Merci...

— J'ai lu votre papier sur les mutilés... Admirable, vraiment!

Réal fit un geste de modestie.

— Si, si... admirable... C'est pathétique, c'est puissant...

Les prunelles de Martin semblaient mouillées de larmes. Il reprit :

— Toutefois...

— Un peu long, peut-être?

— Non, ce n'est pas ça... C'est le sujet même... Pour nos lecteurs... comment vous

expliquer?... Comprenez-moi bien... C'est un peu trop tragique, oui, trop amer... Vous accusez la Guerre d'avoir causé toute cette horreur...

— Il me semble, en effet...

— Oui, oui... Mais la Paix, elle aussi, comporte des drames... On continue à souffrir, dans les hôpitaux... Il y a des agonies affreuses... Les chirurgiens, en soignant leurs malades, créent, eux aussi, des mutilés... A quoi bon évoquer la misère, puisqu'on n'y peut rien?

— Pardon — répliqua Réal — j'ai évoqué des misères qui sont l'œuvre des hommes. Les canons ne sont pas partis tout seuls!

— Vous avez mille fois raison, cher ami... Et plus que personne j'admire votre grand cœur... Mais croyez-vous bien opportun de dire à présent toutes ces choses, et sur ce ton d'angoisse?... C'est démoralisant, vous savez...

Réal, agacé de ce qu'on se permît, pour la première fois, une remontrance au sujet d'un de ses articles, interrompit Martin.

— Démoralisant?... Trouveriez-vous donc plus moral qu'on parlât de la guerre comme d'une bucolique?

Martin se passa les doigts sur les yeux.

— Mon cher Réal, vous me faites beaucoup de peine... Comprenez-moi donc...

— Je vous comprends parfaitement. Vous refusez de publier mon article.

A ce moment, le secrétaire de rédaction pénétra dans le bureau. Il s'excusa de troubler l'entretien. Mais le cas était d'urgence. Un télégramme venait d'arriver de Berlin. Au cours d'un congrès d'ouvriers, les délégués français avaient été chaleureusement accueillis. Après le vote d'un vœu d'union démocratique franco-allemande, toute l'assistance avait chanté *la Marseillaise*. Fallait-il donner la dépêche à la composition?

Martin fit la moue.

— J'aimerai mieux pas... Cela fera mauvais effet. Le Quai d'Orsay n'aime guère ces histoires-là, vous savez... Elles amolliraient vite l'opinion française... Elles favoriseraient la naissance d'un parti de conciliation, de concessions... Non, pas de ça...

Le secrétaire continua :

— Bien. Maintenant autre chose... Vous m'excusez, monsieur Réal?

— Faites, faites...

— Je n'en ai plus que pour une minute... Voici : un sans-fil de Russie précise le nombre d'écoles nouvelles créées là-bas depuis six mois. C'est une statistique officielle. Voilà les chiffres... Les journaux de gauche donneront l'information. C'est sûr.

— Tant pis. Abandonnez-la-leur.

— Alors, il vaut mieux nous laisser griller?

Martin, avec un peu d'impatience, modéra ce zèle professionnel.

— Voyons, mon ami, vous avez bien de quoi remplir votre journal ce soir... avec autre chose que l'éloge des bolcheviks. *Le Temps* annonce la mise en liberté du faux satyre de Bois-Colombes... Travaillez là-dedans. La matière est belle...

— Entendu... Bonsoir, messieurs!

Après le départ du secrétaire, Réal demeura muet.

— Allons, cher ami — dit cordialement Martin — avouez que vous m'en voulez...

— Non. Je récapitule.

Martin, interdit, le questionna du regard.

— Oui — poursuivit Réal. — Je constate que : premièrement, en ce qui concerne mon article, vous préférez laisser le public dans l'oubli de ce qu'est la guerre et je ne m'explique vraiment pas pourquoi; deuxièmement, que vous taisez un fait de peu d'importance, certes, mais qui peut contribuer à hâter le moment où les gens cesseront de se détester comme ils le font; troisièmement, que vous nourrissez votre public de cancans, de malsaines aventures, plutôt que de lui communiquer un document d'histoire sociale... Alors, je vous le répète... Je récapitule, et je ne comprends pas...

Jamais Réal n'avait parlé sur ce ton. Le dépit

que lui causait le refus de son article y était, certes, pour beaucoup. Après avoir subi un premier dommage, il contre-attaquait.

Mais il n'avait ni l'habitude, ni le goût de la polémique. Avec ironie, il proposa :

— Alors, à la place de ce papier maudit, en voulez-vous un sur le renouveau de la crinoline?... Un peu dangereux, peut-être?

Vainqueur, Martin prit un air d'humilité :

— Il ne faut pas m'en vouloir... Mais je dois sacrifier souvent mes amitiés et mes préférences, par respect pour la ligne de mon journal... Et jamais je n'en ai souffert autant que ce soir, croyez-le...

Ces excuses n'avaient pas achevé de détendre le mécontentement de l'écrivain. Il sortit en hâte, répondant à peine aux saluts des garçons, et s'en alla sur le boulevard, pour marcher et respirer un peu.

A la terrasse d'un café, quelqu'un lui fit signe.

— Réal! hé!... Comment ça va?... Tu prends quelque chose?

C'était Walter Jacobi, chef de la politique étrangère au *Nouveau Siècle*, le rival du *Boulevard*. Personnage singulier, ce Jacobi. Presque bossu, il portait sur un corps de guingois une tête chevelue, broussailleuse, aux oreilles écartées pointant entre les mèches. Il avait coutume de discourir en remuant de grands bras ter-

minés par des mains agiles, velues et crochues, semblables à d'énormes araignées. On ne l'aimait guère. Il inspirait une sorte de répulsion. Mais Réal estimait, bien qu'il s'en détournât d'instinct, ce camarade qui parlait un nombre incroyable de langues, connaissait en détail la vie parisienne, les nuances des grands conflits européens, et jugeait toutes choses avec le scepticisme d'un philosophe désabusé.

— Alors, tu ne comprends pas? — dit Walter Jacobi, quand il eut appris l'aventure. — C'est pourtant bien clair. Le Gouvernement a besoin en ce moment de s'appuyer sur l'opinion pour continuer sa politique d'encerclement de l'Allemagne... Il faut que la presse reste belliqueuse, pour justifier nos prétentions... Martin a reçu une consigne. C'est du service commandé. Voilà tout...

Réal regardait, dans le secteur lumineux de la terrasse, les passants qui défilaient. Au dernier mot de son camarade, il conclut :

— Bref, ce patron n'est qu'un domestique.

— Tu es injuste — répliqua Jacobi en suçant sa moustache imbibée de bière.

— Moi?

— Mais oui... Martin a des responsabilités. Tu as pourtant assez d'expérience de la presse pour savoir ce que vaut l'indépendance d'un journaliste!...

Réal hocha la tête.

— Assez d'expérience, en effet... Ah! je me rappelle, quand j'ai débuté... Dieu ! que j'étais ingénu ! Je croyais, comme tout le bon public, que les journaux disent ce qu'ils savent, disent ce qu'ils veulent... Ils m'apparaissaient comme des maisons de commerce qui rivalisent... Et c'est tout... Hélas ! Pauvre petit...

Il se tut. Depuis, il avait compris tout ce qu'il y a, sous cette lutte apparente, d'unité de méthode, d'identité de ressources, de complicité pour des silences collectifs. Il avait pu calculer comment un quotidien est presque toujours vendu à perte, et quels compromis rééquilibrent les budgets que la simple réclame commerciale n'arriverait pas à mettre d'aplomb. Il savait comment on peut aisément rendre le public docile en l'amusant par des sornettes, des histoires de fiancées rôties. Mais, de même que, par endurance professionnelle, on s'accoutume à respirer un air malsain, il s'était, d'année en année, familiarisé avec ce trafic de consciences. Il ne s'en indignait plus. Il ne s'en étonnait plus.

Devant eux, des promeneurs nocturnes défilaient sans cesse. Quelques-uns avançaient vite, dissociant les groupes. D'autres, lentement, regardaient au passage les tables du café. Des camelots vendaient un journal avec fièvre, feignant d'apporter des informations graves qu'il fallait connaître sans retard.

— Je suis sûr — dit Réal — qu'aucun des acheteurs de ce canard-là ne soupçonne dans quelle mesure ce qu'il va lire est exact.

— Aucun, parbleu ! — répondit Jacobi. — Tiens, je suis persuadé qu'ils croient tous à la fiction du journal dit : indépendant... Ils sont certains que le *Petit Journal*, le *Petit Parisien*, le *Journal*, le *Matin*, pour ne citer que ceux-là, sont des feuilles d'opinion libre. Ils ne se doutent pas que les deux premiers sont des agences de propagande financière, habiles à drainer les sous des lecteurs, et que les deux autres sont d'admirables machines à décrocher des concessions au Congo ou au Maroc, à obtenir pour cinq cent mille francs des affaires qui valent quarante millions !... Ce qui, d'ailleurs, ne les empêche pas de faire comme les camarades, dès qu'il s'agit de lancer un emprunt... Ah ! sans les emprunts ! que deviendraient-ils, les budgets de nos chers journaux ?... Tout de même, quand on y pense, hein, c'est raide !... Un gouvernement étranger est libre, chez nous — chez nous comme ailleurs, au surplus, car la grande presse étrangère vaut la nôtre — est libre de subventionner les quotidiens importants, de les diriger, en somme... Et c'est ainsi que fila tant d'argent français, remplacé par du papier balkanique, portugais, costa-ricien, nicaraguien... Et tous ces imbéciles de lecteurs continuent à les

croire sincères dans le jugement des affaires internationales!

Walter Jacobi était une intelligence libre, mais ordonnée. Sa mémoire, comme un classeur, enregistrait les documents propres à éclairer sur les questions contemporaines. Il poursuivit :

— On a publié des chiffres édifiants. Tu te rappelles ce qui a été versé, juste avant la guerre, pour les émissions ottomanes? La Turquie avait envie de shrapnells et de canons. La France les lui a payés. Et afin que ce paiement s'opérât, la Presse a travaillé avec ensemble. Les journaux ont ouvert leur grand livre à la page : publicité. Et, pour règlement de leurs articles favorables aux Turcs, nos ennemis du lendemain, ils ont touché : le *Matin*, 170.000 francs; le *Journal*, 282.000 francs; le *Figaro*, le *Petit Parisien*, chacun 120.000 francs, et les autres en proportion... Tels sont, mon cher, les miroirs de l'opinion nationale... Miroirs, oui... Mais aux alouettes...

Un garçon venait de renouveler les bocks. La main maigre de Jacobi s'abattit sur le gobelet dépoli par le froid, et il lampa quelques gorgées, tandis que Réal disait :

— Il y a quelque chose qui m'a toujours paru incompréhensible... Les pauvres gens sont beaucoup plus nombreux que les bourgeois. Comment se fait-il que les journaux bourgeois

aient un tel tirage? Dans les quartiers pauvres, on vend un numéro de l'*Humanité* contre cinquante numéros du *Journal*... Comment expliques-tu cela?

— C'est que les Français tiennent plus encore à leur plaisir qu'à leur intérêt. Les gas d'usine aiment bien qu'on les épate par des histoires de princesses. Les midinettes et les commères se pâment aux aventures des cambrioleurs gentilshommes. Les journaux socialistes, eux, prennent à tâche d'éduquer les citoyens... Douce utopie! La partie est perdue d'avance...

— C'est effarant, l'ignorance où les gens sont tenus! — soupira Réal.

Jacobi pointa sur lui son doigt maigre :

— Les gens? Mais toi-même, mon vieux!

Son camarade le regardait d'un air amusé qui signifiait : « Continue! ». L'autre répéta :

— Toi, tiens... Je suis sûr que tu ne sais seulement pas par qui tu es gouverné?... Oh! je t'en prie... Ne nomme pas le Président de la République... ni le Président du Conseil... ni les ministres... Je ne t'apprendrai pas que ce sont des pantins... Ils lèvent le bras, tournent la tête quand les banques tirent les ficelles...

— Alors — dit Réal — nous sommes gouvernés par?...

— Par les banquiers... Et ce « nous » est inexact. Tous les peuples du monde sont, à

l'heure présente, régis par leurs financiers [1].

Curieux de connaître le point de vue de son camarade, Réal demanda :

— Quels banquiers, chez nous?

— D'abord ceux qui règnent sur la *Banque de France*. Il y a quinze régents et trois censeurs qui règlent la circulation monétaire, fixent le taux de l'escompte, c'est-à-dire modifient dans le sens qui leur est utile, le mouvement des capitaux. Où les a-t-on choisis? Parmi les maîtres des chemins de fer, des constructions maritimes, de la métallurgie, de l'industrie et surtout de la finance. Et que peuvent-ils? Tout! Ils disposent des concessions, des faveurs, des croix... Te rappelles-tu ces colonnes entières consacrées au départ de M. Pallain et à l'avènement de son successeur? La Banque de France, quand cela lui plaît, fait faire une promotion spéciale de la Légion d'honneur à son usage!

— Alors le gouverneur de la *Banque de France* serait le gouverneur de la France, plus simplement?

Walter Jacobi, tranquillement, sans effets oratoires, continua :

— Attends. La *Banque de France* partage son pouvoir avec le *Crédit Foncier*. Cet établisse-

[1] Voir : *La démocratie et les financiers*, par Francis Delaisi, et la bibliographie, à la fin du deuxième volume.

ment possède en hypothèques un cinquième du sol français.

Cette fois, Réal protesta :

— Voyons, mon vieux, tu exagères... Le *Crédit Foncier* a des actionnaires, et beaucoup... peut-être cent mille... C'est une institution démocratique !

— Jamais de la vie ! C'est une institution féodale, qui n'a de démocratique que la façade. Seuls les deux cents principaux des actionnaires dont tu parles sont, aux termes des statuts, admis à nommer les administrateurs. Et ces administrateurs sont les mêmes hommes — en chair ou en paille — que ceux de la *Banque de France*. Une vingtaine en tout, associés dans toutes leurs entreprises. Leurs décisions sont sans contrôle et sans appel.

Réal, dans son bon sens bourgeois, n'admettait pas l'idée que la France fût ainsi menée sans une possibilité officiellement donnée aux citoyens de discerner dans quel sens ils étaient conduits.

— Quoi ! sans contrôle?

Jacobi répliqua :

— Mieux que sans contrôle ! Il existe des contrôleurs désignés par l'État. Mais ils sont, en réalité, choisis par ces banques elles-mêmes, informés de leurs besoins, gagnés à leurs doctrines, mêlés à leurs intérêts. On leur a donné

des juges. Elles les ont transformés en agents. C'est l'impunité absolue.

— Combien le public est peu informé, et d'ailleurs peu curieux, de toutes ces choses! — remarqua Réal.

L'autre continuait :

— Les quelques patrons de ces deux grands chalutiers ont, pour racler les économies nationales, sept filets solides. Quatre sont des banques de dépôts: Le *Lyonnais*, la *Société Générale*, le *Comptoir d'Escompte*, le *Crédit Industriel et Commercial*. Les trois autres, des banques d'affaires : la *Banque de Paris et des Pays-Bas*, l'*Union Parisienne* et la *Banque Française pour le Commerce et l'Industrie*. Immense réseau jeté sur la France! Rien ne passe à travers! Un million cinq cent mille comptes dans les banques de dépôt! La *Société Générale*, à elle seule, escompte 32 milliards par an! Et combien de succursales stratégiquement établies par ces banques sur toute la France! Et de quel zèle leurs employés, stimulés par une prime, ont vite fait de placer ainsi des fonds! Nous parlions tout à l'heure d'emprunts... Leurs chiffres de courtage — formidables, s'il s'agit d'emprunts étrangers, d'autant plus rémunérateurs pour les intermédiaires qu'ils sont moins sûrs pour le public — sont déjà coquets au sujet des émissions nationales. Sais-tu combien ces banques, patrio-

tiques et désintéressées, ont touché du gouvernement sur les emprunts français? 23 millions en 1917, 60 millions en 1918...

Réal était ému par ce chiffre entendu déjà. Les renseignements qu'il recueillait se confirmaient, se « recoupaient ». C'était donc vrai, tout ce qu'avouaient les convives de Malapied? C'était donc vrai ce que disait Jacobi? Il voulut se défendre encore.

— Sans contrôle, voyons, c'est impossible! Tu exagères un peu...

— Mais oui, sans contrôle! Ces banques sont des entreprises privées. Elles rendent les comptes selon leur caprice. Le bilan du *Crédit Lyonnais*, qui s'élève à plusieurs milliards, tient tout entier en dix lignes, dans un rapport d'assemblée générale.

Le ton sarcastique de Jacobi donnait toujours à ses affirmations comme un caractère de paradoxe. Réal voulut le questionner plus à fond.

— Tout cela est très joli, mon vieux... N'empêche qu'il y a en France un ministre des Finances, et qui n'est pas un banquier...

— Mais si, mon cher... Le ministre des Finances devient de plus en plus l'homme des hautes banques... Aussi, comment les contrecarrerait-il?... D'ailleurs tout le gouvernement est constitué de consciences acquises, sûres, diversement colorées, adroitement panachées,

mais obéissantes... C'est une règle... Pas un cabinet n'est formé sans l'assentiment, voire sans l'indication de ces messieurs... C'est bien leur droit : ils paient... C'est ce qui permet à une centaine de particuliers, sans mandat et sans responsabilité, de gouverner à leur gré la vie du pays.

Il se tut, pour avaler le reste de sa bière. Réal méditait. Il crut enfin trouver le point faible de cette démonstration :

— Tu parles seulement de la finance. Mais tu oublies, il me semble, l'industrie et le commerce... Cela compte, je crois! C'est une force...

— Canalisée, disciplinée!... Et qui a son rôle, sois tranquille... Le *Comité des Forges*, le *Comité des Houillères* et la *Fédération des Industriels et des Commerçants* sont d'accord pour obtenir de l'État le maximum des concessions et des commandes. Or l'État, c'est les Banques... Aussi, tous copains...

L'autre perdait pied. Il se raccrochait tant bien que mal :

— Voyons, voyons... tout de même, il y a un Parlement!

— Bien entendu! Il faut que les peuples aient l'impression qu'ils dirigent leurs affaires... Nous avons un Parlement, comme l'Allemagne, comme l'Angleterre, comme l'Amérique... Une puissance oligarchique serait instable si elle se mon-

trait, si elle n'interposait pas entre elle et la foule une Constitution... Alors on a créé, sous divers noms politiques, des machines à freiner les peuples, des machines à promulguer les lois, des machines à voter les emprunts et les concessions...

Il se mit à rire et continua :

— Tu ne vas tout de même pas parler de l'indépendance morale des députés, hein?

— Non — concéda Réal.

— C'est heureux.

Là-dessus, en effet, l'opinion de Réal était fixée déjà. Un député est riche ou pauvre. S'il est riche, il vote pour les riches, ce qui est bien naturel. S'il est sans fortune, il devient ingénieur-conseil, avocat-conseil, comme MM. Poincaré, Barthou, Millerand, Viviani, comme Me Waldeck-Rousseau, qui touchait cent mille francs par an d'un trust de compagnies d'assurances pour lequel il ne plaida jamais. Admirable trouvaille! Ce n'est pas le député qu'on paie! Fi donc! Mais c'est l'avocat, l'ingénieur... Il devient ainsi de la maison, initié aux détours des affaires, dépositaire des confidences, des secrets les plus scabreux. Sa discrétion professionnelle le transforme naturellement en complice tacite, en adjoint muet et diligent. On le nomme alors rapporteur dans les commissions. La tradition, fortifiée par l'incompétence des

autres parlementaires, veut que seul le rapporteur travaille pour les autres. On approuve ses conclusions. Le tour est joué. Et la France aussi...

Pourtant, sur un point, Réal éprouvait de l'incertitude : dans la Chambre, il y a une opposition. Comment admettre alors la notion d'un Parlement entièrement vénal?

Jacobi, questionné, répondit :

— C'est bien simple, Je mets d'abord à part le groupe de l'extrême-gauche, les enfants terribles, ou, si tu aimes mieux, les *enfants*, tout court, c'est-à-dire qui ne « savent pas y faire... ». L'opposition des autres? Elle est le témoignage de la rivalité entre deux grands groupes financiers : celui qui détient le pouvoir et celui qui y aspire.

Walter Jacobi avait allumé une cigarette, qu'il tenait entre ses doigts jaunis par l'usage du tabac. Il poussa quelques jets de fumée, et, d'un ton léger qui contrastait avec la nature de ses propos, esquissa quelques traits d'histoire contemporaine :

— Il y a en France des groupes financiers rivaux. Quand l'un s'empare des organes qui régularisent le crédit de la nation, à lui les bonnes affaires!... Crevant de jalousie, les groupes évincés lancent alors de grandes offensives... Tu devines lesquelles?

— Quoi! Le boulangisme, Panama, l'Affaire Dreyfus, ce serait...

— Pas autre chose. Le bon public s'est imaginé qu'il s'agissait d'un coup d'État militaire, d'un soulèvement contre l'improbité du Parlement, contre l'infaillibilité de l'État-Major... Prétextes que tout cela!... Boulangistes, hommes politiques, généraux, socialistes, ont été engagés dans ces batailles comme des régiments qu'on lance à l'assaut et qu'on fait massacrer sans qu'ils sachent même les raisons stratégiques de l'attaque... L'anticléricalisme, les lois contre les congrégations, sont des manifestations de cette rivalité financière. Tiens, sans être un grand prophète, je puis prévoir un choc prochain à propos de la reprise des relations entre la France et l'Allemagne. Le parti au pouvoir aura momentanément besoin de tranquillité internationale. Il parlera d'accommodements nécessaires... C'est d'ailleurs le bon sens même... Tous les industriels, tous les commerçants te le diront... Alors le parti rival, pour créer des difficultés au ministère, et, partant, au groupe bancaire gouvernemental, invoquera de grands principes, et, au nom des veuves, des orphelins, du Nord ravagé, tâchera de persuader le public que la haine est un devoir patriotique... Attends... Et tu verras si j'ai tort...

Jacobi, parfois, cédait au plaisir de suivre une

idée sans considérer qu'il se détournait ainsi du thème primitif. Réal le lui rappela :

— Nous en étions restés au Parlement...

— Ah ! oui, excuse-moi... Je te disais qu'au Parlement les oppositions sont souvent manœuvrées par le parti au pouvoir, c'est-à-dire par la haute finance... On s'en aperçoit quand se constitue un cabinet... Tu penses bien que les grands financiers n'auraient pas la naïveté de faire toujours soutenir leurs combinaisons par leurs défenseurs naturels. La ficelle serait trop grosse. Non, la règle du jeu consiste à bigarrer les ministères et à faire faire une politique avancée par un modéré, et une politique réactionnaire par un votant de gauche. Ainsi les résistances s'atténuent. La manœuvre est vieille. Mais elle réussit toujours, car le public ne juge les idées que d'après les hommes... Il y a aussi un autre truc... Quand les financiers veulent obtenir un vote important et gros de conséquences, la mise en scène s'organise... On annonce pour l'après-midi un grand débat sur la politique générale... Les curieux luttent pour btenir des cartes, c'est le match ! A la séance du matin, presque personne. Or c'est pendant une de ces séances-là qu'on vote, dans la salle quasi-déserte, les mesures douanières prohibitives destinées à éviter l'abaissement du coût de la vie; c'est pendant une de ces séances-là que

l'on accorde, à mi-voix, parmi des bâillements et des brouhahas de conversations particulières, les concessions importantes. L'après-midi, foule, discours, éloquence... C'est la séance du matin qui comptait. Personne ne s'en est aperçu, sauf les malins, possesseurs du secret des dieux.

Réal regardait Jacobi avec tristesse. Il lui semblait que ce petit homme, crochu et velu, se promenait sur toutes les choses respectables avec une agilité d'insecte. Même, il en arrivait à le détester, pour l'irrévérence ricanante qu'avait sa voix de bossu, en dénonçant ainsi l'état du pays. Il se reprocha de l'avoir questionné. Pourtant, au malaise qui demeurait en lui se mêlait une sorte de curiosité âpre. Il demanda :

— Quelles preuves a-t-on, tout de même, que ce petit groupe d'individus conduise, comme tu le prétends, toutes les destinées d'un pays?

— Des preuves, mon pauvre vieux?... Ouvre les grands journaux, dont nous parlions tout à l'heure. Tu y constateras les effets d'une organisation unique, centrale, qui, à la même heure, sur toutes les affaires qui se produisent, donne exactement la même note, discrédite ou exalte les mêmes entreprises, et pousse toutes les consciences comme un troupeau dans le même

chemin... ([1]). Et cela pas seulement dans l'ordre des affaires, mais dans l'ordre de la politique étrangère, ce qui est plus grave... Les Français — et non seulement les Français, mais tous les peuples — croient s'informer par eux-mêmes, se conduire eux-mêmes, et le sont par les gens assez malins pour leur donner l'illusion de la liberté. Tu veux des preuves ?... En voici... Tiens, en 1910, il y a eu une révolution en Grèce. Elle a duré six mois. Qui l'a su? Personne. Pourquoi? Parce que le gouvernement hellénique négociait un emprunt chez nous...

— Alors les guerres seraient aussi...

— L'œuvre de ces gens-là ! Parfaitement... Pense donc à ce qu'une guerre représente de commandes, d'emprunts, de travaux exceptionnels, de transports ! C'est le type de la belle entreprise ! Et voilà pourquoi depuis que les pays sont régis chacun par une oligarchie financière, les guerres sont des guerres d'affaires, exclusivement, mais déclarées toujours, comme de juste, au nom du patriotisme...

([1]) Cette phrase est de Jean Jaurès. En plusieurs endroits, l'auteur a mêlé à son texte des passages dont les signataires sont parmi les plus grands écrivains français. En dénonçant avec indignation l'audace sacrilège de certains personnages des *Drapeaux*, on risquerait de traiter involontairement Fénelon, Voltaire, Renan, Hugo, Condorcet, Vogüé, Brunetière, Jules Lemaître, et tant d'autres, sans les ménagements qui leur sont dus.

Réal se regimba :

— Oh! Voilà tout de même qui est un peu simpliste !

— Tu en doutes?... Attends! Il vaut toujours mieux préciser les choses... Garçon!... De quoi écrire!

Sur la feuille de papier contenue dans le sous-main qu'on lui apporta, il traça, tandis que ses doigts maigres se recroquevillaient en tenant le porte-plume, une ligne verticale. Puis il résuma au sujet des conflits les plus récents, à gauche les PRÉTEXTES, et à droite les véritables RAISONS.

Guerre Hispano-Américaine

Parce que les Espagnols avaient fait (ou auraient pu faire) sauter un navire américain.	Parce que les Américains avaient envie des sucreries de Cuba.

Guerre du Transvaal

Parce qu'un policier boer avait tué un sujet anglais, et que « la dignité nationale ne tolérait pas cet outrage ».	Parce que les Anglais voulaient affranchir de taxes les mines anglaises au Transvaal.

Expédition de Chine (1900)

Parce que les Chinois s'étaient montrés « sans égards » vis-à-vis de certains Européens.	Parce que les sociétés européennes voulaient imposer leurs chemins de fer aux Chinois.

Guerre Russo-Japonaise

Parce que le Tsar, en pénétrant en Corée, « menaçait l'indépendance et la sécurité du Japon ».	Parce que les financiers russes et les financiers japonais méditaient concurremment d'exploiter la Mandchourie.

Guerre des Balkans

Parce que les peuples chrétiens voulaient, en preux chevaliers, émanciper leurs coreligionnaires et « combattre l'Infidèle ».	Parce que l'on voulait voler Constantinople aux Turcs. Parce que la Bulgarie voulait assurer le transport de son blé ; la Serbie, celui de ses porcs et de ses pruneaux.

Alliance Franco-Russe

Conclue parce qu'elle assurait la paix du monde en établissant un contre-poids à l'influence germanique. Parce que la Russie et la France avaient des « affinités fraternelles ».	Parce que les caisses du Tsar étaient à sec et qu'il avait promis à nos banques de leur céder pour 82 francs des millions de titres vendus au public pour 88 francs et 89 francs.

Guerre de 1914

. . . .

Il s'interrompit. L'heure était venue où les garçons de café commencent à rentrer les sièges des terrasses, à poser sur les tables les chaises renversées, à faire leurs comptes, à stationner avec une obstination mélancolique auprès des clients attardés.

Les deux amis quittèrent l'établissement et, cheminant sur le Boulevard, gagnèrent, près de la Madeleine, la maison où logeait Jacobi.

Réal prit congé en disant :

— Bonsoir, terrible démolisseur!

— Mais non — répliqua Jacobi — tout ce que je t'ai dit, ce soir, n'a rien de très original... C'est ce que chacun sait bien, au fond... Seulement on n'y pense pas assez souvent... Songe que toi-même, toi, un homme du métier, tu as pu te révolter parce que Martin t'a refusé un papier gênant pour nos maîtres mystérieux... Là-dessus tu t'indignes, tu parles des rugissements du lion populaire... Mon pauvre ami, le lion populaire, il y a longtemps qu'ils en ont fait une descente de lit... Allons, rentre sans aventure, et ne fais pas de mauvais rêve... Bonsoir!

Et la porte cochère se referma.

VII

DANS LES BRANCARDS

> Pour être certain du succès auprès de la foule des esprits médiocres, il n'y a qu'à exprimer des idées qui flattent la vanité et la paresse.
>
> GŒTHE.

— Monsieur — dit Julie, la femme de chambre — je n'ai plus du tout d'argent pour la maison. *Le Printemps* a apporté un paquet, et je n'ai pas pu le garder.

— Comment, plus d'argent? Demandez-en à Madame.

— C'est ce que j'ai fait ce matin. Madame m'a dit que je m'adresse à Monsieur.

Réal marqua de l'impatience.

— C'est bon. Nous règlerons cette question quand Madame sera rentrée.

Revenu dans son cabinet, il fut pris d'une de

ces brèves colères un peu puériles qui le possédaient quelquefois. Il ouvrit un livre, le referma violemment, et se mit à marcher, les mains croisées derrière le dos.

Vraiment, Mélanie était bien embêtante! Elle devrait, du moins, par compensation, posséder quelques vertus domestiques!

Il se rappelait le temps de leurs fiançailles. Quelle jeune personne correcte elle était alors! Il s'était dit : « Un mariage, c'est une association, pour fonder un ménage. Le choix conjugal peut ne pas comporter d'amour. Il suffit d'affection, d'estime réciproque. Or, Mlle Bloquet est agréable, elle est sérieuse, ordonnée. Je lui parais conforme à l'idée qu'elle s'était faite d'un fiancé. Allons-y. Je suis sans joie. Mais je suis sans inquiétudes. »

En vingt ans elle avait perdu la sveltesse de son corps et la finesse arlésienne de son visage. Sa bouche avait grossi. Des joues abondantes encadraient maintenant un nez devenu trop petit. Par un regrettable phénomène, il semblait que son cou fût rentré dans le torse, rapprochant les oreilles des épaules. Et elle promenait par la maison une silhouette rebondie qui tendait l'étoffe des kimonos.

Certes, Réal aurait eu mauvaise grâce à déplorer les effets du temps, qui ne l'avait pas épargné lui-même. Mais à mesure que Mme Réal

s'épaississait, on eût dit que ses idées se fussent à leur tour alourdies. Elle s'était faite autoritaire, tranchante. Pourquoi n'avait-elle pas acquis simultanément les aptitudes correspondant à son embonpoint? Pourquoi ne gouvernait-elle pas paisiblement le ménage, maintenant que son physique était devenu celui d'une ménagère?

Dans les pièces voisines, il y eut un bruit de portes. La femme de chambre vint annoncer :

— Monsieur, Madame est rentrée...

— Merci... Veuillez la prier de ne pas ressortir sans m'avoir vu.

Un moment après, Mme Réal pénétrait dans le cabinet de travail.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? — dit-elle.

— Il y a, ma chère amie, que...

Et, posément, sans mauvaise humeur, il se plaignit de l'excès des dépenses et aussi de l'incertitude qui s'attestait dans la direction du logis.

Mme Réal se défendit :

— On dépense trop! C'est facile à dire! Est-ce que tu sais seulement le prix des choses, en ce moment? Des côtelettes à trois francs! Et le sucre! Et le beurre! Et le blanchissage!... Impossible d'y arriver, malgré la meilleure volonté du monde...

Puis elle protesta :

— Tout a quadruplé, tout... Sauf les bénéfices des hommes de lettres... Fais comme les autres, mon ami, gagne plus d'argent! L'équilibre se rétablira.

Il haussa les épaules, irrité de s'entendre dire ce qu'il se reprochait quelquefois à lui-même.

— Gagner plus d'argent... Tu sais bien que partout j'obtiens les prix forts !

La riposte semblait efficace, Mme Réal n'était pas méchante. Son mari ne grondait plus. Elle n'en demandait pas davantage. Doucement elle reprit :

— Tu obtiens les prix forts, c'est entendu... Mais es-tu bien sûr que tu ne négliges pas des occasions intéressantes ?... Tiens... *Familia* t'a demandé un petit roman...

— Pour les gosses ? merci...

— C'est très bien payé...

— Tu es folle ! Je ne peux pas faire ça! Ce serait dégradant !

— Il n'est pas dégradant de vivre de son métier.

— Je ne suis pas la comtesse de Ségur...

— On ne te demande pas d'être la comtesse de Ségur... On te demande seulement de reprendre un de tes contes de fée, qui ont eu tant de succès dans la *Vie Parisienne*...

— Les directeurs sont stupides !... Ces contes ont eu du succès dans la *Vie Parisienne*

parce qu'ils étaient un peu légers... Si j'en émondais la fantaisie spéciale, ils perdraient toute espèce de valeur...

— Que veux-tu, mon ami, tu as créé là un genre, tu n'as qu'à continuer...

Réal, agacé, s'écria :

— Naturellement ! Continuer ! Toujours continuer !... C'est le rêve des directeurs ! Dès qu'un écrivain a fait une trouvaille, il lui est interdit de chercher ailleurs. On l'installe dans des brancards, et va ! Tire la charrette !... Tiens, épargne-moi les conseils ! Si j'ai connu une carrière heureuse c'est justement parce que j'ai toujours essayé de faire mieux, de faire autre chose... C'est de la simple honnêteté professionnelle.

Mme Réal soupira :

— Tu ne t'occupes même plus de tes pièces... Tu laisses en panne tes romans pour les grandes revues... Tant pis pour toi ! Mais ne te plains pas, alors... Et ne me fais pas de reproches.

Pour interrompre ces remontrances, il tira d'une cassette deux billets de mille francs.

— Tiens. Tâche au moins de finir le mois avec ça...

Mais elle n'avait pas renoncé à la tentative d'engager son mari sur une voie plus profitable. Elle cita quelques-uns des principaux journaux parisiens.

— Pourquoi ne donnes-tu plus de chroniques? Tu as bien assez d'imagination pour trouver ce qui conviendrait à ces maisons-là... Trois cents francs d'un côté, trois cents francs d'un autre, ça chiffre...

— Oui !... Et tu crois que c'est tentant d'écrire pour un public dont il faut flatter les idées vieillottes, avec des mines de tartufe ! Un public qui ne peut entendre quoi que ce soit sans s'effaroucher aussitôt ! Un public de vieux messieurs, de vieilles dames, et de petites oies blanches?

Logique, elle répliqua :

— Ce sont ces gens-là, pourtant, qui ont fait ton succès.

Il reprit d'un ton plus modéré :

— Avant la guerre, oui... J'étais dans l'engrenage...

— Et maintenant ?

— Maintenant...

Il hésita, puis :

— Quelque chose de... oui... quelque chose de nouveau est en moi...

— Quoi donc?

— Je ne sais pas... Un besoin de... de sincérité... La littérature m'embête... Je ne me sens plus une âme d'amuseur...

Mme Réal pinça les lèvres :

— C'est très bien, mon ami... nous tâcherons

que ton nouveau genre littéraire nous permette de boucler le budget.

Demeuré seul, il devint songeur. Comment concilier son souci d'indépendance et ses obligations de chef de famille ?

Alors il retrouva un vieux projet, dont la candeur n'était pas, du moins, déshonorante. Oui, pour *Familia*, cela irait...

Toutefois, à l'idée d'écrire cette petite histoire il avait l'impression de se trouver devant une assiettée de panade tiède. Comment en finir vite ? Dicter à une sténo-dactylographe, peut-être, avec la facilité qu'il témoignait lors de ses conférences ?...

Bonne idée.

Il se souvint alors que Mme Varavère lui avait dit récemment :

« Si jamais tu as besoin d'une dactylo, je connais une personne tout à fait recommandable. »

Il décrocha le récepteur.

— Allo !... Elysée 05-27... Allo !... Allo !...

— ...

— Ah ! Allo ! Mme Varavère est chez elle ? C'est de la part de son frère...

— ...

— Bien.

— ...

— Allo ! C'est toi, Juliette ?... Dis-moi, je

cherche une dactylo, alors j'ai pensé à cette jeune fille...

— ...

— Attends que je te note l'adresse... là, merci... C'est quelqu'un de confiance, n'est-ce pas ?...

— ...

— Parfait... Et, elle sait l'orthographe, au moins ?...

— ...

— Peste ! Si savante que cela ? Je n'en demande pas tant ! Et sa famille ?

— ...

— Oh ! orpheline à douze ans, pauvre petite... Ça a dû être affreux pour elle, de tout perdre d'un coup ! Et maintenant, quel âge a-t-elle ?...

— ...

— Oui, vingt-deux ans, ça va... Comment a-t-elle vécu, jusqu'ici ?

— ...

— Ah ! oui... Et quand est-il mort, son frère ?

— ...

— L'année dernière seulement ?... Oh ! tu sais, cela ne m'étonne pas, car quand on a été touché par ces gaz de 1917, on l'est profondément... Mais alors, ce serait ici sa première place ?...

— ...

— Non, je ne m'inquiète pas, sois tranquille,

si elle a de l'intelligence, de la bonne volonté... Bref, tu en réponds ?...

— ...

— Si c'est comme de toi-même, tu penses bien que me voilà décidé... Je lui envoie un pneu à l'instant même... Et merci...

VIII

MADEMOISELLE YVONNE VIDAL

Le lendemain, Réal vit entrer une jeune fille qui, dès le premier aspect, lui causa une impression favorable.

Des cheveux noirs, coupés courts, dont les mèches, sous la toque, ondulaient de chaque côté du visage; un peau mate, pâle, parfaitement lisse; des yeux pleins de vie; un nez et une bouche sculptés harmonieusement. La minceur du corps paraissait dans une robe de drap noir décorée de petits boutons semblables à ceux d'une soutane. Elle avait l'air à la fois timide et résolu. Elle souriait un peu. Une fine ligne, très blanche, paraissait entre ses lèvres fraîches.

— Prenez la peine de vous asseoir, mademoiselle.

— Je vous remercie bien.

Sur ses genoux, elle posa un petit sac au cuir

éraillé. Comme elle craignait que Réal ne le remarquât, elle le cacha sous ses mains. Il observa qu'elle avait, dans ses gants d'étoffe, des doigts déliés et pointus.

Bref silence. Réal posa quelques questions auxquelles Yvonne Vidal répondit modestement mais sans timidité.

Tandis qu'elle parlait, Réal pensa : « Elle est charmante... Et si j'avais dix ans de moins... »

— Monsieur — dit-elle — je crois que notre intérêt commum serait de faire un essai, avant de conclure. Vous jugerez si je suis capable de vous rendre service.

— Vous avez raison... Tenez, voulez-vous vous asseoir à mon bureau ?...

Au moment de commencer la dictée sténographique, il eut de l'hésitation. Un peu de coquetterie, de vague timidité... C'etait la même stérilité soudaine qu'il éprouvait quand, après une conférence, quelque fillette lui présentait en rougissant un album d'autographes. En ce cas, il s'en tirait par une fadaise. Mais Mlle Vidal le regardait avec une expression d'intelligence... Elle l'intimidait un peu.

Stimulé par le désir de ne pas paraître inférieur à lui-même, il dicta ceci :

« Dans les comédies le dernier acte semble habituellement un peu long, malgré sa brièveté. Il conduit au dénouement par les voies du bon

sens; il ne reçoit qu'une sympathie de complaisance, témoignée par des spectateurs qui pensent à leur vestiaire. Les aventures du cœur finissent de la même façon. »

Le crayon de Mlle Vidal avait couru sur la feuille si promptement qu'il s'immobilisa juste au moment où Réal prononçait le dernier mot.

— Quoi — fit-il avec étonnement — ça y est déjà ?

— Mais oui...

Ils se regardèrent : elle, satisfaite d'être jugée habile; lui, joyeux de la certitude qu'elle ne le décevrait point. Il demanda :

— Et vous relisez sans trop de peine?

Elle redit la phrase, correctement.

— Merveilleux... Eh bien, mademoiselle, nous débuterons quand vous voudrez...

Comme elle s'était levée, il dit :

— Et... les conditions?

Elle s'arrêta, ennuyée par la nécessité de traiter cette question. Une rougeur parut sur ses joues.

Réal, lui aussi, éprouvait de la gêne. Cette jeune fille lui paraissait différente d'une employée ordinaire. Il discernait en elle un esprit nuancé, des sentiments délicats. Comment parler de chiffres, sans la réduire au rôle de salariée? Et pourtant...

Ce fut elle qui trouva ce détour :

— J'ai une amie qui est sténo-dactylographe...

— Ah ! Et que demande-t-elle ?

— Deux cent cinquante francs... pour ses matinées de 9 heures à midi...

— Soit. Nous voilà complètement d'accord... Quand voulez-vous que nous commencions ?

Soulagée, elle répondit aussitôt :

— Je suis entièrement libre.

— Demain alors, neuf heures?

— Demain.

IX

LA PARADE
DEVANT LE THÉATRE DE LA GUERRE

> Tout le monde s'est donc mis de la partie, professionnels chevronnés et amateurs pleins de talent. Nul n'est de trop pour collaborer à la légende! Et, dans un accord touchant, on a vu les membres de l'Institut, les actrices de café-concert, les politiciens et les vedettes de la prostitution travailler à nous donner, de la guerre, une image littéraire congrue et définitive.
>
> GEORGES DUHAMEL.

Mlle Yvonne Vidal fut introduite dans le bureau de Réal au moment où neuf coups tintaient à la pendule.

Il eut plaisir à voir entrer la jeune fille, à regarder sa figure pâle, ses beaux cheveux courts qu'elle secoua d'un preste mouvement de tête, pour faire bouffer les boucles, une fois le chapeau quitté.

Il l'installa, s'enquit de ce qui pouvait lui être utile, alla chercher un coussin pour qu'elle fût assise plus commodément, et se prépara au travail.

Mais deux fois la sonnerie du téléphone le contraignit à s'en aller répondre. Le poste était dans l'antichambre. Un troisième appel retentit au moment où il commençait à dicter. De nouveau il dut quitter la secrétaire.

— Excusez-moi... C'est insupportable... Je reviens... Si vous voulez vous distraire un peu, en m'attendant?... Les journaux sont devant vous... Voilà aussi des articles préparés, des notes... faites connaissance avec tout cela... Ne vous gênez pas...

Quand il revint, deux minutes après, il la trouva penchée, lisant avec une attention fervente. Il put approcher sans être entendu. Qu'était-ce donc qui pouvait la toucher à ce point? Il regarda... Ah! le manuscrit de l'article sur les Mutilés de la guerre...

Yvonne ayant fini, aperçut Réal.

— Oh! je vous demande pardon... dit-elle, confuse.

— Ça vous plaisait?

Elle eut un élan de franchise :

— Admirable!... On a les nerfs tendus, en lisant cela... C'est curieux... Je n'aurais jamais pensé que vous fussiez capable... Oh! excusez

ce mot... de composer quelque chose d'aussi âpre... Je ne connaissais de vous que vos pièces, qui sont charmantes... Mais c'est là une page superbe... Et puis c'est l'œuvre d'un grand cœur!

Elle avait parlé d'un trait. Maintenant elle regrettait son expansion. Une secrétaire est-elle qualifiée pour s'exprimer ainsi ?

Réal ne répondit pas. Il hésitait. Où voulait-elle en venir, cette petite? Était-elle sincère? Ne souhaitait-elle pas une aventure avec un auteur connu? Et cette grande tirade n'avait-elle pas pour objet de hâter quelque réalisation?

Non pourtant. Elle semblait sincère... Sincère ou non, d'ailleurs, elle avait une figure bien jolie...

Il soupira. Ah! L'expérience des quadragénaires... Comme elle dispose au scepticisme!... S'il avait entendu une femme aimable parler de lui-même sur ce ton, quelques années plus tôt...

Il toussa un peu, comme pour remettre ses pensées en ordre et demanda :

— Voyons... le travail... Vous y êtes?

— J'attends.

Alors il se mit à dicter ses notes au sujet du roman qu'il projetait pour *Familia*. Il esquissa des indications de lieux, d'âge, de personnes, fixa des itinéraires, ébaucha des situations. Il allait et venait, prononçait des mots épars

qu'Yvonne recueillait, à mesure que les éléments de l'œuvre s'agrégeaient dans l'esprit de l'auteur.

Brusquement, il s'écria :

— Zut!... Cinq minutes d'arrêt... Tout ce que je viens de vous dire est bien bête, mon Dieu!... Quand je pense que c'est ça qui plaît... Je suis sûr que vous me jugez assez mal, n'est-ce pas?... Si, si... Vous aimez les choses de qualité... Ne vous en défendez pas... Et en ce moment je fais devant vous figure de marchand de petits pâtés... Hélas!... La vie est chère...

Elle se mit à rire.

Il la questionna sur ses goûts, ses préférences littéraires, le degré où avaient été poussées ses études, — puis par transitions, sur ses habitudes d'existence.

Elle vivait seule, toute seule. Orpheline depuis dix années. Elle en avait vingt-deux.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas! Il semble pourtant, à vous regarder, que cela vous serait facile!

Elle fit : non, de la tête.

Réal ne renouvela pas la question. Sans doute Mlle Vidal avait-elle dans le passé — peut-être dans le présent — quelque chose qu'elle refusait d'avouer.

Enhardie de le sentir si bon camarade, elle osa interroger à son tour.

Il raconta sur un ton léger, spirituellement modeste, toute sa carrière : la licence, les premiers articles dans de jeunes revues très enflammées; la façon dont les directeurs de journaux l'avaient dédaigné en même temps qu'exploité, au début : puis leur soudaine courtoisie, à la suite d'un succès au théâtre du Vaudeville. Il parla de cette ambition angoissée, de cette palpitante incertitude qu'on éprouve, le soir des répétitions générales; du public et de ses réactions inattendues; de l'ivresse que donne la notoriété croissante. Puis en 1914, au moment où il allait réaliser le meilleur de sa vie, crac !... La guerre...

Au Front, il avait observé beaucoup. Il avait connu des âmes; l'événement est plus rare qu'on ne croit dans une carrière de psychologue. Il s'était exercé à noter d'après nature les réflexes des caractères. De là lui était venu, peut-être, ce goût pour la vérité qui, auparavant, n'habitait pas en lui. « Je fermentais en vase clos, disait-il, maintenant, je vis. » Mais ce renouvellement n'allait pas sans apporter quelque désarroi dans ses pensées. Autrefois, il se contentait, à chaque question, de se dire : « Cela passera-t-il, cela ne passera-t-il pas ? » Le souci professionnel dominait en lui. Maintenant, il interrogeait non son expérience, mais sa conscience. Il était devenu « cet homme qui veut

dire ce que les autres pensent, et ne disent pas », dont parle Tolstoï. Son élan d'indignation rétrospective contre la guerre était une conséquence de cet état nouveau.

Soudain, il frappa dans ses mains, comme un maître qui rappelle une classe à l'ordre.

— Eh bien! Et le travail?...

Mais, à présent, ces menues intrigues, ces personnages douceâtres, lui parurent d'une insupportable fadeur.

— Prenons autre chose, voulez-vous?... Pour cet orgeat je ne me sens pas en train, aujourd'hui!... Tenez, j'ai un papier à faire afin d'être agréable au père Ravastier, qui est grand électeur à l'Académie... On va s'occuper de cela ensemble, pas? Il s'agit de louanger les articles qu'il a écrits au début de la guerre, ce bon vieux... Il a retrouvé, à ce moment-là, de l'éloquence, vraiment... *Le Boulevard* m'a demandé une chronique là-dessus... J'ai là des journaux de l'époque... Si vous le voulez bien, nous allons y jeter un coup d'œil, pour nous remettre dans l'atmosphère... Ça ne vous ennuie pas?

Yvonne répondit que cette tâche lui était, au contraire, extrêmement agréable. Comment aurait-elle trouvé un sujet d'ennui dans un travail qui était presque de la collaboration, et de la collaboration avec Jacques Réal!

En défaisant ces paquets jaunis, ils eurent

une émotion commune. Ah! *Le Matin. Le Figaro. Le Journal* des premiers jours d'août! Les « manchettes » en énormes caractères : *L'Allemagne déclare la guerre à la France!* ou bien *L'Angleterre mobilise!...* Quel va-et-vient d'anxiétés elles représentaient, ces phrases grosses alors d'un si formidable inconnu!

Bientôt, ils furent au milieu d'un étalage de feuilles dont l'encre avait pâli, dont le papier était devenu friable.

Réal lisait rapidement. Yvonne notait sous sa dictée; quand il s'interrompait, elle lisait à son tour, lui signalant au passage les traits caractéristiques.

— Pourquoi souriez-vous? — demanda Réal, qui l'avait regardée à la dérobée.

— A cause de ça... Tenez... Dans l'*Écho de Paris* du 26 août 1914... cette phrase de Maurice Barrès : « *Le rouleau à vapeur marche sur la Germanie démunie.* »

— Oh! J'en ai autant à votre service... Là, cette phrase d'Hanotaux, datée du 30 août : « *Tenons quinze jours et les armées russes seront aux portes de Berlin!* »

Cette recherche devint une sorte de sport. Yvonne découvrit deux mots de Clemenceau : « *Anvers, l'imprenable forteresse qui peut tenir indéfiniment,* » et « *Bruxelles, une assez belle souricière.* » Réal riposta coup sur coup, par des

citations de 1915. « *L'année de la victoire* », annonçait Maurice Barrès dans l'*Écho de Paris* du 1er janvier. « *L'année de la victoire et de la paix dans la gloire et dans l'honneur* » vaticinait, le lendemain, le général Cherfils. En ce même temps, le général Duchesne écrivait dans *L'Intransigeant* : « 1915 *sera la fin du conflit qui désole l'Europe.* » Le général Zurlinden, lui, avait attendu le 4 février pour annoncer dans *Le Gaulois* : « *Le rouleau compresseur de nos redoutables alliés de Russie va reprendre sa marche irrésistible. Il n'est pas impossible d'estimer que la guerre pourrait être réglée en quatre mois* ».

Yvonne était vaincue? Pas encore! Elle découvrit dans *Le Matin* du 9 avril 1915, cette affirmation du savant économiste Edmond Théry, fondée sur de scientifiques déductions : « *Avant le* 15 *juin prochain, l'Autriche demandera grâce.* » Et peu après, elle lut cette phrase du général Cherfils, dans *L'Écho de Paris* du 15 juin 1915 : « *Le mur boche vacille un peu partout. Sa résistance passe de la valeur du ciment armé à celle du torchis.* »

D'abord ils s'amusèrent de ces erreurs. Puis un même doute leur vint. Ces gens s'étaient-ils lourdement trompés, ou bien avaient-ils commis des mensonges patriotiques pour exalter les armées? Était-ce stupidité ou imposture? Durant les heures violentes où ces phrases avaient été

écrites, personne n'avait eu la liberté d'en contester la vraisemblance. Mais aujourd'hui... N'a-t-on pas quelque impression d'humilité, en songeant qu'on a imprimé cela?

— Il le fallait — dit Yvonne. — D'ailleurs le Kaiser, de son côté, annonçait bien à ses troupes l'entrée dans Paris! Ses officiers maquillaient les bornes kilométriques. Dans ses discours, il prophétisait lui aussi comme prochaine la fin de la guerre victorieuse...

— Ce qui prouve que les deux peuples ont été abusés par leurs chefs... S'ils avaient l'un et l'autre exigé la vérité, cette vérité aurait paru si formidable qu'elle aurait troublé les armées, des deux côtés de la tranchée... Mais attendez!... Puisque ces choses-là vous intéressent, je vais vous montrer un petit dossier assez amusant...

Il atteignait un carton, et en sortit d'abord un numéro du *Monde Illustré* daté du 21 août 1915, où l'on voyait le Kaiser prononçant un discours devant une foule enthousiaste. Au-dessous, cette légende : *N'est-il pas vraiment écœurant de constater avec quelle frénésie de sauvages nos ennemis se sont réjouis de cet acte odieux...*

— Quel acte?

— Le torpillage du *Lusitania*.

Il poursuivit :

« *Voici les cruels Teutons manifestant à ce sujet, et venant, le soir où la nouvelle fut connue,*

pousser des « Hoch ! » de triomphe devant le palais impérial. »

— Eh bien? — demanda Yvonne.

— Eh bien, c'est la reproduction d'une photo parue dans des gazettes allemandes le 31 juillet 1914, et représentant la foule acclamant le Kaiser, chapeaux levés, quand il recommanda l'union sacrée en ces termes : « *Je ne connais plus de partis, je ne connais plus que des Allemands.* »

Elle s'indigna :

— Il devrait être défendu d'user de truquages pareils... Comment! un journal français a osé?...

Mais lui, souriant :

— Vous savez, un rédacteur apporte une épreuve qui fera bien en reproduction; un rédacdeur bâcle la légende, et on envoie au clichage... Qui aurait protesté? Les Boches?... Non, n'est-ce pas... Alors rien à craindre... Mais rassurez-vous! Les journaux patriotes allemands en ont fait tout autant... Et les Russes, donc...

Il montrait une feuille du journal *Wes Mir* où paraissaient trois lieutenants allemands tenant des urnes de métal. Une note manuscrite traduisait le texte russe : « *Un groupe de maraudeurs, représentants de l'armée allemande, les mains pleines d'objets provenant du pillage.* »

— Et c'est?

Au dos du document, l'origine était indiquée. Il avait paru le 9 juin dans le *Lokal Anzeiger*. Il montrait les vainqueurs du récent Steeple Chase militaire de Grunewald, tenant les prix qu'ils venaient de recevoir.

Réal se mit alors à rire, et demanda :

— Avez-vous connu ce canard délicieux de la propagande allemande? Elle a raconté aux bons Turcs qu'une automobile blindée avait été lancée du front sur Paris, et que, grâce au merveilleux calcul d'ingénieurs prussiens, l'instrument s'était arrêté juste au centre de la capitale, devant le palais du gouvernement. Elle a ajouté que le mécanisme avait mis alors en action un canon qui a fait des milliers de victimes, que cinq batteries avaient dû être postées pour détruire l'engin terrible, et que dans ses débris jamais les ingénieurs français n'avaient été capables de découvrir le secret.

— Et les Turcs ont été dupes?

— Dame... Pendant la guerre, on croyait tout. Ça a été le crépuscule de l'intelligence. Tenez, en voyant ces écoliers que voici, traînant une charrette sur laquelle on peut lire en allemand : « *Appel à la générosité. Participation à la semaine de laine* », les Parisiens se sont laissé persuader sans peine par *Le Miroir* que ces jeunes garçons étaient « employés *au transport des tapis volés* ». Ils ont bien admis,

aussi, que ces vieilles cartes postales, vous voyez... datant du pogrom d'Odessa, en 1905, étaient des photographies de la grande guerre ! Et *Le Miroir* de février 1915 a inscrit bravemen dessous : « *De tels documents se passent de commentaires. Ils ont été pris à Lodz après que l'ennemi eut battu en retraite. Les champions de la kultur ont donné aux habitants de la Pologne russe une idée exacte de la domination allemande.* »

— Eh bien — dit Yvonne railleusement — ils en ont fait de belles, vos journaux, monsieur le journaliste !

— Ils faisaient ce que chacun faisait en ce temps-là... La foule, la Presse, l'Administration, les autorités militaires, la police, tout le monde avait perdu la tête... Saviez-vous ce fait comique : quand le gros canon a commencé à tirer sur Paris, près de deux cents personnes, qui avaient déclaré dans les rues : « Ce n'est pas une bombe d'avion, cela », ont été conduites au poste, pour propos défaitistes...

Yvonne, bien qu'apitoyée sur la faiblesse humaine, eut un sourire qui fit paraître à ses joues deux fossettes charmantes. Puis elle redevint sérieuse.

— N'importe. Il faut considérer une chose... Tous ces gens-là, malgré leurs erreurs, et peut-être même à cause de leurs erreurs, ils nous ont

donné assez de force morale pour attendre la victoire. Ne l'oublions pas!...

— En effet — concéda Réal — ils nous ont donné la victoire.

Il médita un moment. Oui, ils ont donné la victoire qui nous a coûté quinze cent mille morts, autant qu'il y avait d'habitants en Alsace-Lorraine, deux millions cinq cent mille blessés, un million cinq cent mille mutilés; qui n'a pas empêché que fût ravagé le septième du territoire; qui a pris à chaque rentier, par l'augmentation des tarifs, les trois quarts de sa fortune; qui nous a laissés sans charbon, sans fonte, sans laine; qui nous a abandonnés à la famine; qui n'a empêché ni l'avarie de notre monnaie ni l'écroulement de notre commerce extérieur, ni ce scandaleux développement du vol, de la cupidité; qui a créé des rancœurs entre les victorieux, et chez les vaincus des haines destinées à crever en vengeance; qui a jeté sur tous les points de l'Europe centrale et de l'Asie des semences de guerre futures... Voilà où nous en sommes! Voilà où nous allons... Beau sujet d'orgueil!

Il arpentait la pièce. Dans un sursaut de mauvaise humeur il frappa sur un numéro de *L'Intransigeant* qui datait de décembre 1914, et s'écria :

— Tous ces gaillards-là ne pressentaient

rien ! Au lieu de tâcher de voir clair, ils se contentaient d'être, comme Richepin, des Tyrtée à tant la ligne, ou de faire des phrases, oui, des phrases !... Lisez-ça, tenez... C'est d'Henri Lavedan... Il s'agit de la baïonnette, que les bourgeois en pantoufles appelaient « Rosalie » :

C'est le joujou favori du troupier aux guêtres de cuir, l'arme des braves par excellence, et sous le baiser de laquelle il aime bien aussi mourir, comme le chevalier d'Assas et le petit Barra... Le lignard infatigable en fait, hors des repas, sa fourchette ordinaire... Un moment fameux, qui m'a toujours plu, est celui où l'on commande de la mettre au canon. Ainsi prête, elle n'attend plus que la voix du chef ou le son du clairon pour partir et foncer. Elle frémit déjà d'impatience et de désir, de soif et de gourmandise. Arrivée sur le tas, elle plonge à fond dans le tambour des poitrines. Elle est jeune, elle est belle, elle est ivre, elle est folle !

Il répéta, avec colère :

— *Sous le baiser de laquelle il aime bien aussi mourir !* » Voilà ce qu'écrivaient les vieilles gens à l'abri, pendant que les petits gas crevaient dans la neige !

Tout à coup, Réal songea que les académiciens dont il venait de parler si librement, il aurait à solliciter leurs suffrages. Une telle pensée le gêna. Puis une inquiétude lui vint. Cette petite n'allait-elle pas un jour répéter ce qu'il

avait dit devant elle, oh! sans méchanceté, par inadvertance, voire même par sympathie? Leurs regards se croisèrent. Confus de se sentir astreint devant elle à l'une de ces abdications dont est faite la vie des gens qui veulent réussir, il dit, d'une voix changée :

— Tout ceci entre nous, n'est-ce pas?

Elle répondit par un geste si franc qu'il se sentit rassuré.

— Voyons, voyons — reprit-il — il faut tout de même retrouver les articles du père Ravastier, pour le travail dont nous nous occupons... C'est dans ce paquet-là, peut-être...

Non, le paquet qu'il venait de défaire ne contenait aucun dithyrambe du vieux patriote. Il rassemblait des journaux classés sous la désignation générale, indiquée au crayon : *Confort des Troupes*. Sur une feuille, des coupures étaient collées, avec les références d'origine et de date.

Le soldat français rit partout. Il a commencé à rire le jour même de la mobilisation. Le rire des tranchées, le rire des soldats, c'est un rire exceptionnel merveilleux, qui ne ressemble à aucun autre. Il apaise la faim, il trompe la soif, il rassasie et désaltère quand on n'a rien que du Boche à se mettre sous la dent et au creux de l'estomac. Qui rit dîne, et le tour est joué. D'ailleurs le soldat français ne pourrait pas se priver de rire, car toute épreuve n'est pour lui qu'une récréation. Au combat,

comme à la fête, il faut qu'il aille à gorge déployée. Allez-y ! Les joyeux, les pinsons, les bons enfants, les types, les lascars ! Soyez gais ! Amusez-vous ! Dansez ! Chantez ! Henri Lavedan.

L'Intransigeant, 31 octobre 1914.

Sous la mitrailleuse, sous le canon, dans les flaques boueuses de la tranchée, le soldat dort, il se réveille content. Il se convulserait de rire à cette simple question : n'êtes-vous point fatigué ?

Georges Clemenceau.

L'Homme Enchaîné, 29 novembre 1915.

On a les pieds dans la boue, on dort tous les six jours, l'on avance de 15 mètres par semaine et l'on dit tout simplement : « vingt ans s'il le faut ». Voilà comment nous sommes, seigneur kaiser !

Le Gaulois, 16 mars 1915.

Au front ils sont toujours aussi gais, ayant toujours la plaisanterie à la bouche. Ils ont donné des surnoms aux projectiles. Ce sont là toutes leurs distractions. Ils n'en demandent pas d'autres. Ils sont si courageux que, quand ils ont commis quelque méfait, il suffit de les menacer de les renvoyer à l'arrière pour en faire des petits garçons bien sages.

Le Petit Parisien, 20 novembre 1914.

Le soldat s'accoutume à la boue. On s'accoutume à tout. Il finit même par y trouver du charme. Les troupes rient quand elles reviennent de leur bain de boue hebdomadaire, elles rient quand elles retournent le prendre.

Le Matin, 16 mai 1915.

Nos soldats sont gais. La pluie tombe, le froid pince, ils sont gais. La mort les guette, la mort passe, la mort les frappe, ils sont gais. C'est pour que la victoire dont ils préparent l'enfantement soit robuste et saine. Ils la veulent fille du plaisir.

Charles CHENU,

Le Gaulois, 22 novembre 1914.

Les obus allemands ne font pas peur aux blessés. C'est de la blague, disent-ils, c'est des pâtés de choucroute qui n'éclatent même pas.

Le Matin, 27 août 1914.

La Santé des hommes dans la tranchée est excellente grâce à une alimentation simple, abondante, bien préparée, à la suppression de l'alcool, à l'éveil incessant de l'activité musculaire, à la vie au grand air presque continue, à l'absence de surmenage sexuel déprimant.

L'Intransigeant, 20 septembre 1915.

Depuis l'époque héroïque, Réal n'avait pas relu ces notes. Il se rappelait l'irritation que de telles forfanteries causaient aux hommes, quand ils en prenaient connaissance du fond de leurs marécages. Mais nul n'osait protester. A présent, une indignation l'enflammait.

Yvonne, elle, eut un geste désespéré.

— Comment avons-nous pu croire des choses pareilles?... Car ces absurdités monstrueuses, nous y avons cru...

— Psychose de guerre — expliqua Réal. —

Oui, ce terme trop pédant définit assez bien ce qui vous étonne... Psychose de guerre... état d'âme spécial, « décalage » de la raison, atrophie collective du bon sens... Des hommes de valeur ont donné des signes extraordinaires d'insanité. Barrès, qu'on a beaucoup blagué à propos de son joli mouvement de menton, déclara à Lavedan, rencontré sur la place de la Concorde : « Je réclame ma part au milieu des camarades. Je m'engage. » Voyez-vous cet académicien portant le lebel? Hervé, l'auteur de *Leur Patrie*, a écrit : « Je vous prie de m'incorporer par faveur spéciale dans le premier régiment d'infanterie qui partira pour la frontière... » Et le *Bulletin des Armées*, puis l'*Écho de Paris*, ont raconté ce trait énorme, qui a l'air d'un symbole plus que d'une anecdote : Georges d'Esparbès redemandant au ministre de la Guerre ses galons de caporal à cinquante et un ans et, comme on lui objectait : « Vos jambes ont dû se rouiller », répondant : « Je marche aussi sur les mains », et faisant, sur les mains, le tour du bureau ministériel !

Yvonne eut un sourire apitoyé :

— Navrant...

— Psychose de guerre... Cette même paralysie du bon sens a frappé tous les peuples belligérants...

Il ajouta :

— Le malheur, c'est qu'ils n'en sont pas encore guéris...

Ils restèrent silencieux. Enfin Yvonne, secouant la tête comme pour s'ébrouer de cette tristesse, dit gentiment :

— Eh bien, eh bien !... Et notre travail ?

— C'est vrai, au fait...

Alors, rapidement, sans notes, avec aisance, Réal dicta l'article sur le père Ravastier, un article amical, léger, où, tout en raillant légèrement les exagérations auxquelles certains s'étaient laissé porter durant la guerre, il louait le vieil homme d'avoir lutté contre la dépression morale, et d'avoir, par l'appui de son autorité, contribué à fortifier sa patrie.

Homme habile, il trouva le moyen de ne pas contredire les sentiments qu'il venait d'éprouver en présence d'Yvonne. Il frôla tous les obstacles sans se heurter contre aucun. Et elle écrivait, saisie d'admiration pour l'art avec lequel il savait concilier, en cette tâche difficile, le souci de sa carrière et la loyauté de son cœur.

X

LES ANGES DES FOYERS

> Pas une n'a bronché, pas une dans le monde entier! Elles nous ont envoyés assassiner! Elles nous ont envoyés mourir! Chacune avait honte d'être là sans un héros!
>
> ANDREAS LATZKO.

Le « jour » de Mme Réal.

Il n'y a là que des femmes : Mme Bernard Pelletier, élégante, de formes agréables, le cou cerclé par un rang de perles que sa peau un peu brune fait paraître plus irisées; Mme Montignac, au profil bourbonien, dame patronnesse de plusieurs œuvres qui donnent aux aveugles et aux tuberculeux de guerre l'impression que la société n'a pas tout à fait oublié leurs sacrifices; Mme Giraudet, courtaude, myope, comme son mari, le face-à-main dressé, instable en ses

propos comme ces oiseaux qui passent incessamment d'un barreau à l'autre ; Mme Lebardeau-Chatenais, digne et copieuse épouse de M. Arsène Lebardeau-Chatenais, l'homme à la respectable barbe blonde, matrone dont les idées ressemblent à ces vêtements faits en série pour des gens qui deviennent uniformes en les endossant. Il y a là aussi la sœur de Réal, Mme Juliette Varavère, dont le visage aux yeux attristés semble un masque d'ivoire parmi les plis tombants des voiles de deuil.

Le goûter est servi. De la bouilloire d'argent qu'échauffe une lampe à alcool sort un menu jet de vapeur. Des assiettées de gâteaux et de sandwiches dressent des monticules blancs et dorés.

Ces dames bavardent. Les conversations forment un bruit de volière où sonne parfois un éclat de rire.

Mme Montignac raconte :

— J'ai été voir tout à l'heure une amie qui vient d'arriver d'Angleterre. Et savez-vous où elle est descendue? A l'hôtel *Britannia!*

— Notre hôpital!

— Oui. Maintenant, il est méconnaissable...

Le *Britannia* ! Quel souvenir pour toutes ! C'est là qu'elles se sont connues en 1915. Elles y ont servi comme infirmières, les cheveux retenus par des voiles bleus que décorait une cocarde,

vêtues de robes austères, et ne dénonçant leur condition que par un visage poudré et des lèvres rougies.

Le *Britannia!* Au début, ces dames avaient accumulé là, généreusement, compresses et confitures. Mais, impatientes du manque de clients, elles avaient réclamé. Enfin un malade arriva. Un malade!... Elles refusèrent avec dédain ce souffreteux sans honneur. Alors, elles reçurent un nègre qui, du moins, avait eu le bras emporté par un éclat d'obus. Leur premier blessé! Elles l'assaillirent de sollicitudes, le bourrèrent de tant de sucreries, qu'au bout d'un mois le nègre périt d'indigestion. Le *Britannia !* Temps heureux où elles s'assemblaient, émues, attentives, scrutatrices, autour du médecin chef quand il esquissait une leçon clinique devant un joli petit blessé, enfantin et viril à la fois. Le *Britannia !* Temps des récits de batailles faits, durant les molles convalescences, par des jeunes hommes auréolés de prestige, et dont les forces renaissantes se traduisaient par de si troublantes, de si flatteuses énergies...

Qu'ils étaient donc seyants ces grands voiles! Qu'il était agréable de circuler en des automobiles décorées de croix rouges, et roulant toujours à vive allure, comme s'il se fût agi d'aller relever des moribonds! Qu'ils étaient charmants, ces officiers à taille fine, à buffleteries miroi-

tantes, à mollets cambrés dans des leggins brillants comme de l'acajou...

— Vous ne trouvez pas que les hommes sont affreux maintenant, avec leurs chapeaux mous et leurs pantalons? — dit la frivole Mme Pelletier.

Mme Montignac l'approuva :

— C'est vrai! Plus aucun chic!

— Et ce petit bout de ruban qui leur reste à la boutonnière, combien cela paraît misérable, après les croix de guerre, avec toutes ces palmes...

— C'est singulier — dit Mme Varavère. — Les palmes m'ont toujours donné comme une impression de malaise... Je ne pouvais pas m'empêcher de me dire : Voilà quelqu'un qui, presque sûrement, a tué...

On se récria :

— Ma chère, c'est le métier des soldats!

— Je sais bien... Mais quand je voyais toutes les femmes fêter ainsi des soldats décorés, il me semblait qu'elles n'avaient pas tout à fait l'attitude la plus digne... Je leur aurais voulu une admiration... comment dirais-je... moins gourmande...

Mme Réal et Mme Pelletier, presque ensemble, ripostèrent :

— Il fallait bien des récompenses!

— Et ils en méritaient!

— Vous avez raison — dit Mme Varavère. — Mais ces croix-là, c'est plus fort que moi... elles me rappellent les autres croix... Et c'est pour moi un tel souvenir...

On connaissait quel chagrin elle avait éprouvé à la mort de son mari et de son fils. Ces dames n'osèrent insister.

Mme Montignac demanda, sur un ton de condoléance :

— Dites-moi, chère amie, est-ce que vos démarches ont abouti, à propos de ce transport que vous sollicitiez ?

— Pas encore... Mon pauvre petit Pierre est encore là-bas... Il y a d'affreuses complications administratives. Toute une affaire de dossiers perdus...

— C'est à Vitry-le-François, n'est-ce pas, qu'il avait été transporté ?

— Oui. C'est là que je l'ai vu mourir...

Une douleur ardente crispait son visage.

— Il y aura cinq ans le mois prochain — dit Mme Réal, qui compatissait au chagrin de sa belle-sœur

— Oui, cinq ans — répéta Mme Varavère. — Cinq ans déjà... Ah ! cette salle blanche d'hôpital... Il avait la figure tout enveloppée. On ne voyait que ses yeux... Il m'a pris la main comme quand il était petit et que j'allais lui dire bonsoir... Je l'ai gardée dans la mienne

comme je faisais pour l'endormir... Il me regardait... Ses yeux me disaient : « Maman... »

Elle s'interrompit, les paupières fermées, évoquant la tragique entrevue.

La sautillante Mme Giraudet elle-même était attendrie :

— Ce pauvre enfant n'a pas souffert longtemps, au moins?

— Oh! si... Je me rappelle qu'en quittant la salle j'ai rencontré deux infirmiers. Ils parlaient des malades. L'un a dit : « Il faudra déplacer le 23. » Et l'autre a répondu : « Oh! celui-là, pas la peine... Il est frit. » Le 23, c'était mon petit Pierre... Ah! j'ai bien cru que j'allais tomber là... Eh bien, il était si robuste, mon enfant, qu'il a duré trois jours de plus qu'on ne pensait... Et puis il est arrivé une chose horrible... Il ne restait plus qu'un cercueil, dans la ville... On a eu la bonté de m'en prévenir. Je l'ai acheté tout de suite, pour être bien sûre que mon petit ne serait pas mis à même la terre... Et ce cercueil, le menuisier n'a pas voulu le garder. C'était une marchandise trop difficile à refuser, car on mourait beaucoup... Pour être certaine qu'on ne me le prendrait pas, j'ai dû le faire porter dans ma chambre... J'ai passé deux nuits à côté... Vous pensez ce qu'elles ont été, ces deux nuits-là!...

Le jour, j'allais voir mon pauvre petit... Je le

regardais... Je pouvais le regarder en pleurant... Il ne me reconnaissait plus...

Aucune des dames présentes n'avait été directement éprouvée par un deuil de guerre. Mme Varavère, tout en les émouvant, les surprenait un peu par sa fidélité funèbre.

— Ma pauvre amie — fit l'imposante Mme Lebardeau-Chatenais — c'est un bien grand sacrifice qui vous a été imposé... Mais consolez-vous en vous disant que votre fils est tombé au champ d'honneur!

— Ce que je me dis surtout, c'est qu'il est mort à vingt ans, et que je reste...

— Combien d'autres mères, comme vous, ont été cruellement éprouvées!...

— Oui, oui... Vous avez raison... Combien d'autres... Je revois le départ de mon petit Pierre .. Nous étions là, toute une foule de mamans... Nous tâchions d'avoir l'air énergique pour encourager nos enfants... Nous agitions nos mouchoirs au moment où les trains les emportaient vers la mort... Hélas! Combien y sont restés! de ces malheureux... Et maintenant, oui maintenant, je me demande... je me demande...

Elle s'interrompit.

— Quoi donc, ma chère amie ? — interrogea Mme Giraudet, le face-à-main braqué.

Elle reprit lentement :

— Je me demande si notre attitude était celle qu'il fallait avoir...

— Comment cela ?

— Oui, pourquoi les avons-nous tant que cela poussés à partir ?

Toutes ces dames, stupéfaites, la regardaient en silence.

Elle poursuivit, le regard fixé sur le tapis :

— Maintenant, dans nos maisons vides, nous pouvons nous demander : « Pourquoi avons-nous fait cela ? A qui cela a-t-il servi ? » Est-ce que nous n'aurions pas été plus courageuses, nous les femmes de tous les pays en guerre, si nous avions imité ces Italiennes qui se sont couchées sur les rails pour empêcher le départ des trains maudits...

Les exclamations éclatèrent. A ce moment, Réal entra dans le salon.

Après un rapide échange de politesses, il fut informé du sujet de la conversation.

— Vous savez, cher monsieur, Mme Varavère dit des choses extraordinaires ! Croyez-vous qu'elle accuse les femmes parce que, pendant la guerre, elles n'ont pas protesté contre le départ des soldats ! Voyons, Monsieur Réal, prenez notre défense... Vous l'avez écrit souvent... Les Françaises ont été admirables !

Réal parla. Elles gardèrent toutes un silence déférent.

— Oui, il y a eu — dit-il — dans les deux partis des femmes admirables... Elles ont vécu parmi des malades qui criaient, qui râlaient, et parmi d'autres aussi qui plaisantaient, ce qui n'était pas plus drôle... Elles voulaient leur part de sacrifice... Elles l'ont eue... Et cela si largement que beaucoup d'entre elles ont paru des héroïnes, qui, pourtant, semblaient peu qualifiées pour ce rôle. Ce matin même, en rangeant des papiers, je retrouvais...

Il s'interrompit. Toutes avaient écouté ces éloges qui leur étaient agréables. Son brusque silence aiguillonna leur curiosité.

— Quoi donc ?

— Qu'est-ce que vous avez retrouvé ?

— Oh ! Dites-le-nous !

Il les regarda, ennuyé, en se mordant la lèvre. Quelle sottise que d'avoir, en ce lieu, fait allusion à...

— Non, rien...

— Si, si !... Oh ! monsieur Réal... Ce n'est pas gentil !

— Vous n'avez pas le droit, maintenant, de vous taire !

— Allons ! Nous écoutons !

— Voyons, Jacques — dit Mme Réal — ne te fais donc pas prier...

Les visiteuses le regardaient avec intérêt et l'exhortaient comme un orateur qui, après avoir

annoncé une révélation, se serait dérobé.

— Je vous en prie — dit-il, en s'amusant un peu de tant d'insistance — parlons d'autre chose... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il s'agit d'un document assez curieux... J'y avais pensé justement parce qu'il se rapporte au rôle des femmes pendant la guerre. Mais, je vous assure, je ne puis décemment vous le communiquer.

Chacune des assistantes se fit, selon sa nature, suppliante, impérieuse, câline :

— Oh ! Monsieur Réal !

— Le document, vite !... Le document !

Il se leva.

— Eh bien, je vais le chercher... Mais songez-y ! Je décline toute responsabilité...

Peu après, il reparut, tenant une enveloppe jaune. Il en sortit une feuille de papier quadrillé où s'alignaient des mots formés avec soin. Dans l'angle gauche de la première page était collée une hirondelle en papier découpé, qui tenait du bec un petit rectangle où était imprimé : *Souvenir.*

— Cela vient — expliqua-t-il — d'un dossier que j'avais formé au front. Car j'avais, comme tout le monde, l'intention d'écrire un livre sur la guerre... Cette lettre est absolument authentique. Elle m'a été donnée par un camarade qui dirigeait un hôpital d'évacuation. On l'a trouvée dans l'équipement d'un mort. Elle n'est signée

que d'un prénom... Elle a été écrite par..

Il hésita.

— C'est ici que vous allez sans doute regretter, mesdames, votre insistance... Elle a été écrite par une collègue de la Fille Elisa... par une pensionnaire de quelque maison Tellier... Excusez-moi, je vous avais prévenues... Et le pire, c'est que cette lettre, elle l'écrit à son... Enfin vous allez comprendre...

Mises en goût par le caractère scandaleux de cette annonce, elles eurent des petits rires de chatouillées.

— Oh! comme c'est curieux!

— Lisez, dites...

— Ne plaisantons pas — reprit-il. — C'est une page admirable. Vous verrez là tout ce qu'un humble cœur peut contenir de patience héroïque... Ecoutez :

Mon trésor chéri.

As-tu reçu ma dernière lettre d'hier, et le bon de poste de trois francs que je t'ai envoyé? Recevras-tu assez tôt cette nouvelle lettre ? Qu'elle t'apporte en même temps que l'assurance de mon immense affection pour toi l'encouragement au bien et à ton devoir ; je suis persuadée que tu le feras entier. Dis-toi bien que tout mon cœur t'accompagne.

Ici, jamais je n'avais tant vu de monde. C'est l'envahissement de la maison. Je me couche le soir bien fatiguée. Et puis jamais il ne m'a fallu boire

tant de bière et de champagne, ce qui finit par rendre la tête lourde. Mais on ne peut pas dire non, quand c'est offert par des soldats qui vont au front.

Je te mets dans la lettre une mèche de cheveux de notre petit Pierrot; ils te porteront bonheur dans l'épreuve que nous traversons. Je prie avec ferveur pour que tu reviennes. Courage, fais ton devoir, tout ton devoir !

Je te ferai laver et raccommoder tout ton linge, et quand tu reviendras, tu trouveras tout en ordre, et ton Alice telle que tu l'as laissée.

Ne te fais pas de mauvais sang pour moi : je resterai à Nevers jusqu'à ce que tu reviennes. Nous avons toujours beaucoup de monde. Aussi, mon petit Loulou adoré, je t'enverrai plusieurs fois par semaine un peu d'argent.

Ce matin nous sommes allées à la visite : ce sont quatre médecins-majors et un médecin civil qui l'ont passée ; tu vois que ce n'est pas pour rire. Ici, toute la journée, c'est un va-et-vient continuel ; jamais je n'ai vu tant de soldats.

Soigne bien ce que je pense, et n'oublie pas aussi de te mettre de la teinture d'iode pour ton rhume.

Il ôta son binocle, et s'en servit pour désigner quelques lignes.

— Il y a là un passage que, tout de même, je ne veux pas vous lire...

Mais, devant l'insistance générale, il dut poursuivre :

Hier, je suis montée avec un client de salon, major au Puy, venu ici en uniforme : nous avons causé maladies vénériennes; il m'a donné une recette qui

lui a apporté des résultats merveilleux dans l'armée. Je t'en ferai préparer chez un pharmacien et te l'enverrai avec une seringue.

J'ai envoyé sept francs à la nourrice pour acheter deux paires de bas et des souliers à notre petit Pierrot.

J'avais oublié de te dire qu'il faut mélanger bien le liquide en agitant le flacon et sans le faire chauffer.

J'aurais bien voulu aller te voir, mais nous ne sommes plus que cinq dames, Marcelle étant à la Maternité, où elle a accouché d'une petite fille; et certainement les patrons ne me laisseraient pas partir un dimanche, avec si peu de personnel.

Tâche de ne pas prendre froid, surtout... Si tu n'as pas assez de mouchoirs, tu me le diras.

Je te supplie, surtout, ne te laisse pas démoraliser. Dans cette horrible guerre, chacun ne voit que sa douleur. Tâche d'être à la hauteur de ton devoir, mon chéri, pour que je puisse être fière de toi.

As-tu reçu des nouvelles de ta sœur? Que va-t-elle devenir toute seule à Paris avec sa petite fille?

Ici, inutile de te dire que la consternation est générale, car nous avons toutes quelqu'un qui part.

Ne gaspille pas ton argent mal à propos: Il te ferait certainement faute. Sois bien courageux et bien brave. Ne te fais pas trop de mauvais sang, et pense que, quoi qu'il advienne, je t'aimerai toujours.

A toi pour toute la vie.

ALICE.

Mme Réal n'était qu'à demi satisfaite que ce texte eût été lu dans son salon. Mais les visiteuses marquaient une satisfaction unanime.

— Elle est magnifique, cette lettre!

— Pauvre femme...

Toutes témoignaient à l'envi cette pitié, théâtrale et un peu dégoûtée, dont elles avaient fait montre jadis, au chevet des blessés.

— L'intérêt de ce document — continua Réal — c'est qu'il témoigne à quel point des êtres simples, qui n'avaient aucun intérêt à manifester confidentiellement des sentiments pareils et qui auraient pu, en raison de leur déchéance sociale, être disposés à gémir et à se révolter, ont été soulevés, eux aussi, par le grand souffle.

Mme Montignac se tourna vers Mme Varavère :

— Vous voyez, chère madame, que du haut en bas de l'échelle sociale, les femmes ont été irréprochables !

Mme Varavère, grave et pâle dans ses voiles noirs, prononça :

— Non. Je persiste à croire qu'elles auraient pu agir autrement, et rendre plus encore de services...

— Comment cela ?

D'une voix que rendait douloureuse le souvenir de son double deuil, elle dit, avec lenteur :

— En protestant contre la guerre.

Toutes s'écrièrent :

— Mais que pouvions-nous faire ?

— Personne ne nous consultait !...

— On nous aurait arrêtées ! Et qui se serait alors occupé de la maison et des enfants ?

— Nous n'avions qu'à subir le malheur, en l'atténuant le plus possible !

Elle reprit avec fermeté :

— Nous pouvions essayer de l'empêcher.

Réal secoua la tête :

Les femmes auraient eu beau dire... On ne les aurait pas écoutées...

— On a bien écouté les suffragettes — répliqua-t-elle.

Un sourire général fut la réponse.

Elle insista :

— Mais oui ! Il ne faut tout de même pas exagérer notre passivité et nous diminuer ! Les suffragettes ont voulu obtenir le droit de vote... Et elles ont fini par y réussir, ces femmes, dont on avait ri, au début... Depuis, j'ai beaucoup pensé à leur exemple. Je me suis demandé si la vie de nos maris et de nos enfants n'était pas encore plus précieuse, pour nous, qu'un droit politique... Pourtant, qu'avons-nous fait? Rien... Nous n'avons même pas essayé de faire quelque chose... Eh bien, je trouve qu'à force de vouloir paraître courageuses, les femmes des pays en guerre ont été des lâches... Oui, des lâches... puisqu'elles ont accepté qu'on envoyât à la mort tout ce qu'elles aimaient !

Réal formula l'objection attendue :

— Mais ma pauvre Juliette, nous, on nous attaquait, il fallait bien nous défendre.

— On nous attaquait, c'est entendu... Et je reconnais qu'après les premières défaites nous n'avions pas le droit d'affaiblir ceux qui nous défendaient. Les grandes coupables, à ce moment-là, ont été les femmes allemandes et autrichiennes, qui ont encouragé les soldats envahisseurs... Mais, dès le mois de décembre, quand la guerre d'usure a commencé, avec ses offensives abominables, où tant d'êtres jeunes sont morts pour rien, est-ce que, dans tous les pays, même dans le nôtre, nous n'aurions pas dû, nous, les femmes, combattre la férocité, au lieu de l'encourager? Pourtant aucune de nous n'a fait un seul geste pour que ces tueries n'aient pas lieu... Au contraire! Nous pourchassions les embusqués! Nous voulions que personne ne fût épargné! Eh bien, maintenant, je m'accuse de mon acceptation, je me reproche d'avoir été passive et hypocrite...

Toutes protestèrent. Elle poursuivit, lentement, sans aucun accent d'éloquence :

— Certainement, hypocrite... Pourquoi ai-je voulu être si différente de moi-même?... J'ai toujours eu horreur des violences... Pourquoi ai-je brusquement acclamé des soldats?... Hélas! Cet examen de conscience pourquoi toutes les femmes ne l'ont-elles pas fait quand il en était temps? Elles ont une grande puissance sur les hommes... Elles les auraient décidés à vivre, au

lieu de les décider à mourir... La guerre n'aurait duré que quelques mois, pas davantage... Et j'aurais encore mon mari, et mon petit Pierre...

Elle avait dit ces mots presque à voix basse. Des larmes paraissaient dans ses yeux pâles.

Réal lui prit la main.

— Ma pauvre Juliette... Que veux-tu?... Comment les femmes auraient-elles pu se montrer seules raisonnables, dans la grande folie universelle?

Elle se leva pour partir, et dit à Mme Réal :

— Je vous demande pardon, Mélanie, de m'être laissée aller comme cela...

— Mais non, ma chère... Après votre deuil, c'est bien excusable...

Rapidement, elle prit congé des visiteuses, et quitta le salon.

Réal l'accompagna.

Il revint dans son cabinet de travail, pensif.

Au premier choc, certes, les sentiments de Juliette offraient quelque chose d'offensant. Il avait fallu, en ses paroles, ce ton de douleur, cette amertume cruelle, pour les rendre tolérables.

Mais plusieurs des choses qu'elle avait dites n'étaient-elles pas justes?

L'amour règle en effet les grandes actions du monde. Les femmes conduisent selon leur guise la plupart des hommes. C'est pour les séduire

qu'on veut être honoré. C'est pour les environner de luxe qu'on veut être riche. C'est pour les conquérir et les flatter qu'on travaille, qu'on s'efforce, qu'on rivalise, qu'on vole.

Qui sait? Au lieu d'orner les combattants de cocardes rouges et noires ou de cocardes bleu-blanc-rouge, au lieu de les enrubanner comme du bétail aux étals de boucherie, si les femmes les avaient insultés, traité de lâches incapables de se révolter contre les criminels qui les lançaient les uns contre les autres, n'aurait-on pas vu les régiments hésiter?

Risquer la mort, et ne trouver au retour, en récompense, qu'une figure qui se détourne, une main qui vous repousse, c'eût été trop cruel... Personne n'aurait été sublime à ce point-là... Et l'on aurait réfléchi...

Mais non!... Qu'ont-elles fait les femmes? Elles se sont laissé griser par l'odeur du cuir échauffé, fasciner par des croix, des uniformes. Les femelles ont été dupes du cabotinage des mâles. En France, elles ont pleuré dans un coin; beaucoup d'entre elles, et des plus décentes, se sont données aux permissionnaires, aux alliés. En Allemagne, elles ont injurié ces « cochons de Français », ou bien elles ont gémi passivement, ou bien elles se sont parées de robes, de bijoux et de linge volés dans des maisons de Belgique et de France...

Et pourtant, pourtant... si les femmes, si toutes les femmes avaient déclaré : « Je ne couche pas avec un assassin », la guerre aurait-elle été si longue?...

Et si les femmes, maintenant qu'elles sont devenues une force électorale dans les Républiques centrales, aux États-Unis, en Angleterre, en Italie, dans les pays scandinaves, témoignaient leur puissance politique en proclamant : « Désormais, plus de guerres ! », ne donneraient-elles pas au monde un magnifique exemple de clairvoyance et de dignité? Les hommes n'osent pas. Combattants, ils craindraient de paraître peureux... Mais elles?

XI

L'ENVERS DES LAURIERS

> La moitié des armées que j'ai vues meurt de peur avant de commencer. La moitié qui reste n'est pas tout à fait tranquille, n'a pas un air bien assuré.
>
> Prince de LIGNE.

Yvonne et Réal travaillaient ensemble, quand la femme de chambre apporta une carte de visite. Il lut :

BERNARD TOURNIER
DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCES :
La Sécurité.

Tournier?... Il réfléchit un moment, puis :

— J'ai rencontré au front un commandant qui s'appelait comme ça... Un bien brave cœur... C'est sans doute lui... Ma foi, faites entrer.

C'était le commandant.

Réal l'accueillit, les mains tendues, si chaleureusement que le visiteur éprouva une confusion visible, à l'idée que tant de cordialité lui était témoignée par ce personnage célèbre.

En Bernard Tournier, on reconnaissait vite l'ancien militaire : épaules carrées; costume propre et un peu désuet; grosses moustaches d'un blond roux, et, naturellement la mouche; sourcils épais; cheveux durs taillés en brosse. Par contraste avec ces dures broussailles, des yeux bleus, d'un bleu de faïence, des yeux très doux, presque ingénus.

— Eh bien, mon commandant — dit Réal — et ce vieux 187ᵉ? Vous l'avez abandonné?

— Mon Dieu, oui.

— Les armes, c'était pourtant votre carrière?

L'ancien officier secoua la tête :

— Oui, autrefois, je pensais bien continuer... Ça m'intéressait de former des jeunes hommes... Mais, depuis que j'ai vu pourquoi on les forme, j'ai perdu le goût de mon métier...

— Et vous vous occupez maintenant d'assurances?

— On vit comme on peut... Ainsi je suis venu vous demander si, par hasard... Mais je vous dérange, peut-être?...

Réal l'assura qu'il était le bienvenu, le pria de s'asseoir et lui offrit une cigarette. Cet excel-

lent commandant Tournier! Quel plaisir de revoir sa bonne figure!

Ils échangèrent des souvenirs. Des noms ressuscitèrent de l'oubli. D'humbles villages ruinés reprirent soudain l'importance qu'ils avaient eue pour eux, durant quelques jours.

— Mais je m'étonne — dit Réal — de votre changement d'esprit... Il me semblait que le métier ne vous déplaisait pas trop, là-bas...

Le commandant sourit avec mélancolie.

— Il fallait bien donner cette impression-là... Ah! avant 1914, j'en avais, des illusions! J'étais content. Oui, le métier me plaisait. Mais qu'est-ce qu'on a fait de nous, pendant quatre ans? On nous a obligés à vivre sous la terre comme des égoutiers, jusqu'au moment où on nous a donné des couteaux pour nous transformer en apaches... Ma foi, je n'ai pas eu le cœur de rester un soldat professionnel... Enseigner ça aux autres... merci bien...

Tandis qu'il parlait, Réal le regardait en songeant aux illusions de ces vaillants petits Saint-Cyriens morts à Charleroi... Eux aussi, ils avaient considéré la guerre comme un sport héroïque. Pauvres enfants...

L'ancien commandant continuait:

— Nous n'avons pas vu le pire, d'ailleurs... La dernière guerre a été affreuse, mais la prochaine...

— Oh! — dit Réal — pas si vite!

— Qui sait... Cette fois-là encore, nous accourrons à l'appel, bien entendu... Mais qu'est-ce que ce sera!... Le commencement de la fin du monde, simplement... Les pays belligérants tout entiers seront ravagés, comme l'a été le front, cette fois-ci... Les caves seront des abris trop faibles. La mort pour tous! On n'aura plus de fusils, rien que des seringues et des masques. Pensez donc! Que pourra une baïonnette contre une ampoule de bacilles jetée par un avion? Contre une étincelle à longue portée qui, de Coblentz, fera sauter un arsenal à Saint-Etienne? Contre des nuages de poison? Ah! Elle sera jolie, cette guerre-là! Les régiments ne seront plus que des troupeaux de scaphandriers empêtrés, des groupes qui se fuiront les uns les autres parce qu'ils seront, les uns les autres, munis d'engins épouvantables... Aussi, voyez-vous, l'armée condamnée à ce jeu ne m'attire pas... J'en serai par devoir, bien sûr, mais pas par goût... Oh! Je vous demande pardon, monsieur Réal... Je vous fais perdre des instants précieux...

Réal le pria de demeurer assis. Il éprouvait de la curiosité à voir combien l'épreuve avait pu modifier une âme de soldat.

— En somme, mon commandant, la guerre, même victorieuse, vous a déçu?... Et pas un

moment, pas un seul, vous n'y avez trouvé de quoi légitimer ce qu'on en disait pourtant?... Je me rappelle... La guerre régénératrice, la guerre ceci, la guerre cela... Hein?

— Ah! monsieur Réal... Je l'ai vue, moi, la guerre, d'aussi près qu'on peut la voir.. Eh bien... Elle transforme les honnêtes gens en voleurs, en brutes, elle pourrit les races de toutes les façons... Et elle est bête, oui, bête... et mesquine. C'est que, avec les proportions nouvelles, tout y devient aussitôt trop grand. Pas une intelligence humaine ne peut s'y reconnaître. Alors les ordres s'embrouillent, chaque chef invente une complication de paperasses pour se mettre à couvert... Il faut faire des états jusque sur la ligne de feu... Non, voyez-vous, c'est devenu de la folie, des entreprises pareilles...

Réal, faute de conviction personnelle, répéta ce que des gens de bonne foi lui avaient souvent dit :

— Ne croyez-vous pas, pourtant, que la campagne, malgré toute l'horreur qu'elle a comportée, ait fait quelque chose pour la fraternité des hommes?... Elle a mêlé des classes qui s'ignoraient. N'a-t-elle pas contribué à dissiper un certain nombre de malentendus?

Le commandant secoua la tête :

— La fraternité... Oui, parlons-en... Cela

encore, tenez, c'est une des illusions que j'ai perdues... Avant 1914, j'aurais traité de calomniateur celui qui serait venu me prédire tout ce que j'ai vu faire par des soldats de chez nous... Mes hommes, vous savez pourtant si je les aimais!... Quand je les voyais exposés, je ne vivais plus. J'ai reçu quelquefois des ordres si bêtes et si dangereux que j'en ai pleuré... Eh bien je peux vous le dire, à présent... Dans les cantonnements de repos quand une maison était sans surveillance, nos cuisiniers brûlaient toutes les boiseries pour faire la cuisine... A proximité du front, mes hommes gâchaient pour le plaisir, ils s'amusaient à tirer dans les tableaux ou dans les glaces, ils fourraient des bûches dans les pianos, ils pillaient les caves, ils déchiraient les tentures... Ah! elle était jolie, leur façon de défendre le pays!... Je croyais que les Boches étaient les seuls à se conduire comme des misérables et à tout détruire chez nous... Hélas! Il m'a bien fallu constater que la guerre purificatrice n'est qu'une empoisonneuse... Mais voilà! On a un fusil, et ceux qui n'en ont pas ne comptent plus. Et puis on vit au jour le jour. On sera peut-être mort le lendemain. Alors, n'est-ce pas?... Même j'ai vu pis... J'ai vu des choses... des choses...

Il se tut, avec une grimace triste, puis :

— Tenez, c'était après votre départ... J'em-

menais mon bataillon, pour une relève... Afin d'aller reconnaître le secteur, j'ai fait route avec des coloniaux qui montaient aux tranchées en avant de Verdun... On venait de leur distribuer ces fameux couteaux... Dans un boyau nous avons croisé une vingtaine de Boches, prisonniers... Alors un de nos hommes a eu cette idée atroce. Il a pris son couteau et il a crevé l'œil d'un de ces malheureux... Et ceux qui étaient derrière en ont fait autant pour les autres... J'étais indigné... J'ai été trouver le commandant du détachement. Il m'a répondu : « Vous avez raison. Mais si je ne les laissais pas de temps en temps flairer du sang, jamais je ne pourrais les tenir en haleine »... Ah! tenez, quand je pense à çà, et à tant d'autres choses... Songez donc, j'ai reçu, moi qui vous parle, des ordres d'achever les blessés! Dame! Le « nettoyage d'une tranchée », c'est ça!... Il faut que rien de vivant n'y reste. On emmène autant de prisonniers qu'on peut. Mais ceux qui ne peuvent pas marcher, il faut bien qu'on les finisse...

D'autres spectacles obsédants remontaient sans doute dans sa mémoire. Tandis qu'Yvonne le regardait, bouleversée, il restait silencieux, avec une expression de honte. Réal voulut dissiper l'effet de ces évocations.

— Allons, mon commandant... Vous voyez les choses bien en noir, il me semble... Les

hommes ne sont pas tous aussi brutes que vous le pensez... ou du moins il y a eu des brutes chez nous comme chez les Allemands... C'est certain...

Le commandant approuva :

— Ça, c'est sûr... J'ai vu, en territoire reconquis, des marques effroyables que le passage des Boches avait laissées... Et j'ai appris des faits dignes de rester éternellement la honte des chefs qui ont pu ordonner ça...

Réal poursuivit :

— Les Allemands sincères le reconnaissent eux-mêmes, aujourd'hui... Mais prenez garde aux généralisations : rien ne dispose mieux à l'injustice... Tenez, je peux opposer à vos coloniaux ce qui s'est passé dans une infirmerie régimentaire du front, devant moi... On nous avait amené un soir un prisonnier allemand, un pauvre petit Saxon, terrifié comme un oiseau qu'on tient dans la main. Il était blessé aux deux bras et aux pieds. « Gardez-le bien, surtout », nous a-t-on dit. « A pas peur ! » a répondu notre cuisinier, un Auvergnat farouche, en regardant le petit Boche de si redoutable façon que celui-ci a éclaté en sanglots. Alors, il l'a emmené au dortoir, comme une proie. Ah ! il ne fallait même pas que les autres fissent mine d'y toucher, à son prisonnier ! Il l'a couché près de lui, par crainte d'évasion. Et savez-

vous ce que j'ai vu le lendemain matin, en entrant? Le redoutable geôlier était à côté du petit Boche invalide et, maternellement, il lui faisait faire pipi dans une vieille terrine...

Yvonne se mit à rire.

— Oh! je vous demande pardon, Mademoiselle! — dit Réal, confus de s'être laissé entraîner à conter, devant une jeune fille, cette anecdote.

Le commandant Tournier souriait, lui aussi. Il n'avait plus cette expression contractée qui, tout à l'heure, durcissait son visage. Accommodant, il conclut:

— Il y a toujours du pour et du contre... Mais n'importe... Moi qui ai mis tant d'années à obtenir mon quatrième galon, je ne comprends pas comment, aujourd'hui, mes collègues restent dans cette carrière... Qu'attendent-ils? La paix ou la guerre? Si c'est la paix, drôle de métier que celui qui consiste à demeurer éternellement au garage... Si c'est la guerre... Ah! comment peut-on l'espérer?

— Allons, mon commandant — dit Réal — il n'y a pas eu que de mauvais moments! Et puis si certains ont commis des fautes, tant d'autres ont donné des exemples édifiants de courage, de...

L'officier fit un geste qui signifiait: « Oh! le courage, n'en parlez pas si vite ». Réal se tut, interloqué. Puis:

— Vous n'allez pas contester, pourtant, que beaucoup de gens se sont conduits en héros ?

— Le courage a été beaucoup moins fréquent qu'on ne l'a dit, pendant la campagne — répondit le commandant. — A force de lire des citations à l'ordre du jour, on a fini par croire que nous avions tous le « mépris du danger »... La vérité, pourtant, c'est que la plupart des gens, au front, avaient peur...

Cette affirmation comportait quelque chose de paradoxal, et même d'assez révoltant. Réal se cabra. Yvonne, qui suivait l'entretien, leva la tête, comme pour une protestation muette. L'officier s'en aperçut. Il continua, d'un ton tranquille :

— Evidemment, je sens bien que je bouleverse vos idées habituelles... Mais je crois être un peu qualifié pour parler de ces choses... J'ai trois ans de première ligne, deux palmes... Je puis apprécier la guerre mieux que ne le fait un journaliste, n'est-ce pas ?...

Il craignit de s'être exprimé avec irrévérence et rectifia :

— Je veux dire un preneur d'interview, un de ces beaux garçons en costume de chasse qui venaient quelquefois visiter nos tranchées... Vous vous rappelez ?

Ce souvenir commun les égaya. Mais Réal,

pour connaître quelles idées avait sur la peur cet homme courageux, demanda :

— Vous disiez à propos de la peur...

— Je disais que tout le monde a eu peur. Les ennemis comme nous. Seulement personne n'en a fait l'aveu. Cela aurait tellement diminué notre prestige, pensez donc...

— Pourtant, lors de la mobilisation, rappelez-vous cet élan magnifique...

L'officier concéda :

— Vous avez raison. Au début... Mais bien vite, les fatigues, les bombardements, ont fait de cette guerre nouvelle un cataclysme. Alors, la plupart d'entre nous ont eu peur, peur comme des bêtes au moment d'un tremblement de terre... Mais nous avons essayé de la dompter, cette peur. C'est là, le courage. C'est la lutte contre la peur. Le courage, c'est la force d'avoir peur longtemps. Tout courage qui n'est pas ça n'a aucune valeur morale. Un héros véritable, c'est un peureux qui se domine. Autrement, un héros ne serait qu'un hurluberlu, un être sans esprit critique, quelque chose comme cet ivrogne, vous vous rappelez à la deuxième compagnie qui, lorsqu'il était saoul, voulait toujours sortir de la tranchée. Quand nous avons été attaqués, en décembre 1915, il avait naturellement touché des rations de rhum supplémentaires. Il était plein comme un œuf. Il a esca-

ladé le parapet. Toute la compagnie a suivi. On l'a décoré. Pour la foule, c'est un héros...

— C'est vrai — dit Réal. — Et pourtant, quelle brute...

Le commandant reprit :

— Vous n'étiez pas encore avec nous, quand nous séjournions en Woëvre ?... Un soir, nous avons cantonné dans un petit bourg où habitait une vieille marquise. Elle était très excitée par les événements. C'était une passionnée pour la revanche. Elle avait juré de n'admettre à sa table que des hommes décorés de la croix de guerre, dans la première année de la campagne. Les croix étaient rares. Nous arrivons. La dame, très émue, fait l'invitation. Savez-vous avec qui elle a dîné, ce soir-là ? Avec un souteneur du boulevard Sébastopol, un débardeur de Marseille, un braconnier, et un ancien bat' d'Af'.

Réal et Yvonne exclamèrent à la fois :

— Charmante soirée !

Mais Réal objecta :

— Pourtant, rappelez-vous les lettres du front, les enquêtes des officiers, les déclarations des blessés dans les hôpitaux... Tous ces gens-là n'étaient pas des butors...

— Ils mentaient, les pauvres bougres ! Ils mentaient parce qu'ils n'osaient pas contredire l'arrière, ou parce que les dames aimaient ça. Les blessés ? Rappelez-vous, aux postes médi-

caux, cette joie sans réserve des gas qui venaient de recevoir la « bonne blessure »! Allez! dans la tranchée, nous avions peur, oui, peur... Il serait absurde de le nier. Au moment des attaques, on avait la figure blême, les mains tremblaient... D'ailleurs, cette peur était prévue officiellement... De là les distributions d'alcool avant l'attaque, les consignes des gendarmes aux abords des champs de bataille, et ces tirs de barrages allemands, précédant mais suivant aussi, des troupes lancées contre nous... Combien d'assaillants se sont planqués, pendant des charges! Et ce n'est pas nouveau... Tenez, à Wagram, sur vingt-deux mille hommes précipités sur l'ennemi, douze mille ont fait semblant de tomber, pour se garer des mauvais coups... et c'étaient des héros de la Grande Armée! Je me rappelle ce chiffre. Il est cité dans les *Etudes sur le Combat* d'Ardant du Picq... La peur, nos grands chefs savaient bien qu'elle obsédait les cerveaux. Ils savaient bien qu'elle travaillait les ventres. Mais personne n'en parlait. Il ne fallait pas la nommer. Il fallait mentir. C'était le devoir. Si un soldat avait dit la vérité, la force de la vérité aurait gagné de proche en proche et ç'eût été la débandade. Chacun de nous se raidissait. On ne voulait pas flancher devant les autres.

— Comme c'est vrai — dit Réal. — Les hom-

mes ont l'hypocrisie du courage comme les femmes ont l'hypocrisie de la chasteté. Une femme n'avoue pas ses désirs. Un homme n'avoue pas ses craintes. Il se surfait toujours.

Le commandant était heureux de se sentir enfin approuvé dans l'expression de sa pensée sincère, et Réal, comme pour lui-même, continuait :

— C'est vrai, au fond... On a eu peur, partout... Et à l'arrière donc... Ah ! cette course au filon, à laquelle tout le monde participait, dans les échelons, les Etats-Majors, en affirmant qu'on se rendrait plus utile en faisant « des choses plus intéressantes »... Quelles jalousies ! Quelles férocités !... Comme on défendait sa peau !

A mesure qu'il examinait chaque cas social, la conclusion était la même : Peur partout. Si chaque mère n'avait pas eu peur des remontrances du père, se serait-elle résignée au départ de son fils ? Si les pères n'avaient pas eu peur de la désapprobation du voisin, auraient-ils affiché tant de civisme à la romaine ? Et si tous les citoyens avaient eu ce bel élan qu'ils s'attribuent, y aurait-il eu besoin de ce formidable appareil d'examens médicaux afin de pourchasser ceux qui s'étaient dérobés au devoir général ?...

Et maintenant encore, n'est-ce pas la peur de

l'Allemagne qui nous rend si vite ombrageux ? N'est-ce pas la peur des ambitions françaises qui propage en Allemagne cette persistante hostilité ?

Et c'est bien parce qu'on a peur qu'on veut paraître courageux. Alors, durant les guerres, les bourgeois aiment à dire héroïques les hommes auxquels ils sont unis par une solidarité nationale. On s'enorgueillit de participer à leur bravoure. On s'honore de leurs risques. On se décore de leur vertu. On devient soi-même intrépide par procuration. On conclut : « Puisqu'ils sont de ma race, j'en aurais fait autant là où ils étaient ». On se flatte de leur victoire comme d'un mérite indirect, presque d'un mérite personnel...

Non, non ! Le courage n'a pas été tel qu'on l'imagine, et tel qu'on va continuer à le dire dans les manuels patriotiques. Des deux côtés les adversaires ont eu peur les uns des autres, affreusement. Il faut l'avouer. Il faut le répéter. Discréditer le courage militaire, n'est-ce pas un moyen d'atténuer dans les esprits cette passion pour la guerre qui, malgré tout, y est encore fervente?

Le jour où l'on aura accoutumé les gens à considérer combien de héros chamarrés sont des risque-tout imbéciles, où l'on peindra la guerre sous ses véritables couleurs, ne parviendra-t-on

pas à convaincre les belliqueux? Les foules ne frémiront plus d'un enthousiasme aussi confiant. Elles ne concevront plus l'intrépidité telle que la décrivent les dessinateurs et les poètes. Elles verront moins beau, mais verront plus juste. Et les batailles seront enfin représentées selon leur esthétique véritable, quand les peintres y feront flotter, parmi les sabres levés et la fumée des canonnades, des milliers de chemises souillées par l'effet de la peur...

Le commandant Tournier s'était levé :

— Vraiment, monsieur Réal, je suis confus de vous avoir tenu si longtemps... Excusez-moi...

Réal l'assura qu'il avait, au contraire, pris plaisir à le retrouver, et l'accompagna jusqu'à la porte.

Quand il revint dans le bureau, il dit à Yvonne :

— C'est curieux, n'est-ce pas, ce que nous venons d'entendre?

— Oui... curieux et effrayant...

— Pourquoi donc?

— Parce que... cela est tellement contraire à ce que l'on a coutume de répéter... Et j'ai bien senti, pourtant, la sincérité dans l'esprit de cet homme et même la vérité dans ce qu'il nous a dit...

Attentif, il l'interrogeait des yeux.

— Eh bien... Je suis très troublée, je ne sais

plus... Je m'étais faite à l'idée courante, commode, du courage guerrier... cette idée, voilà qu'elle m'est enlevée, et par un homme évidemment tout à fait qualifié pour le faire... Alors je perds pied, un peu...

Elle avait un air plaintif et gentil par lequel Réal se sentit ému. Il reprit :

— Cela prouve, voyez-vous, que la guerre est immonde et que tout être a pour devoir de la rendre méprisable, quelle qu'elle soit...

— Sauf une...

— Une?

— Oui... Les horreurs qu'elle comporte, nous les connaissons. Mais il y a une horreur plus insoutenable encore, celle de perdre la liberté et d'avoir l'étranger chez soi... Et si la guerre est le dernier moyen d'éviter ce malheur, il faut bien, pourtant, se résigner à la guerre...

Elle était douloureuse et farouche. Ses beaux yeux ardents, ses sourcils froncés, donnaient à son visage une expression si belle que Réal ne songea plus à discuter.

— Evidemment — dit-il.

XII

COURRIER DU MATIN

L'article sur les mutilés de guerre avait paru dans la *Lumière Nouvelle*, une revue d'esprit avancé, et dont le directeur avait écrit à Réal pour solliciter sa collaboration.

Réal, en l'annonçant à Yvonne, un matin, ajouta :

— J'ai déjà reçu quelques lettres, très émouvantes, d'ailleurs... Les jeunes gens sont restés impressionnés par la guerre beaucoup plus que je ne le pensais. Ah! ça va nous faire une belle génération d'antimilitaristes!... Tant mieux, d'ailleurs... J'ai mis aussi de côté quelques lettres pour vous amuser... Tenez...

Elle se mit à lire :

Cher Maître,

C'est avec une profonde émotion que j'ai lu votre magnifique article sur ces pauvres gens!

Ah! la guerre! qui pourra dire assez tous ses abominables crimes, et quand donc les grands esprits de ce siècle feront-ils entendre aux peuples un tel concert de protestations contre cet horrible cauchemar, pour que règne enfin la fraternité des peuples? Parlez encore, cher Maître; parler sur ce ton-là c'est faire une besogne salutaire dont je vous félicite, avec l'expression de... Etc...

— Mais comme elle est bien, cette dame — dit Yvonne.

Réal examinait la feuille de papier :

— Je vois ça d'ici : des cheveux gris, un air inspiré... Elle doit être membre de quelques-unes de ces Ligues touchantes et sans efficacité qui se répandent en motions humanitaires transmises solennellement aux ministres.

Yvonne avait très envie de demander : et les autres lettres? Elle n'osa pas.

— Voilà un mot de Walter Jacobi — continua Réal — et ce mot-là me fait beaucoup de plaisir. Jacobi est un esprit très intéressant. Malheureusement sa situation n'est pas indépendante. Il a besoin de gagner sa vie, et les seuls journaux qui paient sont ceux où les hommes intelligents ne peuvent guère exprimer leur pensée, à moins d'être diablement habiles... La lettre de félicitations qu'il m'envoie est déjà un trait de courage; d'habitude les gens ont tellement peur de se compromettre! Il me dit :

« Continue à parler ainsi. Tu es dans la vérité. Tous les gouvernements sont d'accord pour maudire la guerre, et tous les gouvernements continuent à en préparer d'autres. On ne saurait trop contribuer à ressusciter perpétuellement des images d'horreur pour dégrader la guerre de la noblesse qu'on va tenter de lui prêter maintenant qu'elle est déjà un peu lointaine. Le devoir de chaque homme qui tient une plume est aujourd'hui de coopérer à l'œuvre unanime de disqualification. Tu as abandonné un moment ton genre habituel, et je t'en félicite. Encore une fois, bravo, cher ami, et continue! ».

— C'est vrai, au fond — dit Yvonne.

Alors, avec bonne humeur, il tendit une troisième feuille :

— Ça, c'est à déguster.

Flattée de ce que Jacques Réal l'admît avec cette confiance dans son intimité intellectuelle, elle commença :

Monsieur,

C'est avec un sentiment de profond regret que j'ai eu sous les yeux votre article de la *Lumière Nouvelle*. Je suis un ancien lieutenant-colonel, élevé dans les principes de dévouement absolu, de sacrifice et d'abnégation au drapeau. Des idées comme celles que vous vous mettez à répandre, ne peuvent qu'affaiblir l'âme des jeunes soldats.

Permettez-moi de vous dire que vous ne montrez qu'un côté de la question. La condition militaire comporte des risques, certes, mais vous négligez d'en montrer les compensations, c'est-à-dire la

beauté morale de la lutte et la fierté de la victoire. Permettez-moi de m'étonner qu'un homme aussi connu que vous verse tout à coup dans des théories humanitaires dont l'effet ne peut être que d'anémier le sentiment patriotique et de prêter le flanc aux divagations internationalistes.

Mon fils, que je destinais à la carrière des armes, m'a montré votre article en me disant qu'il l'approuvait. Avez-vous pesé, monsieur, toutes les responsabilités que vous encourriez en répandant des propos propres à corrompre la jeunesse?

Un père attristé.

— Pourquoi n'a-t-il pas signé? — demanda Yvonne.

— Dans leurs lettres de protestation — répondit Réal — les « pères attristés » ont généralement la tristesse anonyme.

Il reprit :

— J'ai bien reçu un autre envoi, mais je ne vous le montre pas.

— Pourquoi ?

— Simplement des insultes... Et la dernière enfin...

Il s'interrompit, méditatif, puis reprit :

— C'est un mot d'un camarade que vous aurez sans doute l'occasion de voir ici, mon ami d'enfance : Maxime Duport. Et il me dit des choses qui sont raisonnables, évidemment. Il me reproche de prendre position trop à gauche dans une question comme celle-là.

— A gauche ?

— Excusez-moi, je me fais mal comprendre. C'est à propos de mon élection possible à l'Académie. Vous savez qu'il y a, dans cette assemblée, une droite, une gauche et un centre, comme au Parlement. Or, parler dans le sens que j'ai choisi, c'est m'aliéner les académiciens qui pensent comme « le père attristé » et qui, pourtant, me seraient demeurés favorables si j'avais continué à publier comme autrefois des petites machines de tout repos. D'ailleurs, ce Maxime Duport n'est pas seul à me parler de la sorte. Ma femme me disait hier soir que, dans sa tournée de visites, elle avait entendu, à plusieurs reprises, apprécier mon article avec défaveur. Evidemment, je n'ai pas eu toute la prudence qui convient à un candidat.

Yvonne, chaleureusement, répondit :

— Vous avez agi bravement et selon votre cœur. Il n'y a que cela qui compte.

Elle le regardait avec franchise. Heureux d'être approuvé de la sorte, il répondit en la regardant, lui aussi, bien en face :

— Vous n'imaginez pas, chère petite, tout le plaisir et tout le bien que vous me faites !

XIII

DEUX DIFFÉRENTES FAÇONS D'AIMER

> La conquête n'apporte aucun profit au conquérant, et la confiscation est une impossibilité économique.
>
> NORMANN ANGELL.

« Tiens ! ce vieux Jardin des Plantes ! Si je le traversais pour y retrouver quelques souvenirs de jeunesse ? », se dit Réal, que ses occupations avaient conduit jusque-là.

Mais dès qu'il fut entré dans ce premier établissement zoologique de France, il se sentit comme transi par l'humiliation. Oh ! ces bâtiments sordides et délabrés, ces carreaux fendus que du papier consolide, ces fauves pelés soumis au régime cellulaire, ces singes tuberculeux tapis dans un coin de cage, ces ruminants nostalgiques broutant la boue...

Et des souvenirs de voyage lui revinrent à

l'esprit : Berlin, Naples, Rome, Anvers... Quelle tristesse !... Nous possédons là un e mplacement incomparable. La bonne volonté des gens qui administrent cet établissement n'est pas douteuse. Et pourtant, notre ladrerie et notre indolence font que ce jardin, qui pourrait être une parure de Paris, en est le déshonneur...

En sortant, il rencontra sur le quai Walter Jacobi en compagnie d'un homme de taille haute, coiffé d'un chapeau de feutre brun. Jacobi gesticulait de ses bras maigres, penchait la tête sur son épaule de guingois pour lever son ardent visage embroussaillé vers le personnage qui cheminait près de lui.

La conversation l'absorbait au point qu'il ne reconnut Réal qu'au moment où ils se trouvèrent face à face.

— Toi, mon vieux ?... Qu'est-ce que tu fiches par ici ?...

Puis, il fit la présentation ?

— M. Julien Duclair... M. Jacques Réal, que vous connaissez de réputation, n'est-ce pas ?

Les deux hommes se saluèrent.

Walter Jacobi expliqua :

— M. Duclair est un industriel selon la nouvelle formule... Il a intéressé ses ouvriers aux bénéfices de son usine. Il leur distribue des actions dont ils touchent les dividendes... Et il obtient des résultats magnifiques... Pense donc !

Des travailleurs rentiers et des riches qui travaillent, n'est-ce pas la formule de l'équilibre social ?

Julien Duclair, un grand garçon rasé, aux joues creuses, et dont les yeux brillaient, recevait avec simplicité les louanges que Jacobi lui décernait d'une voix enrouée de bossu.

Ce dernier continua :

— Et tout à l'heure nous étions engagés dans une conversation bien singulière... Duclair prétend que... Allez donc, cher ami, exposez vous-même votre thèse. Je suis curieux de savoir ce que Réal en pensera.

Tranquille, Julien Duclair commença :

— Oh ! C'est une vérité dont l'évidence doit apparaître... Je disais ou plutôt je répétais d'après Normann Angell, ce prophète si clairvoyant qu'on avait traité d'homme chimérique, et dont les doctrines ont été pourtant confirmées par les faits... Je disais que les ambitions de l'état-major allemand, et du petit groupe qui dirigeait alors l'Empire, étaient d'un autre âge et vouées à l'échec. Je disais que la guerre de conquête est une notion qui date de l'époque où le blé était la seule richesse. En ce temps-là, les peuples avaient une politique de paysans, parce qu'ils avaient des convoitises de paysans. Il importait donc que chacun défendît son lopin de terre, car une annexion se tradui-

sait par un lotissement nouveau. Mais l'industrialisme a changé les conditions des prospérités nationales. Les intérêts internationaux s'intercroisent. Ecraser un autre pays, c'est s'amoindrir soi-même. Le rendre plus actif, c'est s'enrichir. Mettre en exploitation une terre voisine, y rendre les échanges plus intenses, y multiplier les modes de transit, y améliorer les routes, y fonder des usines, y creuser des ports, voilà quels sont les avantages d'un peuple qui tend à l'expansion. C'est une conséquence de la suprématie que l'industrie et le commerce ont prise dans les relations humaines.

— Evidemment! — approuva Jacobi.

Réal pensait de même. Il observa :

— Il est bien dommage que les Allemands ne se soient pas persuadés de cette vérité, lorsqu'ils ont détruit nos mines du Nord !

— Ils ont commis là une action tout à fait niaise, n'est-il pas vrai ? Ils se sont nui à eux-mêmes. La perte a été lourde pour les rentiers allemands qui possédaient des actions de ces charbonnages. D'ailleurs, je le répète, le principe même de leur guerre a été stupide. Une conquête, aujourd'hui, est un anachronisme... Elle ne paie pas. L'épreuve est faite. Espérons qu'elle servira. Comme l'a dit Normann Angell, il est aussi nuisible, pour un pays, d'attaquer que de se défendre.

— De se défendre ? — répéta Réal, interloqué.

Les trois hommes suivaient les quais. Un vent léger faisait palpiter les platanes. Sur les eaux s'alignait l'image renversée des maisons dont les faîtes se morcelaient en hachures balancées et tremblantes.

— Mais oui, de se défendre... Les peuples, malheureusement, n'ont pas encore compris cette transformation. La vue d'un uniforme étranger leur fait perdre la tête. Ils provoquent la dévastation de leur patrie au lieu d'admettre qu'elle devienne plus prospère.

Réal eut la tentation de protester. Mais il parvint à se contenir.

— Nous avons combattu pendant quatre ans sur notre territoire du Nord — continuait Julien Duclair. — Quel bien en est-il résulté, et pour le Nord, qui est en ruines, et pour la France entière ? Vous voyez l'état où nous sommes, Alliés et Centraux. Sauf quelques milliers de scandaleux profiteurs, personne n'est heureux. Je répète donc la question. Quel bien résulte de cette défense acharnée ? Et comment admettez-vous qu'un total de malheurs individuels puisse produire un bonheur collectif ?

Cette fois, la protestation de Réal éclata :

— Permettez ! En ce qui nous concerne, nous avons tout de même un bonheur : celui de n'être pas devenus des Allemands !

Walter Jacobi, de son regard aigu, suivait alternativement les interlocuteurs. Duclair poursuivit :

— Avez-vous jamais réfléchi, monsieur Réal, à ce qui se serait passé s'il n'y avait pas eu la Marne ?

Une affirmation coupante fut la riposte :

— Je vous prie de croire que j'y ai réfléchi pendant les huit premiers jours de septembre 1914... Et que ça m'a suffi !

Julien Duclair sentit ce qu'il y avait d'agressif dans le ton de cette réplique. Il n'en fut pas blessé. C'était un théoricien sans passion.

— Je ne voudrais pas vous dire des choses qui vous soient pénibles à entendre, cher monsieur...

Mais Réal s'était ressaisi, et, domptant son impression hostile, il pria Duclair de continuer.

— Je vous demandais, monsieur Réal, si vous aviez prévu ce qui se serait passé, au cas où la Marne n'aurait pas eu lieu.

— Parbleu! c'est bien simple... Les Allemands auraient tout détruit, comme ils ont commencé à le faire. Ils nous auraient imposé une indemnité formidable. Chacun aurait été chassé de chez soi, et...

L'autre l'arrêta.

— Oh ! n'allons pas trop vite! Permettez-moi de vous dire qu'il y a un peu de Croquemitaine

dans votre conception... Quand des troupes avancent sans qu'on s'oppose à leur progression, elles se gardent bien d'anéantir ce qui peut leur être utile. Elles respectent les ponts, les usines, les récoltes, les habitations. Tout le mal vient de la résistance. Aussitôt, la sauvagerie éclate. Voilà les champs ravagés, les villages incendiés, le pillage, les fusillades, les horreurs de la guerre, en un mot...

La bouche de Réal se plissa d'un sourire malveillant.

— Alors votre doctrine c'est : « Entrez donc, chers amis! Faites comme chez vous! » Ah! c'est un rien!...

Duclair s'expliqua.

— Mais oui, cher monsieur, parfaitement... Un rien par rapport à vous, à moi, à tous les combattants des tranchées, à quatre-vingt-dix-neuf-mille-neuf-cent-quatre-vingt-dix-neuf habitants sur cent mille... Les mœurs ont changé, depuis le moyen âge. Napoléon lui-même a-t-il expulsé les habitants des villes qu'il avait conquises? Que Brest soit étiquetée allemande ou française, quelle serait la différence pour les Brestois? Ils pairaient toujours des contributions, allez... sûrement moins lourdes que celles d'aujourd'hui... Leurs habitudes seraient changées en ce sens qu'ils auraient des trains commodes, des rues propres. Chacun profiterait de

cette atmosphère que répand toujours sur une ville un commerce accru... Quant aux mines de Briey, en quoi, je vous prie, seriez-vous personnellement lésé parce qu'elles changeraient de propriétaires? Les actionnaires continueraient à toucher leurs coupons, et les ouvriers leurs salaires...

— Mais le fer serait alors vendu beaucoup plus cher à nos industriels.

— Beaucoup moins cher que les Anglais ne nous vendent leur charbon.

Réal s'indigna :

— Allons donc!... C'est à nos provinces qu'ils en voulaient, à la Champagne, à la Bourgogne... et davantage...

— Admettons-le... En ce cas, il en eût été pour les provinces comme pour les villes. Pas un habitant n'aurait eu à souffrir d'autre chose que d'un changement dans l'uniforme des gendarmes... Croyez-moi, une transaction est moins nuisible qu'une bataille, à présent. L'orgueil national, c'était bon du temps des panaches...

— Alors, l'abdication de la France? — dit Réal avec amertume. — Il me semble que vous l'acceptez d'un cœur assez léger!

Duclair répliqua paisiblement :

— Pas son abdication, certes! Le mélange d'un sang nouveau nous aurait donné ce qui nous manque. Nos régions les plus inertes se

seraient galvanisées comme le furent la Lombardie et la Catalogne sous l'influence allemande. Nous sommes une race d'inventeurs, d'artistes, de cultivateurs, de boutiquiers. Notre avantage est de permettre que d'autres améliorent notre hygiène, nos modes de transports, rendent nos fabrications plus pratiques et en répandent les produits sur la surface du globe, ce dont nous sommes nous-mêmes incapables... Alors je retourne la proposition que je formulais tout à l'heure. Comment une collection de progrès individuels peut-elle arriver à faire, au total, un malheur collectif?

Réal exclama :

— Bien-être sans dignité, prospérité de chiens à l'attache !

— Mais non, cher monsieur... Les Allemands ont une personnalité amorphe. Ils se seraient promptement fondus dans notre race, comme ils se sont américanisés aux États-Unis. Nous sommes encore un grand peuple. Nous avons un caractère nettement affirmé. Exilez un Français. Il reste Français jusqu'au bout des ongles. Nous serions restés Français chez nous. Seule une race à l'agonie meurt d'un changement comme celui-là. S'il lui demeure de la vitalité, elle digère son vainqueur.

Réal reprit l'image, avec ironie :

— A moins qu'il ne soit par trop indigeste !...

Allez! le casque à pointe nous serait resté dans la gorge! Il y a, hélas! des haines...

— Je vous accorde que nous nous haïssons...

— Eh bien alors?

Duclair continua :

— Comme se haïssaient, dans chaque pays d'Europe, les cités et les provinces qui ont fini par se grouper en patries... Et il faudrait que le souvenir du passé nous permît au moins de concevoir les possibilités de l'avenir. Les Allemands sont un peuple jeune et fécond. Puisque nous leur interdisons l'expansion coloniale, ils auront besoin de s'étendre vers l'ouest, selon la grande loi d'émigration que vous connaissez. Aussi nous avons le choix. Ils entreront chez nous, paisiblement, par la gare du Nord, ou bien — repris de cette ambition brutale qui causa d'ailleurs leur malheur autant que le nôtre — ils défileront, fifres en tête, dans l'avenue des Champs-Elysées. J'aime mieux le premier itinéraire...

La tranquillité cynique avec laquelle ce Français acceptait que son pays fût envahi réveilla dans le cœur de Réal une indignation instinctive. Comme ils étaient parvenus au Pont-Neuf, il prit brusquement congé de Duclair et de Jacobi, et s'en alla seul, respirant avec force, marchant vite, comme pour secouer ces obsédantes paroles.

XIV

TOUT PARIS

> Les mêmes visages, toujours regardés, aux mêmes places, avec leurs défauts et leurs poses, cette uniformité de réunions mondaines qui finit par installer dans Paris, chaque hiver, une province dénigrante, papotière et restreinte plus que la province elle-même.
>
> Alphonse Daudet.

Le théâtre Antoine allait représenter une pièce dont l'auteur, dans un article de *Comœdia*, avait exposé la thèse. L'œuvre était destinée à fortifier les cœurs. Un personnage devait y exprimer aussi les doctrines d'un patriote réaliste, admettant que la paix future fût assurée au prix d'un sacrifice d'amour-propre.

Déjà des polémiques s'étaient engagées. Chacun avait pris position à l'avance, selon l'usage aussitôt qu'il est fait appel à l'impartialité.

« Il faut que je voie ça — se dit Réal. —

Est-ce que par hasard les idées du camarade de Jacobi commenceraient à se répandre? »

Puis il jugeait nécessaire de se montrer un peu. Obsédé par ses préoccupations nouvelles, il avait négligé ses relations. Sa signature ne paraissait plus qu'avec irrégularité. Des rivaux, pourvus de recommandations politiques, avaient fait effort pour substituer leur nom au sien sur la liste des auteurs favorisés par le Théâtre-Français. Et il sentait que leurs intrigues étaient sur le point d'aboutir. Il n'avait plus, autant que jadis, l'unanimité. Les conclusions audacieuses de quelques articles donnés par lui à des journaux de gauche, avaient été commentées non sans surprise, non sans aigreur, par les feuilles conservatrices. D'abord, il en avait souri. Mais, tout de même, sa carrière n'allait-elle pas en être amoindrie? De cela, il aurait souffert.

Comme le rideau tardait à se lever, les conversations du public formaient un murmure qui croissait peu à peu. On échangeait des politesses ou de lointains saluts de la main, pardessus les rangs des fauteuils d'orchestre, entre habitués des répétitions générales, journalistes, grands bourgeois, femmes entretenues, gens de coulisses, politiciens, jeunes amateurs de théâtre qui ont oscillé en grappe autour du contrôle, tendant des cartes, usant d'audace ou de prières.

La salle bourdonnait. De fraîches senteurs de jardin étaient laissées au passage par des femmes décolletées, contrastant avec ce lieu où tout était artificiel : les ondulations des cheveux, la pâleur ou la santé des visages. Dans les couloirs, les spectateurs quittaient leur manteau et se bousculaient, cherchant les ouvreuses, un coupon à la main. |

Réal arriva un peu en retard, seul. Le premier acte avait commencé.

Dès le début, certaines phrases échangées par les acteurs remuèrent l'assistance.

L'un d'eux disait : « Ce que vous voulez, en somme, c'est améliorer la France au prix d'une abdication de notre idéal? Eh bien, non! Nous continuerons à être Français, jusque dans nos imperfections que nous supportons avec notre proverbiale bonne humeur! Nous sommes un pays de pieds sales, soit, mais d'esprits clairs! Or c'est l'esprit qui compte! La France est la France. Elle le restera! »

Une salve de bravos accueillit cette fière déclaration.

Réal ne participait pas aux applaudissements. Il regardait la salle, en se caressant la barbe. Etrange état d'esprit que celui de tous ces gens! Ils approuvent ceux qui les exaltent dans leurs défauts, et accusent ceux qui veulent les perfectionner... Il y a dans cette salle des journalistes

qui gouvernent l'opinion, des financiers qui gouvernent les journalistes, des prostituées qui gouvernent les financiers... Demain, à des millions d'exemplaires, leurs idées seront répandues sur tout notre territoire... Ils façonneront les âmes, et chacun continuera de penser comme eux.

Une nouvelle crise d'applaudissements éclata. Le personnage, que l'auteur avait doué prudemment de tares physiques et morales, s'écriait : « Il faut, dans ce monde nouveau, accepter un idéal nouveau! Nos traditions vermoulues sont ébranlées par la secousse récente. Ouvrons les yeux. Ne soyons pas une race immobile et butée. Sans quoi le progrès qui marche, malgré l'inertie que nous lui opposerons désespérément, nous écrasera! » Et son contradicteur ripostait : « Qu'il y vienne! Notre terre est une terre de miracles! Nous avons eu Jeanne d'Arc, 1789 et la Marne! Il n'y a pas un sol au monde où surgisse plus magnifiquement que chez nous, même aux heures qui semblent accablantes, la victoire du Droit! »

La clameur enthousiaste du public fut longue à s'apaiser. Et Réal songeait : « Voilà comme ils sont. Des mots, toujours... Victoire, ils n'ont pas encore réalisé ce que ce vieux terme comporte d'horreur, et désormais d'inutilité... La guerre est redevenue un synonyme de gloire

militaire. Après cette effroyable leçon, les gens n'ont rien appris... Que leur faut-il, mon Dieu! »

L'entr'acte. Il se plaça dans un recoin, agacé, rebelle à la nécessité de souhaiter le bonsoir à tant d'indifférents, à tant de confrères hostiles. Car il sentait autour de lui une vague mésestime, une sorte de pitié dédaigneuse, de désapprobation un peu méprisante. Ce qu'ils pensaient tous? Oh! il le savait bien. Ils pensaient que gâcher un avenir par une imprudente évolution, c'était bien bête... Leur dernier témoignage de sympathie venait du plaisir qu'ils éprouvaient à sentir qu'une place allait être disponible. Mais il s'y mêlait l'animosité des foules contre les indépendants, la rancune contre ceux qui se sont permis de vivre seuls. Et pourtant, quels hommes que ceux-là! Quelles femmes! Une collection de gens hargneux, malsains, pourris de tares personnelles sous leurs prétentions à la vertu, déchirés de jalousies sous leur politesse servile, lâchement moutonniers, en défense contre les innovations, hostiles aux auteurs qui réussissent, hypocritement louangeurs pour ceux à qui la foule est rebelle... Ah! Quelle lamentable vision serait celle de ces cœurs à nu...

Il avait fait partie de ce groupe parisien. Il avait serré ces mains, il avait eu plaisir, après les mois d'été, à revoir ces visages un peu plus jaunes chaque fois. D'où venait donc que, brus-

quement, une séparation s'était faite entre ces gens et lui? Avait-il changé plus qu'il ne croyait?

Mais il se ressaisit. Allons! Quelque crise de misanthropie, sans doute, de neurasthénie légère. Mauvais, ça... Il faut réagir.

Il parcourut un couloir. Quelques mains se tendirent vers lui. Cela lui fut agréable. Ces répétitions générales, en somme, c'était son milieu. Il ne s'en serait pas détaché sans effort, il ne s'en serait pas banni sans amertume. L'habitude l'y retenait, en même temps qu'une vague indulgence pour ces spectateurs corrompus et blasés, mais capables aussi d'enthousiasme.

Rasséréné, il reprit sa place.

Durant les actes suivants, l'opposition des deux thèses se poursuivit, mêlée d'épisodes passionnels. Chaque fois que le maudit chargé d'exprimer les idées avancées commençait une tirade, un frémissement de bataille courait parmi les assistants. Dès que l'occasion d'une manifestation s'offrait, les cris et les sifflets partaient à la fois. Des protestations s'élevèrent quand l'acteur lança : « Ils mentent, ceux qui nous encouragent à défendre leurs intérêts en répétant que mourir pour la Patrie est le sort le plus beau. Le sort le plus beau, c'est d'aimer, de créer et de vivre! » Une dame, auprès de Réal, dit tout haut : « C'est une insulte à nos morts! »

Enfin l'acteur s'écria : « Les efforts persévérants de toute une vie représentent plus de valeur morale qu'un élan. Un homme qui, par conviction, refuse d'aller tuer des gens qu'il ne hait pas, montre une âme plus haute, un cœur plus méritoire, en un mot, plus de courage, de vrai courage, qu'un mobilisé à qui l'on a donné le choix entre le poteau d'exécution et le champ de bataille, et qu'on embarque pour le massacre, pendant qu'il hurle : A Berlin! » Alors, le tumulte devint furieux. La voisine de Réal, dressée, piaulait d'une voix suraiguë comme celle des oiseaux marins dans les tempêtes : « On n'a pas le droit de dire ça! C'est honteux! » Elle glapissait en agitant son programme. « Hou! Hou! Déserteur! » hurlaient les hommes. Il fallut interrompre la scène. On l'abrégea pour pouvoir l'achever.

En regagnant son logis, Réal songeait : « Décidément, chacun — partout de même qu'en France — réagit à propos de la guerre, par impulsion, et non par raisonnement. Et surtout on a oublié... Oui, oublié... C'est formidable... Ne faudrait-il pas contribuer à ressusciter les mauvaises heures? Ce serait là une évocation salutaire... »

Et il ébaucha chemin faisant le plan d'un article qu'il dicterait à Yvonne le lendemain. Ce

serait une sorte de poème aux images alternées. Il y montrerait les méprisables heureux de la guerre, et tout à côté, ceux qui l'ont faite.

Mais il se demanda : « Où ça passera-t-il, cet article-là? » Pas un journal important ne l'insérerait.

Alors il eut un mouvement de colère contre les esprits qui, peu à peu, recréent, dans chaque pays, d'un cœur léger, les possibilités de la grande horreur.

XV

SOUVENEZ-VOUS

Réal avait préparé quelques notes pour l'article dont l'idée lui était venue la veille.

Sa collaboratrice installée, il se mit à marcher de long en large, les mains derrière le dos, muet. Puis :

— Le titre, d'abord... SOUVENEZ-VOUS... En capitales, n'est-ce pas?... C'est un épisode de guerre. On s'écriera : « Encore?... » Ma réponse est à la première ligne : « Souvenez-vous! »

Il dicta.

L'exorde évoqua une tablée d'hommes grisonnants, mais robustes, dans un salon bien chauffé de restaurant à la mode. L'un d'eux tendait de

son ventre un dolman de capitaine. Il s'était engagé avec éclat, au début des hostilités. Et il promenait son uniforme avec intrépidité parmi les bureaux militaires. Les autres ressemblaient un peu aux convives rassemblés, naguère, lors du dîner offert par les Malapied.

Ces hommes, qu'avaient enrichis des fournitures aux armées, se réjouissaient patriotiquement de ce qu'on prolongeât jusqu'au bout une entreprise faite, disaient-ils, au nom de la Civilisation, de la Justice et du Droit.

Ils se félicitaient de ce que les combattants eussent l'humeur accommodante parmi les misères qu'on leur imposait. L'officier qui, au cours d'une mission, avait prudemment parcouru en automobile les arrières du Front, avec la curiosité d'un visiteur de jardin zoologique, décrivait, selon une imagination jovialement optimiste, les tranchées où des hommes, levant vers le ciel noir au bord du talus jaune leur face fouettée de pluie, renonçant à espérer, renonçant à comprendre, se mettaient à pleurer comme des enfants.

Il parlait avec satisfaction de l'organisation des ambulances, mais omettait de décrire l'affreuse odeur de sang, les regards éperdus, les bouches déformées par l'angoisse, les supplications : « Moi! moi!... Sauvez-moi!... Est-ce que j'en mourrai?... Ah! ma femme! Ah! mes petits... »,

mutilés que la douleur a rendus fous, êtres sans pieds qui cherchent à s'enfuir, plaies où déjà, sous le bandage de fortune, des vers cheminent parmi la chair encore vivante...

Il racontait enfin une bataille vue de loin, à la jumelle, et déclarait : « Nos pertes ont été insignifiantes... »

Insignifiantes, ô morts de la guerre!... Fantassins éventrés, crispant encore les mains dans une épouvante foudroyée... Victimes qu'il fut interdit de représenter pour empêcher que la raison, par l'horreur et la pitié, ne gagnât les esprits... Morts récents que leur mère aurait tout de suite reconnus, morts anciens lentement absorbés par la terre...

Sans s'incommoder par de telles évocations, les convives épanouis célébraient la gloire militaire. Ils se consolaient des deuils en répétant que, la mort étant fatale, mieux vaut périr en beauté. Ils étaient résolus à supporter, d'une âme héroïque, les souffrances des autres.

Dans cette évocation, Réal déchargea toute la rancœur dont il était plein. Sans réserves, sans timidité, il attaqua l'esprit de guerre, entretenu dans la grande presse par les déclamateurs salariés ou ambitieux. Il montra, derrière la façade pavoisée de couleurs nationales, les intrigues des lanceurs de titres, les ambitions des états-majors, la voracité des marchands. Sans épi-

thètes, par des figures cruellement accentuées, des notations impitoyables, des images caricaturales, il fut satirique et vengeur.

Quand il eut bien étalé, dans la chaleur de la salle confortable, parmi la fumée des cigares, le bien-être de ces gens, il termina par ce trait :

Un des garçons qui servait avait laissé la porte ouverte. L'officier l'en blâma :

— Fermez donc, derrière vous! C'est insupportable, à la fin!... Il y a de quoi attraper la mort, ici!

Réal avait dicté une dizaine de pages qu'Yvonne enregistrait sans lever la tête. Au dernier mot, il tomba sur le divan, épuisé par l'effort.

Yvonne posa son crayon, frémissante d'avoir participé à cette création.

Ils restèrent silencieux. Enfin :

— Voilà... C'est une ébauche. Il n'y a plus qu'à travailler là-dessus, maintenant... Ça vous plaît?

Elle fit « oui », de la tête.

— Ça vous plaît tout à fait?

— Tout à fait... Oh! oui, vous avez raison de dire ces choses, de les redire... Mais...

— Quoi?

— Vous allez vous faire bien des ennemis...

Il eut un geste d'indifférence.

— Tant pis pour eux!

Avec ferveur, elle déclara :

— C'est rudement chic, étant l'homme que vous êtes, d'agir comme vous le faites là !

Il la regarda longuement et répondit :

— Cela me vaudra des injures, peut-être... Mais aussi des amitiés qui me seront précieuses... C'est le paiement de ceux qui s'affranchissent... Et je vous jure qu'ils n'ont rien à regretter.

XVI

L'AUBE ROUGE

> Les hommes qui ont accepté par confiance une vérité sur laquelle est basé le régime existant, s'opposent toujours à l'extension de vérités nouvelles.
>
> Léon Tolstoi.

Depuis un mois, Réal subissait une crise d'incertitude. Il retrouvait au fond de son cœur le trouble dont il avait souffert au début de l'affaire Dreyfus.

Ah ! l'ardente époque ! Et le bel âge que vingt-deux ans !

Par cette affectation de supériorité propre aux jeunes hommes, il avait d'abord déclaré : « Toute cette histoire n'est qu'une mesquine querelle de fonctionnaires en culottes rouges. » L'opinion des femmes qu'il fréquentait et des personnes de bonne compagnie lui semblait

sage. Survint le suicide du colonel Henry. Il se sentit éclairé soudain, et se lança dans la bataille.

Mais c'est la consolation des seuls ratés que de pouvoir conserver l'indépendance morale. Bientôt les succès obligèrent Réal aux concessions par lesquelles on mérite l'approbation du grand public. Il ralentit ses élans. Il devint un auteur aimable et applaudi. Les grandes causes n'inspirèrent plus à son imagination assagie que des thèmes à paradoxes, des audaces circonspectes, des satires débonnaires, où perçaient parfois des pointes voltairiennes, prudemment boutonnées.

Or voilà que sa chaleur d'âme renaissait, ardente comme en ce temps-là. Et il sentait vaguement que bien d'autres esprits y participaient, eux aussi, mais isolément, sans former encore un parti. Un immense besoin de vérité n'allait-il pas éclater à travers le monde, après ces années de mensonge ?

Ce nouvel état n'éveillait pourtant en lui que des aspirations confuses. Il démêlait à peine quelle en avait été l'origine. Peut-être son irritation en présence de bourgeois à la béate opulence ; puis cette atroce évocation des victimes de la guerre ; ces révélations, aussi, sur la manière dont les financiers règlent le sort des peuples égarés ; cette réminiscence du rôle des

excitatrices et des excitateurs; cette évocation des combats dont on était en train d'oublier peu à peu l'ignoble et stupide cruauté... Oui, tout cela s'additionnait... Et voilà, qu'il en venait à se dire : « Qui donc avait raison, de ceux — dont je fus — qui ont prêché la patience, ou de ceux qui déclamaient, au péril de leur liberté, contre la prolongation de l'entreprise où nous étions engagés? »

Il se rappelait combien le député Pierre Brizon avait soulevé l'indignation du Parlement lorsqu'il avait prophétisé, en décembre 1916 : « On les aura les cent milliards de dette et les 1.500.000 morts! » Menace invraisemblable, jugée monstrueusement pessimiste et qui lui avait valu une admonestation du Président Deschanel, une suspension d'un mois et une interruption de traitement... Et pourtant, n'avait-il pas prévu juste ?

Alors? Où fallait-il chercher la vérité? Chez ceux qui s'aveuglaient volontairement et s'aveuglent encore, ou bien parmi les peuples martyrisés dont Brizon exhalait la plainte?

Un journal lui apprit que, ce soir-là, avait lieu dans un préau d'école du square Saint-Pierre, à Montmartre, une grande réunion politique Il résolut d'aller y prendre contact avec les humbles. La vérité n'était-elle pas de ce côté-là ?

Quand il pénétra dans l'immense salle, elle était déjà presque pleine. Plus de quatre mille personnes s'y tenaient debout, des hommes de tous les âges, des femmes portant des marmots qu'on n'avait pu laisser au logis ; des vieilles tendant l'oreille, de jeunes ouvriers, sérieux et les sourcils froncés; des artisans au poil grisonnant, la lèvre abaissée par une pipe courbe; des intellectuels râpés, des amateurs de spectacle ; des gars coiffés d'une casquette enfoncée et qui écoutaient hargneusement prêts à huer au passage les noms des ennemis du peuple jetés par les orateurs; d'autres qui, la bouche entr'ouverte, cherchaient à comprendre. Ils étaient tournés vers un petit balcon où un homme parlait debout, appuyé à la rampe.

C'était un gros garçon dont les cheveux rejetés en arrière découvraient le front blanc. Son discours amorphe était un chapelet de transitions qui se succédaient comme en ce jeu de société où chacun doit trouver un terme qui débute par la dernière syllabe du terme précédent. Quelquefois, il prononçait les noms de Poincaré, de Clemenceau et de Léon Daudet, que la foule accueillait par des « Hou! hou! ». Il déclamait ensuite des mots tels que : Libre Pensée, Peuple Souverain, Apothéose de la Démocratie, qu'on saluait d'applaudissements. Un double ban fut battu en l'honneur de sa péroraison.

La foule était flattée de ce que de longues phrases eussent été prononcées devant elle.

Un penseur russe lui succéda, que d'épaisses lunettes rondes faisaient ressembler à un hibou. Sa longue main montait et descendait. Il ne faisait que ce geste, toujours le même, et célébrait l'affranchissement de la Russie soviétiste, comme s'il eût parlé d'un paradis, sur un ton de mélopée ou les R roulaient comme un tambour voilé. Il excita la curiosité durant les premiers moments, mais n'obtint, après son discours touffu, qu'un succès de politesse.

Alors un nouvel orateur se dressa. Il tonna, dès le début, en prolongeant jusque dans les mouvements de ses bras ouverts le trémolo qu'il communiquait à toutes ses paroles pour les rendre plus émouvantes. Le thème qu'il avait choisi était l'idée de Patrie. « C'est là, clamait-il, une notion que les capitalistes ont mise dans l'âme des peuples pour mieux les asservir ! Aux riches, les plaisirs, le luxe, les honneurs, les poulets et les bonnes bouteilles ! Aux pauvres, la faim, le deuil, le chômage, la misère ! Mais on lui donne, au peuple, pour fiche de consolation, le drapeau !... Eh bien ! nous en avons assez, de recevoir de l'acier et du plomb, quand nous demandons du pain ! Nous en avons assez, nous les parias, d'être enrégimentés pour qu'on nous lance contre nos frères, les jours d'émeute ! Nous refu-

sons désormais de servir de protecteurs à ceux qui nous exploitent ! qu'ils le défendent eux-mêmes, leur honneur national ! Notre honneur, à nous, c'est notre solidarité de travailleurs avec tous les travailleurs du monde ! Notre honneur, à nous, c'est notre résolution de jeter bas le capital et de nous en partager les dépouilles au prorata de notre activité démocratique ! Notre honneur, à nous, c'est de nous installer bien vite dans les meubles de ces hideux jouisseurs, devant leurs tables bien servies, de nous faire balader dans leurs autos et de nous reposer dans leurs draps brodés à trois mille francs la paire, pendant qu'eux connaîtront enfin la famine et le taudis ! Et cette heure, l'heure de l'égalité, est prochaine, camarades ! Bientôt nous verrons le Drapeau tricolore, symbole du militarisme, remplacé par le seul drapeau prolétaire, le drapeau rouge, sur lequel ne seront pas brodés en lettres de feu des noms de batailles célèbres, mais la sublime devise démocratique : « L'union des travailleurs fera la paix du monde ! »

Il avait lancé les dernières phrases en s'égosillant à force de hurler. Une clameur formidable le remercia tandis qu'il quittait la tribune. Maintenant il s'épongeait au milieu des auditeurs accourus pour le féliciter, et qui lui pressaient les mains.

Réal l'avait écouté avec tristesse. Cette façon

de stimuler les plus bas instincts, le révoltait. Quarante ans de traditions bourgeoises protestaient en lui contre l'apothéose du drapeau rouge, l'insulte au drapeau tricolore. Il imaginait ces agitateurs étalés dans des fauteuils volés, souriant avec une luxure canaille aux jeunes filles poussées dans les rues hors des riches demeures. Il pensait aux pages de Taine sur les pillages et les massacres de 1793. Parbleu! Parvenir à la puissance, c'est leur but, à ces meneurs! Et ils essaient pour l'atteindre de jeter les pauvres gens dans la révolution, comme les financiers, pour la même ambition, s'efforcent de les jeter dans la guerre!...

L'âcreté de l'air, l'odeur de ces prolétaires serrés et échauffés, la crédulité qui paraissait sur ces visages, l'irritaient. Il gagna la porte à travers les groupes, tandis qu'un très jeune homme se balançait à la tribune comme un ours, et déclamait au nom de la jeunesse socialiste, d'une voix assourdie par la timidité. Nul ne prenait garde aux pensées qu'il exprimait, car il parlait sans éloquence.

XVII

MOURIR POUR LA PATRIE !

> La guerre est toujours l'ouvrage des minorités fanatiques.
>
> BETTMANN-HOLWEG.

Tout en gagnant la place Pigalle, Réal songeait au tribun.

Ces déclamations l'avaient blessé dans son goût naturel pour la modération. D'instinct, il n'aimait pas les gens qui crient. Les vulgarités l'irritaient.

Après réflexion, pourtant il reconnut la vérité dans l'excès de ces propos.

Oui, parbleu, les classes dirigeantes sont attachées à leurs biens ! Pour les défendre, elles ne peuvent opposer ouvertement au peuple un immense déploiement de policiers sans prendre des allures provocatrices. Il convient donc d'anoblir la coercition et de substituer à l'idée de la

protection des privilèges l'idée de l'intérêt national. C'est pourquoi les possédants ont avantage à maintenir la menace de guerre afin de justifier l'existence d'une armée en prévision d'un trouble social.

Peut-on blâmer ceux qui agissent ainsi? Ils profitent, pour durer, des moyens dont ils disposent. Rien de plus légitime. On ne saurait tout de même pas leur demander d'être beaux joueurs au point de céder les atouts à leurs adversaires!

Mais cet orateur internationaliste, soulevé par son dégoût — parfaitement légitime — de la guerre, il se laissait entraîner trop loin, vraiment, en tentant, pour éviter les guerres, d'abaisser l'idée de Patrie!

Patrie, l'idée de Patrie... Notion mystérieuse... Comment a-t-elle paru parmi les hommes? C'est une de ces grandes croyances qu'on enseigne avec les prières enfantines. Les parents la tiennent des grands-parents, et cette dévotion remonte loin, si loin, jusque...

Jusqu'où, d'ailleurs? Elle a bien un commencement, cette idée-là?

Patrie, la Patrie... Ce mot obsédait Réal. Par moments, il se disait : « Laissons donc ces choses tranquilles... Ah! Je suis un joli candidat à l'Académie française!... Si mes futurs collègues se préoccupaient d'étudier à fond toutes les

questions au sujet desquelles ils prononcent des discours, si le besoin les prenait d'examiner les fondements de la Morale, du Droit, du Bien, du Vrai, ils n'auraient guère le temps de couronner de vieilles demoiselles et de travailler au dictionnaire ! »

Mais la curiosité le stimulait.

Au lycée, il s'était montré bon élève. Sa mémoire conservait encore d'anciennes empreintes. Il pouvait se remémorer sans effort ce qu'il avait appris autrefois.

Voyons, du temps des Grecs... Il faut travailler, n'est-ce pas, avec ordre, et selon les bonnes règles didactiques...

Du temps des Grecs...

On en arrive, en effet, au temps des Grecs, car la Chaldée, l'Assyrie, la Perse, furent seulement des troupeaux de peuplades, sans citoyens, sans institutions, menés par des rois divinisés; et les Egyptiens, les Hébreux, ne connurent qu'un patriotisme mystique, qui se confondait avec la religion. Donc, du temps des Grecs...

Eh bien, du temps des Grecs, pas de Patrie grecque. Des cités adverses, des rivalités municipales. Voilà tout. On avait, sinon l'amour du clocher, du moins l'amour du Temple. La patrie c'était Sparte, Athènes, selon qu'on était né Spartiate, Athénien, à condition encore que l'on fût né libre et riche, car, pour les esclaves,

la patrie n'existait ni en droit ni en fait.

Y eut-il une patrie romaine? Non... Dans le cœur des vieux Romains, une ville seule comptait : Rome. Dès que leur Patrie fut assez vaste pour mériter ce titre, elle s'étendit si largement qu'elle ne put conserver son unité. Trop d'éléments exotiques étaient sous sa loi. Sa civilisation même fut l'origine de sa faiblesse. Par réaction contre la brutalité des légions, les esprits élevés affectèrent de l'amitié pour les vaincus, devinrent hospitaliers, assurèrent que la Patrie est le lieu du monde où l'on se trouve à l'aise, et ne donnèrent plus à la Patrie romaine que le caractère d'une vaste fédération destinée à garantir la paix.

Vint le Christianisme. Il fut, au début, la négation même de l'idée de Patrie. Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. L'Évangile formait, non des citoyens, mais des fidèles. Ceux-ci ne se réjouissaient pas des victoires de l'empire et, pour eux, les désastres publics confirmaient les prophéties. Ils refusaient les dignités de la vie civique. « On ne sert pas deux maîtres », disaient-ils. Et les grandes métropoles chrétiennes étaient largement cosmopolites.

Après le Christ, l'invasion des Barbares. Alors, ténèbres, chaos.

Réal s'interrompit pour songer : « Heureusement que je suis seul! De quel pédant j'aurais

l'air... » Puis, marchant toujours, il reprit la récapitulation.

L'Europe, dans le moment où elle commença de s'ébaucher, ne connut que des querelles de dynastie, sans aucune trace de sentiment patriotique

Si chaque citoyen de chaque peuple étranger faisait une revision de cette sorte, quelle surprise elle réserverait !

En France, à quelle époque naît l'idée de Patrie? A quel moment une guerre a-t-elle été, non prétextée mais justifiée par ce motif-là?

La guerre de Cent ans? Conflit entre la maison des Valois et la maison des Plantagenets. Jeanne d'Arc? Une amazone rustique dévouée à son seigneur, une protectrice des paysans, ses frères, dépouillés par les bandes ravageuses des Anglais et des Bourguignons. Aussitôt les Anglais boutés hors du patrimoine royal, la bataille reprend, en France même, entre Français. La Gascogne, anglaise durant trois cents ans, s'efforce de le rester, et Bordeaux accueille Talbot par des acclamations ; il faut les atrocités de Montluc pour la rendre française au XVIe siècle bien malgré elle. Le Roussillon et l'Artois ne font respectivement partie de notre pays que depuis six et depuis cinq générations. La Bourgogne, d'où vient notre vin si français, fut conquise en six semaines, au milieu du XVIIe siècle.

La Lorraine, terre d'un roi polonais, est française depuis cent cinquante-quatre ans. L'Alsace autrichienne pendant sept siècles et demi, n'est française que depuis le milieu du XVIIe siècle.

La Savoie ne l'est que depuis soixante ans.

Jadis, selon le pli scolaire, Réal avait considéré toutes ces annexions comme des victoires. Mais jamais il n'avait été frappé par cette chronologie. Jamais il n'avait senti aussi clairement le caractère transitoire des patries actuelles et combien cette notion est moins ancienne que les maîtres d'école ne le disent, dans leur effort pour la rendre prestigieuse. Ah! que la nôtre est récente!

Et maintenant que le monde, mieux éduqué, semble avoir accéléré le rythme de ses évolutions, la France restera-t-elle longtemps encore ce qu'elle est?... Avait-il donc raison, l'internationaliste?

Une autre idée progressait en lui. Ces territoires, dont les chefs défendent l'intégrité avec tant d'énergie, ont été constitués, en somme, par la violence.

Et quand le pays s'est trouvé à peu près fermé, combien persistèrent les luttes intérieures! Chez nous, tantôt, c'est la noblesse protestante qui fait appel aux Anglais, tantôt c'est la noblesse catholique qui fait appel aux Espagnols. Richelieu détruit La Rochelle.

Turenne marche sur Paris à la tête d'une armée d'aventuriers. Condé, vainqueur de Rocroy, dévaste les provinces du Nord. Tout l'Etat est dans « la personne du Prince ». Et les seigneurs défendent la dynastie, au besoin, contre la Nation...

Il avait hâte d'en arriver à l'époque où tous les Français s'unirent, sous le drapeau des armées nationales, pour donner au monde, selon l'expression des manuels, un si magnifique exemple d'abnégation patriotique.

Mais maintenant qu'il soumettait l'histoire à un examen clairvoyant au lieu d'en réciter des chapitres avec le ronron classique, la grande Révolution ne lui donnait plus l'exaltation dont elle l'animait autrefois. Des doutes lui venaient...

Marque-t-elle autant qu'on le dit l'unité française, cette vaste époque? On y vit la France déchirée. La Vendée, la Bretagne, la Provence luttaient contre les provinces voisines. Les nobles invoquaient le secours des princes allemands, leur ouvraient les routes, combattaient à la tête des troupes étrangères contre les armées nationales!

Quand les émigrés, fleur de l'âme francaise, s'apprêtèrent à massacrer des Français et à ravager notre patrie, des héros sortirent du peuple et se dressèrent contre eux. Mais défen-

daient-ils seulement le sol natal contre l'envahisseur? Auraient-ils eu cet élan dix ans plus tôt? Ne défendaient-ils pas surtout leurs nouvelles richesses, biens du clergé et de la noblesse dévolus enfin au peuple? Les Impériaux voulaient troubler la curée? Sus aux Impériaux! Alerte! La Patrie est en danger!... La Patrie, c'est-à-dire ces terres, ces châteaux, ces abbayes, ces pièces d'or, ces diamants, grâce auxquels les citoyens étaient sur le point de faire bombance. Voilà pourquoi l'on eut ce spectacle sans précédent: des paysans et des ouvriers se joignant pour la première fois avec enthousiasme aux militaires professionnels pour une guerre qui se déroulait loin du clocher natal. Oui, pour la première fois... Durant les guerres précédentes, pourtant, il s'était bien trouvé que la Patrie fût en danger. Et pas un Français n'avait levé le petit doigt...

Au cours de ces réflexions, Réal éprouvait une sorte d'âpre déconvenue. Il avait voulu, après la mauvaise impression subie tout à l'heure, se retremper aux sources vivifiantes. Et l'histoire, au lieu de lui causer un réconfort, ne provoquait en lui qu'un doute nouveau. Il cherchait la Patrie, en ces grands faits où l'on a coutume de la faire paraître avec tant d'éclat. Il ne la trouvait plus.

Que se passait-il, à l'arrière, pendant Jem-

mapes, pendant Valmy? Des mercantis, des scribes, aïeux de notre bourgeoisie, inventoriaient, administraient, tripotaient le fameux milliard destiné au peuple. Aller au front? Pas si bêtes! Les autres se faisaient rompre les os? A merveille! Autant de parts à ne pas distribuer. La proie n'en serait que plus belle. Moins on est de loups, plus on rit.

Vint le Consulat, puis l'Empire. Les géants des armées républicaines étaient toujours hors de France. « Quand rentrerons-nous? » demandaient les généraux. « Restez! — répondait le gouvernement qui digérait tranquillement la fortune des aristocrates. — Restez!... Mourir pour la Patrie est le sort le plus beau... Et si vous manquez d'argent, ne vous gênez pas... L'Allemagne est là, et l'Autriche, et l'Italie. Payez-vous sur place... Vous m'entendez bien ! » Telle fut l'épopée impériale. Les soldats vivaient sur l'étranger, les chefs recevaient des duchés et des dotations. Et pendant ce temps-là, la bourgeoisie en habits neufs retirant peu à peu à la démocratie les libertés accordées par la proclamation des droits de l'homme, se dégageait des obligations militaires et les imposait aux pauvres gens, bien que ceux-ci n'eussent plus rien à défendre.

C'était trop beau pour durer. Quand des millions d'hommes furent morts, les conscrits

commencèrent à comprendre. Le recrutement des armées impériales se dérégla. Elles devinrent coûteuses, maintenant qu'il fallait, dans l'Europe ravagée, subvenir à leurs besoins. Cette prime d'assurance se faisait démesurée. Ouvrard refusa de fournir à Napoléon de nouveaux crédits. Quinze jours durant, l'empereur fut immobilisé sur le Niémen par l'attente de ces subsides. Ce fut la ruine de ses plans militaires.

Alors, en France, chaque profiteur pensa : « L'armée va rentrer ! Elle va réclamer son dû ! Ces gens nous ont fait confiance, pour le partage. Voilà l'échéance. Diable !... Comment imposer à ces brigands le respect de nos nouvelles rentes ? » De nouveau la « Patrie » était en danger !

Les souverains coalisés attendaient aux frontières. On leur fit signe : « Entrez donc, comme chez vous ! Prêtez-nous vos soldats, garantissez l'ordre social ! Vous serez nos sauveurs ! »

Là-dessus, Bordeaux fait fête aux prisonniers espagnols qui avaient combattu « pour Dieu et pour le Roy ». On y représente des vaudevilles à la gloire de « nos amis les ennemis », on y célèbre à la fois le Duc d'Angoulême et les Anglais. Lyon accepte amicalement la présence des troupes étrangères. A Paris, les petites gens s'alarmèrent d'abord. Plus de quarante mille ouvriers demandèrent des armes à grands cris,

en proclamant qu'ils ne laisseraient pas l'envahisseur brûler, piller, maltraiter les femmes et les enfants. On leur fit entendre raison. Paris céda. Chacun eut alors la surprise agréable de voir entrer des soldats, étrangement vêtus, mais dociles, et qui ouvraient de grands yeux devant les merveilles de la capitale. L'inquiétude se calma un peu. M. de Talleyrand, porte-parole des accapareurs de biens nationaux, multiplia les avances, accueillit le tsar Alexandre chez lui, dans son propre hôtel de la place Louis XV. Des sénateurs délibérèrent pour savoir s'il fallait confier la protection des nouveaux riches... c'est-à-dire, non... assurer l'Ordre, le Travail, la Liberté... en subordonnant la France à la Russie. D'autres optaient pour l'empereur d'Autriche, père de l'impératrice Marie-Louise. Pendant ce temps, les boutiquiers rassurés, rouvraient leurs devantures. Des processions d'actions de grâce circulaient dans la capitale. Des groupes de femmes agitaient leurs mouchoirs, saluant le roi de Prusse du titre de libérateur. Quelles courbettes firent les conseillers municipaux en présentant solennellement au tsar les clefs de Paris! Comme le Sénat le loua chaleureusement en séance publique! Comme le *Journal des Débats* l'encensa! Quel enthousiasme à l'Opéra, où l'on mêlait les noms d'Alexandre et de Guillaume au triomphe

de Trajan! Quelles scènes attendrissantes à l'Académie Française où M. Lacretelle rappelait que le tsar Pierre était venu chercher en France les arts et la civilisation, mais que son petit-fils nous rendait bien le prix d'un si glorieux service! De quels éloges délicats M. Villemain flattait les souverains envahisseurs!... Et de quel bon cœur les Parisiennes, toutes éprises de Wellington, dansèrent aux bras des Cosaques, des Anglais et des Prussiens sur les places publiques!

« Ah! c'était du propre! » se dit Réal. « Voilà un chapitre que nos livres scolaires n'honorent pas d'illustrations. Ils n'insistent guère, ils gazent... »

Mais il songea que les annales des autres pays foisonnent en traits analogues. C'est Naples, accueillant avec amitié les armées de Charles VIII. Plus tard, c'est Championnet, salué d'applaudissements au théâtre San Carlo. C'est en 1809, les familles viennoises offrant aux troupes françaises conquérantes des fêtes publiques, et même des fêtes intimes ou les dames de la haute société témoignaient avec libéralité leur admiration totale pour les héros. C'est la Belgique qui, en 1830, affranchie du joug hollandais, débute par ce trait: s'offrir au gouvernement de Louis-Philippe. C'est les femmes allemandes dansant avec nos officiers dans les provinces occupées...

Et pourtant, pourtant... Sacrifiés à la Patrie, des milliers d'hommes avaient succombé!

Maintenant, une angoisse lui serrait le cœur. Les guerres ne seraient donc qu'une éternelle duperie? Il se rappelait la petite feuille où Jacobi, un soir, avait tracé les prétextes et les raisons des plus récentes entreprises militaires. En repassant l'histoire, ne pourrait-on pas, lors de chaque conquête, enrichir cette navrante énumération? Chaque fois l'ambition et la cupidité déterminent des actes que les maîtres du monde justifient par de grands discours. Et chaque fois, le mot de Patrie y fulgure... Depuis cent ans, c'est au nom de la Patrie, de la prospérité et de la gloire de la Patrie, que les Français ont été envoyés en Italie, en Russie, au Mexique, en Chine. C'est au nom de la Patrie que les Anglais ont été envoyés aux Indes et au Transvaal; c'est au nom de la Patrie que les Italiens ont été envoyés en Tripolitaine; c'est au nom de la Patrie que les Allemands ont été jetés contre la France...

Cette idée lui parut digne d'être retenue et méditée. Ceux qui, en France, parlent religieusement du patriotisme, songent-ils assez au ravage que cette idée exerça dans l'âme des Allemands dociles?

Oui, c'est à force de leur persuader que la grande Patrie allemande devait s'étendre sur le

monde, qu'on les a précipités dans l'abîme où ils sont à présent... Et c'est parce qu'on leur a répété cela depuis quarante ans, que chez nous on s'est efforcé, par riposte, de faire entrer dans les jeunes cervelles non pas l'idée juste que la Patrie est un état transitoire des peuples, mais l'idée fausse que la notion de Patrie est depuis longtemps dans les âmes humaines.

Il se dit encore :

... Ma parole, j'ai l'air d'un autodidacte qui dégorge orgueilleusement ce qu'il vient d'apprendre. Ah! si j'écrivais tout ça... Les petits camarades ne me rateraient pas... »

Puis il se demanda :

D'où vient-elle donc, bon Dieu, cette notion bizarre par l'effet de laquelle les gens peuvent être jetés les uns contre les autres, ou les uns dans les bras des autres, du jour au lendemain?

Il eut la tentation de conclure :

Après ces quatre années où l'univers a subi un bouleversement sans exemple dans l'histoire, après cette guerre si formidable que les vieilles nations ne résisteraient pas à son renouvellement, les gens parlent encore comme en 1913. Ne faudrait-il pas instituer le procès de cette idée de patrie, au nom de laquelle des millions d'hommes sont morts?

Mais il repoussa cette tentation qui lui semblait sacrilège.

XVIII

PRÈS L'UN DE L'AUTRE

> Une femme regarde toujours un homme comme un homme : et réciproquement, un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure ; elle fait une classe à part.
>
> LA BRUYÈRE.

— Monsieur Réal, la *Revue du Foyer* serait très heureuse d'avoir de vous, pour son numéro de juillet, un conte de vacances...

— Un conte de vacances?... Diable! — fit-il en se grattant la nuque.

— Oh ! cher monsieur, vous avez sûrement dans vos notes les éléments d'un sujet que vous pourrez développer avec cet esprit, cet...

D'un geste, l'écrivain arrêta les éloges que le directeur de la *Revue du Foyer* lui décernait.

C'était un vieux petit homme courtois, à

mouvements menus, à figure pointue de souris.

— J'aimerai un apologue oriental peut-être — continua-t-il — enfin un texte qui prêtât à l'illustration.

— Voulez-vous — proposa Réal — quelque chose comme l'histoire de ce prince qui, pour éprouver la sincérité de son entourage, parut un jour sans vêtements? Il demanda si son nouvel habit lui allait bien. Et il parvint à faire louer, par ses courtisans soucieux de ne pas le contrarier, une robe imaginaire.

— Bravo ! — approuva le directeur. — C'est d'un ton voltairien très agréable.

— Mais, pour le dessin, vous n'avez pas peur de... Enfin votre public...

— Oh ! soyez sans crainte... L'artiste s'arrangera... Il y avait bien des académies dans les allégories du Premier Empire, et cela ne choquait personne... Voyez l'enlèvement des Sabines... Au contraire, je suis sûr que le résultat sera amusant, stimulant... Oui, c'est parfait...

— Alors, soit — conclut Réal — je vous enverrai une esquisse du sujet, pour nous mettre d'accord.

Deux jours après, il avait adressé à la *Revue du Foyer* un bref scénario.

Mais ce plan lui fut renvoyé avec une lettre de regrets et d'excuses. Charmant, certes... Malheureusement, cela ne convenait pas.

Yvonne était présente quand arriva la réponse.

Réal lui conta la visite et la demande.

— Qu'avez-vous donc proposé? — dit-elle.

— Ceci : Deux princes ennemis lancent leurs armées l'une contre l'autre, malgré les avis d'un magicien. Celui-ci, mécontent, leur joue un tour. Brusquement, au moment du combat, il dénude les soldats des deux partis et les rend muets. Le corps-à-corps s'engage... Mais il cesse aussitôt. Qui faut-il tuer ? Les hommes ne le savent plus. Aucun instinct personnel ne leur signale l'adversaire. Alors ils comprennent la vanité des batailles, et, quand le magicien leur rend la parole et l'habit, ils se serrent les mains et s'écrient en chœur : « Etions-nous bêtes ! »

— Je comprends — dit Yvonne — que la *Revue du Foyer* ait refusé ça.

— Pourquoi ? Il y a dans Voltaire des satires bien plus directes encore !

— Sans doute. Mais ce n'est peut-être pas le moment de parler ainsi.

Tout à coup elle s'excusa :

— Oh !... Voilà maintenant que je vous donne des conseils...

L'air de confusion qui paraissait sur son visage la rendait plus séduisante encore que de coutume.

— Si je vous en avais demandé, des conseils

— dit affectueusement Réal — je ne me serais pas exposé à cet échec un peu ridicule.

— Des conseils ? Oh ! je n'oserais jamais...

Il vint s'asseoir près d'elle sur le divan.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne compte pas... Je ne suis qu'une pauvre petite... Il ne manque pas, autour de vous, de gens beaucoup plus qualifiés que moi pour...

— Eh bien, vous vous trompez... En ce moment, personne ne me dit ce que je souhaiterais d'entendre... Je ne demande pas qu'on soit de mon avis... Mais je voudrais au moins des discussions de bonne foi... Et je n'ai affaire qu'à des esprits si butés... Ma femme, mon beau-père, mes amis, il n'y a pas moyen de causer utilement avec eux... J'ai essayé... Mais j'y ai renoncé vite... Alors je cherche la vérité à tâtons... Ce n'est pas drôle... Le public, lui, continue à me prendre pour un ironiste, ou un esprit léger. C'est mon étiquette. Les gens n'aiment pas changer leurs habitudes... Mais si vous saviez combien, depuis deux mois, elles m'obsèdent, ces anxiétés de conscience...

Son visage s'était attristé. Yvonne fut poussée à lui par un élan de sympathie, par cette aptitude à la maternité qui est déjà dans le cœur des toute petites filles.

— Je voudrais tant vous être utile !

Elle le sentait sincère. Elle le voyait malheureux. Ah ! si un réconfort pouvait lui venir d'elle !

— Dites-moi, qu'est-ce que c'est, au fond, qui vous préoccupe ?

— La main qu'elle tendait vers lui, il la prit dans les siennes. Il était fiévreux. Elle s'en alarma.

— Ce n'est pas raisonnable de vous tourmenter ainsi !

Il serra cette main dont la fraîcheur lui était douce et qui semblait fondante, soyeuse, entre ses doigts.

— Vous êtes gentille, de me dire ça... Ce qui me préoccupe ? Eh bien, voici... J'avais un certain nombre d'idées sur lesquelles j'avais fondé ma vie... Et brusquement leur faiblesse m'apparaît... Alors, je me demande si c'est un effet de l'âge... Ou, je ne sais pas... de la guerre, peut-être, qui m'a donné un choc, qui m'a, si je puis dire, décalé...

Soudain, il demanda :

— Voyons, d'après vous, qu'est que c'est, la Patrie ?

Elle parut d'abord stupéfaite d'être interrogée si nettement. Puis, cherchant un peu ses mots :

— La Patrie, mais... c'est l'ensemble des Français, c'est-à-dire des gens que je comprends,

des gens qui me comprennent... C'est tous ceux qui ont été Français avant moi, et les traditions qu'ils nous ont laissées... Ma Patrie, je ne sais pas... Il me semble que c'est le décor où j'ai vécu... C'est quelque chose qui est en moi, quelque chose de matériel en même temps que de moral... C'est l'ensemble des traits qui nous distinguent des autres peuples... Enfin, c'est une sorte de... de grande amitié vigilante, qui nous rend solidaires... C'est ce qui nous empêche, quand nous souffrons chez nous, d'aller être heureux ailleurs... Et c'est ce qui nous pousse, d'instinct, au secours des autres Français avec la certitude qu'ils viendraient, s'il le fallait, à notre aide... C'est tout ça, et c'est bien plus encore... C'est l'émotion qui nous prend, à l'étranger, quand nous voyons les couleurs de la France... C'est la satisfaction que nous éprouvons à comprendre si aisément, si amicalement, les écrivains par qui notre âme est exprimée... C'est notre goût, notre mesure, nos élans, notre bonne grâce, notre intelligence si claire, si vive... Je vous dis tout cela pêle-mêle, excusez-moi... Mais avant de poser une question comme celle-là, on prévient, vous savez...

Elle souriait doucement. Elle avait la tête un peu penchée. Elle parlait d'une voix qui rendait tous ses mots harmonieux. Surtout, elle parlait avec un tendre besoin d'apaiser. Réal la regar-

dait. Quand elle eut terminé, il murmura, avec un soupir de détente :

— Ah ! mon cher petit... Si vous saviez le bien que vous me faites !

— Vrai ?

— Mais oui ! C'est juste, tout ce que vous avez trouvé là... C'est si bon à entendre...

Il se leva et se mit à marcher dans la pièce.

— Mais alors, la Patrie, dites, ne commande pas de mépriser, de détester les autres, d'être injurieux et colère, et ambitieux, et batailleur... ?

— Certes non.

— Pourtant, les gens qui se proclament patriotes sont presque toujours comme cela...

Elle proposa, timide, hésitant à le contredire :

— C'est peut-être une question de tempérament... Oui, vous avez raison... Certains hommes sont ce que vous dites... Et ils peuvent être, comme les autres, patriotes. Mais condamner le patriotisme parce que ces gens-là l'éprouvent, non !... Considérez-le en dehors d'eux. Pourquoi confondre les idées avec les personnes ?

Réal était revenu s'asseoir près d'elle.

— Vous êtes la sagesse même!... Ah! pourquoi ne vous ai-je pas toujours près de moi? Vous me préserveriez contre ces heures mauvaises où je doute.

Il la contemplait affectueusement. Son cœur battait plus fort que de coutume. Il avait repris la main qu'elle abandonnait, très troublée, elle aussi, de lui causer cette émotion bienfaisante. Certes! Elle aurait voulu être près de lui plus souvent!

— Dis donc, Jacques...

Ils se redressèrent brusquement. Madame Réal venait d'entrer.

— Dis donc, Jacques, tu n'as pas l'annuaire du téléphone, ici? Je le cherche partout...

— Là, — dit Réal en le désignant.

— Ah! je savais bien.

Elle salua Yvonne avec une politesse sèche et sortit.

Cette intrusion rompit le bien-être qu'ils avaient éprouvé ensemble. Ils se mirent à travailler, et se séparèrent comme de coutume à midi.

Dans la journée, Madame Réal dit à son mari :

— Qu'est-ce que tu racontais donc à ta dactylo, quand je suis entrée?

— Moi? Mais... rien... qu'est-ce que tu veux que je lui raconte?

Elle plissa la bouche, l'air mécontent.

— Vous étiez tous les deux sur le canapé. Il me semble même que tu lui tenais la main...

— Moi? Voyons, Mélanie, tu es folle...

— Elle est bien jolie, cette petite, pour le métier qu'elle fait... Je n'aime pas beaucoup ça...

Il feignit l'indignation.

— Qu'est-ce que tu vas chercher? Tu sais bien que Juliette, qui la connaît depuis longtemps, m'a répondu absolument de sa moralité.

— Oui, oui... Et de la tienne?

Il se mit à rire.

— Moi?... Ma pauvre Mélanie! Tu ne m'as donc pas regardé?

— Beau masque! C'est elle qui te regardait, tout à l'heure... Oui, j'en suis sûre... J'ai senti ça, en entrant... Tu sais, nous autres femmes...

Pour le mettre en garde contre une aventure aux suites fâcheuses, elle ajouta :

— Il y a des employées qui préfèrent les hommes mariés, tu sais... Surtout quelqu'un dans ta situation... Enfin, mon cher, ne va pas te laisser enjôler par ta dactylo, hein? Ce serait ridicule. Te voilà prévenu.

Elle le quitta, assez maussade.

Demeuré seul, Réal s'examina dans une glace.

Bigre!... La raie de sa coiffure prenait une largeur d'estuaire. Mais sa barbe, évidemment, était d'une coupe soignée. Son nez, sa bouche n'avaient pas souffert encore. Il découvrit ses dents. Elles étaient saines, pas mal rangées. Il

tira la langue... Mais oui, passable... d'un bon rose... Somme toute, un ensemble un peu fané, mais pas trop...

Soudain, il quitta le miroir, grognant :

— Elle est folle, Mélanie... Et puis elle est bête... S'il y avait eu quelque chose de possible entre cette petite et moi, elle n'aurait pas pu dire mieux pour nous rapprocher l'un de l'autre.

Il s'arrêta.

— Au fond, c'est vrai... Je lui tenais la main...

Puis, après un moment :

— C'est vrai, qu'elle est bien jolie !

XIX

LA CRISE QUI VIENT

> Une conception de la vie bien opposée à tout impérialisme, à tout militarisme, à tout mécanisme oppresseur, est en train de s'élaborer dans les tranchées, — un grand amour raisonné de la paix.
>
> JOACHIM GASQUET.

Madame Varavère était souffrante. Un peu de grippe. Son frère, vers cinq heures, alla prendre de ses nouvelles.

Elle habitait, proche les Invalides, un appartement dont le décor était sobre jusqu'à l'austérité. Depuis la mort de son mari et de son fils, la survivante s'était comme claustrée parmi leurs souvenirs. Elle avait voulu conserver leurs chambres intactes. Elle en prenait soin elle-même, avec un zèle religieux.

Réal eut la surprise de ne pas la trouver

seule. Yvonne avait eu, elle aussi, la pensée de visiter celle que l'indisposition tenait recluse.

Rencontrer la jeune fille autrement que dans les circonstances habituelles, lui fut agréable. Rue du Général-Foy, ils se sentaient, malgré la cordialité de leurs relations, employeur et employée. Ici, en visite, leurs conditions sociales s'égalaient. Ils pouvaient être camarades. Ils pouvaient être amis.

— Eh bien, Jacques — dit Mme Varavère — j'ai eu raison, n'est-ce pas, en te recommandant Mlle Vidal?

Il fit, à propos de sa collaboratrice, des compliments chaleureux qu'il n'aurait pas osé lui adresser à elle-même. Et celle-ci dut les entendre.

— Allons, je suis bien contente... Elle se plaît beaucoup chez toi, d'ailleurs... N'est-ce pas, mon enfant?... Il paraît que tu es si bon pour elle! Et elle t'admire tant, cette petite...

— Oh! Madame... — supplia Yvonne.

— Attendez, je n'ai pas tout dit... Mais il paraît que tu la troubles quelquefois avec tes idées... Elle me racontait cela, tout à l'heure...

Tous trois souriaient légèrement. Une atmosphère de confiance régnait autour d'eux.

— Au fond, vois-tu — dit Réal — la matinée est le meilleur moment de ma journée. Car, pour le reste...

Il se tut, l'air soucieux.

— Quelque chose te tourmente? — demanda Mme Varavère.

— C'est-à-dire... Ma foi, je peux bien l'avouer... Je suis préoccupé en ce moment...

— Tes affaires de théâtre?

— Ah! je m'en soucie bien peu... Non, autre chose... Des petits malentendus chez moi...

— Pourtant Mélanie est une très brave femme!

— Sans doute... Mais elle est comme la plupart des Français... qui sont de très braves gens, ne vivant que pour l'heure présente, sans voir plus loin que le bout de leur nez.

— Croyez-vous que ce soit un privilège des Français? — demanda Yvonne.

— Non pas. En France comme ailleurs, la grande crise se prépare.

Mme Varavère l'interrogea sur ce qu'il entendait par la grande crise.

— J'entends que les hommes ont été par trop sacrifiés et que, depuis l'armistice, ils ont continué à être trop malheureux. Maintenant, je crois qu'ils vont commencer à rechercher la valeur de ces grands principes au nom desquels on leur a imposé ce qu'ils ont souffert... Cela va gagner peut-être même des esprits hier bien sages... C'est un mouvement que je sens venir dans la jeunesse qui a fait la guerre... Il va

s'étendre, il va devenir formidable. Vous verrez ça.

Mme Varavère insista :

— Quel mouvement? Quelles questions?

— Un mouvement de sincérité... Un besoin de n'être plus des dupes... Et des questions sur l'idée de guerre, sur l'idée de patrie, sur la relation entre ces deux idées-là...

— Vous voulez dire — fit Yvonne — que nous allons assister, en Europe, à une crise des patriotismes?

— Sûrement.

La jeune fille exprima son doute.

Réal, qui avait surpris en elle un peu d'hostilité, la railla gentiment :

— Oh! Mademoiselle Yvonne... Voilà que vous aussi vous allez me traiter comme un esprit dangereux?... Dès que quelqu'un a l'imprudence de prononcer le mot Patrie autrement qu'avec vénération, on voit les intelligences se rétracter, refuser la controverse, comme des personnes qui se barricaderaient chez elles, fermeraient portes et volets, pour ne laisser entrer aucune lumière, ne plus rien voir.

Elle n'accepta pas cette ironie.

— Je vous suis très obligée de me comparer aux gens que vous considérez sans doute comme des sots... En effet, je trouve que l'idée de Patrie doit rester au-dessus de toute discussion.

Je ne sais quels sont ces esprits sages dont vous parliez tout à l'heure. Ce que je sais bien, c'est que la Patrie m'a coûté la vie de mon frère que j'adorais... Eh bien, quand une idée est assez forte pour sembler digne de tels sacrifices, vous aurez beau faire, allez... Elle ne craindra pas beaucoup les contradicteurs.

Réal appréciait cette persévérance de l'acceptation en une âme pourtant si éprouvée. Il voulut ménager la susceptibilité de la jeune fille.

— Je me garderai de dire un mot qui puisse vous chagriner davantage, mon enfant... Vous avez beaucoup souffert et votre douleur est respectable... Mais on peut se demander en quoi les patries française et allemande auraient été respectivement diminuées si, des deux côtés, les soldats avaient arrêté la bataille, au lieu de se lancer comme des fous les uns contre les autres. Voilà la question.

Elle riposta :

— Vous auriez voulu que les deux armées en présence devinssent brusquement composées de déserteurs? Eh bien je ne sais pas si cela leur aurait valu beaucoup de profit de part et d'autre, mais l'honneur des deux peuples n'en aurait pas été grandi, soyez-en sûr...

Il s'écria plaintivement :

— Allons ! Vous raisonnez comme les autres !

— Merci !

Elle était toute pâle. Réal regretta de l'avoir poussée à bout, et Mme Varavère s'efforça de dissiper l'effet de cette discussion. Dans le même moment, Yvonne se reprochait déjà sa vivacité.

— Tout cela m'a rappelé mon chagrin — fit-elle. — Vous ne m'en voulez pas trop, dites ?

— Moi, vous en vouloir?

La réconciliation fut affectueuse, et, quand la jeune fille, quelques moments plus tard, prit congé de Mme Varavère, rien ne subsistait de cette brève mésentente.

Dès que Mme Varavère et Réal furent seuls, il s'écria :

— C'est un être délicieux, cette petite !... Et c'est un caractère, aussi ! Tu as vu comme tout à coup elle a pris feu...

Mme Varavère fit de nouveau l'éloge de sa jeune amie, puis :

— Mais toi, Jacques, où en es-tu?

Alors il s'épancha. Oui, il se sentait mal en train. Il souffrait d'une vague malveillance qui croissait. Ses camarades n'étaient plus tels qu'autrefois. Les directeurs de journaux et de magazines dédaignaient sa collaboration. Et pourtant jamais il ne s'était senti davantage en possession de son talent. Chez lui, près de sa

femme, il ne trouvait aucun appui, bien au contraire...

— Ecoute — proposa Mme Varavère — je vais partir dans quelques jours pour Busseny, afin de me nettoyer de ma grippe au bon air de la campagne. Viens donc y passer une semaine? Revoir notre vieille maison d'enfance, pleine de souvenirs, cela te fera du bien. Tu te reposeras... C'est promis?

— C'est promis — répondit-il.

XX

L'ACCEPTATION

J'aime mon mal, j'en veux mourir !

Huit jours plus tard, de Busseny, Mme Varavère écrivait à son frère : « Eh bien? Et ta promesse? Cette première quinzaine de juin est admirable! Les pivoines ont fleuri. Les iris du potager sont magnifiques. Il y a des cerises en quantité. Quand arrives-tu avec Mélanie?... »

Mme Réal, retenue par un réseau d'invitations, ne voulut pas acccompagner son mari.

Il partit seul.

Joie de revoir la station connue, la route campagnarde, le village, la grille, l'allée d'ormes qui mène à la vieille demeure...

Il retrouva, un peu plus grise encore, un peu

plus écaillée, la façade basse, dominant la pelouse, les acacias d'où descend une odeur sucrée, le lointain bois de chênes dont les masses bleuâtres et moutonnantes festonnent le bas du ciel. La chienne Sultane, après avoir aboyé de loin, courut à lui et le fêta. Il entendit le bruit familier du ruisseau qui se perd dans la plaine. Tiens! le gros saule avait été abattu! Par contre, le rosier qui grimpe au long de la maison du jardinier atteignait maintenant le toit, retombant sur la porte en grappes éclatantes, environnées d'abeilles.

Et sa chambre de jeune homme! La commode d'acajou aux palmettes de bronze, les fleurs des rideaux, cette odeur de renfermé et de lavande émanant des draps campagnards, le petit placard où ses vêtements étaient traditionnellement conservés : complets vieux de vingt ans, chapeaux de forme démodée, grosses bottines champêtres dont il ne se rappelait même plus les origines, et qui s'associaient vaguement dans son esprit à des promenades d'autrefois...

Avant le dîner, il fit avec sa sœur le tour du petit domaine. Leurs souvenirs renaissaient. Heures de pensée légère, de jeunesse enthousiaste! Voilà le plateau d'où s'envolaient si bien les cerfs-volants. Là-bas, la rivière bordée de roseaux arrondissait sa courbe sous le ciel opalin du jour qui déclinait. Comme ils s'y bai-

gnaient gaîment, du temps où elle était jeune fille, du temps où il était alerte et mince! Une même mélancolie les assombrit, quand ils virent effondré le petit kiosque rustique à vitres de couleur qui tour à tour avait été, pour eux, habitation de planteur, poste de police, maison des Dernières Cartouches, palais, château fort, alors qu'ils pratiquaient avec Maxime Duport, leur voisin de campagne, des jeux tapageurs et insensés, que les mamans interrompaient, mécontentes, en disant : « Vous êtes fous, de vous mettre dans des états pareils! »

Plus loin, c'était sur la berge de la petite rivière, des barques amarrées parmi les herbes, un village reflété...

— Tu te rappelles — dit Mme Varavère — quand tu venais dessiner par ici?

Il se tut rêveur. Puis soudain :

— C'est curieux... Ce petit coin-là me paraissait le paysage type, le « motif » idéal...

— Il n'a pas changé...

— Non. J'ai changé, moi... Cet arrangement spontané de la nature me semble à présent trop réussi... Il est devenu vieux jeu... Il est fait pour un album de demoiselles... Je pense qu'il embêterait des gens comme Manet et comme Marquet... Il ne plairait plus qu'à de mauvais peintres.

Mme Varavère répondit :

— Tu as raison. La nature elle-même se démode...

Alors, dans l'esprit de Réal cette idée s'associa au souvenir des raisonnements parmi lesquels il s'était débattu. Puisque le goût change, les idées elles aussi ne doivent-elles pas changer? N'est-ce pas un signe de fatigue que de s'en tenir aux anciennes conventions? Le renouvellement est la condition essentielle de la vie. C'est la fatalité du monde. Elle est invincible. La nier est absurde. Chercher à la détourner est une entreprise épuisante et superflue. La nouveauté nous apparaît comme un mal. Elle donne une sorte de vertige. Par intérêt, par paresse d'esprit, par traditionalisme, les gens s'insurgent. Ils ont l'épouvante de ce qui n'est pas encore consacré. Mais la vague, plus forte, les balaie. Et tenter une résistance, c'est se condamner à couler bas...

Le lendemain matin, Réal fit une grande promenade dans les champs.

Pour beaucoup de paysans, il était resté « monsieur Jacques ». A son passage, ils relevaient leur tête penchée vers la terre, et le nommaient cordialement.

Dans les prairies de la Maison-Blanche, Foucart, le fermier et son fils, travaillaient à la fenaison. Depuis le matin, ils avaient mis les

gerbes en moyettes. Maintenant, ils se reposaient et mâchaient du pain et du fromage, assis sur l'herbe courte, abrités du soleil par un bouquet de chênes trapus.

« Monsieur Jacques » avait été presque l'ami du fils Foucart. Il avait souvent pêché des écrevisses en sa compagnie. Maintenant le père était devenu un aïeul. Le fils grisonnait. Ses deux frères plus jeunes, étaient tous deux morts à la guerre, l'un en Champagne, l'autre, plus récemment, en Syrie.

Réal questionna les Foucart, après leur avoir serré la main.

— Quoi de neuf, dans le pays?

Lentement, ils répondirent à ses questions. Puis il s'enquit de l'abondance des récoltes et du prix haussé de la vie. Les gens de la campagne sont riches, à présent!

— Ça, c'est tant pis pour les feignants des villes — répliqua le père Foucart. — Ils foutent rien... Ils pensent qu'à rigoler... Nous, nous avons gagné du bien. Y a pas à dire contre... Mais nous en mettons dur pour ça...

— Et puis — continua le fils — c'est nous autres qui sont été au front, pas?... C'est jamais ceux des usines... Alors, c'est notre tour de profiter un peu, dame...

Réal était curieux de connaître l'opinion rurale sur la guerre.

— Et maintenant — dit-il — en voilà jusqu'à la prochaine mobilisation...

A ce mot, les deux paysans se redressèrent.

— Ah! ben non, du coup!... On en a assez, de cette saloperie-là...

Ils avaient poussé ce cri presque ensemble.

Pour continuer l'épreuve, Réal insista :

— Pourtant, si les Allemands revenaient pour vous prendre votre maison, il faudrait bien la défendre!

Le père Foucart, essuyant sur l'herbe son couteau, répondit :

— Qu'est-ce qu'ils en fouteraient, de ma maison? Ils pourraient pas l'emporter chez eux!

— Ils la détruiraient!

Une sorte de sourire découvrit la dent gâtée du vieux paysan :

— Alors, où qu'ils se logeraient donc?

— Ils vous chasseraient de chez vous!

Le fils Foucart, en regardant Réal de ses yeux finauds, à demi fermés, répliqua :

— Alors qui c'est qui ferait la culture? Faut bien du blé pour faire du pain!

— Ils vous prendraient votre argent!

— Alors avec quoi que j'achèterais ce qu'ils vendent?

— Mais s'ils vous fusillaient tous deux?

Les paysans se mirent à ricaner :

— Laissez — dit le père Foucart en levant le

bras gauche d'un haussement d'épaule. — Ces choses-là, ça arrive quand on leur tire dessus par les fenêtres... Mais autrement .. Tenez, j'ai un frère qui a de la terre dans les pays envahis, du côté de Charleville...

— Eh bien?

— Eh bien, il n'a pas été malheureux du tout... Au contraire... Dans toute la commune, ils ont vendu aux Boches... Et payés recta, vous savez bien...

Réal éprouvait un malaise. L'égoïsme de ces paysans l'irritait. Il était inquiet aussi de sentir un accord entre leurs déclarations, inspirées par un bon sens rustique, et les doctrines professées par l'ami de Jacobi. Serait-il donc vrai qu'une concession opportune sauve plus de choses qu'une résistance désespérée? Mais comment donc les gens de Busseny pouvaient-ils parler de la sorte, puisque, lors de la mobilisation, tous les travailleurs des champs étaient allés à la guerre avec une si unanime abnégation?

— Vous ne pensiez pas comme cela, pourtant, en août 1914 — dit-il.

Le fils Foucart réfléchit un peu, en se nettoyant les dents avec sa langue Puis :

— Voilà... Quand on est partis tous, on se disait qu'on allait leur fiche une brossée, aux Pruscos... Mais maintenant, on sait...

— On sait quoi? — demanda Réal.

— Ben dame... On sait qu'ils sont pas si mauvais qu'on racontait... Quand ils se battent, pour sûr, ils font leur boulot... Mais sans ça...

— Sans ça?

— C'est des hommes comme nous, quoi!... Mon pauvre petit frère, avant de repartir en Orient, il avait vu ça, en Allemagne... Il a été prisonnier pendant deux ans... D'abord, dans les camps, sûr que ça a bardé... Mais après, on l'a envoyé en Kommando, qu'ils appellent... Ça veut dire à travailler chez des cultivateurs... Eh bien, il nous disait, sur ses lettres, qu'il était traité tout pareil comme eux... Il rigolait avec leurs gosses...

Le grand-père, qui avait écouté en hochant la tête, ajouta:

— Nous, on a eu des prisonniers boches, ici. J'en avais trois à la Maison-Blanche... Eh bien, je peux le dire, j'ai jamais vu meilleur au travail... Je vous jure que ça me changeait des journaliers de par ici... Si j'avais pu les garder, après l'armistice, j'y aurais trouvé mon compte... Et ils s'étaient habitués, vous savez bien... Et complaisants, et tout... Des bons gars, tout à fait...

Le fils, qui venait d'allumer sa pipe, approuva:

— Le père dit bien... Quand j'étais au-dessus

de Soissons, nous avons monté aux tranchées plusieurs fois qu'il y avait devant nous des Bavarois... Eh bien, on ne tirait pas... Y en avait qui parlaient français... Et un qui chantait aussi bien qu'à l'église... Des fois, la nuit, ils nous demandaient ce que nous voulions qu'ils chantent... Alors on sortait, on s'asseyait sur le parapet... Non! On s'en faisait pas...

Réal demanda :

— Vous étiez encore mobilisé quand nos troupes ont fait de l'occupation?

— Si donc! — répondit le fils Foucart. — Trois mois... Ça, c'était la bonne vie!

Il ajouta, avec un gros rire :

— Y avait une gretchen qui voulait que je me marie avec! Et puis vous savez, mignonne, avec ça...

— Avez-vous vu des Alsaciens, là-bas?

— Oui, j'pense bien! — répondit Foucart. — Seulement, ils n'avaient servi que sur le front russe... Tandis que des Fritz, j'en ai rencontré qui avaient passé deux mois dans un secteur juste en face du mien... du côté de La Boisselle... Et ils les connaissaient, les noms des patelins! Ça faisait drôle... On baragouinait leur charabia, nous autres, et eux, on les comprenait à peu près... Alors, on a été boire un coup ensemble... Mais en cachette, parce que si les chefs nous avaient vus...

Témoignages ingénus de sympathie entre des frères de misère! Comment les peuples avaient-ils pu se massacrer si longtemps? Réal demanda :

— Et pendant la campagne, personne, dans votre régiment, n'a trouvé que c'était trop dur?

— Ah! si, je pense bien... Tenez, une fois que nous étions au repos, au-dessus de Compiègne, voilà qu'on est venu nous chercher tous, en camions... Nous pensions que nous étions bons pour une attaque... Pas du tout! C'étaient des gars du 5e corps qui venaient de se révolter... Ils n'en voulaient plus... Mais ça s'est arrangé. Les gendarmes ont travaillé, et dur... Et puis on a beaucoup fusillé... Pauvres petits gars...

Le père Foucart, en vidant, par menus chocs, sa pipe contre son ongle, déclara :

— Qu'est-ce que tu veux, mon fi... Ils y étaient, ils n'avaient pas à renâcler... Faut ce qu'il faut...

— Pour sûr — répondit l'autre.

Réal ne comprenait plus. Quoi? Les mêmes paysans qui, tout à l'heure, parlaient de la guerre avec une telle hostilité, ces paysans que l'intrusion étrangère laissait dans une indifférence sceptique, blâmaient des hommes par lesquels leurs propres doctrines étaient mises en action? Une immense contradiction lui apparaissait

entre les intérêts des humbles et les devoirs auxquels ils s'astreignent.

— En somme — demanda-t-il — qu'est-ce que vous feriez, hein, si la Patrie était en danger?

Les deux Foucart, qui avaient repris chacun son instrument de travail, en serrèrent le manche, comme s'il se fût agi d'un fusil.

— Vous savez bien, monsieur Jacques, qu'on n'est pas des jean-foutre...

« Etrange chose, se dit Réal en les quittant. Voilà des campagnards profondément attachés à leur terre. Pourtant ils la quitteraient sur l'heure pour aller défendre des villages qu'ils ne connaissent pas. Et d'autres campagnards, pareillement fidèles au petit coin de pays qu'ils habitent, l'abandonneraient pour aller conquérir, très loin, des territoires qui ne leur appartiendraient jamais... »

Les propos du fils Foucart au sujet des ouvriers d'usine l'avaient frappé.

Non loin de Busseny se trouvait une fonderie où trois cents hommes environ travaillaient. Que pensaient-ils, ceux-là ?

Le samedi suivant, simplement vêtu, il entra dans un des débits de boissons nés autour de cette agglomération ouvrière.

La salle était mal éclairée par le jour que

filtraient des vitres ternies. Des éclats de voix sonnaient sous le plafond bas où montait la fumée des cigarettes. Les culs de bouteilles et les verres rincés hâtivement tachaient de rondelles poisseuses les tables couvertes de toile cirée. L'air chaud, mêlé d'émanations humaines et d'odeurs de vinasse, coulait péniblement dans la gorge, comme un liquide trop épais.

Réal s'assit. Son costume ne le signalait pas comme un curieux. Une cigarette offerte, un choc de son verre contre celui de ses voisins, et tout de suite, la confiance fut établie.

Un des assistants lisait le *Petit Journal*. La nouvelle d'une expédition de troupes vers la Syrie le fit s'exclamer. La conversation s'engagea. Réal, d'un air détaché, y prit part. Chacun lui répondit sans gêne.

« La guerre? Qu'on ne vienne plus leur en parler! Elle est faite pour les pauvres, et elle ne sert qu'aux riches! On colle des baïonnettes dans les pattes des crève-la-faim! Tout ça pour protéger quoi? Les châteaux, les usines, et pour garder les coffres-forts! Eh bien, le peuple en a marre, de faire ce métier-là! Quand on n'a rien à perdre, on n'a rien à défendre! »

L'homme, qui avait élevé la voix, continua sur ce ton, récitant des bribes de déclamations entendues dans des conférences. Les auditeurs l'approuvaient.

Il conclut :

— Les vrais salops, dans tout ça, c'est ceux qui nous disaient : « Allez! On s'occupe de vos femmes, de vos gosses! Allez! Mettez-en un bon coup! », et qui, pendant ce temps-là, s'emplissaient les poches. Ils nous ont possédés, et comment!... Mais maintenant, ça n'a plus rien à faire...

Il s'interrompit. Un bruit rythmé faisait vibrer les fenêtres de l'estaminet. Puis une fanfare éclata. Un régiment!

Les consommateurs se pressèrent au seuil pour voir les soldats. Ceux-ci faisaient une marche d'entraînement. De la poussière collait à leur visage où la sueur traçait des rigoles. Une âcre odeur de laine et de cuir émanait de leurs rangs. Les clairons, pour la traversée du village, rythmaient des notes stridentes par l'effet desquelles chaque troupier marchait d'un pas plus résolu. Ils allaient, l'arme sur l'épaule, tirés par le sac, mais heureux d'être armés, orgueilleux d'être une force. Plusieurs, une fleur à la bouche, tournaient la tête en passant, souriaient aux femmes, clignaient de l'œil aux spectateurs.

Réal examina l'expression des ouvriers avec lesquels il s'entretenait tout à l'heure. Aucune hostilité contre l'astreinte militaire. Plutôt un air de bonne humeur. Ils se réjouissaient d'être en liberté, eux, alors que les autres devaient

marcher au pas. La rude musique semblait les emplir d'une sorte de bien-être. Des souvenirs de caserne, de jeunesse, devaient s'éveiller en eux.

Et il conclut qu'un roulement de tambour suffirait en cas de conflit international. Malgré leurs doctrines, on verrait les peuples partir vers les casernes, comme sont partis en 1914 les socialistes allemands, français, anglais...

Pourtant la vérité de leur cœur est telle, à coup sûr, que cet homme venait de l'exprimer. Mais survient l'hypnose martiale et les voilà tout de suite gagnés par un délire collectif. Leurs cœurs « battent à l'unisson », comme disent les orateurs, quand se déploie le drapeau...

Sur la route qui mène vers la maison de Mme Varavère, Réal s'en allait à pas lents, poussant par le guidon sa bicyclette pour gravir une côte, quand il s'entendit nommer.

C'était l'abbé Machard, le curé du village, qu'il connaissait depuis peut-être vingt ans, et qui lui faisait « bonjour » de la main, par-dessus la haie du presbytère.

— Salut! Monsieur Réal!... Il fait chaud, n'est-ce pas?... Ne peut-on vous offrir un verre de sirop? Il me reste encore de la bien bonne groseille framboisée... Et l'eau du puits est si fraîche... Entrez donc!

Il accepta l'invitation et, par le sentier bordé de tournesols, gagna le presbytère.

La salle où le curé introduisit Réal prenait jour par des fenêtres dont les petits carreaux à l'ancienne mode avaient des teintes différentes, verdâtres et bleuâtres. Le soleil projetait ces nuances sur les rideaux de mousseline. Près d'une bibliothèque où luisaient doucement des ors de vieilles reliures, un fauteuil Voltaire s'offrait au visiteur. Contre les murs blanchis à la chaux pendaient des gravures de piété, encadrées de noir. Cette pièce, baignée d'un clair obscur laiteux, tiédie de rayons tamisés, animée par le bourdonnement de quelques abeilles venues du jardin par la porte entr'ouverte, donnait une impression de calme et d'hospitalité.

Depuis plusieurs années, Réal n'avait vu l'abbé Machard. Le prêtre n'avait guère changé, toujours rebondi dans sa soutane à l'étoffe un peu verdissante. Sa tête chauve était couronnée de cheveux grisonnants et bouclés. Son menton généreux se répandait sur le rabat. Son ventre, qui semblait posé sur ses genoux, remontait et s'arrondissait sous ses mains réunies.

Ils s'entretinrent de la paroisse, des deuils qui avaient frappé plusieurs familles de Busseny.

Sans confier ses impressions de la matinée, Réal parla de la guerre et demanda comment le prêtre avait passé cette période.

— Aussi bien que possible. Notre cher pays fut épargné. Nous n'avons connu le malheur que par ouï-dire.

— Et aucun de vos amis personnels n'a été atteint ?

— Aucun, grâce à Dieu, même parmi les plus pauvres...

— Il est vrai — remarqua Réal — que les ecclésiastiques ont fait surtout office de brancardiers. Et, si gravement exposés qu'ils aient pu être, ils redoutaient plutôt un accident, n'est-ce pas, qu'une mort purement militaire...

L'abbé Machard leva sa main droite dont l'index et le médius, par une habitude professionnelle, demeuraient allongés et joints.

— Oh ! ne croyez pas cela, cher monsieur !... Beaucoup se sont battus en braves ! Notre voisin, le curé de Limière, a été cité à l'ordre de l'armée pour avoir, à lui seul, surpris et tué deux sentinelles allemandes !... Et combien d'autres ont fait le coup de feu et même chargé à la baïonnette !

La vieille servante apporta le sirop, des verres et une carafe couverte de buée.

Quand il se fut rafraîchi, Réal demanda :

— Monsieur le curé, permettez-moi de vous poser une question...

L'ecclésiastique ouvrit des bras accueillants.

— Je vous en prie...

— Eh bien, comment l'Eglise concilie-t-elle la doctrine évangélique et l'acceptation de la guerre ?

Tout en frottant sa joue replète, le curé répliqua :

— Voilà une matière qui comporterait de bien longues dissertations... Et je ne serais pas assez grand théologien pour vous répondre congrument.

Réal voulut lui faciliter la tâche.

— Aux origines du christianisme, n'est-ce pas...

Le prêtre, qui occupait ses loisirs par l'étude de l'histoire religieuse, ainsi que l'attestaient les titres des volumes alignés dans la bibliothèque, répondit :

— Que la guerre soit contraire aux principes évangéliques, cela ne fait pas de doute. Si j'avais encore ma mémoire de jeune homme, je pourrais vous citer bien des textes à l'appui de cette vérité. Aucune distinction n'était admise entre le meurtre individuel et le meurtre collectif. Origène a déclaré en propres termes : « Nous ne nous armons contre aucun peuple, nous n'apprenons pas l'art de la guerre, car par Jésus nous sommes devenus des enfants de la paix. » Tertullien condamnait le service militaire. On n'a d'ailleurs qu'à feuilleter les *Actes des Saints* pour y voir de nombreux cas de chrétiens con-

damnés pour avoir jeté le glaive et déclaré qu'ils aimaient mieux subir le martyre que de guerroyer : Maximilien, Marcellus, Cassius, Martin... Au IVe siècle, Basile le Grand refusait d'admettre à la communion les soldats, et Paulin, l'évêque de Nola, menaçait de tourments éternels ceux qui servaient dans les légions de César...

— Eh bien alors, monsieur le curé?

L'autre répondit :

— Il n'appartient pas à l'humble esprit que je suis d'apporter une opinion sur une question aussi grave... Je suis d'accord avec vous, certes... La guerre est horrible, contraire aux textes des Saints Évangiles, puisqu'elle a pour principe même de faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas subir soi-même... Mais que voulez-vous!... Des théologiens éminents, des Pères de l'Église, se sont à maintes et maintes reprises prononcés en faveur de sa licéité... Leurs déclarations doivent régler ma conscience...

— Sur quoi se fondent-ils, pour conclure à cette licéité?

Après un moment de recueillement, l'abbé Machard prononça :

— Voici, je crois, les trois conditions : Il faut qu'elle soit faite par ordre du Prince, c'est-à-dire de l'individu ou du groupe qui possède le droit d'ordonner la mort pour le bien de l'État; il faut qu'elle soit faite pour une cause juste,

c'est-à-dire pour le salut de la Patrie; il faut enfin qu'elle soit faite dans une intention droite, c'est-à-dire pour réparer un dommage grave et assurer la paix. Voilà.

Réal, songeur, répéta :

— Oui, voilà... Mais, dites-moi, monsieur le curé, les conséquences de cette doctrine me troublent un peu. D'abord si l'Église admet la guerre, pour réparer un dommage grave, elle n'admet pas, je pense, la résistance, de la part du peuple annexioniste attaqué... Donc elle condamnerait, par exemple, la défense de la France si, celle-ci s'étant adjugé les pays rhénans, l'Allemagne voulait les lui reprendre? De même, elle aurait condamné l'Allemagne si la France l'avait attaquée pour délivrer la Lorraine?...

— Evidemment, il y a là une petite difficulté...

— Et sur quoi l'Église se fonde-t-elle pour juger qu'une guerre est bonne ou mauvaise? Y a-t-il eu des cas où l'Église ait condamné un vainqueur? Je n'en vois pas un seul... Se déciderait-elle donc d'après le résultat plus que d'après la justice?

L'abbé Machard, qui croyait sentir en Réal un désir de polémique, accorda :

— Ah! nous aurions été trop heureux si les peuples avaient recouru à notre arbitrage! Bien avant la Société des Nations, le Jésuite Suarez demandait l'indépendance réciproque des Etats,

le dominicain Vittoria rêvait d'une police mondiale, et Sa Sainteté Léon XIII condamnait la paix armée. Et ainsi serait réalisée cette « union fondée non sur la nation mais sur l'humanité », selon la parole de Bossuet. Mais hélas ! les voies du Seigneur ont beau s'offrir aux hommes...

Réal reprit :

— Autre chose. Si les guerres d'agression cupide étaient illicites, l'Église aurait dû s'élever contre toutes les conquêtes coloniales, dont aucune n'a pour objet d'assurer le salut de la Patrie, de réparer un dommage grave et de garantir la paix... Pourtant des aumôniers accompagnent les expéditions de ce genre...

— Certes...

— Enfin — poursuivit Réal, animé par un désir loyal d'information — si d'après l'Évangile la paix est recommandée aux hommes, on doit conclure que ce qui s'oppose à la paix est un péché. Donc la guerre est un péché, ainsi que tout ce qui y prépare... En conscience, ne le croyez-vous pas, monsieur le curé?... Ne semble-t-il pas que ce *distinguo* de la paix morale n'est intervenu que plus tard, quand il s'est agi d'accorder les principes chrétiens des évêques avec leur pouvoir temporel ?... Entendez-moi bien... Je ne vous dis pas cela par esprit de taquinerie, je cherche à voir clair...

Involontairement, l'abbé Machard employa la formule sacramentelle :

— Mon fils... Gardons-nous d'apporter en ces questions l'esprit du Siècle... Pour recueillir tous les fruits des vérités chrétiennes, il ne faut les considérer ni avec trop peu de raison, ni avec un excès de raison. Il faut y aller avec son cœur. Dieu n'accueille que les âmes de bonne volonté.

Réal dut se contenter de cette échappatoire.

Tandis qu'il regagnait la maison, il récapitula ses entretiens.

Donc lui, bourgeois, il réprouvait la guerre, et pourtant il l'avait faite. Les paysans et les ouvriers réprouvaient la guerre, et pourtant ils l'avaient faite. Ce prêtre, à travers des réticences, avouait que la guerre est contraire à l'Évangile, et pourtant il l'admettait, et pourtant des prêtres l'avaient faite.

D'où vient le vertige qui fait accepter collectivement par les hommes ce dont chacun d'eux, pris isolément, dénonce l'absurdité?

Pourquoi les artisans de villages, les petits commerçants, les petits bourgeois, ceux enfin que la mobilisation touche si cruellement, ne se sont-ils pas soulevés de révolte à l'idée que cela pourrait recommencer un jour?... Mais non! Ceux d'Allemagne ainsi que ceux de France, l'expérience ne les a pas instruits. Ils marche-

raient encore vers la mort comme vers un devoir presque joyeux. Eux, pourtant, quel bénéfice ont-ils tiré de la guerre? Ils ont été jetés les uns contre les autres, sans se connaître, sans se haïr, et ils se sont assassinés pendant quatre années... Et pour cela les parents ont donné leurs fils, des enfants élevés avec tant de peine! Leurs mères les avaient choyés, adorés, elles tremblaient quand, tout petits, ils se cognaient contre un coin de table... Et puis elles les ont envoyés se faire ouvrir le ventre et crever dans des trous! D'où vient ce miracle? Car c'est un miracle, cette adhésion unanime dans tous les pays du monde! Quel a été le virus de cette épidémie d'acceptation?

Patrie... Drapeau...

Oui, Patrie, Drapeau.... Voilà les deux mots magiques. Comme le « Dieu le veut! » des Croisés, ils suffisent pour animer les êtres d'un soudain enfièvrement.

Cette notion de patrie, si profonde, si mystérieuse, sur quoi donc est-elle fondée? Bien peu de gens se le sont demandé sincèrement. On l'exalte ou on la combat. On n'y réfléchit guère. Ses fidèles semblent mettre comme un point d'honneur mystique à ne jamais discuter leur foi.

A quelle conclusion parviendrait-on, si l'on examinait d'un cœur sincère, sans idée préconçue, les origines de cette force?

Depuis deux mois, Réal sentait s'ébaucher en lui cette question. Voilà qu'elle était née, à présent, impérieuse. Il n'avait plus le droit de se dérober à la méditation qu'elle imposait.

Et il regagna le logis, accompagné par cette obsession, pareille à une compagne tyrannique qui aurait marché près de lui en répétant : « Les hommes se transmettent sans contrôle ce qu'on leur enseigne. Ils demeurent dans l'aveuglement. Mais toi, tu devines la lumière. Un effort te la donnera. Tu n'as pas le droit de la refuser. Il faut que tu regardes, et que tu dises ce que tu as vu. »

XXI

LA PASSION PATRIOTIQUE

L'universelle fraternité qu'ils rêvent, si jamais elle pouvait s'établir parmi les hommes, ne s'y établirait qu'au détriment et sur les ruines de l'idée de Patrie.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

Ce soir-là, après avoir fait, en compagnie de sa sœur, dans le salon, sous la lampe, quelques parties de piquet, Réal regagna sa chambre de bonne heure.

Il s'assit devant sa table de jeune homme. Bien souvent, il avait rêvé là. Beaucoup de ses ambitions, réalisées plus tard, étaient nées dans ce décor. Son regard s'arrêta sur le lit où il avait dormi tous les étés, jusqu'à vingt ans, sur les gravures qu'il connaissait en leurs détails et dont les personnages étaient devenus pour lui

comme des amis rencontrés autrefois. Les bruits habituels résonnaient toujours : le léger murmure du ruisseau qu'il entendait par la fenêtre ouverte sur la nuit, le tic-tac de la pendule surmontée d'une Clio de bronze, un aboiement de chien, très lointain... Douceur des maisons d'enfance où l'on semble renouer avec la jeunesse interrompue, et qui gardent dans leurs vieux murs quelque chose de la tendresse maternelle...

Un mot résonnait en lui : Patrie... D'où vient cette idée-là ? Qu'est-ce que la Patrie ?

Alors il osa enfin s'interroger. Peut-être trouverait-il, en une méditation grave comme un examen de conscience, la paix qui lui faisait défaut ? Peut-être allait-il découvrir enfin le fondement de cette notion ? Ah ! Quel réconfort !... Redevenir pareil aux autres, n'être plus cet égaré voué au soupçon, pouvoir approuver les hommes, les sentir dans la vérité...

Il voulut donc examiner phrase par phrase la définition classique de la Patrie et du patriotisme.

Sur un bloc-notes, il écrivit, à mesure que sa mémoire les lui suggérait, les articles de ce dogme civique.

Il commença par éliminer les définitions désuètes auxquelles certains philosophes se sont attardés.

La race, fondement du patriotisme.

Certes non. Ce mot : race, n'a de sens que pour différencier un blanc d'un rouge ou d'un noir. En chaque pays de l'Europe actuelle, les races ont enchevêtré leurs vestiges.

La Patrie serait un ensemble d'âmes unies par une même croyance.

Pas davantage. Bavarois et Prussiens, Irlandais et Anglais sont, les uns catholiques, les autres protestants. Et les victimes des guerres françaises de religion sont assez nombreuses pour que ce principe suranné ne résiste pas à un plus long examen.

I. — *La Patrie serait l'attachement de l'homme au lieu où il est né.*

Cet attachement est certain. Il contient le patriotisme en germe. Mais, par un phénomène inattendu, à mesure que le patriotisme relatif aux patries actuelles s'affirme, son élément constitutif, l'esprit de clocher, semble en contradiction avec lui.

Paris, où j'ai passé ma vie, est une ville qui m'est douce. Mais je ne suis né qu'à Paris.

Je ne suis pas né dans toute la France. L'attachement au sol natal fait de moi un Parisien, pas un Français.

Un Bâlois, aimant sa docte ville aux rues étroites et graves, peut-il aimer d'un même amour la grâce italienne de Lugano? Comment un Castillan, incliné par son origine à goûter l'âpreté des plateaux de Guadarrama, peut-il accorder sincèrement ce sentiment avec une sympathie pour la riante et lumineuse Cadix et pour Valence toute parfumée d'orangers? Est-ce l'attachement au sol qui pousserait un ardent Louisianais à prendre les armes pour défendre contre une attaque les Esquimaux de l'Alaska?

Oui, je crois que l'esprit de clocher est plutôt nuisible qu'utile à la solidarité nationale. Loin d'être un élément de l'idée de Patrie, il l'embarrasse, la combat. Il faut une réaction de l'esprit pour lutter contre cet instinct. Ce n'est pas *parce que* né à Paris que j'irais défendre Strasbourg. C'est *quoique* né à Paris...

Je me rappelle que, voilà vingt ans, près de Pont-l'Abbé, un tout petit gamin me jeta des pierres. Je courus après lui, et l'ayant empoigné, je lui demandai : « Pourquoi as-tu fait cela? » Il me répondit : « Parce que je suis Breton, et que vous êtes Parisien... Qu'est-ce que vous venez faire dans mon pays? » Ce petit

gars a grandi. Il a été sans doute mobilisé, et on l'a envoyé à la mort pour défendre Paris contre les Allemands...

I. — *La Patrie serait l'ensemble d'un territoire limité par des frontières.*

Si l'on entend par là des frontières naturelles, elles ne constituent de séparation entre les gens qu'autant qu'elles sont malaisément franchissables.

Il n'y a pas de raison pour qu'une rivière comme la Lys soit une frontière entre la France et la Belgique plutôt que l'Yser. Il y aurait une raison, au contraire, pour que fussent frontières la mer d'Irlande ou le Bosphore. Jersey ou Guernesey sont plus voisines de la France que de l'Angleterre, tant par la distance que par la nature même de leurs habitants. Pourquoi l'Opazock est-il une frontière, et non le fleuve des Amazones? Pourquoi le Rhin, assez important pour être logiquement une frontière, cesse-t-il d'en être une à l'endroit même où il va s'élargissant?

Les frontières naturelles ne sont que des prétextes. La preuve en est dans l'application même qu'on apporte à en poursuivre sans cesse la modification. Certes, la géographie est un facteur de l'histoire; les rivières ont conduit les

races et les montagnes les ont arrêtées. Mais Renan a dit justement qu'une nation qui s'adjuge une portion de terre pour arrondir certains contours ou atteindre telle région, en invoquant une sorte de faculté limitante, applique la plus funeste et la plus arbitraire des doctrines. Après le mont on veut le val, et on veut le port après le fleuve. A propos de ces frontières-là ce que l'on peut écrire de plus raisonnable, c'est la phrase de Pascal : « Si vous demeuriez de ce côté de l'eau, ce serait injuste de vous tuer de la sorte, mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste. »

S'il s'agit des frontières politiques, elles sont plus variables encore.

Un poteau frontière témoigne d'un résultat de marchandages ou de rapts. Combien de fois les frontières européennes ont changé depuis trois cents ans ! Quelques kilomètres, quelques années ont suffi pour transformer un patriote serbe en patriote hongrois, un Savoyard italien en Français, un Autrichien en un Yougo-Slave... Non, une frontière politique n'est qu'une démarcation éphémère, ayant pour objet de limiter des secteurs administratifs.

III. — *La Patrie résulterait de la solidarité entre des hommes qui parlent la même langue.*

Parler la même langue n'a jamais réconcilié les Alsaciens et les Prussiens. Durant la guerre, les Suisses romands ne se sont pas alliés aux Français, ni les Tessinois aux Italiens. Les Anglais et les Américains se jugent réciproquement sans aménité. La République Argentine ne veut rien avoir de commun avec le Portugal, ni le Brésil avec l'Espagne.

Si l'identité des langues ne provoque pas de fusion entre les peuples différents, d'autre part elle ne réconcilie pas les races, souvent adverses, arbitrairement assemblées en une même nation. Catalans et Andalous, gens de Dublin et gens de Londres, parlent officiellement de même; combien est profond, pourtant, le fossé qui les sépare!

Moi-même, en France, quand, Parisien, j'essaie de parler avec un Breton ou un Provençal, j'ai le sentiment d'être sur un plan différent, de m'entretenir avec un étranger qui traduit sa pensée en français. Je ne comprends rien de ce que patoise un habitant d'Hendaye qui, lui, comprend sans peine un habitant de Saint-Sébastien.

Les conquérants tentent d'imposer leur idiome aux vaincus, car ils croient que la langue a une importance dans la constitution d'une nation. Ils se trompent. En Alsace annexée, les Allemands ont eu raison, certes, de chercher à régulariser un patois alémanique utilisé par 80 p. 100 de la population. Mais en Lorraine, ils ont échoué. Et, au bout de quarante ans, ni l'Alsace, ni la Lorraine ne se sont senties allemandes, malgré les maîtres d'école.

Souvent même, l'inverse se produit à l'égard des peuples oppresseurs. Les petits-fils d'Alaric, de Gondebaud et de Rollon oublièrent le parler paternel et ne connurent plus que le roman, tout comme, plus tard, les envahisseurs du pays de Galles adoptèrent la langue des autres contrées britanniques.

Non, l'identité de langue ne crée pas une patrie. Elle rend les échanges commerciaux et intellectuels plus commodes, et voilà tout. Elle facilite l'expression des sympathies. Elle ne les provoque pas.

Au fond, si l'on aime tant la langue de son pays, c'est qu'on la comprend mieux que les autres. Cette préférence sentimentale n'est, au fond, qu'une excuse de l'incapacité, un masque de la paresse.

Quant à défendre le français contre toute addition, ainsi que le kaiser tenta de faire pour

l'allemand, cela me paraît aussi nigaud que si les gens du XVIIIe siècle avaient affirmé immortelle la mode des cheveux poudrés. Les langues, à travers les siècles, varient comme les modes. Elles se développent et déclinent. Désuètes, elles peuvent demeurer enrichies par des chefs-d'œuvre. Personne ne parle plus comme Virgile ou comme Montaigne. En quoi cela diminue-t-il la valeur des *Bucoliques* ou des *Essais*? Si l'infiltration américaine ou allemande en France modifiait notre parler, elle créerait peut-être une langue mixte, un idiome nouveau, qui servirait de forme à des poèmes admirables. De même l'influence italienne de la Renaissance vint adoucir les duretés de notre vieux style et préparer pour Corneille et pour Racine un magnifique instrument. Dans cinq cents ans, les hommes souriront de l'opiniâtreté avec laquelle leurs aïeux demeuraient fidèles aux langues nationales, comme nous sourions avec indulgence, aujourd'hui, des félibres qui s'obstinent à composer des poèmes en provençal.

Les nécessités du commerce international — que le XVIIIe siècle inaugura, que le XIXe siècle élargit, et qui influence impérieusement le XXe siècle — iront croissant, au point qu'un dialecte international des affaires s'imposera. Il deviendra langue vivante. Les autres langues

disparaîtront, pareilles à des aristocrates confinés dans des palais dont les fenêtres n'ouvrent plus sur la rue. Elles s'éteindront lentement, parmi leurs dévots serviteurs. Mais des œuvres resteront, en témoignage de leur grandeur et de leur grâce.

IV. — ***La Patrie serait une association d'hommes formés selon les mêmes règles, éduqués semblablement.***

Certes, je me sens des affinités avec ceux de mon pays qui ont été astreints aux usages scolaires et aux doctrines que j'ai subies moi-même. Mais, en France, je n'ai de sympathie naturelle que pour ceux-là seulement.

Un débardeur marseillais ou un berger auvergnat, mes compatriotes, me sont aussi étrangers qu'un cocher anglais ou un pêcheur norvégien.

V. — ***La Patrie serait la terre des ancêtres, le foyer des mêmes traditions.***

Oui, je sais... Terre des morts, patrimoine d'honneur... la mémoire fluide de nos glorieuses étapes... Souvenirs d'Arcole, de Rivoli, d'Iéna, d'Austerlitz... héritage reçu, héritage à transmettre... Je sais, Brunetière, Barrès...

Mon grand-père était pieux; mon père était libre-penseur; je suis indifférent en matière de religion. La tradition ne serait-elle que la neutralisation des contraires?

Je ne me sens l'héritier d'aucun des sentiments ancestraux. Je ne partage pas l'orgueil des Français maîtres de l'Europe sous Napoléon. L'Anglais n'est plus pour moi l'ennemi héréditaire. Les morts anonymes, tombés pour un idéal de conquête qui n'est plus le nôtre, m'inspirent moins d'admiration que de pitié.

Mes ancêtres, au fond, quels étaient-ils? Dans le mystère et l'emmêlement des origines, je ne parviens pas à les discerner. Je les nomme avec déférence. Mais quand j'essaie de me les représenter, ils se confondent comme des brumes insaisissables. Durant la grande Révolution, je ne sais même plus s'ils étaient parmi les agitateurs ou parmi les persécutés, et, plus loin encore, dans le profond des âges, les rameaux de mes origines s'entrecroisent à l'infini. J'ignore tout de leurs idées et de leurs sentiments. Bien mieux. N'ai-je pas des ancêtres parmi les adversaires que les hasards des guerres m'obligèrent à combattre? Qui peut se vanter que la ligne de ses ascendants ne fut jamais influencée par l'effet des invasions réciproques?

D'autre part, presque tous les peuples européens ont connu, comme la France, la domina-

tion romaine, l'invasion barbare, l'Empire de Charlemagne, la féodalité, la lutte contre l'Islam, la crise de la Réforme, la centralisation monarchique, l'avènement de la démocratie. Les voilà les souvenirs communs, les traditions partagées.

Enfin les pays neufs, détachés de la métropole, le Canada, l'Australie, le Brésil, l'Argentine, n'ont point de traditions. Sont-ils donc pour cela dépourvus de force et d'unité ?

VI. — ***La Patrie serait un groupe d'hommes qui pensent de même et dont l'ensemble formerait comme une atmosphère où l'âme s'épanouirait à l'aise.***

Ce serait, certes, la patrie idéale! Mais c'est dans l'internationalisme que ce bien-être-là se réaliserait. Les hommes qui pensent de même sont catégorisés par les classes plus que par les frontières.

Durant la guerre, les égards qu'avaient les aviateurs allemands pour les aviateurs français exprimaient plus qu'une courtoisie d'adversaires. Et quand un général de chez nous étudie la tactique d'un général ennemi, on sent bien deux hommes baignés dans la même atmosphère.

VII. — ***La Patrie, c'est l'héritage intellectuel, scientifique et artistique, légué par les grands esprits qui nous ont précédés, et enrichi par nos illustres contemporains. C'est, pour un Français, le pays de Molière; pour un Anglais, le pays de Shakespeare; pour un Allemand, le pays de Gœthe.***

Il m'apparaît au contraire, que le propre des génies est d'être de tous les pays et de tous les temps. Si Hugo ne répondait pas au besoin d'ampleur et d'enthousiasme commun à tous les hommes, serait-il si grand? Shakespeare inspirerait-il une dévotion si généralisée s'il n'avait pas exprimé des sentiments éternels? Beethoven est admiré partout.

Les échanges intellectuels n'ont aucun rapport avec les nationalités. Il y a du Wagner dans le d'Annunzio des *Vierges au Rocher*, du Balzac dans le Tolstoï d'*Anna Karénine*, du Dickens dans Alphonse Daudet. Les humoristes américains et anglais sont actuellement les modèles de nos humoristes français. Et Voltaire lui-même influença la cour d'un roi de Prusse.

Dire que les hommes de génie expriment l'âme du pays où ils sont nés est une niaiserie. On professe que Rembrandt n'aurait pu naître

ailleurs qu'en Hollande, parce que toute son œuvre mélancolique et somptueuse participe des couchants embrumés d'or que reflète le Zuyderzée. Or l'école hollandaise est caractérisée, enseigne t-on d'autre part, par les peintures hilares et précises d'un Téniers et d'un Van Ostade. Alors, comment s'y reconnaître ? Pourquoi dire que le sensible Racine traduit l'âme française, quand Alexandre Dumas père contente si bien notre goût pour l'anecdote et l'aventure, quand Beaumarchais, Chateaubriand et Baudelaire, si différents, sont tous trois tellement de chez nous?

La nécessité pédagogique de simplifier les idées pour les fixer dans la mémoire provoque des conclusions arbitraires. Nos maîtres disent que — Gœthe étant contemporain de Chénier — l'Allemagne est le pays de l'ampleur vague, tandis que la France est l'héritière de la grâce attique. Ce procédé est absurde. Appliqué à Lessing, qui fut romantique soixante ans avant Hugo, dans le moment où la France applaudissait le morne et solennel *Tancrède* de Voltaire, il nous obligerait à juger l'Allemagne ardente, enthousiaste et spontanée, tandis que la France serait méthodique, éprise de froides formules classiques... Non. Chaque pays évolue. A chaque stade d'évolution correspond un ensemble d'œuvres où se reflète cet état momentané. Les

écrivains sont les hommes d'une époque, pas d'une nation. On ne leur attribue ce rôle représentatif que par vanité, ou bien par manie pédante, par habitude de dire non ce qu'on pense, mais ce qu'on a appris pour l'enseigner à son tour.

Quant à aimer un pays parce que certains savants y sont nés, cela paraît incompréhensible. Leurs travaux appartiennent à toutes les intelligences comme les étoiles du ciel s'exposent à tous les regards.

VIII. — ***La Patrie serait une association de citoyens qui veulent se soumettre à un même gouvernement et jouir des mêmes libertés.***

Cette définition-là est plus que niaise, elle est comique. Elle suppose une acceptation béate de l'ordre de choses, une approbation unanime du régime. Elle ressemble à une de ces apothéoses sociales où le bon Zola peignait à fresque des hommes qui, la main dans la main, marchaient fraternellement vers le bonheur et la fécondité.

Que la Patrie soit une association de citoyens, d'accord. Mais que ceux-ci soient libres, voilà ce qui ne se produit en aucun pays du monde. Et qu'ils soient tous satisfaits de leur gouvernement

voilà ce qui ne s'est encore jamais vu. Dans tous les pays les lois sont édictées — et c'est bien naturel — au profit de ceux qui les ont faites. Et ceux qui les subissent ne pensent qu'à devenir assez puissants pour en édicter à leur tour.

IX. — *La Patrie, c'est le lieu, entre tous les lieux du monde, où l'on se trouve le mieux.*

En vérité ? Je me demande alors pourquoi Marseille contient tant d'Italiens, et Zurich tant d'Allemands ; pourquoi tant de Belges se sont établis en France, où rien ne les distingue plus des populations environnantes ; pourquoi des émigrations formidables font essaimer chaque année tant d'Espagnols, de Chinois et de Japonais ; pourquoi les Germano-Américains sont devenus si nombreux qu'ils forment aux Etats-Unis une redoutable puissance.

Et nous ? La France est-elle vraiment le pays où nous nous trouvons le mieux ? Libérons-nous un moment, par la pensée, de nos attaches familiales et sentimentales. Considérons-nous comme affranchis de nos obligations professionnelles et de nos biens immobiliers, libres de choisir. Que choisirions-nous ? Sans doute la France est prestigieuse. Mais son climat n'offre

pas d'agrément continuel; les habitants y sont sales et les demeures sans confort : on y voyage mal ; les moyens de transport urbains et interurbains sont insuffisants; une administration nonchalante ou revêche complique les moindres relations qu'il faut avoir avec elle. Et je suis persuadé que les Allemands dans leur Allemagne en désordre, que les Américains dans leurs Etats-Unis pléthoriques, que les Autrichiens dans Vienne misérable, que les Russes dans la Russie instable et famélique, ne peuvent se louer, présentement, d'habiter le meilleur lieu du monde.

Je causais, voilà quelque temps avec un noir américain et je lui demandais pourquoi, humilié comme il l'était là-bas, il ne quittait pas cette terre ingrate pour aller vivre ailleurs, en citoyen libre. Il m'a répondu : « Que voulez-vous... Il y a mes parents, mes affaires... Je sais ce que j'ai, je ne sais pas ce que je trouverais... » Or nous ressemblons tous à ce nègre. Nous restons fidèles au décor habituel de notre malheur.

Résignation, peur de l'inconnu... Nous voilà bien loin de l'attachement au meilleur pays du monde!

X. — ***Une Patrie, c'est un groupe d'hommes qui ont la même nature, qui se distinguent des autres par les mêmes défauts et les mêmes qualités.***

Oui, on a coutume de dessiner, en quelques épithètes, des types nationaux, de créer une petite série de formules simples, pour les coller sur toutes choses. Cela dispense de réfléchir. Nous pensons en série. C'est tellement plus commode !

Il est certain que l'identité d'éducation et l'instinct de l'imitation ont pu donner aux hommes nés dans un même pays des façons d'être analogues.

Mais les quelques défauts et les qualités conventionnellement attribués à chaque peuple se modifient parfois profondément. Les Anglais, avant le protestantisme, étaient des reîtres sans vergogne. Les Français du XVIII[e] siècle ne ressemblaient pas à ceux du premier Empire. Les Russes, jadis si dévoués au tsar, se sont brusquement détachés de lui, et, naguère traditionnalistes, sont devenus progressistes forcenés. Les Allemands, hier asservis à la discipline militaire, s'en sont affranchis durement. Les humbles paysans français dont parlait La Bruyère se sont transformés en spéculateurs.

L'âme collective caractérisée en quelques mots est une invention de doctrinaires, dont les gouvernements se servent pour stimuler l'orgueil national et inspirer — selon que l'intérêt le commande — la haine ou la sympathie à l'égard d'un peuple voisin.

XI. — *La Patrie, c'est une grande famille dont tous les membres ont des intérêts communs.*

Les intérêts entre patriotes ne sont pas communs. Libre-échangistes et protectionnistes se trouvent aux prises, dans tous les pays du monde. Le bénéfice de l'un est au détriment de la prospérité d'un autre. Partout, entre les ouvriers et le patron, entre les consommateurs et les commerçants, la lutte existe. Dans chaque groupe national, les droits et les faveurs sont en conflit. L'inégalité, les divisions politiques, la jalousie collective et privée sévissent sans arrêt...

Non, la Patrie n'est pas une famille. Ou plutôt, c'est une famille, en effet, une famille où l'on se jalouse, où l'on se querelle, où le père est autoritaire, où la mère est persécutée, où le fils fait des bêtises, où la fille fait des imprudences, où l'on attend la mort de l'oncle, où l'on se moque des cousins... Une famille, enfin...

Réal interrompit sa méditation. Elle ne lui apportait pas cette illumination intérieure qu'il attendait, et par quoi l'on pressent la vérité, avant même de la percevoir.

Qu'est-ce donc que la Patrie?

Toutes ses recherches aboutissaient à une notion aux origines insaisissables, et point du tout à celle qu'enseignent les éducateurs officiels.

Cette notion, pourtant, est dans l'âme des hommes d'aujourd'hui. Cela, c'est un fait indéniable. Pourquoi y est-elle? Et comment y est-elle si forte?

Alors il se répéta la définition qu'Yvonne avait improvisée quelques jours auparavant.

« Ma Patrie, avait-elle dit, c'est l'ensemble des gens qui forment un peuple différent des autres peuples. C'est le décor où j'ai vécu. Ce sont les qualités d'intelligence et de cœur qui dominent en France. »

Oui, voilà une définition fragmentaire, mais juste...

On peut y ajouter que l'idée de Patrie dérive du besoin instinctif d'association. C'est un acte de préférence. C'est un acte de sympathie. C'est un acte d'amour.

D'amour!...

Ce terme l'illumina d'une révélation soudaine.

Oui, le patriotisme est un acte d'amour! C'est une passion! C'est une passion collective.

Voilà pourquoi on ne saurait en définir le fondement. Est-il possible de discerner pourquoi tel homme est avare, ambitieux, sensuel ou vindicatif?

Le patriotisme est une passion, et tous les signes de la passion s'y reconnaissent.

Il peut s'emparer des puissances de l'âme, requérir l'exclusivité de l'admiration, rendre les hommes craintifs, jaloux, susceptibles, hardis, querelleurs et haineux. Il peut capter chacun selon son tempérament, les uns par la tendresse, les autres par l'enthousiasme. Il peut diriger les facultés vers un seul objet, pousser à l'abdication de la liberté, provoquer des renoncements insensés, des sacrifices invraisemblables, obscurcir la notion du bien et du mal, suggérer des idées qu'on accepte sans examen, aveugler la raison, asservir la logique à ses provocations enivrantes.

Il empêche de juger sainement le péril des armements préventifs, l'iniquité des expéditions coloniales, la duplicité de certains marchandages, le crime de certaines annexions. A l'abri du patriotisme, toutes les combinaisons d'intérêt sont possibles.

Oui, le patriotisme est une passion !

Comme toutes les passions, il peut être avantageux ou nuisible.

Modéré, restreint, réduit à ses proportions premières et ne comportant rien d'autres que

l'amour du lieu natal, il reste un élément de solidarité féconde.

Etendu, défiguré, excessif, il transforme chacun en automate frénétique.

C'est bien là ce que veulent les grands profiteurs sociaux.

A ce moment, Réal se remémora les impressions causées en lui par la réunion politique et par ses souvenirs d'histoire... Décidément, hélas ! l'orateur avait dit la vérité...

Rendre excessif le patriotisme est donc devenu, depuis une centaine d'années, le soin des gouvernements.

On pourrait former, à force d'application, en prenant les sujets dès l'enfance, des avares, des ambitieux, des sensuels, des vindicatifs. Nul n'y songe. Mais on forme des patriotes.

Tout l'écart entre le patriotisme provoqué et le patriotisme spontané est dans cette comparaison :

Un homme aime une femme. Ce sentiment lui donne le désir de la réussite, l'aptitude au labeur, le goût du tête-à-tête, et fait régner en lui l'harmonie de l'esprit et des sens.

Mais à cet homme, des conseillers intéressés, ou persuadés par l'éducation qu'ils ont eux-mêmes reçue, viennent dire : « Aime-la plus encore! Aime-la sans réserves! Pour elle, quitte ta famille durant des années! Abandonne ton

oyer ! Vole ! Assassine ! Ruine-toi ! Expose-toi à la mort ! » Il obéit. Cet heureux amour devient une passion exaspérée et funeste. Il équivaut au patriotisme qu'on nous enseigne.

Et comme on nous l'enseigne bien ! Comme on donne aux enfants de petits fusils qui grandiront avec eux ! Comme les professeurs d'histoire savent envenimer les souvenirs des guerres passées ! Ils attisent la vanité des écoliers en les gavant de récits militaires. Ils cultivent cette passion et s'efforcent de la rendre constante, furieuse, aveugle, illimitée. Les journaux et les rhéteurs politiques la célèbrent par ordre. Ils entretiennent l'idée que ceux en qui naîtrait un doute à son sujet sont des hérétiques. Ils en font un devoir, ils en font une religion, qui a les soldats pour prêtres, les uniformes pour chasubles, les tambours pour orgues, les revues pour processions.

Et Réal parvint à cette conclusion :

Le patriotisme est une passion que les classes dirigeantes exaspèrent par ruse et par force. Elles font ensuite passer pour l'expression même de la volonté d'un peuple les égarements où celui-ci est porté grâce aux effets de ce dérèglement méthodique.

XXII

LES CONSEILLEURS

> Laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner, laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée. Ce n'est pas un droit, c'est un devoir de quiconque a une pensée à produire et à mettre au jour pour le bien commun... Car si votre pensée est bonne, on en profitera ; mauvaise, on la corrige et on en profite encore.
>
> PAUL-LOUIS COURIER.

Le soir de son retour, Réal, accompagnant sa femme, alla dîner chez Joseph Coigny.

— Vous m'excuserez — dit l'hôte en les introduisant. — C'est un logis de célibataire...

L'écrivain connaissait l'appartement de son camarade. Au cours de permissions, jadis, il y était venu fumer parfois un cigare. Mais c'était la première fois que Mme Réal y pénétrait.

Coigny, en attendant M. Alexandre Bloquet,

invité aussi, leur fit visiter le fumoir oriental, et laissa entrevoir la chambre, tapissée de panoplies et de portraits familiaux. Pas d'objets d'art sur les meubles du salon, sauf un bronze représentant une baigneuse couleur de chocolat, et une coupe d'argent, don de quelque société de sport. Çà et là, des photographies reproduisaient les traits de Joseph Coigny à différents âges, et aussi ceux d'autres Coigny, mâles ou femelles, proches ou indirects, qui tous avaient des traits communs : front bas, paupières hautes et menton allongé.

Peu après, M. Alexandre Bloquet arriva. Riant de toutes ses petites rides, il serra la main de Coigny qui, décidément, lui plaisait, et baisa sa fille sur les deux joues. Réal fut moins favorisé. Plusieurs fois, déjà, son beau-père l'avait blâmé d'interrompre ses travaux. Et il ne lui témoignait plus à présent que des sentiments sans cordialité. Certes, il avait encore la considération due à un homme notoire; mais il commençait à afficher cette supériorité dont se décorent les gens doués de bon sens en présence d'un esprit dévoyé.

Le dîner, envoyé par un restaurateur, était copieux, mais tiède, et assaisonné d'une sauce qui semblait commune à tous les plats.

Mme Réal en fit compliment. Et son mari songea : « J'ai tort, vraiment, d'en vouloir

quelquefois à Mélanie. Elle a très bon cœur. »

Elle accepta, en s'accusant de débauche, une cigarette à bout doré qui lui fut offerte en même temps qu'un petit gobelet de crème de cacao, et s'écria :

— Ah! monsieur Coigny, j'ai scrupule à toucher à ces trésors qui doivent être l'apanage de vos jolies visiteuses, n'est-ce pas ?

Coigny protesta de sa bonne conduite, tout en lissant sa moustache blonde, d'un air satisfait.

Entre ce grand gaillard, son beau-père, et sa femme qui roucoulait de plaisir à l'idée de dîner chez un célibataire, Réal s'ennuyait. Mais par goût de plaire, il égaya le début de la soirée en rapportant quelques anecdotes que Coigny écouta la bouche entr'ouverte, et dont il se divertit à grands éclats.

Quand ils furent passés au salon, pièce froide où l'intimité semblait s'évaporer par les nombreuses portes vitrées, la conversation tomba. Pour la ranimer, Coigny demanda :

— Eh bien, cher ami ? Que préparez-vous en ce moment ?

Réal avoua qu'il travaillait sans joie. Trop d'obstacles empêchent de traiter les sujets auxquels on voudrait s'attacher. Mme Réal ne laissa pas échapper cette occasion de réprouver son mari :

— Ah! Ils sont jolis, tes sujets!... Grondez-le donc un peu, monsieur Coigny!... Depuis deux mois, je ne sais ce qui lui arrive...

Réal essaya de décourager par quelques boutades l'assaut qu'il prévoyait, mais sans y parvenir. Sa femme insistait :

— J'espère que tu n'as pas écrit cet article ridicule dont tu m'as parlé?

— Quel article? — demanda Coigny.

— Ah! cher ami — poursuivit-elle — croiriez-vous qu'il veut reparler de la guerre! Cela n'intéresse plus personne.

— En effet — acquiesça Coigny. — C'est un sujet très démodé...

Réal protesta doucement :

— Vous croyez peut-être que ça n'a pas eu d'importance?

Sa femme continuait :

— Il veut s'en prendre aux nouveaux riches, aux industriels, aux journaux, à tout le monde... C'est de la folie! Il ne réussira qu'à se mettre à dos les relations qui peuvent lui être utiles. Voilà où il en est! Et juste au moment de passer le pont des Arts! Vous m'avouerez que c'est extravagant!

— C'est extravagant! — répéta M. Bloquet, en remuant ses bajoues comme s'il mâchait quelque chose.

Mme Réal prit une expression apitoyée.

— Tâchez de le raisonner monsieur Coigny... Moi, j'ai dit tout ce que je pouvais dire...

Coigny n'était pas fertile en arguments. D'abord, il ne trouva que ceci :

— Voyons, mon cher ami... A quoi pensez-vous donc ?

Réal répondit comme à lui-même :

— Je pense à bien des choses, en effet, depuis deux mois... A des choses que les gens du monde écartent soigneusement de leur esprit... Je pense aux relations entre l'idée de guerre et l'idée de patrie...

A ce mot, Mme Réal et Coigny firent un même : « Oh ! » scandalisé. Se permettre de réfléchir à propos de la Patrie, le malheureux !

Il poursuivit :

— Aussi vous comprenez que je ne suis guère en humeur de me remettre à mes petites histoires de jadis. Le sempiternel triangle, le conflit mari-femme-amant, ne m'intéressent plus du tout. Et il me semble que, en ce moment, s'amuser à des mots d'esprit, c'est aussi lamentable que de danser le tango dans un hôpital.

Mme Réal, apitoyée, joignit les mains.

— Voilà !... Vous l'entendez !

— Voyons, où voulez-vous en venir, cher ami ? — dit Coigny, conciliant.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas de but... Mais je ne peux plus vivre avec un masque...

Stimulé par l'encouragement de Mme Réal, Coigny se mit enfin à parler :

— Eh bien, mon cher Réal, voulez-vous que je vous dise, moi, ce qui va se passer? Si vous continuez, vous allez avoir un tas de polémiques qui vous feront le plus grand tort.

Avec humeur M. Bloquet ajouta :

— Comme c'est agréable pour nous !

Sa fille haussa les épaules :

— C'est à croire qu'il a envie qu'on le fourre en prison.

Réal, sans se parer à l'avance d'une auréole de martyr, répliqua :

— Je ne serais pas le premier écrivain condamné pour avoir lutté contre les erreurs admises... Ils sont quelques-uns, déjà, qui ont mis leurs convictions au-dessus de leurs intérêts... Je ne me compare pas à eux, vous pensez bien !... Mais tout de même, voilà des hommes!... Et leur exemple prouve que, si l'on a quelque chose à dire, il faut le dire. Sans ça, on n'est qu'un...

Respectueux de sa femme, il remplaça par un geste le mot qu'il concevait. Elle le harcela :

— Tu cherches à faire de la politique ?

— Dieu m'en garde !

— Alors ? Monsieur veut supprimer la guerre ?

Tous trois eurent un rire de pitié. M. Bloquet leva les bras au plafond.

— Comme si c'était possible!

Coigny prononça d'un ton plaintif :

— La guerre est une loi de la nature, mon pauvre ami! Tous les animaux se battent, les petits comme les gros... Et les hommes aussi !

Réal fit choir, du bout du doigt, la cendre de sa cigarette. Puis :

— Ça devait arriver! J'attendais l'argument biologique !

Avec une grimace d'incompréhension, M. Bloquet demanda :

— L'argument... Quoi ?

— Biologique... Eh bien il est niais, l'argument biologique... Tous les êtres luttent pour la vie, oui... Mais presque jamais par groupes. Un instinct obscur les pousse à améliorer l'espèce et à se préserver de la dégénérescence. Or la guerre fait tout le contraire. Elle laisse survivre les malingres et corrompt la santé publique. Elle se trouve en contradiction absolue avec les grandes lois naturelles. C'est une invention... une invention dégoûtante...

M. Bloquet s'insurgea. Nourri de ses habituelles lectures, il ne considérait comme un mal que les entreprises infructueuses. Il prit un air solennel pour déclarer :

— Pas si dégoûtante que cela, mon cher ami... Avant 1914, la France s'abâtardissait. On ne pensait plus qu'au plaisir. Mais aussitôt que le

peuple en armes s'est dressé, quelle explosion de mâles vertus civiques ! Voyons ! Pouvez-vous dire le contraire ?

— Je m'en garderai — riposta Réal. — Mais je vous ferai observer que vous raisonnez comme un monsieur qui approuverait les incendies grâce auxquels apparaît le courage des pompiers, et les épidémies parce qu'elles permettent de mesurer l'abnégation des infirmières.

M. Bloquet, mécontent, introduisit un doigt dans l'orbe de son faux-col, qu'il tira, bien que son cou de tortue y fût à l'aise. Coigny, alors, se souvint d'une phrase entendue, et la récita en s'en attribuant la trouvaille :

— Les guerres sont inévitables, mon cher... Crier : à bas la guerre, c'est comme si l'on criait : à bas la pluie !

— Très juste ! — approuva Mme Réal.

— C'est simplement idiot — dit son mari. — Qui fait tomber la pluie ? Personne. Qui déclare la guerre ? Les hommes. Ils peuvent donc empêcher ce dont ils sont les auteurs.

Coigny, avec humeur, répliqua :

— « Idiot, idiot »... Comme vous y allez... C'est Paul Bourget, qui a écrit ça...

Réal ne put s'empêcher de rire :

— Que Bourget parle de la pluie, cela ne m'étonne pas... Il y a des associations prédestinées...

Pour venir en aide à Coigny, décontenancé, Mme Réal déclara :

— Allons ! Ne dis pas de bêtises... Il y a toujours eu des guerres, donc il y en aura toujours...

Cette fois, Réal se fâcha :

— Parbleu oui ! Il y en aura tant que les gens s'obstineront à dire qu'il doit y en avoir !... Certainement, il y a toujours eu des guerres... Mais les guerres dont vous parlez n'ont été que des chocs de partisans... On prenait tranquillement ses quartiers d'hiver... On se battait avec élégance... Ce n'était qu'un sport un peu plus périlleux que les autres, pratiqué par des volontaires qui s'y plaisaient. Une grande bataille causait quelques milliers de morts, tout au plus... La guerre moderne, elle, n'a plus rien de commun avec ces expéditions-là ! Il est monstrueux, entendez-vous, et il est imbécile d'en parler dans les mêmes termes... Mais nous manquons d'un mot nouveau pour la désigner !... Voilà l'origine du malentendu... Une guerre où toute une nation s'engage n'est plus une guerre. C'est un cataclysme... Ainsi regardez où nous en sommes... La France côtoie la banqueroute, l'Italie est en désordre, la Russie tâtonne, l'Angleterre perd l'Irlande aujourd'hui et demain l'Egypte et les Indes, l'Allemagne est affamée, l'Autriche et la Turquie agonisent... Les prix ne

cessent d'augmenter, les coquins sont rois!... Tel est l'effet des guerres, pour les vainqueurs comme pour les vaincus... Et vous en voulez d'autres? Et vous ne voulez pas tout faire pour en éviter d'autres? Vous avez donc la monomanie du suicide?

Les petits yeux noirs de M. Bloquet clignotaient de colère. Plusieurs fois il avait essayé de dire une parole. Enfin, il put s'écrier :

— Il est fou! Il devient complètement révolutionnaire...

Dans cette exclamation, il y avait comme un peu d'angoisse. Réal eut pitié du trouble où il avait précipité le bonhomme, et, plus calme :

— Si les bourgeois avaient quelque bon sens, ils comprendraient que c'est leur intérêt même de supprimer les guerres. La paix sociale est à ce prix. Tenez, qu'on réduise les budgets militaires! Les peuples aussitôt seront tellement soulagés, tellement plus riches, que les revendications ouvrières perdront leur raison d'être, qui est actuellement très forte, soyez-en sûrs... La suppression des guerres serait la seule réglementation à l'amiable du bolchevisme, dont vous avez si peur... Vous ne le comprenez donc pas?

Coigny, à son tour, attaqua :

— Alors plus d'armées? Plus de patries?

Réal fit un geste évasif.

— Vous m'en demandez trop... Je n'ai qu'une règle : tâcher d'y voir un peu plus clair qu'autrefois, et de dire ce que je vois...

Tristement, songeant au trouble où l'avaient jeté ses méditations, il reprit :

— D'ailleurs, tout cela ne va pas sans un désarroi profond... Il y a des moments, allez, où je regrette presque ma belle insouciance de jadis...

— C'est extravagant — soupira M. Bloquet.

— Il est incurable ! — gémit Mme Réal.

Coigny murmura :

— J'en ai peur.

Tous trois le considéraient avec commisération.

Il s'en aperçut et il eut le sentiment d'une cassure. Oui, quelque chose venait de se rompre, qui le rattachait encore à son passé. Maintenant, il n'appartenait plus au monde où Mme Réal, où Coigny, où tant d'autres, s'attardaient.

Comme il demeurait silencieux depuis un moment, une pendule anglaise, sonore comme une cloche de cathédrale, fit entendre onze coups. Mme Réal étala une grande confusion :

— Oh ! cher monsieur, nous sommes restés bien longtemps ! Excusez-nous...

Ils prirent congé, après que Coigny, dans l'antichambre, eut posé galamment le manteau

de Mme Réal sur les épaules un peu grasses qu'elle offrait.

En rentrant, Réal écrivit une lettre dans son bureau. Puis il alla dire bonsoir à sa femme, selon leur coutume.

Elle ne lui répondit pas.

— Décidément — pensa-t-il — elle m'en veut...

Puis, retrouvant son bon caractère d'autrefois, il conclut avec un sourire :

— Ah ! ce n'est pas commode, d'exercer l'apostolat en famille !

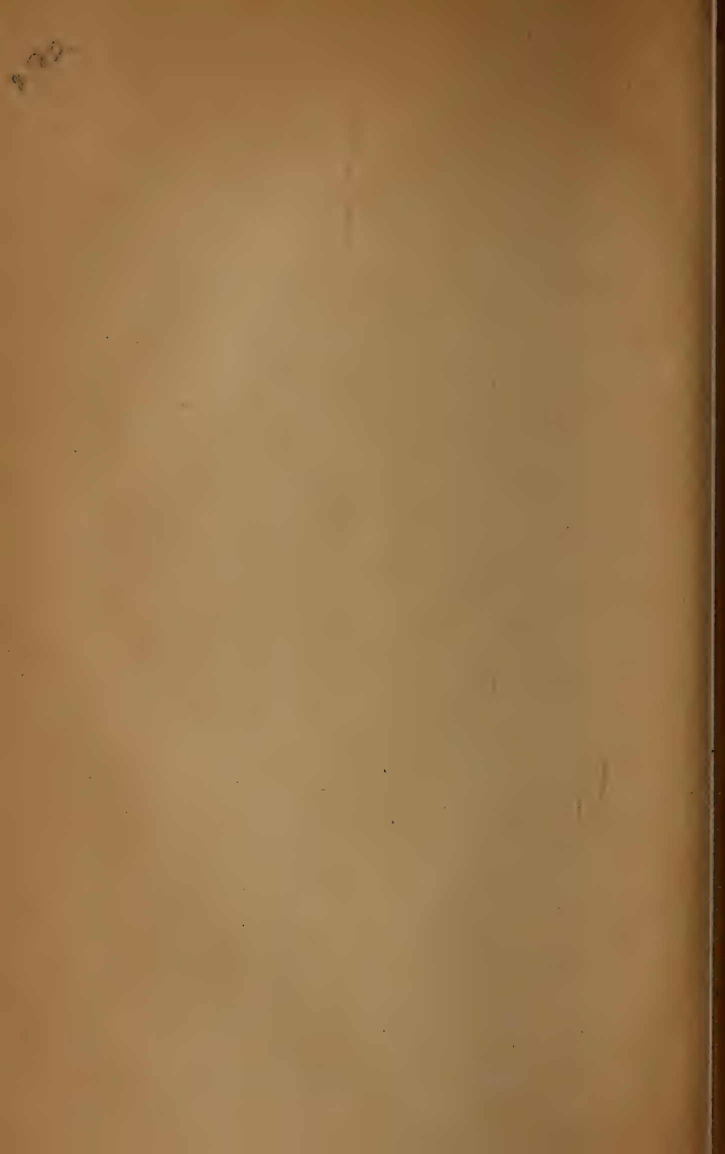
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. — Un caporal candidat à l'Académie. . . 7
II. — Jacques Réal, l'écrivain bien connu. . . 10
III. — La route est belle. 23
IV. — Les bienfaits de la guerre. 31
V. — Morts vivants. 54
VI. — Les maîtres de nos libertés. 63
VII. — Dans les brancards. 88
VIII. — Mademoiselle Yvonne Vidal. 97
IX. — La parade devant le théâtre de la guerre. 101
X. — Les anges des foyers. 120
XI. — L'envers des lauriers 139
XII. — Courrier du matin. 156
XIII. — Deux différentes façon d'aimer. 161
XIV. — Tout Paris 171
XV. — Souvenez-vous. 179
XVI. — L'aube rouge. 184
XVII. — Mourir pour la Patrie ! 191
XVIII. — Près l'un de l'autre. 205
XIX. — La crise qui vient. 215
XX. — L'acceptation 222
XXI. — La passion patriotique. 245
XXII. — Les conseilleurs. 268

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.



Les Drapeaux

II

Il a été tiré de cet ouvrage
quinze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 15.

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

ROMANS

JOSETTE.
LA MAISON DE DANSES, roman espagnol.
LE PHARE, roman breton.
LA PETITE PAPACODA, roman napolitain.
LE JEUNE AMANT, roman parisien.
ROMULUS COUCOU, roman nègre.

En collaboration avec CHARLES MÜLLER :

RIKETTE AUX ENFERS.

VARIÉTÉS

BLANCS ET NOIRS (voyage aux Antilles).
TRENTE-DEUX POÈMES D'AMOUR.

Chez d'autres éditeurs

POÉSIE

LES MATINALES.
LES IRIS NOIRS.
MISSEL D'AMITIÉ.

NOUVELLES

TROIS PETITS TOURS DE MARIONNETTES.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

VIENT DE PARAITRE (1903-1905).

En collaboration avec CHARLES MÜLLER

A LA MANIÈRE DE ... (1re et 2e séries).
A LA MANIÈRE DE ... (3e série).
LA CRÉATION DU MONDE.

En préparation : TRIO, roman.

PAUL REBOUX

Les Drapeaux

ROMAN

II



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Les Drapeaux

XXIII

AMOUREUX?

Yvonne venait d'entrer dans le bureau. Réal était revenu la veille de Busseny. Ils recommençaient, ce matin-là, leurs travaux.

Dès qu'il la vit, il s'écria :

— Mon Dieu! comme vous voilà belle!

— Belle, grâce à vous, mon cher Maître! Vous êtes resté si longtemps là-bas que j'ai eu le loisir de me faire une robe neuve.

Elle avait prononcé ce « mon cher Maître » avec une déférence amicalement railleuse. Ils s'en amusèrent ensemble, heureux de se retrouver.

Elle était bien séduisante, en effet, dans cette toilette claire, très simple, où la ligne de son corps paraissait avec une chaste précision.

— Je suis content de vous revoir, mon petit

— dit Réal. — C'est drôle! Habituellement, après une absence, les gens se sentent un peu plus étrangers les uns aux autres... Et il semble au contraire...

Sentant venir la banalité d'un madrigal, il s'interrompit.

Elle répondit:

— Huit jours, ce n'est pas bien long!... Je pense que, tout de même, vous êtes un peu reposé de tous vos tracas?

— Oui, c'est-à-dire...

Il hésitait à lui faire part de sa méditation solitaire. Sûrement, elle le désapprouverait... Et cela romprait cette précieuse entente qui régnait entre eux, maintenant.

Ils se mirent au travail. Le courrier, qui n'avait pas suivi Réal à Busseny, les occupa longuement.

A la fin de la matinée, Yvonne dactylographiait les textes qu'elle avait notés, quand la servante annonça:

— C'est M. Bernard Pelletier qui demande si monsieur peut le recevoir.

A ce nom, Yvonne releva vivement la tête.

— Pelletier? — répéta Réal. — Il m'embête... J'ai à travailler, moi... Qu'est-ce qu'il peut me vouloir?

Yvonne intervint:

— Excusez-moi... J'ai bien entendu? C'est M. Bernard Pelletier?

Elle insista sur ce nom. Réal en fut surpris.

— Vous le connaissez?

— Oui — répondit-elle, un peu gênée. — Ou plutôt, il...

Elle se tut en regardant la servante.

— Faites attendre au salon — dit Réal.

Quand ils furent seuls, il demanda :

— Quel est ce mystère?

Confuse de n'avoir pu se maîtriser tout à l'heure, elle refusa d'abord de s'expliquer. Non! Cela n'avait aucune importance! Il insista tellement qu'elle dut faire la confidence sollicitée. Et il apprit que, à plusieurs reprises, elle avait été suivie par un monsieur mince, assez grand, brun, rasé, et qui avait fini par glisser dans le parapluie qu'elle portait une carte de visite. Elle l'avait retrouvée, le soir... Voilà comment elle connaissait le nom de...

Réal, furieux, exclama :

— Comment! Ce mufle a osé...

Yvonne, consternée de l'avoir troublé à ce point, s'efforça de l'apaiser. Mais lui, pâle de colère, serrait les poings.

— Et il se permet de venir ici! Il vous a pistée, parbleu!... Il vous a vue entrer... Attendez! Je vais le flanquer à la porte... Quel voyou!

Elle dut insister pour obtenir qu'il se calmât.

En lui parlant, elle s'étonnait à la fois de cette violence, et aussi de cette docilité soudaine, dès qu'elle avait dit : « Je vous supplie. » Pourquoi témoignait-il un mécontentement si vif? Pourquoi avait-elle sur lui tant d'influence?

Il la quitta, et revint presque aussitôt.

— Déjà?

— Ah! ça n'a pas été long!... L'imbécile avait trouvé ce prétexte : un renseignement au sujet de travaux d'écriture à la machine... Il m'a demandé si je ne connaissais pas quelqu'un qui... Oh! j'ai été poli, rassurez-vous... Mais net... A-t-on idée d'un toupet pareil!...

On frappa à la porte.

— Monsieur, c'est M. Maxime Duport.

— Ah! je ne serai donc pas tranquille cinq minutes, ce matin!...

L'heure où la séance devait finir était proche. Il fit introduire Maxime Duport, pendant qu'Yvonne s'apprêtait. Elle le croisa sur le seuil.

Maxime Duport fut expansif et cordial, selon sa coutume. Après s'être enquis de la santé de son vieux camarade, il le questionna sur ses travaux, puis, brusquement :

— Je t'ai dérangé, tout à l'heure?... Tu étais avec une dame...

— Ma secrétaire...

Duport fit entendre un petit sifflement d'admiration.

— Jolie personne...

Puis il prit un air de confident:

— Entre nous, hein... Non?

Réal, un peu sèchement, répliqua :

Qu'est-ce que tu veux dire?

— Oh! rien, rien...

— C'est une jeune fille parfaitement élevée, et je ne me permettrai jamais de. . Ce n'est pas comme ce voyou de Pelletier!... Croirais-tu...

L'outrage qu'il venait d'apprendre l'exaspérait. Il ne put le taire, et, repris d'indignation, il informa Duport de tout ce qui s'était passé. Il le fit en termes tels, avec tant de chaleur, de colère, que Duport, à la fin, s'écria :

— Dis donc, mon vieux, dis donc... C'est très grave... Tu es complètement amoureux de ta dactylographe!

— Moi? — s'écria Réal, stupéfait.

— Parfaitement, toi!

— Moi, amoureux de... Tu es fou!

— Ça crève les yeux!

Réal avait reçu cette révélation comme un choc Mais il n'acceptait pas encore d'en mesurer l'exactitude. Il écarta cette idée, résolument.

— C'est archi-faux. Et tu viens de dire une sottise...

— Oh! Bon, bon... Ne t'emballes pas...

Puis, pour changer de conversation :

— J'étais venu t'apporter ceci... Un volume de vers. L'auteur est un jeune camarade très gentil. Et il serait heureux si, toi qui as tant de relations dans la presse, tu pouvais en faire dire un mot.

Il défit un paquet qu'il portait. Le titre de l'ouvrage apparut : *La Haine immortelle.*

— Des poèmes patriotiques — expliqua Duport.

Réal eut envie de répondre : « Eh bien, mon garçon, tu tombes à pic. » Mais il sut se contenir.

— Bon, je lirai ça... Pourtant, je dois te prévenir. Je ne suis pas l'homme des haines...

Il lança le volume parmi d'autres papiers, négligemment.

— Tu verras ce que les Boches prennent, là-dedans ! — dit Duport, avec satisfaction.

— Où a-t-il fait la guerre, ton petit ami ?

— Oh ! il a une santé délicate... Il a été réformé tout au début. Mais d'ailleurs tu dois connaître son oncle : Etienne Dragan, l'ancien ministre du Commerce...

— Oui, oui — dit Réal, impatienté — je vois ça.

Un peu vexé d'être tièdement accueilli, Duport reprit :

— Enfin, mon vieux, tu feras ce que tu vou-

dras. Je te demande ça comme un service. Voilà tout.

— J'aurais mieux aimé avoir à te rendre service pour une autre cause. Je n'aime pas beaucoup les gens qui crient « Kss! kss! » pour que les autres se battent, et qui restent à l'écart, et je n'aime pas beaucoup les rabâcheurs de haine internationale, même en alexandrins.

Duport ricana :

— Tu n'es tout de même pas devenu germanophile?

Réal baissa la tête, et, plus doucement :

— Je serais bien embarrassé moi-même de te dire ce que je suis devenu...

L'entretien se termina vite. Duport partit, affectant de la bonne humeur, bien qu'il demeurât vaguement agacé par ce refus mal dissimulé. Et Réal lui donna dans le dos quelques tapes cordiales, en l'appelant « Ce vieux Duport », pour réparer tant bien que mal l'effet de sa réponse.

« Moi, amoureux d'Yvonne! — se dit-il en revenant à sa table. — C'est absurde... Et pourtant... »

Maintenant qu'il récapitulait la progression de ses sentiments, il se demandait si Mme Réal, naguère, n'avait pas eu des soupçons fondés, et si Duport, tout à l'heure, n'avait pas dit juste.

Mais aussitôt la différence d'âge, le tort que

causerait à cette jeune fille une aventure sans issue avec un homme marié, l'ignorance où il était du sentiment qu'elle éprouvait elle-même, se présentèrent à son esprit.

Et puis, quelle divergence entre leurs idées! Il le sentait bien. Les concessions qu'elle lui faisait ne dureraient peut-être pas toujours. Si un duel de conscience s'engageait entre eux, abjurerait-elle sa foi? Allait-il renoncer, lui, pour un amour peut-être fragile, aux convictions qui déjà avaient obtenu de lui le sacrifice de son intérêt, de sa paix conjugale, de sa carrière?

Puis il se répéta : « Amoureux de cette petite? Jamais de la vie... Ah ! elle mérite, certes, qu'on l'aime... C'est un être charmant... Elle a de l'attachement pour moi, je le sens bien... Vais-je passer à côté du bonheur?... Et pourtant, nos idées... »

Brusquement il se mit à douter de la valeur de ses doutes.

Yvonne qui est jeune, et qui a l'âme claire, n'est-elle pas dans le vrai? les théories auxquelles lui-même s'abandonnait depuis quelque temps n'étaient-elles pas la marque de quelque égarement d'esprit?

Et, cette fois encore, il se mit à regretter le temps où il n'était que « Jacques Réal, l'auteur bien connu »...

XXIV

LA DOUCE FRANCE

> France, juge le plus sévère de ta propre valeur, nation gentille d'esprit, la première à suivre la vérité nouvelle, la dernière à abandonner les vieilles vérités...
>
> RUDYARD KIPLING.

— Vous savez l'allemand, mademoiselle Yvonne ?

— Oui...

— Compliments. Vous êtes plus savante que moi !

— Pourquoi me demandez-vous si je sais l'allemand ? Vous voulez faire traduire en cette langue harmonieuse les conférences que vous préparez pour votre prochaine tournée en Suisse ?

— Non, non... Mais je viens de recevoir de

Berlin des journaux qui parlent d'une pièce de moi, jouée récemment là-bas... Voulez-vous avoir la gentillesse de les parcourir? Et puis vous me raconterez...

Elle prit les textes et se mit à traduire aisément. Les critiques berlinois avaient rendu compte, avec une courtoisie un peu guindée, de cette représentation où la grâce parisienne semblait avoir fait bon effet sur le public.

Réal écoutait, approuvant parfois de la tête.

— En somme, ils sont très polis, ces Boches...

Et parfois il n'entendait plus. Il regardait celle qui lisait. Il regardait la forme de ses lèvres. Il écoutait la musique de sa voix. Quand elle s'arrêtait, cherchant le mot qui correspondait exactement au terme étranger, elle fixait alors sur Réal un regard tout éclairé d'intelligence. Il regrettait un peu qu'elle prît tant de peine. Il était heureux pourtant de sentir qu'elle s'efforçait pour lui paraître digne d'approbation.

Un dernier document restait à traduire. C'était l'article d'une revue copieuse, au texte serré. Le chroniqueur, sans doute quelque personnage à l'esprit doctoral et tout chargé de science, n'était pas indulgent. A propos de la pièce il entreprenait le procès de l'âme française. Il en traçait un portrait des plus ténébreux. A l'en croire, la défaite allemande n'était qu'un fléchissement

momentané. Mais la France gouailleuse et libertine était condamnée à un rapide déclin.

Yvonne, avec une irritation progressive, traduisait :

« Son commerce extérieur s'effondre, car les consuls de France, s'ils faisaient le quart de ce qu'accomplissent quotidiennement les consuls des autres puissances en faveur de leurs nationaux, seraient aussitôt accusés de se livrer eux-mêmes aux « affaires », jugés et révoqués, pour n'avoir pas pratiqué la maxime de Talleyrand : « Pas de zèle ». Le résultat, c'est que les Français, sauf quelques coiffeurs et quelques cuisiniers, ne franchissent pas leurs frontières, n'étudient même pas les chances de réussite qu'ils auraient à l'étranger, ignorent tout des autres pays, ne savent même pas si c'est le portugais ou si c'est l'espagnol qu'on parle en Argentine. On se demande à quoi leur servent leurs colonies, quand on pense que les importations françaises en Algérie sont inférieures à celles qu'y font les pays étrangers ; que, en 1913, il est entré à Saïgon plus de bateaux allemands que des bateaux français ; et que la population française à Madagascar et en Indo-Chine est presque uniquement composée de fonctionnaires. A l'abri de ses lois protectionnistes, véritables primes à l'indolence, la France sombre peu à peu dans l'inertie. Avant 1914, les

commandes métallurgiques échappaient déjà l'une après l'autre aux Français pour aller en Espagne ou même en Italie, pays pourtant sans fer et sans houille. Les compagnies de chemins de fer français achetaient des locomotives en Allemagne ou en Belgique. Au service de cette industrie débilitée, les moyens de transport font défaut. Le trafic des canaux français, au dire même des ingénieurs officiels, n'a guère progressé depuis soixante-dix ans. Les gares sont systématiquement éloignées des rivières, sur lesquelles les compagnies de chemins de fer ont, par crainte de la concurrence, établi des ponts très bas, afin d'empêcher le passage des bateaux importants. On a vu la compagnie du Midi affermer le canal du Languedoc exprès pour réduire son trafic. Il serait inutile de discourir plus longtemps pour prouver ce que le monde entier connaît aujourd'hui, à savoir que la France, mal outillée, mal organisée, gaspilleuse, dépeuplée, à la fois chicanière et insouciante, pays de fils uniques et de gratteurs de papier, est devenue pareille à cet animal fabuleux qui se mangeait les pieds sans s'en apercevoir, et... »

— Le catoblepas ! — interrompit Réal sans mauvaise humeur. — Voir Gustave Flaubert... Du moins, ce monsieur connaît notre littérature...

— Faut-il continuer? — demanda Yvonne.

— Non, non... Vous êtes au supplice... Je l'entends bien à votre voix...

Elle rejeta la feuille avec soulagement :

— Mon Dieu ! — reprit-il. — Vous n'avez décidément pas l'air contente !

Il la taquinait un peu. « Les voilà bien, pensait-il, les jeunes patriotes passionnés ! Il ne faut pas qu'on touche à leur idole ! »

Il se répéta sa formule : « Passion patriotique... Le passionné ne tolère aucune parole défavorable à l'égard de ce qu'il aime... »

Puis il se dit : « C'est égal. Le bonhomme n'y va pas avec ménagement. Et, tout de même, ce n'est guère agréable à entendre... »

Elle gardait un silence plein de pensées violentes.

Réal demanda :

— Au fond, vous m'en voulez, n'est-ce pas, de vous avoir donné ce texte?

Comme pour dire non, elle haussa un peu les épaules.

Il insista :

— Vous auriez dû vous arrêter, si ça vous déplaisait tant.

Sèchement, elle riposta :

— Je n'ai pas à approuver ou à désapprouver ma besogne. Je la fais. Voilà tout.

Maintenant, il regrettait l'état d'irritation où

la lecture de ces accusations injurieuses l'avait mise. Pourquoi taquiner cette enfant de la sorte?...

Il s'approcha d'Yvonne et, très amicalement :

— Ecoutez, mon petit... Je vous ai agacée, avec ces traductions... Pardonnez-les moi. Et maintenant prouvez-moi que votre bonne humeur est revenue... Répondez franchement. Je vous dois une compensation. Qu'est-ce qui pourrait vous faire plaisir?

Il la regardait avec tant d'amitié qu'elle sentit s'apaiser en elle tout ressentiment.

— Ce qui me ferait plaisir?... Vous voir réagir mieux que cela, quand on traite la France de la sorte...

Elle le grondait avec un sourire de réconciliation.

— Je ne sais pas — continua-t-elle — quelle part d'exactitude il y a dans tout ce que cet individu raconte. Mais je suis sûre d'une chose, c'est qu'il n'est jamais venu chez nous... Il aurait bien dû lever le nez d'entre ses bouquins... Ce n'est pas dans les statistiques qu'on trouve la vérité sur la France... Cette vérité-là, elle ne se prouve pas. Il faut la sentir... Une promenade dans les rues de Paris lui aurait appris plus de chose, à votre Boche, que trois jours de bibliothèqu.e..

Alors Réal eut une inspiration.

— Vous voudrez bien vous promener un jour avec moi ?

Elle hésita, puis :

— Mais... Pourquoi pas ?

Par la fenêtre, il considéra le ciel léger, les maisons que le soleil rendait lumineuses.

— Aujourd'hui ? Cet après-midi ?

Elle objecta :

— Et votre travail ?... Puis ce n'est peut-être pas très correct...

— Vous avez peur de moi ?

— Plaisantez-vous ?... Non, mais votre femme... Et les gens...

— Ma femme ne bouge pas d'ici cet après-midi : c'est son jour... Quant aux potins, j'ai pris l'habitude de ne plus m'en soucier... Je tâche de me conduire honnêtement... Voilà l'essentiel...

— Eh bien soit. Rendez-vous où cela?

— 5 heures, devant la Madeleine.

Ils se retrouvèrent, pareillement heureux, comme des écoliers en vacances.

— Et où allons-nous, mon cher professeur de patriotisme?

— Sur les boulevards, sur les quais, au hasard.

— Parfait!

Les trottoirs étaient secs. Des automobiles

passaient en miroitant. Un feuillage frais décorait les arbres où se poursuivaient des moineaux criards. Par-dessus la verdure, on apercevait un ciel bleu taché de légers nuages dont la blancheur se nuançait d'ombres couleur de lilas. L'air était doux. Des voitures chargées de violettes y faisaient flotter une exhalaison de jardin.

— Voulez-vous — proposa Réal — que nous prenions un taxi pour aller d'abord au plus loin? Et puis nous reviendrons doucement...

Yvonne hésita un peu. Enfin :

— Soit — fit-elle.

Les voilà côte à côte, sur la banquette. Réal avait pris soin de s'asseoir de manière à éviter tout contact, afin de ne pas alarmer la jeune fille. Dans la glace oblongue placée devant lui entre les deux vitres, il regardait à la dérobée le visage d'Yvonne. Comme cette ligne de sourcils était pure! Comme ces longs yeux s'enchâssaient bien! Et quelle précieuse substance, cette peau ambrée, unie, sans un pli, sans une tache...

— La fenêtre ouverte ne vous gêne pas?

— Non, non...

Elle offrait sa face aux caresses rudes de l'air qui rejetait en arrière les boucles souples. Elle souriait. Ses lèvres lisses et rouges s'entr'ouvraient un peu.

« Comme elle est jolie! » pensait Réal.

Soudain, mélancolique, il se disait : « Cette pauvre Mélanie! » Il évoquait la silhouette de Mme Réal, son cou tassé, ses yeux réduits, son nez rond, la massivité de son torse. Près de ce jeune corps si droit, l'épouse quadragénaire lui parut toute déformée.

Au Luxembourg, le taxi s'arrêta. Ils descendirent. Réal regardait les ombrages du jardin. Yvonne lui désigna le Panthéon.

— Il y a là Hugo et Voltaire... Nos exportations ont pu diminuer... Je crois que voilà deux gloires françaises qui ne diminueront pas beaucoup...

Elle avait dit cela gentiment presque timidement, comme pour s'excuser de prononcer de grandes phrases. Réal goûta cette délicatesse.

Elle reprit :

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas... Comment se fait-il que vous, un écrivain, vous ne sentiez pas à quel point les œuvres de l'esprit créées chez nous n'auraient pu être faites nulle part ailleurs?... C'est tout de même là un signe de personnalité... Et il est bien naturel que cette personnalité cherche à vivre, à grandir, et, s'il le faut, à se défendre...

Il répliqua :

— J'admire, pour des raisons différentes, mais tout autant, Fragonard que Léonard de Vinci ou Dürer; Taine que Leibnitz ou Darwin...

— Mais non pas de la même façon... Prenez les plus grands génies étrangers... Si nous disions exactement tout ce que nous pensons d'eux, si nous n'avions pas le souci de montrer une intelligence libérale, nous avouerions que Gœthe nous semble trop copieux et trop confus, que Shakespeare est pour nous brumeux et souvent sauvage, que Tolstoï a des loufoqueries de Russe et déclame trop souvent, qu'Ibsen divague dans l'intervalle de ses grandes visions, que le savoureux Kipling nous déçoit par ses confuses bizarreries, que d'Annunzio nous donne quelquefois envie de sourire et quelquefois de bâiller, que Wagner nous fait l'effet d'un orage parmi les brouillards... Il y a toujours, dans nos lectures étrangères, quelque chose qui nous déconcerte. Notre plaisir est troublé par cette différence. Un élément inassimilable demeure en ces pages, même les plus prenantes... Nous éprouvons, oui, de l'intérêt, de la curiosité, quelquefois de l'émotion... N'importe. Cela ne ressemble qu'au plaisir d'un voyage... Mais un livre d'Anatole France ou de Flaubert, un livre où l'on respire à l'aise, où tout est mesuré, limpide, parfait... ça, c'est de chez nous... Voyons, soyez franc... Est-ce vrai?

— C'est une faiblesse...

— Mais non... Chaque pays réagit de même à l'égard des génies qui ont composé des œuvres

dans sa langue et sous son ciel... Si vous abattez les poteaux-frontières, croyez-vous que ces frontières-là disparaîtront?

Par le boulevard Saint-Michel, ils descendaient vers la Seine. Des étudiants qui les croisaient semblaient joyeux de vivre. Quelquefois passaient des messieurs graves et décorés, professeurs sans doute. Mais surtout des jeunes gens, encore des jeunes gens. Réal éprouvait une sorte de douceur à songer : « Tous ces garçons-là, c'est Demain ! Ils portent notre avenir. Et comme ils ont l'air sûrs d'eux-mêmes ! »

Puis Yvonne et Réal suivirent les quais, en flânant. Le feuillage des platanes frissonnait innocemment à la brise légère. Sur le fleuve dont les moirures mêlaient des entrelacs de jade et de turquoise, un train de chalands passait, tiré par un remorqueur derrière lequel une bande de fumée flottait comme une écharpe. Ils dépassèrent le palais de l'Institut. Sur l'autre berge, le Louvre, d'un gris délicat et comme irisé, dressait son harmonieuse architecture. Devant eux, tout au long du parapet, des boîtes de bouquinistes contenaient des brochures que le vent faisait palpiter ainsi que des papillons captifs. Un amateur, qui tenait une gravure, causait avec un vieux marchand vêtu d'une houppelande couleur de feuille morte. Le bonhomme avait la barbe inégale et le visage

tanné. Un binocle d'acier, retenu par une ficelle, chevauchait le bout de son nez. Par-dessus, ses regards étincelaient d'intelligence. Il parlait avec son client de Moreau le Jeune et de Boilly. Et sa voix s'adoucissait pour prononcer de tels noms.

Yvonne et Réal n'avaient pas besoin d'échanger des paroles. Leurs sentiments étaient identiques. Ils goûtaient ensemble la douceur de cet air incomparable et le charme de ce décor qui présentait à la fois tant de noblesse et de simplicité. Comme pour résumer d'un mot leurs méditations, Yvonne murmura :

— La France...

— C'est vrai — répondit Réal.

Puis ils quittèrent cette région studieuse, traversèrent les Tuileries, remontèrent vers l'Opéra. La rue de la Paix leur offrit une suite de boutiques où s'alignaient de menus chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, des bibelots choisis avec goût, des vêtements et des parures. Des femmes passaient. Plusieurs étaient remarquables par l'élégance sobre de leur mise.

— Avez-vous vu — dit Réal — comme elle était jolie, cette dame en bleu, avec son chapeau vert?

Yvonne comprit que Réal était sensible à cet ordre de séductions. Elle répondit :

— Tenez... encore quelque chose de chez

nous... Détaillez ces femmes que nous rencontrons. Beaucoup ne sont pas ce qui peut se nommer : jolies. Mais, à force d'adresse, elles font illusion. Leur art de l'arrangement les transfigure. Regardez ces deux petites qui arrivent.

Les deux dames approchaient. Elles causaient entre elles, assez haut.

Quand elles furent passées, Réal se mit à rire.

— Dites donc? Vous avez entendu la langue qu'elles parlent? Ce sont des Anglaises, vos incomparables Parisiennes. Voyez-vous! Il faut se méfier des illusions où l'on est porté par le désir de prouver l'excellence d'une théorie...

Yvonne se mordit les lèvres, sans répondre. Il craignit de l'avoir vexée.

— Je suis taquin, et vous m'en voulez, n'est-ce pas?

Gentiment, elle répondit:

— Mais non.

Pour réparer cette déconvenue, elle demanda :

— Vous avez voyagé beaucoup?

— Pas mal.

— Eh bien, ne trouvez-vous pas que nos étalages ont quelque chose qui n'appartient qu'à eux?... Regardez ceux-ci. Comme tout y est disposé avec goût.

Réal, en l'écoutant, songeait aux étalages qu'il avait vus, hors de France. Oui, Yvonne

avait raison. Les boutiques de Paris expriment quelque chose de spécial, quelque chose où il entre de l'esprit, de la grâce, de l'ingéniosité ou de l'harmonie.

— Ce ne sont pas seulement les étalages — poursuivit-elle — qui, chez nous, ont un caractère personnel. Il en est de même des marchands. Entrez dans l'un de ces magasins. Vous n'y trouverez ni complaisance lourdement servile, ni bavardage, ni cette sécheresse britannique qui donne au client l'impression d'être servi par un automate... Ces petites vendeuses comprennent ce qu'on souhaite. Une souplesse d'esprit leur permet de deviner toutes choses. Et elles donneront ce qui convient le mieux parce que, chez nous, le désir de créer un accord, de réussir une œuvre, est au fond de chacun. Cela vient sans espoir de récompense, par amour de l'art.

« Elle a raison. Et elle est charmante » pensait Réal.

Elle continuait :

— Et ces antiquaires de la rive gauche... ce sont des artistes. Ils parlent avec émotion de leur métier. Comparez-les donc avec ceux qui tiennent le même emploi, dans d'autres pays. Ce sont, pour la plupart, des sortes d'épiciers, qui vendent des estampes comme on vend du chocolat ou bien de vieux juifs rapaces,

embusqués comme des araignées au milieu de leurs toiles. Il y a quelque chose d'inimitable, en France, voyez-vous. C'est cette bonne grâce qui n'est pas de la servilité, cette compétence légère et lumineuse, si peu doctrinale. On pourrait en un mot résumer tout cela. La France est le pays de la gentillesse... Ne trouvez-vous pas que la gentillesse a du prix?

Maintenant, le caprice de leur promenade les avait conduits, par la rue Royale, à la place de la Concorde.

Le jour déclinait. Au-dessus des Champs-Elysées, une architecture vaporeuse de nuages amoncelait des blocs couleur d'ambre et d'argent. Par une percée, les gloires du soleil irradiaient des lignes de lumière sur le tumulte immobile du ciel. Tout en haut de l'avenue régnait l'Arc de Triomphe, petit et sombre. De l'autre côté, des vapeurs dorées baignaient déjà les statues, les terrasses, les frondaisons des Tuileries. La poussière de la journée adoucissait les teintes et troublait les contours. Au centre de la croix dont les bras s'achèvent l'un par le Palais-Bourbon, l'autre par l'église de la Madeleine, colonnades semblablement harmonieuses, devant cette large avenue qui monte vers une apothéose, auprès de ce noble jardin que trois siècles ont empli de renommée, on éprouvait quelque chose comme une auguste douceur. On

se sentait à la fois pénétré de béatitude par la tiédeur de l'air, anobli par la majesté de ces lignes, par la gloire de ces souvenirs.

Comme Réal demeurait silencieux, Yvonne lui dit, très doucement :

— Pour des étrangers, cet endroit où nous sommes, c'est un but de promenade, c'est un « point de vue ». Mais pour nous autres... Ne sentez-vous pas tout ce qu'il y a de nous-mêmes dans ces choses que nous regardons?

Elle se tut. Des gens passaient. Des voitures se succédaient, emplissant l'air d'un bourdonnement léger et continu d'abeilles. Une éblouissante lueur cuivrée se déployait parmi la nue et colorait les sommets des arbres, les frontons des monuments. Et toute cette magnificence avait pourtant de la légèreté.

— Que c'est beau — dit Réal, ému.

Yvonne répondit :

— C'est ça, la France...

Brusquement, la circulation fut, sur un point, interrompue, et plusieurs personnes se mirent à courir vers un groupe de gens qui discutaient. Un accident?

Yvonne et Réal vinrent se renseigner. Un gamin, qu'ils questionnèrent, leur répondit avec tranquillité, d'un ton traînard :

— Oh! C'est rien... C'est un taxi que vient de se faire modifier par un autobus...

Amusés, ils se regardèrent. « Modifier » ! voilà un mot dont ni un Anglais, ni un Américain, ni un Allemand, sans doute, n'auraient goûté le pittoresque inattendu.

Yvonne répéta, avec un sourire :

— C'est ça aussi, la France.

XXV

LA DURE VÉRITÉ

> La constatation désolante de notre recul dans le mouvement commercial du monde n'est malheureusement pas la seule de ce genre qui puisse être faite. Dans la marine marchande et même dans la marine de guerre, dans les transports intérieurs, les grands travaux publics, on pourrait trouver des indices trop certains d'un arrêt de l'activité nationale.
>
> Paul DOUMER.

Une dépêche était ouverte sur le bureau et posée bien en évidence. Yvonne la regardait, mais n'osait pas la lire. Pourtant, elle avait le désir d'en connaître le contenu. Réal s'amusa un moment de mettre sa discrétion à l'épreuve. Enfin :

— Savez-vous ce que c'est, ça ?

Elle avoua gentiment :

— Non, mais j'ai très envie de le savoir.

— Eh bien, une revue américaine me câble pour me demander cinq cents lignes sur la France et ses progrès d'avant-guerre par rapport à l'Europe... Oui, mon enfant, réjouissez-vous! Je vais faire un éloge de la France... Seulement je ne voudrais pas me contenter de grandes phrases... Je tiens à composer un texte bien documenté, fondé sur des chiffres. Et voici ce dont je vous prie : Voulez-vous aller ce matin au Musée Social pour consulter des annuaires français de statistique? Il y en a un excellent, publié par le ministère du Travail... Demandez aussi des documents du ministère des Finances, des rapports de la Commission des Douanes, des études composées par des consuls, des attachés commerciaux... Enfin, vous voyez le genre... Et puis tâchez de m'apporter, sous forme de tableaux, des renseignements précis sur... Voulez-vous noter?

— J'y suis...

— ... sur l'état comparatif de la France et des autres puissances, selon les progrès accomplis durant un bon nombre d'années.

Elle demanda des précisions.

— Eh bien! — poursuivit-il — notez, par exemple, le rendement moyen du blé à l'hectare chez nous par rapport à l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande... Nous avons le sol le plus fécond de toute l'Europe. Là, nous

devons triompher... Notez aussi les productions annuelles de charbon, d'acier, de fonte; et aussi les exportations, les importations... Je voudrais montrer notre place mondiale... Il y a des points faibles, je crois : la marine marchande, l'alcoolisme, la dépopulation... Notez tout de même. Nous ne nous en vanterons pas, mais du moins nous verrons si les pessimistes ne montrent pas les choses trop en noir... Voilà, sauvez-vous... Et demain, rapportez-moi une belle moisson !

Ils se quittèrent joyeusement, elle, persuadée que ce nouvel état d'esprit était dû à l'influence qu'elle avait exercée sur Réal, et lui tout disposé à écrire avec âme cet article à la louange de la France. Car rien des réflexions qu'il avait faites n'altérait en lui son attachement au pays natal.

Le lendemain matin, en arrivant, elle déposa devant Réal, sans un mot, un paquet de feuilles.

— Eh bien? — fit-il avec bonne humeur.

Il s'interrompit, et, la regardant :

— Qu'est-ce que vous avez? Vous êtes souffrante?

Son visage pâli avait une expression douloureuse. Elle murmura :

— C'est effrayant...

— Mais quoi donc?

— Ce que je vous apporte.

Alors elle lui expliqua qu'elle avait agi selon

ses instructions, consulté les ouvrages nécessaires, contrôlé les statistiques officielles... Or le résultat de son étude l'avait consternée.

— Avoir été la France... la France, enfin... Et en être arrivés où nous en sommes...

Un tel air d'humiliation paraissait sur son visage que Réal, d'un ton presque bourru, s'écria :

— Voyons, voyons... Qu'est-ce que vous me racontez-là... Montrez-les-moi, ces fameuses notes... On va bien voir...

Il déplia les feuilles. De sa grande écriture, Yvonne y avait tracé des mots, des chiffres. Les noms de pays se groupaient par colonnes. Des barres de séparation rendaient les indications plus visibles.

Réal lut d'abord :

RENDEMENT PAR HECTARE CULTIVÉ DE BLÉ

(*En quintaux métriques*)

	1895	1905	1913
Angleterre	17,7	22,1	21
Danemark	25	27	28
Suède	14	18	22
Allemagne	16	19,8	23
Pays-Bas	17	21	24
France	13	14	13

— D'où viennent ces renseignements? — demanda Réal.

Elle montra une note marginale.

— C'est une statistique fournie par M. Edmond Théry.

— Evidemment, ces chiffres-là ne peuvent pas être suspectés.

La feuille suivante indiquait que — pour le rendement moyen à l'hectare de l'orge et de la pomme de terre — la France était de beaucoup inférieure à l'Angleterre, au Danemark, à l'Allemagne et à la Hollande.

— Comment cela s'explique-t-il? — demanda Yvonne.

— Sans doute par le défaut de main-d'œuvre agricole, les méthodes routinières, l'ignorance où nous stagnons... Nous sommes chiches d'engrais, nous boudons contre les machines...

Il soupira, puis :

— Voyons les autres tableaux...

Augmentation de la production

(*De* 1886 *à* 1913)

	Charbon	Acier	Fonte
	—	—	—
Etats-Unis . .	336 °/₀	1.120 °/₀	428 °/₀
Allemagne . .	249	1.190	369
France	110	997	231

La statistique relative à la petite Belgique indiquait, pour l'acier, une augmentation de 2 622 °/₀. Plus du double de celle de la France.

Réal essaya de réconforter Yvonne :

— Vous avez pris des chiffres concernant des pays naissants, en plein élan de prospérité nouvelle...

— Voulez-vous donc — répliqua-t-elle amèrement — une comparaison avec des pays en décadence?

Les notes suivantes indiquaient l'expansion commerciale des grands États :

PROGRÈS DES EXPORTATIONS DE 1875 A 1913

Exportations allemandes.

Augmentation : 10 milliards 510 millions.

Exportations américaines.

Augmentation : 9 milliards 645 millions.

Exportations anglaises.

Augmentation : 8 milliards 825 millions.

Exportations belges.

Augmentation : 2 milliards 609 millions.

Exportations françaises.

Augmentation : 3 milliards 8 millions.

Yvonne désignait d'autres pages :

— Voici des chiffres pris dans l'annuaire de notre Administration des douanes. J'y ai relevé nos échanges commerciaux pendant les neuf pre-

miers mois de 1919. On y peut étudier la proportion de nos achats et de nos ventes à l'étranger... Hélas! c'est le signe de notre affaiblissement économique. Nous recevons, nous ne produisons plus... Nous déboursons, nous n'encaissons plus...

	Reçu (Exportations)	Payé (Importations)
	(en millions)	
	—	—
Etats-Unis	71	6.127
Angleterre	159	5.414
Espagne	25	840
Italie.	39	584
Brésil	7	606
Argentine	16	803

Réal, afin de la rassurer et de se rassurer lui-même, observa :

— Nous étions encore sous l'influence de la guerre... Mais à présent nos exportations augmentent... Elles ont fait, en un an, un progrès de deux milliards!

Yvonne eut un sourire triste :

— Prenez garde aux mirages... Quand le prix de vente double, le chiffre de l'exportation grossit...

— Pourtant, les rapports officiels!...

— Officiels?... Mais ils sont pleins de lamentations, les rapports officiels... J'ai transcrit cette phrase du ministre du Commerce aux Chambres de Commerce : « *En 1919, la France a pu fabri-*

quer et vendre à l'étranger pour 8 *milliards* 713 *millions de marchandises et a acheté pour* 29 *milliards* 778 *millions!...* » Le ministre du Commerce conclut : « *Nos rivaux, à l'étranger, se substituent peu à peu à nos nationaux...* » Pourquoi, enfin, pourquoi ?

Elle avait poussé ce cri avec angoisse.

Réal, aussi ému qu'elle, murmura :

— Défaut d'activité, d'ordre... Nous sommes trop individualistes... C'est la rançon de nos qualités...

Il feuilletait maintenant les documents relatifs à l'état de notre marine marchande.

CONSTRUCTIONS NAVALES
(*en tonnes*)

TONNAGE LANCÉ EN :	ETATS-UNIS	ANGLETERRE	FRANCE
	—	—	—
1914. . .	200.762	1.683.530	114 052
1915. . .	177.460	650.919	25.402
1916. . .	504.247	608.235	42.750
1917. . .	997.919	1.162.896	18.828
1918. . .	3.033.030	1.348.120	13.715

Ils ne se parlaient plus. Elle s'était assise, accablée. Et Réal, lentement, tournait les feuilles.

Il constatait, maintenant, que d'après les statistiques postales, le Français écrit par an beaucoup moins de lettres que l'Anglais, le Suisse,

l'Allemand, le Danois et l'Autrichien. Signe d'indolence, de vie repliée. Il constatait que les Alsaciens, après cinquante ans d'occupation allemande, étaient beaucoup plus cultivés que les Français de situation sociale correspondante, dans les départements voisins. Il constatait que la France produit un nombre misérable de livres, chaque année, quand on le compare à ceux qui sont imprimés au Japon, en Allemagne, en Angleterre, en Italie... La France vient, en ordre de production, tout juste avant le Danemark et la Hollande...

— Hélas! — murmura-t-il — nous, le peuple intellectuel! Le foyer de l'intelligence mondiale!...

Il avait le cœur étreint par un sentiment d'humiliation et de tristesse. Jamais une lecture ne lui avait paru plus tragique.

Il arriva aux dernières pages.

— Ah! l'alcoolisme... Pour cela, je savais bien...

CONSOMMATION DE L'ALCOOL A 100°

Par tête d'habitant

De 1861 à 1910

Allemagne (Diminution)	1 litre 43
Etats-Unis (Diminution)	2 litres 77
Angleterre (Diminution)	2 litres 08
France (Augmentation)	18 litres 12

NOMBRE DE CABARETS EN FRANCE

En 1879	il y en avait		....	355.000
En 1885	—	—	....	395.000
En 1890	—	—	....	436.000
En 1895	—	—	....	440.000
En 1900	—	—	....	463.000
En 1910	—	—	....	477.000

PROPORTION DES CABARETS (1911)

France......	un pour	82	habitants.
Allemagne....	—	246	—
Etats-Unis....	—	360	—
Angleterre....	—	430	—
Norvège.....	—	3.000	—
Suède......	—	5.000	—

— Où avez-vous pris ces chiffres-là?

— D[r] Bertillon... Joseph Reinach...

— Après un soupir, il répéta :

— Oui, l'alcoolisme... Nous connaissons tous, en France, le mal qu'il nous a fait.

Et, voyant le titre du dernier groupe de notes :

— La dépopulation aussi... C'est le signe essentiel de notre affaiblissement... Tout le monde est d'accord là-dessus...

ACCROISSEMENT DE LA POPULATION FRANÇAISE

Premier Empire	5,15 °/₀
Restauration	5,8
Deuxième Empire...........	3,1
1877-1881	4,1
1882-1886	3,3
1891....................	0,67

Il demanda :

— Comment! Vous n'avez pas trouvé de chiffres postérieurs à 1891 ?

— Si — répondit Yvonne. — Je les ai notés là, tenez... Ils sont encore plus alarmants... Les statistiques de 1918 m'ont épouvantée... Il n'y a plus un seul département français où le nombre des décès ne dépasse, et de beaucoup, le nombre des naissances... Dans la Gironde, pour 100 naissances, 240 décès! 251 pour 100 dans l'Isère! 304 pour 100 dans la Corrèze! 309 pour 100 dans le Gers! 335 pour 100 dans le Var!... Et 1919 ne marque pas d'amélioration sensible... 403.502 naissances en 1919, au lieu de 604.811 en 1914... C'est un effondrement national, un véritable suicide...

Elle joignit les mains avec désespoir. Réal acheva la lecture :

EN FRANCE

(Population civile. Départements non envahis.)

1913	excédent des décès	.....	17.366
1914	— —	.....	53.327
1915	— —	.....	267.340
1916	— —	.....	292.655
1917	— —	.....	269.838
1918	— —	.....	389.600

DÉVELOPPEMENT DES VILLES

(Par milliers d'habitants.)

	1800	1850	1890	1900	1910
	—	—	—	—	—
Lille	55	76	201	211	218
Francfort . . .	48	65	180	289	415
Toulouse . . .	50	93	150	150	150
Munich	40	110	349	500	595
Nancy	30	45	87	103	120
Leipzig	30	63	295	456	588
Rouen	87	100	112	116	120
Dresde	60	97	277	396	567

ACCROISSEMENT DE POPULATION

De 1871 à 1912

France	9 °/₀
Allemagne	61
Royaume-Uni	45
Etats-Unis	141

LES FRANÇAIS EN EUROPE

En 1700, leur proportion était de. . .	40 °/₀
En 1789, — — — . . .	27
En 1815, — — — . . .	20
En 1880, — — — . . .	13

Ils demeurèrent longtemps silencieux. Enfin Yvonne prononça douloureusement :

— Il avait donc raison, le Boche de l'autre jour... Mais comment en sommes-nous venus là?

— C'est l'effet de notre paresse, de notre éternelle confiance satisfaite... Nous nous contentons

de discours... Nous sommes pingres, nous sommes chicaniers, et jaloux... Et puis il faut bien tout de même avoir le courage de reconnaître la vérité... Nous sommes vieux...

Elle eut un sursaut de révolte :

— Ne dites pas une chose pareille!

Il se leva et se mit à marcher dans le bureau.

— Que voulez-vous! Les faits sont incontestables... Proclamer que nous sommes le peuple le plus spirituel, le plus chevaleresque, le plus brave et le plus admirable de la terre, cela ne prévaut pas contre l'évidence des chiffres que vous venez de me donner vous-même...

— Nous n'avons pas le droit de rabaisser notre pays!

Il riposta durement :

— Évidemment, ces constatations-là ne sont pas agréables pour l'orgueil des patriotes!

— Je vous en prie, n'en dites pas davantage... Vous me faites l'effet de cracher sur la France!

Elle s'était dressée, face à lui, animée d'une indignation dont s'embellissait encore son visage. La secousse qu'ils venaient d'éprouver tous les deux les avait rendus irritables. Réal, le premier, s'apaisa.

— Vous venez de me dire quelque chose d'assez pénible, mon petit... Mais je vous comprends... C'est très naturel... Et je ne vous en veux pas...

L'exaltation d'Yvonne tomba soudain.

— C'est vrai... Je vous demande pardon... Mais si vous saviez combien je suis nerveuse, depuis hier... Toutes ces effrayantes comparaisons m'obsèdent... Vous savez que j'aime mon pays... Oui, je vous le dis comme cela, assez naïvement... Aussi, aujourd'hui, me voilà bouleversée...

Elle avait sorti son mouchoir et s'essuyait les yeux. Des larmes y étaient venues.

— Croyez-vous donc — dit doucement Réal — que je ne l'aime pas?... Quand je blâme les patriotes vaniteux et têtus, les semeurs de haine, les passionnés visionnaires, je refuse le mode d'amour qu'ils voudraient m'imposer... Mais je ne suis pas pour cela un indifférent... Ce beau pays si riche, si plein de souvenirs, et qui semble décliner, m'inspire une tendresse émue...

— Tout de même — dit-elle d'une voix troublée et comme suppliante — la France ne peut pas mourir...

Affectueusement, il continua :

— Mais non... Qui vous parle de mort?... La France représente encore une force d'influence qui est imposante... D'autres chiffres permettraient de prouver sans peine qu'elle demeure digne d'estime, capable de grands efforts, et qu'elle justifie son prestige... Seulement, la France est parvenue à un âge où il faut se résigner à ne pas se croire toujours apte aux conquêtes... Que voulez-vous... C'est la loi de la

vie... Pourquoi, seul peuple entre tous les peuples, aurions-nous droit à l'inaltérable jeunesse?

Comme on calme un chagrin d'enfant par de belles histoires, il poursuivit :

— La France est une dame aux cheveux poudrés, semblable à ces bourgeoises charmantes qui inspiraient les philosophes du XVIIIe siècle. Elle a eu des succès dont on a parlé partout et des aventures qui la rendent encore prestigieuse. Elle est cultivée. Elle a beaucoup d'esprit. Elle est restée, malgré les années, étourdie, gaie, enthousiaste, pleine d'illusions... Mais elle doit accepter certaines abdications. L'artifice des corsets et des fards, si tentant quand on a son âge, est un pauvre moyen de défense. Il ne fait illusion à personne. Il ne sert qu'à provoquer des déceptions cruelles. Affirmer : « J'ai vingt ans! » alors qu'on en a quarante, c'est risquer les plus douloureux démentis. Elle peut vivre bien longtemps encore, digne et honorée, si elle se résigne à ne pas jalouser les succès des races montantes...

Ces paroles qu'il prononçait doucement, câlinement, rassérénaient un peu la jeune fille. Elle soupira :

— Évidemment. Mais comme c'est triste...

Réal continua :

— Notre devoir est d'avoir pour elle une

déférence tendre... Il faut l'aimer comme des fils aiment leur mère quand ils devinent en elle les mélancolies inavouées qui préludent au vieillissement... Il nous appartient de conserver à son visage encore délicieux la liberté du sourire, de préparer pour elle une maturité sans tragédie, un automne longtemps doré... Oui, voilà notre tâche... Et cela vaut mieux, pour elle comme pour nous, que de l'égarer avec des espérances mensongères, ou bien de lui conseiller des aventures où elle risquerait sa liberté et sa vie...

— Oui, oui — dit-elle. — Je sens que vous avez raison.

Mais, reprise d'anxiété :

— Qu'est-ce que notre pays va devenir?

Il ne répondit pas tout de suite, réfléchit, et :

— C'est évident... Nous ne pouvons pas vivre sans appui...

— Est-ce bien sûr?

Il désigna les feuilles apportées par Yvonne. Ce geste était une réponse.

— Une alliance — soupira Yvonne — c'est presque toujours une duperie...

Réal hocha la tête.

— Evidemment... Si l'on en juge par l'attitude de nos amis d'hier vis-à-vis de nous, en ce moment... Ce ne sont pas les aumônes de New-York ni les cordialités humoristiques de Lloyd George qui peuvent nous illusionner... Nous

avons servi d'instruments pour abattre l'Allemagne rivale... Et maintenant nous servons de sergents de ville et d'huissiers.

— Pourtant — dit-elle — nous ne pouvons plus guère compter que sur ces soutiens-là.

— Compter?... Je crois que l'Angleterre impérialiste est dans une situation qui lui commande de songer d'abord à elle-même... ce qui ne lui coûtera pas, d'ailleurs, un grand effort... Ce vieux pays n'est qu'un comptoir central, exposé aux aléas de toute maison de commerce... Sa production de charbon diminue. Il a été obligé récemment d'en acheter 100,000 tonnes aux Etats-Unis. Les concurrences du Japon et de l'Amérique le menacent, et gravement. Sa dette s'est alourdie. Ses dépenses annuelles ont passé de 5 à 40 milliards... Puis l'Angleterre gouverne un empire fait de peuples contraints. Après avoir proclamé qu'elle guerroyait contre l'Allemagne pour assurer la liberté de la Belgique, voyez comme elle agit vis-à-vis de l'Irlande!... Sur l'Egypte et sur l'Inde passe un frisson d'affranchissement... L'Australie et le Canada se gouvernent déjà sans elle. L'armature craque. Cette fatalité qui frappe les conquérants éclatera quelque jour... Et les Anglais seront réduits à leur île percée de mines épuisées, battue par les mers froides, peuplée d'hommes d'écurie et de filateurs sans coton... L'Anglais est un com-

merçant routinier, dur d'oreille... A travers l'histoire, nous n'avons, lui et nous, que des souvenirs de rivalité... C'est maintenant un ami indifférent... Que sera-t-il pour nous demain?

— L'Amérique, alors?

— Peuple jeune, ardent, en pleine adolescence. Il est chaleureux, il est imaginatif et brutal, comme à cet âge. Il a le goût des aventures. Il augmente ses armements... Ses soucis intérieurs le détournent des nôtres. La question jaune, la question noire, le touchent beaucoup plus que ne le fait la question française... Et c'est bien naturel... Puis il nous méprise un peu...

— Croyez-vous?

— Avec indulgence, bien entendu... Mais les troupes américaines n'ont pas emporté de France un souvenir qui leur inspire de la confiance en nous... Nous avons montré à ces gens nos querelles, notre mesquinerie.

— Notre héroïsme...

— ... et surtout, depuis la paix, notre défaut d'initiative, notre irrémédiable tendance à entraver les réalisations, à nous perdre en paperasserie, à prendre les paroles pour des actes... Ils considéraient la France comme le pays de La Fayette. Nous n'avons été que le pays de M. Lebureau...

— Alors?

— Je ne sais pas... je cherche... Et j'en arrive à me demander...

Il se tut, songeant à sa conversation avec l'ami de Jacobi. Elle insista :

— A vous demander quoi?

— A me demander si les Boers qui se sont réconciliés avec les Anglais après la guerre du Transvaal... si les Russes qui se sont réconciliés avec les Japonais après Moukden... si les Autrichiens qui se sont réconciliés avec les Prussiens après Sadowa... si les Sudistes américains qui se sont réconciliés avec les Nordistes après la bataille de Richmond... si les Bulgares qui se sont réconciliés avec les Turcs après la guerre balkanique... si les Français qui sont devenus les amis des Russes après Malakoff, et des Anglais après Fachoda, n'ont pas montré autant d'exemples d'une grande loi sociale, et si...

— Et si?

Elle avait peur de comprendre.

— S'il ne serait pas plus digne... de nous réconcilier avec nos ennemis, que de sourire servilement aux amis dédaigneux qui ne nous aident plus que de leurs condoléances...

Yvonne eut un sursaut.

— Nous, Français, nous réconcilier avec les Boches, après ce qu'ils nous ont fait?

Il était aussi troublé qu'elle. Mais cette idée avait surgi. Maintenant, il la sentait là. Il avait

beau s'en défendre, elle vivait, elle se développait en lui. Il fit effort pour demeurer lucide. Cette répugnance qu'il éprouvait, n'était-ce pas là un signe de la passion patriotique exaspérée? Faut-il n'obéir qu'à des préférences? Sont-ce nos seuls élans et nos seuls instincts qui doivent nous gouverner, dans la vie sociale? Et l'éducation n'a-t-elle pas pour objet de les discipliner selon la raison?

— Evidemment, nous réconcilier... Ce serait l'intérêt des Allemands autant que le nôtre... Eux-mêmes le sentent bien, malgré leurs criailleries... Ils sentent bien que, grâce à nos forces de clairvoyance et d'invention, ils gagneraient ce qui leur manque. Ils sentent bien qu'en s'élevant malgré nous, contre nous, ils recommenceront à se faire haïr, à compromettre la paix du monde...

Tout à coup, il fut saisi par une exaspération semblable à celle dont Yvonne frémissait encore.

— Non! C'est impossible...

Mais devant lui s'étalait encore la documentation accablante. Il la regardait douloureusement. Yvonne surprit ce regard. Elle se leva, prit les feuilles, et demanda :

— Vous ne vous en servirez pas, je pense?

Comme il secouait la tête, elle se mit à déchirer les pages, soigneusement, en morceaux

menus, comme pour nier, pour cacher, pour abolir ce signe de la décadence nationale.

Réal, en silence, la regarda faire.

« Hélas!... Cela aussi, c'est bien français », pensa-t-il.

XXVI

LETTRE DE GENÈVE

> Dire au Français que son devoir est de préférer passionnément la France; à l'Allemand que son devoir est de préférer passionnément l'Allemagne; à l'Anglais, l'Angleterre; à l'Italien, l'Italie; c'est créer chez tous les peuples un parti pris d'aveuglement, d'infatuation, d'injustice et de violence. Quiconque se préfère délibérément aux autres ne reconnaît aux autres qu'un droit inférieur; et c'est le principe de tous les attentats, de toutes les iniquités. C'est la formule et la doctrine de la barbarie nationaliste.
>
> Jean Jaurès.

MADEMOISELLE YVONNE VIDAL

25, *rue Marcadet, Paris.*

Me voici Genevois depuis hier, ma chère petite collaboratrice-amie !

Voyage excellent, parfait accueil de ma sœur

et de ce brave Buchmann, son Zurichois de mari.

Dans trois jours, je commence ici ma tournée de conférences. (Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front!) Puis départ pour Lausanne, Fribourg, Berne, Bâle, Winterthur, Saint-Gall, Lucerne. J'ai relu, dans le train, les textes que nous avons préparés ensemble. Je crois que cela plaira, surtout la causerie sur l'*Esprit français*, celle sur *L'Ame des petites Parisiennes* et celle sur la *Jeunesse d'Anatole France*.

Je vois ici une foule de gens. Ma sœur m'exhibe. Et les excellents Genevois n'ont pas encore eu vent du discrédit que Paris commence à m'infliger.

Pourtant, parmi ce monde, je suis seul. Ce ne sont ni les après-midi, ni les soirées que je regrette...

Ecrivez-moi aux adresses que je vous ai données, voulez-vous? Si vous le permettez, je vous écrirai moi-même, souvent, beaucoup. Au lieu de rapporter des notes en tas, je vous les enverrai. Si elles ne vous intéressent que peu, et même si elles vous causent quelque trouble encore, au sujet des questions si graves dont nous avons parlé durant ces derniers jours, excusez-m'en. Rester ainsi en communication avec vous, c'est mon seul moyen de n'être pas tout à fait exilé de ce qui m'est le plus cher, je veux dire de nos

causeries où vous êtes si joliment vous-même. Votre souvenir m'a tenu compagnie pendant mon voyage et ne me quitte pas dans ce beau pays qui rend la vie si légère.

Vous aimeriez la douceur de cet air, les teintes que prend le Salève au soleil couchant quand il se reflète sur le lac où glisse une barque à voiles pointues.

Ce que je vous dis là, est un peu carte postale. Mais ce que les cartes postales ne traduisent pas, c'est la qualité de cette lumière pure, de cet air dont la légèreté donne une impression d'eau de source. Tout est blond et bleu. La variété des bleus m'émerveille. Il y en a d'un peu lilas, que trace l'ombre des arbres sur le quai du Mont-Blanc; il y en a qui sont couleur de lapis au zénith, et de turquoise vers l'horizon; il y en a de glauques parmi les vagues du lac; il y en a de diamantés qui semblent remuer des saphirs et des aigues-marines, dans les remous que forment les bateaux, dans les pentes que creuse le courant du Rhône contre l'arche des ponts; il y a un bleu unique, à la fois lumineux et reposant, dans cette immense surface du lac où passe avec solennité l'ombre des nuages, et que des mouettes effleurent du bout de l'aile. Ce pays est un décor, un décor fait pour du bonheur. On voudrait échanger tendrement les impressions de sérénité char-

mante dont on s'y sent pénétré. On voudrait regarder à deux toutes ces couleurs heureuses. On voudrait... Mais on veut toujours l'impossible.

Je suis installé chez ma sœur. Elle ressemble un peu à Mme Varavère, mais comme l'épreuve en couleurs d'une estampe peut ressembler à une épreuve en noir. Quant à Buchmann, c'est un homme trapu, à cheveux roux et ras. Vous pensez : « Quelle tête de Boche ! » Eh bien oui, je vous l'accorde. Mais un brave cœur, et qui m'a accueilli avec l'hospitalité la plus touchante.

Professeur à l'Université, il fréquente des collègues, et les reçoit, quelle que soit leur nationalité. Comme ma venue était incertaine jusqu'au dernier moment, il n'a pas pu remettre un engagement préalable, et je me suis trouvé chez lui, à dîner, hier soir, en présence d'un Allemand !... Oui, tremblez !... un professeur de Philologie à l'Université d'Iéna...

Eh bien, réjouissez-vous ! C'est le plus sale bonhomme que j'aie rencontré depuis longtemps ! Ah ! ce salut quand on nous a présentés ! Cette façon de joindre militairement les talons, de tendre les bras le long du corps, de pencher la tête d'un coup brusque !

Ce long gaillard à crâne rasé et à lunettes d'or (naturellement !) est le type du fâcheux pangermaniste.

Ma pauvre sœur, quand il a commencé à formuler sa doctrine, était cruellement ennuyée. Elle s'imaginait que j'allais entrer en fureur. Je me suis contenté de faire parler le personnage.

Etrange état d'esprit que le sien! Voilà quelqu'un d'intelligent, sans conteste. C'est un esprit scientifique. Ses ouvrages sont appréciés dans les milieux européens où l'on s'occupe de ces questions spéciales.

Eh bien, vous n'imaginez pas les propos qu'il m'a tenus! Jamais je n'ai eu plus vivement l'impression de l'orgueil têtu, de la vanité pédante.

Il m'a fait de longs discours pour me démontrer que la France était pleine d'anciens Allemands dégénérés, alanguis chez nous par l'effet du ciel trop clément. Il m'a exposé aussi, avec un grand appareil scientifique, que les invasions avaient pour effet d'améliorer les peuples et, sur un ton à la fois rogue et protecteur, il m'a dit tout le bien que nous pouvions attendre de la bienfaisance allemande.

Ah! si vous aviez vu la figure de ma sœur... Et ce pauvre Suisse de Buchmann, qui ne savait plus où se fourrer...

Moi, je ne bronchais pas. Je me suis contenté de remarquer — tranquille comme s'il se fût agi d'une discussion sur l'histoire ancienne — que la Russie paraissait beaucoup plus troublée

que la France, et qu'il y aurait là, pour l'organisation allemande, la culture allemande, un beaucoup plus vaste champ d'opération.

— Soyez tranquille! — m'a-t-il dit.

Je vous avoue que cela m'a fait un peu froid dans le dos... Il est certain que, pendant que nous prenons des mines dégoûtées à l'idée d'entrer en liaison avec Lénine, les Allemands préparent leur pacotille, et que, de réchauds en locomotives, de lampes de poche en réseaux d'éclairage, ils vont faire là-bas, opiniâtrement, leur petit bonhomme de chemin... Et ma foi, quand leurs mines s'alimenteront grâce à ces gisements, quand leur force galvanisera cette masse, ils formeront une puissance à laquelle il ne sera pas facile de résister...

Pour conclure, Herr Professor Doktor Otto Wyttembach s'est mis à parler de son pays en des termes qui vous auraient fait bondir. C'était toute l'Allemagne autoritaire, militaire, impérialiste, agressive, qui s'exprimait par sa voix. Il ne nous regardait même plus. Par delà nous mêmes, par-delà les frontières, monsieur le Professeur Docteur voyait déjà régner l'Allemagne ressuscitée! L'Allemagne au-dessus de tout! L'Allemagne forte, vertueuse, inventive, organisatrice, commerçante, artiste, la Grande Allemagne!

Il a même eu la condescendance de m'in-

diquer les étapes de sa prospérité. Prophète infatigable, il a eu la bonté de m'annoncer les guerres futures : une de l'Angleterre et de l'Amérique contre le Japon, avec l'Oural pour champ de bataille. Une fois de plus la France fournirait les hommes! L'Allemagne, elle, serait affectée aux services de l'arrière. — Après quoi, guerre de l'Allemagne contre la France, afin de réparer les humiliations du traité de Versailles. Résultats : la France privée de ses colonies, l'Autriche incorporée à l'Allemagne, la Russie colonisée par des travailleurs allemands, et l'Europe enfin fédérée. — Troisième guerre : l'Angleterre contre les Etats-Unis, pour la conquête de l'Amérique du Sud. Suprématie maritime de l'Amérique, suprématie terrestre de l'Allemagne, soulagement universel, apothéose, rideau!...

Il y avait quelque chose à la fois de bouffon et de tragique dans cette ambition démesurée. Mais de plus tragique encore que de bouffon. Des monstres comme celui-là trouvent toujours des crédulités prêtes, des instincts d'égoïsme, de vanité, de cupidité, de fanatisme, disposés à se réveiller. La foule a coutume d'écouter, bouche bée, les énergumènes.

Par bonheur, les gaillards de cette trempe viennent de causer dans leur pays un tel effondrement qu'on commence à savoir ce que

valent leurs belles doctrines! Les Allemands raisonnables ne sauraient en demeurer dupes, et ce peuple, qui a eu la force d'âme de se révolter en pleine guerre, ne saurait être d'humeur à fournir indéfiniment de nouveaux pions pour le jeu vorace de tels enragés!

J'ai vu aussi un autre Allemand, chez ce bon Buchmann. Je vous en parlerai la prochaine fois.

Excusez cette longue lettre. C'est que cela me donnait l'illusion de causer avec vous. Ah! que j'aurais aimé connaître ici vos impressions devant ce spectacle et ces gens!

Je suis vôtre, très fidèlement.

J. R.

XXVII

L'INNOCENCE FRANÇAISE

> Si c'est être pessimiste, défaitiste, mauvais patriote que de dire la vérité, bravons l'outrage et faisons notre devoir.
>
> Gabriel Séailles.

MADEMOISELLE YVONNE VIDAL
25, rue Marcadet, Paris

. . . .

La ligne de points que voilà représente les choses que j'ai eu envie de vous écrire ce matin, après une promenade parfaite au bord du lac, — imparfaite, pourtant, de l'avoir été sans vous... Mais ces choses, comment vous les aurais-je écrites, puisque je n'aurais jamais eu même assez de confiance en moi pour vous les dire? Allons, au travail, au travail! Le travail est le grand consolateur des cœurs nostalgiques...

Je dois vous rapporter un entretien que j'ai eu hier avec ma sœur et mon beau-frère.

Nous parlions de Herr Professor Doktor Wyttembach. Je leur disais combien les idées que nourrit cet estimable Prussien me paraissaient gothiques, au sens étymologique du mot. Et je cherchais les motifs de l'hostilité que ses pareils éprouvent à l'égard de la France.

En France, nous raisonnons ainsi : l'Allemagne nous hait; nous ne sommes en aucune façon haïssables; donc la haine allemande est monstrueuse.

Alors le bon Buchmann m'a rappelé certains faits qui, chez nous, sont un peu sortis des mémoires, car nous avons une tendance, bien humaine, à nous pardonner assez vite les torts que nous causons aux gens.

Reconnaissons-le. Nous n'avons guère favorisé le développement de notre voisine. Tandis qu'une loi de l'histoire, impérieuse comme une loi physique, poussait les éléments de ce peuple à se confédérer, nous, Français, nous n'avions qu'un dessein : diviser pour affaiblir. Pendant cinquante ans, Louis XIV a tenté de domestiquer l'Allemagne. Turenne, selon ses propres paroles, a « ruiné et mangé » le Palatinat. Napoléon, après avoir saccagé, ravagé, épuisé le pays, après l'avoir soumis à d'exorbitantes contributions, lui imposa une alliance humiliante et le transforma

en une réserve de soldats asservis à leur vainqueur. Il est bien naturel que l'âme allemande, sous un régime si propice à la fermentation des rancœurs, n'ait pas été unanime à trouver la France fraternelle... Nous ne jugeons que de notre point de vue. Nous ne mesurons pas assez, chez nous, combien, en 1871, les cinq milliards, l'occupation, l'annexion de l'Alsace-Lorraine, avaient un caractère de revanche.

A partir de ce moment, l'Allemagne commença à nous faire des avances. Elle jugeait que l'équilibre était rétabli. Mais elle ne rencontra jamais qu'une France boudeuse, revêche, où un parti criard s'appliquait à maintenir et à envenimer les malentendus.

Nos voisins, de jour en jour plus forts et plus prospères, finirent par juger sans bonne grâce cette malveillance obstinée. Leurs journaux ripostèrent à la malignité des nôtres. Dans les deux pays, les agités et les mécontents se firent entendre et dominèrent de leurs querelles l'opinion générale. Ainsi se prépara la grande guerre.

Et puis le Traité de Versailles. Ah! ce traité qui prive l'Allemagne des deux tiers de son zinc; qui l'oblige, faute de charbon, à fermer des usines; qui lui ravit ses colonies; ses droits dans les partages africains; ses comptoirs en Chine; s'empare de la plupart de ses locomotives

et de ses wagons; ce traité qui lui prend sa flotte et ses câbles sous-marins, ce traité qui étrangle son commerce extérieur, bref ce traité qui la condamne à la banqueroute, en exigeant d'elle une indemnité qu'en état de pleine prospérité elle aurait peine à payer, qui la condamne à la mort lente par consomption ou à la mort violente par anarchie, ce traité qui fixe les détails de cette torture économique après une guerre faite au nom de l'Humanité, de la Justice, de l'Egalité, des Droits nationaux, ce traité-là, chaque Allemand le médite. Et il en tire des conclusions faciles à imaginer.

Point de vue français : « C'est bien fait. Tant pis pour eux! » Mais point de vue allemand?...

La haine dont nous nous plaignons, qu'avons-nous donc fait pour l'apaiser?

Au moment de l'armistice, l'Allemagne avait un désir sincère de réparations. Cette jeune République jugeait sévèrement les fautes commises par les armées impériales. Elle ne niait pas les responsabilités, elle parlait avec respect, avec regret, des dévastations du Nord.

La France a accueilli cette contrition par la défiance, par la rancune, par la rigueur. Elle est passée perpétuellement de la menace à la reculade, des querelles aux promesses, de la conciliation aux représailles. Tantôt elle ranimait les pauvres espoirs de l'Allemagne, tantôt elle se

dressait le blâme aux lèvres et le fouet au poing. L'instabilité de cette attitude découragea les bonnes volontés.

Ces bonnes volontés, d'ailleurs, à aucun moment la Presse française n'en informa ses lecteurs. Toute de miel pour les nationalités batailleuses et soudaines, nées d'un partage européen improvisé du fond d'un bureau diplomatique, elle ne parla jamais des efforts faits même à Berlin pour dissiper les malentendus et pour mettre à jour la vérité, jusque dans les cas où cette vérité était défavorable à l'Allemagne. Ni les écrivains de la *Gazette de Voss*, ni ceux des *Sozialistische Monatshefte*, n'eurent un appui en France, bien qu'ils fussent représentatifs d'une part importante de l'opinion allemande. Ce peuple docile, mais réfléchi, fut abandonné aux calomnies, aux perfidies, et jamais on ne lui fournit l'occasion d'une explication franche. On ne pensait qu'à taper dessus, à lui envoyer des missions militaires, et des nègres garde-chiourmes.

Si bien que chacun s'est découragé, s'est aigri, et que même les socialistes ont fini par croire ce que les pangermanistes leur répétaient inlassablement, à savoir que la France avait lâché sur l'Allemagne la peste noire, qu'elle ne songeait qu'à l'humilier, à l'avilir et à la mutiler.

Alors ma sœur s'est mêlée à notre conversation. Et je vous confesse que ce qu'elle m'a dit n'a pas été sans m'émouvoir.

Elle m'a parlé des enfants viennois et des enfants allemands avec des précisions tragiques. Les peuples alliés approuvent en effet, aujourd'hui encore, que des millions d'enfants soient affamés ou deviennent des tuberculeux incurables, des estropiés, en punition d'une faute commise avant leur naissance!

Quels peuvent être, désormais, les sentiments d'une mère allemande ou autrichienne, et de ceux qui ont sous les yeux, constamment, ces lamentables petites victimes? Ne serait-il pas temps, pour empêcher cette inimitié de devenir irréparable, que les femmes, dans les pays alliés, fissent entendre un cri de solidarité maternelle?

Cet entretien contenait, m'a-t-il semblé, quelques enseignements. La haine à l'égard de l'Allemagne est devenue, en France, une religion, qui se pratique sans contrôle et sans examen, comme il sied à une religion. Cette haine est fondée sur le principe de réciprocité. Cela nous suffit. Mais ne conviendrait-il pas de nous demander : « Pourquoi nous hait-on? » et d'atténuer ces motifs de haine?

Ces deux Etats paralysés, dont les journaux s'outragent, me font songer à deux voitures

accrochées dont les cochers s'injurient, au lieu de dégager les moyeux. Cela finira par provoquer un rassemblement, — un rassemblement sur la frontière !

Affectueux souvenirs.

J. R.

XXVIII

HIER ET AUJOURD'HUI

> Tout cela, ils avaient le droit de le faire. Si, dans la concurrence entre les nations, ils ont été les plus laborieux, les plus énergiques, les plus habiles, tant mieux pour eux, tant pis pour nous.
>
> Ernest Lavisse.

MADEMOISELLE YVONNE VIDAL

25, *rue Marcadet, Paris.*

Je vous ai annoncé, dans mon avant-dernière lettre, la présence chez Buchmann d'un autre personnage digne d'intérêt.

C'est un professeur aussi. Il enseigne l'économie politique à Berlin. Il a du bon sens. Il est courtois. Il offre, même en sa rondeur, une sorte de raffinement.

Certains de ses propos ressemblaient, je le

confesse, à ceux de Herr Professor Doktor Wyttembach. Quand il comprit que je m'intéressais, sans hostilité, au développement de l'Allemagne depuis vingt-cinq ans, il n'a pas caché sa satisfaction d'appartenir à une nation qui fût si prospère. Avec une mémoire impitoyable, il m'a écrasé de chiffres en insistant, comme ils savent insister là-bas, pour me faire écrire les renseignements sur mon carnet.

C'est l'Allemagne traitant deux millions de tonnes de betteraves à sucre en 1871, et en traitant quinze millions de tonnes en 1913, tout en augmentant le rendement de 100 °/₀ grâce au perfectionnement de l'outillage. C'est l'Allemagne, doublant en cinq ans ses exportations de soies travaillées et sa fabrication cotonnière. C'est l'Allemagne construisant cinq fois plus de navires en 1906 qu'en 1900 — et tout à l'avenant...

Quels bonds! J'en étais abasourdi. J'avais bien eu l'impression de cet essor formidable. Souvent j'avais pensé : « Comme ils sont forts », suivant la phrase consacrée. Mais de telles précisions...

Il m'a raconté, non sans humour, des « plaisanteries économiques », si je puis dire. A savoir, par exemple, que, d'après les dernières statistiques d'avant-guerre, un tiers de la production imprimée circulant en Angleterre, calendriers et

Christmas cards, était d'origine allemande ; que l'Allemagne avait fait pénétrer, même à Londres et à Manchester, ses toiles de chanvre et de lin et ses cotonnades ; qu'elle vendait plus à l'Australie que l'Angleterre elle-même ; que les filateurs de Saxe offraient avec succès aux Indous une contrefaçon de leurs propres cachemires.

Dès le lendemain matin, il m'a apporté des tableaux synoptiques qu'il avait tracés pour moi.

Il ne s'était pas aperçu que, tandis que je le questionnais, je pensais : « Voilà d'où elle est sortie, cette vague immense de fumée industrielle, issue de cheminées sans nombre parmi des bruits de marteaux, noircissant tout ce qu'il y a au monde de frais et de pur, les tendres feuillages, les statues de marbre... C'est leur ivresse de produire, qui a tout sali... C'est à cause d'eux, à cause de ce progrès débordant que leurs voisins sont devenus âpres à leur tour, qu'on s'est jalousés, qu'on s'est armés, que le monde est tombé dans l'abjection où le voici... Ils ont étendu sur les nations les signes tentaculaires de leur force... Et chacun a dû se débattre pour ne pas étouffer... » Il ne se doutait pas que je revoyais les lamentables feuilles que vous m'avez apportées un jour, et que je comparais, hélas !...

Ses tableaux, les voici :

PRODUCTION ALLEMANDE

(*en milliers de tonnes*)

	FONTE	HOUILLE
	—	—
1871	1 500	29.000
1880	2.700	42.000
1895	5.400	79.000
1907	12.000	143.000
1912	17.000	171.000

PROGRÈS DES EXPORTATIONS ALLEMANDES

1894.	3	milliards
1898.	4	—
1906.	6	—
1907.	7	—
1913.	13	—

COMMERCE EXTÉRIEUR

1895.	7	milliards	de marks
1907.	15	—	—
1910.	16	—	—
1911.	18	—	—
1913.	21	—	—

EXPORTATIONS ALLEMANDES

(*en millions*)

	1895	1907	1913
	—	—	—
En Angleterre. . . .	678	1.060	12.333
En Autriche.	436	717	1.104
En Hollande.	245	452	693

	1895	1907	1913
	—	—	—
En Belgique.	159	393	551
En France.	203	449	789
En Suède	77	187	229
En Russie	221	501	880
En Italie.	83	311	393
En Turquie	39	81	98
En Grèce	4	11	24
En Égypte.	6	39	43
En Argentine	36	179	265
A Cuba	3	24	34

Enfin, comme je lui avais parlé de la France, par rapport à l'Allemagne, il a eu la gracieuseté — et il croyait sincèrement qu'il me ferait grand plaisir! — de me communiquer ces feuilles, établies d'après les derniers chiffres d'avant-guerre :

Voies fluviales navigables
(*en kilomètres*)

	France	Allemagne
	—	—
1880	10.940	12.441
1913	11.316	24.519

Marchandises transportées par voie d'eau
(*en milliards de tonnes kilométriques*)

	France	Allemagne
	—	—
1875.	2	3
1913.	6	29

MARCHANDISES TRANSPORTÉES PAR VOIE FERRÉE
(en milliards de tonnes kilométriques)

	FRANCE	ALLEMAGNE
1875	8	10
1913	26	67

Quand il m'a remis ces textes, je l'ai remercié poliment, certes. Mais je n'ai pas pu retenir un cri du cœur, sous la forme de cette simple interrogation :

— Eh bien... Et maintenant ?

Il n'a pas été froissé du tout. C'était un mot de vainqueur : ces gens-là aiment la force. Mais il m'a répondu tristement :

— Oh ! maintenant... L'Allemagne est en bas pour dix années au moins... C'est notre punition. Nos succès nous avaient rendus mégalomanes. Nous projetions des folies dignes de Xerxès, comme par exemple de creuser au bas Rhin un nouveau lit pour que son embouchure devînt allemande! Nous sommes devenus victimes de notre réussite. Alors le malheur est arrivé. Il n'y a pas de gloire éternelle.

Son langage m'a surpris. Je ne m'attendais pas à cette résignation. Quelle rage nous éprouverions, en France, dans une situation analogue !

Là-dessus il a prononcé un mot qui vous aurait fait bondir. Il a — tenez-vous bien! — dit tranquillement :

— Mais nous n'avons pas été vaincus.

Et il s'est expliqué :

— Ce qui a été vaincu, c'est l'espérance qu'avait l'entourage impérial de dominer durement le monde. Le peuple allemand, si malheureux qu'il soit, n'a pas été écrasé. On n'écrase pas un pays de soixante-six millions d'habitants... Il a été blessé par la guerre. L'armistice a marqué le commencement de sa convalescence. C'est pour cela que nous avons élevé des arcs de triomphe au retour de nos soldats, et non pas parce nous sommes militaristes, croyez-le bien...

J'avais peine à le croire, et, poliment, je ne le lui ai pas caché.

Il m'a répondu qu'un petit parti d'agitateurs était responsable de tout le mal qu'a fait l'Allemagne et tout le mal qu'on en pense.

— Hélas ! — m'a-t-il dit — nous avons nos pangermanistes comme vous avez vos nationalistes, comme les Italiens ont leurs irrédentistes, comme les Russes avaient leurs panslavistes, comme les Anglais et les Américains ont leurs impérialistes. Dans chaque pays, ce sont ces gens-là qui crient. Aussi, à l'étranger, on croit qu'ils représentent l'opinion.

Je l'ai interrompu :

— Qu'ils représentent ou non l'opinion, ils ont eu, pourtant, une certaine part dans la dif-

fusion de l'esprit de guerre en Allemagne, et dans l'embrasement de toute l'Europe!

Sans saisir la nuance, il m'a répondu sérieusement :

— Non. Tous les peuples d'Europe étaient devenus trop riches et, partant, trop ambitieux, trop armés, et, partant, voués à la guerre. Ils l'ont attrapée, comme on attrape une maladie. Le peuple allemand ne voulait pas la guerre. Il n'était tout de même pas si bête! Tout lui réussissait. Et ce qu'il voulait, il l'obtenait, par la force des choses, puisque le monde entier travaillait pour lui et ne pouvait plus s'en passer. La preuve que nous n'étions pas belliqueux, c'est la rapidité avec laquelle tout le pays a été gagné à l'idée de la révolution, instantanément. On racontait que nous tenions tellement à notre Empereur, et qu'il nous aurait conduits au bout du monde. Eh bien, voyez comme il a été jeté à terre! Voyez comme elle s'est disloquée, cette armée qu'on nous disait si nécessaire à la défense de notre commerce, et qui n'a servi qu'à le ruiner! Et maintenant l'Allemagne ne pense plus qu'à une chose : se remettre au travail. Mais il faut qu'on l'y aide, car elle est bien malade!

Je lui ai demandé alors quelle certitude nous pouvions avoir sur cet état d'esprit. Il s'est écrié :

— Mais vous avez donc oublié ce qu'a été chez nous la révolution! Les officiers dégradés, humiliés par leurs propres soldats; cent mille personnes, à Munich, chassant du palais royal le gouvernement responsable; un soulèvement du peuple entier contre la guerre à laquelle on l'avait condamné... Quel pays, dans le monde, en a fait autant, je vous prie? Recommencer la guerre? Mais avec quel argent, avec quels hommes?

Cette idée de l'inutilité pratique des combats modernes le hantait. Esprit précis, homme de chiffres, il y revenait sans cesse :

— Ah! que n'avons-nous imité la Hollande et la Suisse, ces petits pays si prospères et qui ne s'encombrent pas de canons!... On agite, chez vous, comme un épouvantail, notre désir de revanche. Croyez-vous donc que nous souhaitons le retour d'une épreuve qui a fait passer notre circulation de papier-monnaie de 5 milliards à 75 milliards et quasi ruiné notre équilibre, puisque nos recettes de 1919 étaient de 7 milliards contre des dépenses de 75 milliards? Tels sont les effets de la guerre... Pour nous comme pour vous, d'ailleurs... L'Allemagne sait compter... Allez! la guerre récente et ses conséquences ont fait plus contre l'idée de guerre, dans les esprits raisonnables, que cent brochures pacifistes. Nos maudits journaux panger-

manistes cherchent à nous rendre encore colères en racontant que les Français rêvent d'annexions. Chez nous, c'est un goût qui est passé. Il nous a causé trop de déboires. L'incorporation du Schleswig-Holstein et de l'Alsace n'a pas rendu un seul citoyen allemand plus riche d'un pfennig. Et les ambitions, qu'une caste batailleuse a représentées comme notre idéal national, ont fait trop de mal aux Allemands pour que ceux-ci ne réfléchissent pas aujourd'hui...

Nous avons parlé ensuite des rapports entre la France et l'Allemagne. Cette question l'a rendu mélancolique.

— Après l'armistice — m'a-t-il dit — l'Allemagne a cru qu'elle allait s'éveiller du honteux cauchemar, respirer, revivre. Et elle a senti qu'elle ne le pourrait que par la France. Aujourd'hui encore, elle le sent bien... Les Français nous avaient battus. Nous ne leur en voulions pas. C'était tant pis pour nous. Nous pensions qu'ils allaient aider notre gouvernement à rétablir l'ordre. Nos délégués ouvriers ont dit officiellement à la Haute Commission internationale combien l'occupation de Francfort et de Darmstadt avait produit bonne impression. Ils ont demandé, exprimant par là le vœu public, que des mesures fussent prises pour procéder au désarmement de l'Allemagne, seul moyen d'éviter le retour du parti de réaction. Mais, au lieu

de cela, qu'avez-vous fait? Vous continuez, malgré les conseils de l'Amérique, à maintenir un état de choses qui nous condamne à mort sans vous aider à renaître. Vous suivez maintenant une politique d'encerclement qui est une menace pour nous, et un danger pour vous, par réciprocité... Mieux encore. Au lieu de soutenir notre pauvre parti socialiste si défaillant, si novice, vous vous en êtes méfiés. Ces révolutionnaires, vous avez trouvé sans doute qu'ils sentaient encore le roussi. Les réactionnaires ont profité de cette erreur.

Puis son ton est devenu presque attendri :

— Ah ! si vous vous intéressiez davantage à notre peuple ! Si vous écoutiez ceux qui expriment son désir sincère de paix et son besoin de travailler, quel pas serait fait vers la paix du monde! Au lieu de cela, songeant aux armements que vous avez tolérés chez nous, afin de nous dresser comme une barrière entre le bolchevisme et la France, vous ne parlez que de la nécessité de maintenir les vôtres pour nous inspirer la peur. Notre budget de guerre est de un milliard, le vôtre est de huit milliards ! Ces deux chiffres n'expliquent-ils pas l'alarme de nos nationalistes ? Alors plus vous chercherez à nous intimider, plus nous chercherons à vous affaiblir. Et puis un moment viendra où les forces s'équilibreront. Et l'on verra

recommencer l'absurde entraînement réciproque, aboutissant au conflit fatal. Pourquoi n'essayez-vous pas, au lieu de nous inspirer la peur de la guerre, de nous inspirer confiance dans la paix ? Allez ! Vous auriez de la surprise, le jour où seraient attachés solidement les becs des pangermanistes, à entendre quel grand murmure de reconnaissance — mais oui, de reconnaissance ! — s'élèverait de toute l'Allemagne laborieuse.

Tels sont les propos que m'a tenus ce professeur qui est — m'a assuré Buchmann — tout à fait incapable de feindre. Cette conversation m'a causé une impression bizarre. Je ne pouvais m'empêcher de penser que cet homme avait été mobilisé, sans doute, qu'il avait combattu peut-être en une région où je me suis trouvé moi-même. Voilà donc les adversaires qui combattaient en face de nous, de l'autre côté des tranchées? Il y avait donc des hommes comme cela parmi ces « barbares », ces « Huns », « ces égorgeurs », ces « incendiaires », ces « voleurs », et ces prétendus coupeurs de mains d'enfants?

Et puis je me suis mis à méditer sur cette force allemande momentanément paralysée. Elle renaîtra. Grâce à qui ? Contre qui ?

Aussi le désir m'est venu de profiter de mon voyage ici pour pousser jusqu'en Allemagne

afin de voir par moi-même ce qu'on nous peint, en France, sous de si repoussantes couleurs. Un ami suisse ma mis en rapport avec des comités de conférence. On m'a fait des propositions que j'ai acceptées. Cela retardera la date de mon retour.

Au revoir, ma chère petite collaboratrice-amie. Ne vous imaginez pas que je reviendrai de là-bas avec des bas verts, une pipe de porcelaine et une plume derrière mon chapeau. Du moins, je pourrai dire des choses contrôlées, et sans prendre d'autre inspiration que mon désir d'exactitude. Vous voyez par là que j'ai tout à fait renoncé au métier de journaliste.

J. R.

XXIX

OU ILS EN SONT

> L'esprit militaire, c'est la paix qui le forme et c'est la guerre qui le défait.
>
> TROCHU.

MADEMOISELLE YVONNE VIDAL

25, *rue Marcadet*, *Paris*.

Hier, j'ai eu la chance de rencontrer un Belge qui vient de séjourner en Allemagne durant quatre mois. Je lui ai demandé son impression sur l'état actuel du pays. Voici quelques notes que j'ai recueillies. Dans huit jours, je pourrai vérifier moi-même sur place l'exactitude de ses conclusions.

L'Allemagne actuelle, m'a-t-il dit, peut se décomposer en quatre groupes.

D'abord le groupe des gens d'affaires, des industriels, des enrichis. Ceux-là ne seraient pas fâchés d'une politique qui justifierait des commandes d'armes et de fournitures militaires, ou qui permettrait du moins de grosses tractations internationales. Ils rôdent autour des missions alliées. Et comme ils parlent sans cesse de rétablir l'ordre, de discipliner les indociles, il faut reconnaître que les officiers de carrière qui composent ces missions ont pour eux une sympathie secrète.

Ensuite le groupe des déchus.

Ce parti conservateur est composé des anciens nobles et des anciens officiers attachés aux traditions de l'empire défunt. Quelques-uns se sont retirés à la campagne, dans leurs domaines, et mènent là une existence hargneuse et repliée. D'autres, pincés dans une jaquette qui montre, comme faisait jadis l'uniforme, la raideur de leur corps dur et maigre, fréquentent les salons, cancanent, critiquent, disent leurs regrets et leurs espérances et ricanent des démocrates au pouvoir. Ils dénoncent l'impéritie du gouvernement, parlent du bolchevisme menaçant en termes apocalyptiques, échangent des plans de relèvement social, puis, baissant la voix, conspirent. L'âme des demi-solde est en eux. Et comme ils évoquent ce qu'était la patrie, comme

ils vantent sa grandeur d'hier, les bienfaits de l'ancien régime, les facilités qu'il offrait pour le développement des lettres et des sciences, ils n'ont pas eu de peine à rallier à leur cause des intellectuels, des savants, des artistes, des étudiants. Union précaire, certes. Un commentateur d'Homère et un officier de cavalerie ne sont pas faits pour s'entendre, à moins d'un sentiment commun. Mais ce sentiment, il existe. C'est l'humiliation. C'est la douleur d'être des déchus. Ils songent à cela, frémissants, les ongles rentrés dans les paumes. Et sans cesse leur aigle impérial dont le vol avait monté si haut leur apparaît comme un rapace humilié, abattu, cloué sur une porte de grange.

Troisième groupe, celui des agités. Ouvriers chômeurs, bavards de réunions électorales, prisonniers revenus de Russie, demi-fous qui n'ont pu supporter sans être déséquilibrés ni la grandeur du choc moral causé par la guerre, ni les difficultés de toutes sortes où un citoyen allemand se débat, ni la déchéance physique issue d'une famine prolongée. Parmi toutes les classes sociales, ils sévissent ; dans les salles publiques, les brasseries, et même dans la rue, ils font de grands gestes, jettent de grands cris, troublent l'ordre, s'affolent à la moindre excitation, prennent parti violemment, flambent d'enthousiasme

pour un homme que, le lendemain, ils déclarent inepte, propagent des nouvelles invraisemblables dont ils affirment l'exactitude, sont dupes de leur propre exaltation, courent chez des charlatans pour se faire dire la bonne aventure, profitent de l'ébahissement des badauds pour les dépouiller, pillent les étalages et les vestiaires, s'insurgent contre les règlements, huent les agents de police, poussent les ouvriers à se mettre en grève, bousculent les passants, braillent, acclament, insultent, sans conviction, sans raison, pour le plaisir de troubler l'ordre des rues, pour le seul orgueil de se dire : « Nous avons été pendant cinquante ans des esclaves du capital, voici l'heure de la délivrance ! A bas la propriété ! A bas le travail ! A bas la morale ! A bas l'autorité ! A bas la discipline ! A bas la loi ! Vive la vie ! Vive le plaisir ! »

Et puis il y a l'ensemble des petits bourgeois, des petits boutiquiers, des paysans, des ouvriers industriels, c'est-à-dire l'immense majorité de la nation.

Le peuple allemand, lui, ne conspire pas sournoisement et ne témoigne aucune violence. Nourri de navets, de tartines au saindoux, de harengs saurs et de bouillies grisâtres, abreuvé de tisane sans sucre, vêtu d'habits élimés, doué de linge en papier faute de toile,

et de chaussures en bois faute de cuir, le peuple allemand, depuis cinq ans, a froid l'hiver, et faim de janvier à décembre. Chaque famille compte un mort, mari ou fils. Et ceux qui sont revenus de la guerre flottent maintenant dans leur uniforme conservé par économie — ce qui fait dire aux voyageurs superficiels que les rues sont pleines de soldats. Il est déprimé au point que, si l'on parle de revanche, il regarde sans comprendre. Il ne comprend plus rien. La honte de la défaite, l'abaissement de l'honneur national, voilà qui s'oublierait bien vite si paraissait un peu plus de graisse ou de savon ! Le relèvement de la Patrie, à quoi bon s'y efforcer ? Toute énergie, à présent, ne servirait qu'à produire une marchandise dont le paiement profiterait aux seuls alliés, créanciers parfois contradictoires, mais semblablement impitoyables. Puis il faudrait être doué de force physique. Or, le peuple allemand est aussi débilité que démoralisé. Les pères amaigris considèrent avec un morne fatalisme les bébés rachitiques. D'un pas mou, ces gens s'en vont au travail par les rues où s'accumulent les ordures. Puis ils restent inertes devant le comptoir, le bureau ou l'établi, à moins que, campagnards, ils ne regardent tristement leurs champs, où le défaut d'engrais et d'instruments aratoires raréfie la récolte, leurs vergers dont les fruits se perdent, puisque les

trains encombrés permettent à peine le ravitaillement des villes. L'épuisement cérébral les rend incapables de participer aux querelles qui éclatent et s'entre-croisent au-dessus d'eux. Ils assistent à des meetings, moutonnièrement, sans se soucier des journées perdues, puisque le gouvernement paie des indemnités de chômage.

Il faut toutefois considérer que ce peuple d'ouvriers industriels, cette énorme masse, forme des syndicats dont le pouvoir d'écrasement peut égaler celui d'une montagne formidable. Il suffirait d'un déclenchement pour provoquer l'avalanche sociale. Ces syndicats comportent quelques groupes de chrétiens, 60 p. 100 de pacifistes et 30 p. 100 de socialistes minoritaires, résolument antimilitaristes. Ce sont ceux-là qui voulaient réduire à zéro, ne l'oublions pas, l'armée de la Reichwer. Dans dix ans, c'est-à-dire à l'époque où l'on peut prévoir que l'Allemagne commencera à rééquilibrer sa vie sociale et sa production, ce sont ceux-là qui — par l'effet naturel des évolutions politiques — fourniront les éléments d'influence. C'est sur ceux-là que nous aurions pu faire fonds dès maintenant, car leur extrémisme n'est agressif qu'à l'égard de leurs concitoyens.

La ruine de l'Allemagne est-elle définitive? Non.

Ce pays est, à l'heure présente, une machine au point mort. L'aiguille de son énergie est sur zéro. Le moteur n'est pas cassé. Il est grippé, simplement. On peut presque dire que c'est faute de graisse. Importez-en. Vous verrez les rouages se remettre en marche et l'énorme appareil retrouver son fonctionnement. Les déchus cesseront de grincer, les déréglés reprendront leur activité, le grand mécanisme docile de la nation recommencera à tourner, et les régulateurs indiqueront de nouveau le rythme normal de l'appareil.

Voilà quelle est la vérité sur l'Allemagne.

Les journaux alliés n'en donnent que des visions fragmentaires, des impressions passionnées. Tous ces groupes militaires, polices bleues, garde civique, garde locale, ne sont pas formés pour préparer une guerre nouvelle. Ils attirent les enrôlements non pour des desseins patriotiques, mais parce qu'ils offrent à ceux qui s'y engagent la certitude d'être vêtus et nourris. Il y a là des Allemands qui, en temps de disette, ont trouvé un « filon ». Voilà tout.

Non. Cette race n'est pas même en décadence, car elle n'a pas encore atteint ce degré de maturité où la corruption commence.

Elle se relèvera. Il faut que ses voisins s'y attendent.

Auprès d'une Allemagne aujourd'hui effon-

drée, demain renaissante, ils ont le choix entre deux attitudes : la collaboration qui servira leurs intérêts — ou l'animosité, génératrice de revanche.

En écoutant ces déclarations, je pensais beaucoup à vous. Qu'en auriez-vous dit ?

Et que faites-vous ? Que devenez-vous ? Me voici en route pour l'Allemagne. Mes déplacements m'ont privé de vos lettres. Elles me manquent. Croyez-le. Elles me manquent même plus que vous ne pouvez le croire.

J. R.

XXX

SŒURS EXILÉES

L'Alsace-Lorraine veut avoir son autonomie. Elle veut se gouverner elle-même, régler ses affaires intérieures à sa guise, vivre de sa vie propre, selon ses goûts, son originalité et ses traditions.

JACQUES PREISS,
ancien député d'Alsace-Lorraine au Reichstag.

MADAME RÉAL

97, *rue du Général-Foy — Paris.*

Ma chère Mélanie,

Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis cinq jours. La faute en est à l'existence nomade que je mène. Déplacements, conférence et réceptions se succèdent. Charmant accueil partout. Je t'assure que ton père est bien injuste envers ces bons Suisses...

Et, puisque nous avons eu récemment un entretien à propos des Alsaciens, tu pourras lui communiquer cette lettre-ci, où il trouvera des renseignements puisés à la source même.

J'ai rencontré, chez Buchmann, M. Frédéric Wiesel, usinier des environs de Colmar.

Il ne s'est guère montré favorable aux méthodes françaises dont l'Alsace fait l'épreuve, après les avoir tant réclamées.

Nous avons soumis ce pays à notre mode habituel de colonisation, c'est-à-dire que nous n'y avons rien expédié qu'une cohorte de fonctionnaires. Les Alsaciens ont vu s'abattre chez eux une nuée redoutable de neveux de sénateurs, de policiers politiques et de théoriciens criards, qui, avec la pullulante pénétration de sauterelles africaines, se sont insinués partout, gâtant, rongeant, désorganisant et polluant cette contrée naguère féconde. Chacun, là-bas, s'attendait à des rapports d'amitié. Or il n'y a eu, une fois les arcs de triomphe démontés, que des contacts administratifs, et quels contacts !...

Résultats : Voilà que maintenant l'Alsace-Lorraine, après quelques jours de fête, grogne de nouveau.

C'est son destin. Il est peu probable que les Alsaciens aient été contents lorsque Louis XIV les annexa. Ce peuple a, par-dessus tout, le goût de l'indépendance, sans doute à cause de ces

subordinations précaires et alternées dont il est la victime. L'Alsacien est un gaillard à tête dure, perpétuellement insatisfait. Il y a une chanson là-dessus :

Ce qu'il a, il ne le veut pas,
Ce qu'il veut, il ne l'a pas...

Et quelle est, au fond des cœurs, la préférence ?

L'expérience allemande d'hier, puis l'expérience française d'aujourd'hui, ont inspiré à ces gens, par-dessus tout, l'amour de leur indépendance. Et ils commencent à se lasser d'être de perpétuels prétextes à revanche, pour des guerres qui, chaque fois, les exposent à la ruine sans leur donner la liberté.

Si je te parle de tout cela, c'est que j'espère te suggérer quelques vues qui t'intéresseront sur une question dont nous nous sommes souvent entretenus. C'est aussi parce que le reste : santé, voyage, travail, se comporte le mieux du monde et ne mérite pas de mention particulière.

Bons souvenirs à tous.

JACQUES.

XXXI

LES ATOUTS D'UN CANDIDAT

> Quelques savants chenus faisaient de petits pas le long du quai Conti, s'entretenant avec une fièvre allègre de l'offensive imminente.
>
> RAYMOND LEFEBVRE.

MONSIEUR JACQUES RÉAL

Hôtel Bellevue — Zurich.

Mon cher mari,

J'ai bien reçu tes cartes postales, et je t'en remercie.

Je te conseille vivement de ne pas t'amuser à raconter en public ce que tu m'as dit à propos de cet Alsacien. Ce serait là encore une nouvelle occasion de dresser contre toi les gens dont tu as besoin. N'ajoute donc pas cette

imprudence à toutes celles que tu commets depuis quelque temps.

Nous avons en France une idée sur l'Alsace-Lorraine, à quoi bon chercher à la changer? On se demanderait alors, à juste titre, à quoi ont servi tous nos sacrifices.

Je suis sûre que tu vas revenir de Suisse avec pas mal d'autres inventions bien inutiles. Sous prétexte que tu as causé avec des Allemands, tu vas t'imaginer que tu les connais; n'oublie pas que ces gens-là mentent du premier au dernier. Hélas! tu commences à avoir des idées bien peu françaises! Dieu sait combien je déplore cette funeste évolution!

Pourtant ce n'est pas le moment d'afficher ces théories-là. J'espère que tu n'as pas renoncé à ta candidature académique. Or sais-tu ce qui vient d'arriver à ton concurrent, le plus sérieux, à Bérillard? Tu te rappelles combien la mort de son fils aîné, tué au front, lui avait valu de sympathies. Or voici qu'avant-hier, son second fils est tombé à son tour, victime de son dévouement. Il faisait partie des courageux jeunes gens qui s'étaient offerts pour faire marcher des trains, durant cette maudite grève de l'Ouest-Etat. Ce garçon pensait qu'une locomotive ne doit pas être beaucoup plus difficile à conduire qu'une automobile; mais la première fois qu'il s'y est essayé, il a causé un grave accident où

il a trouvé la mort. Inutile de te dire la douleur du pauvre père qui, après avoir perdu un fils au front militaire, perd l'autre au front civique. J'ai été lui faire une visite hier, il fait peine à voir. Mais il m'a appris qu'on lançait un nouveau tirage de tous ses livres, et je suis sûre maintenant que les académiciens voudront l'élire, par reconnaissance publique. On lui doit bien cette compensation ! Or ce n'est guère avec tes idées nouvelles que tu pourras arriver à lutter contre un rival comme celui-là.

Je te dis toutes ces choses sans même croire qu'elles puissent être utiles. Je me demande avec anxiété quand tu redeviendras raisonnable, mon pauvre ami ! Je causais l'autre jour de ton avenir avec papa. Il était consterné. Coigny va bien et t'envoie ses souvenirs.

Crois à mon affection sincère.

MÉLANIE.

XXXII

LEUR AME

> Les nations doivent se servir de guides les unes aux autres, et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter.
>
> MADAME DE STAEL.

MADEMOISELLE YVONNE VIDAL

25, *rue Marcadet*, *Paris*.

Mon cher petit camarade,

Me voici à Berlin, Hôtel Adlon ! Oui... Ne me blâmez pas trop. Pensez qu'il s'agissait de porter la bonne parole chez ceux que vous persistez à appeler : les Boches...

En quelques dépêches, ma tournée a été improvisée. J'ai visité Stuttgart, Nuremberg, Dresde, Leipzig. Puis retour direct par la Suisse,

où l'on organise, durant ce temps-là, une seconde série d'auditions.

Je vous épargne les descriptions « touristiques » de paysages et autres condiments épistolaires. L'important c'est que, sur place, j'ai pu vérifier combien le voyageur belge avait raison.

Durant les loisirs d'un trajet en chemin de fer — et les trains laissent des loisirs aux voyageurs, en ce temps de crise du charbon ! — j'ai essayé de noter quelques particularités du caractère allemand.

Ci-joint mes notes. Elles sont au crayon. J'espère que vous les déchiffrerez tout de même. Presque toutes ont pour fondement des observations que j'ai faites ou des témoignages que j'ai recueillis. Excusez cet envoi trop copieux. S'il ne vous intéresse pas, fourrez-le dans un tiroir. Je le retrouverai au retour. « Ça pourra servir », comme disent les maîtresses de maison en rangeant au fond d'un placard des choses à jamais inutiles.

LES ALLEMANDS...

Tous ceux qui ont parlé de l'âme allemande ont commis la faute — et je n'y échappe pas — de généraliser beaucoup trop.

Il y a l'Allemagne bourgeonnante d'avant-guerre, l'Allemagne tenace de guerre, et l'incertaine Allemagne d'aujourd'hui.

Les Wurtembergeois épais, les Saxons insinuants, les Bavarois à la copieuse cordialité, les durs Prussiens. Que de caractères opposés! Faire une moyenne est bien arbitraire.

De même, il conviendrait de mettre à part les pangermanistes qui, mystiquement, ont haï, menti, détruit, et qui, dans l'Allemagne ruinée, songent à de futures revanches.

Mais les autres? Les millions et les millions d'autres?

Ils ont beau voter pour ce qu'ils croient encore le parti de l'ordre. Ils sont ahuris comme le serait une dévote devant son église écroulée en une nuit, stupéfaits parmi leurs fétiches en miettes. Et ils commencent à comprendre lentement, difficilement, comme ils le peuvent.

Ce sont ces millions d'Allemands qui, titubant dans la révolution, se cherchent et ne se trouvent pas.

Je voudrais tâcher d'en esquisser une image typique.

ORGUEIL.

Il les a perdus.

Chaque Allemand, dans sa spécialité, avait pu constater l'énormité de sa réussite.

Elle leur avait donné une sécurité sans ombres. Quand se dressait une opposition, ils se disaient : « Rien ne résiste à un Allemand » et

ils longeaient l'obstacle tranquillement, avec confiance, cherchant la fissure.

En 1914, ils ont cru l'avoir trouvée. Mais c'était un piège du destin.

Ils avaient de l'orgueil, mais ils n'avaient pas de superbe. Ils étaient sensibles à la commémoration plus qu'à la gloire. Ils ne faisaient pas avec les lauriers des couronnes, à notre façon. Ils n'en bourraient pas des oreillers. Ils les superposaient pour grimper dessus, et s'élever un peu plus encore.

ESPRIT D'ASSOCIATION.

Le sentiment de la concurrence est chez les Allemands, limité par les règlements corporatifs qui assurent le progrès général. Les commerçants ont, plus fort que la jalousie professionnelle, l'instinct de la solidarité.

De même ils se groupent en chorales, en associations d'étudiants ou d'artisans, en ligues, en fédérations commerciales, en cartels. Ils ont la fureur de la collaboration.

Les Allemands ont la vocation de l'espalier, tandis que les Français ne se plaisent qu'en plein vent. C'est parce qu'ils ont poussé trop vite, sans doute, qu'ils ont besoin de tuteurs.

COURAGE.

En jargon de sport, on dirait de l'Allemand :

« C'est un encaisseur ». Mode de bravoure sans éclat, mais non sans mérite.

Dépourvu de spontanéité héroïque, l'Allemand ne mêle pas aux combats la rage et l'enthousiasme. Vainqueur, il calcule les avantages que lui conférera la victoire. Battu, il ne se sent pas humilié.

C'est pourquoi, durant la guerre, on a pu remarquer cette contradiction entre la fermeté des troupes durant les attaques massives et l'aisance avec laquelle les hommes, individuellement, se rendaient. La discipline les coordonnait, comme un fil assemble les perles d'un collier. Dès le contact perdu, dès le sous-officier parti, adieu ! Plus personne. Le fil cassait. Ils criaient : « Kamarad ! ». Quand on les traitait de lâches, ils regardaient en arrondissant les yeux. Ils ne comprenaient pas qu'après la lutte une hostilité persistât.

C'est que l'Allemand cherche toujours à se maintenir sur le plan du « mieux possible ». Il étudie ses chances. Et il est en paix avec sa conscience dès qu'il a trouvé le meilleur moyen de se faufiler hors du risque, en se préservant d'un contrôle fâcheux.

VOLONTÉ.

Par la volonté, ils se mettent en colère, quand la colère est utile pour parvenir à leurs fins.

Par la volonté, ils s'apaisent, quand la violence a produit son effet.

Par la volonté, ils réparent leur défaut d'intuition et d'imagination.

Par la volonté, ils sont portés aux points extrêmes du bien et du mal, et deviendraient capables, après avoir bouleversé le monde, de le reconstituer.

La volonté les rend aptes à tout, grâce aux moyens variés de la souplesse, de l'audace, de la générosité, de la cruauté, de la courtoisie.

Leur volonté a prolongé leurs malheurs. Elle les a portés aux limites de l'anéantissement.

Et elle les sauvera.

Leur volonté est une martingale. Tant qu'ils la conserveront comme ils l'ont conservée jusqu'ici, ils sont sûrs, malgré les mauvaises séries, de toujours gagner.

ASSIDUITÉ.

Ces êtres solides sont des travailleurs sans égaux. Leur patience n'a pas de défaillances. Ils recommencent indéfiniment. Ils recommenceraient, une fois le travail fini, si on ne les arrêtait pas, si l'on ne fournissait pas un nouveau sujet d'exercice à leur indéréglable activité. Le travail ne les impatiente nullement. Ils n'en espèrent pas la fin. Ils n'ont pas besoin d'être stimulés par un intérêt personnel d'ambi-

tion. La besogne leur suffit par elle-même. Elle les distrait. Elle les contente. Elle les équilibre. Pauvres en désirs, ils sont heureux de faire ce qu'on leur a dit de faire. Ils auraient tant de peine à trouver tout seuls un autre emploi du temps !

OBÉISSANCE.

Ils se subordonnent non seulement avec exactitude, mais même avec plaisir. Ils éprouvent de la satisfaction à sentir qu'ils sont des éléments de force. Une mesure asservissante dont ils sont l'objet les flatte, puisqu'elle les met en rapport avec quelqu'un d'assez puissant pour avoir le droit d'asservir. Recevoir un ordre, c'est être mêlé, en quelque manière, à l'autorité vénérable : de même que croire, c'est participer au Divin.

Cet état d'esprit ne comporte pas de bassesse. Il ressemble à l'orgueilleuse humilité des premiers chrétiens. Il se mêle d'admiration pour l'ordre, l'harmonie, le concert des volontés, l'exactitude, le devoir. Seuls les esprits superficiels voient de la platitude dans cet acte de dévotion.

SINCÉRITÉ.

Pour les Allemands, le vrai, c'est le réalisable. Ils appliquent strictement la doctrine

Hégélienne. Qu'un fait soit possible dans le présent ou dans l'avenir, cela suffit pour qu'ils l'admettent comme certain. De là leur bonne foi, quand ils affirment.

Les limites de la vérité leur sont données par la contradiction. Opposez-leur une négation, vous les verrez troublés, hésitants, tout prêts à chercher une formule d'accord. Il n'y a là ni servilité, ni faiblesse. Leur concession n'est que le signe d'une âme sans éclairs, à laquelle le Vrai ne communique pas d'avertissements mystérieux.

Au surplus, leur besoin de découvrir la route praticable, la voie permise, les rend appliqués. Ils ne demandent qu'à documenter leur incertitude et à poursuivre studieusement l'examen des raisons au nom desquelles leur affirmation a pu être contredite. La conception qu'ils ont d'une vérité provisoire, subordonnée aux intérêts humains, ne fait pas d'eux des fanatiques. Ils cherchent, ils cherchent...

Brusquement, voici la consigne ! Aussitôt, les talons claquent, les torses se redressent, les bras s'abattent le long du corps... Et le chercheur n'est plus qu'un porte-parole embrigadé, un soldat de la version officielle. Si ce qu'il répète alors est un mensonge, il en sera la première dupe.

Toujours prêt à reconnaître ses torts en une

matière d'ordre pratique où son intérêt personnel est en jeu, l'Allemand se rebelle contre un aveu d'erreur nationale. Question de discipline et de solidarité...

Pauvreté intellectuelle? Certes non. Mais l'Allemagne impérialiste s'est élevée avec une promptitude si foudroyante que chacun, pris de vertige, a dû s'accrocher au pouvoir central pour éviter de dégringoler dans le vide. Les dirigeants qui avaient rendu l'Allemagne si glorieuse ont paru infaillibles. Ils ne pouvaient ignorer les lois de cette prodigieuse ascension. Et chacun a pris la coutume d'attendre toute solution de ces quelques hommes initiés au secret des dieux.

Le chancellement actuel de ce peuple si lourdement équilibré est un signe de son inaptitude à la pensée individuelle.

Mais la personnalité s'éduque à l'école de malheur.

LOYAUTÉ.

Dans un accord diplomatique, dans un de ces cas où chacun, s'il n'a pas nettement frustré l'adversaire, se lamente pour mettre sa responsabilité à l'abri, l'Allemand tergiverse. Il invente des restrictions. Il chicane sur la qualité, la quantité. Il tente d'ajouter au traité des conditions imprévues. Tant que le débat n'est pas

clos, il entrevoit des possibilités nouvelles, et prévoit qu'il pourrait être à la fois fidèle et pratique, loyal et ingénieux. Et il multiplie les concessions et les exigences, se retourne, propose, remet tout en question, avec l'espoir secret de pouvoir, sans éclat et sans risques, reprendre la parole donnée.

Il ne mérite pas en cela l'accusation de fourberie puisqu'il ne se juge pas fourbe. Faire de son mieux ce qu'il fait, cela suffit à son exigence morale. Discutant, il discute aussi âprement que possible...

Mais s'il s'agit d'une question d'industrie ou de banque, le risque n'est pas grand pour la partie opposée. Les transactions de ce genre ne peuvent être suivies qu'entre gens fidèles à leur parole. C'est une nécessité professionnelle. Les Allemands s'y conforment. Tous ceux qui ont eu avec eux des rapports commerciaux sont d'accord là-dessus. Payeurs corrects, ils ne manquent jamais à leurs engagements. Ce sont des rivaux insupportables. Ce sont de bons associés.

ESPIONNAGE, DÉNONCIATION, ETC.

Ce penchant de l'âme allemande nous révolte. C'est qu'il est contraire à notre nature. Nous sommes indépendants, ils sont soumis. Nous avons horreur de l'autorité, ils l'aiment. Aussi

jugent-ils bon de la servir. Ils subordonnent leur conscience à la conscience de leurs chefs. Ils s'efforcent de l'éclairer et de la fortifier, même au prix, parfois, de leurs préférences sentimentales.

Un Français est capable de sacrifier sa liberté pour favoriser une évasion. Un Allemand est capable de sacrifier son cœur pour provoquer une incarcération. Ces points de vue diffèrent. Mais il peut y avoir identité dans la valeur morale du sacrifice.

Ils dénoncent, aussi, parce qu'ils sont des réalisateurs. Là où nous nous contentons de commérages, ils agissent. Individualistes, nous mettons notre point d'honneur à n'être pas traités d'espions. Coopératifs, ils mettent leur point d'honneur à servir le bien public. Nous sommes indifférents au mal, ou complices involontaires, par suite de notre indolence, de notre indulgence amusée. Eux ne voient pas dans la malhonnêteté un prétexte de bavardage ou de divertissement. Ils s'appliquent avec sérieux à la vaincre, parce qu'elle est mauvaise pour l'état général. L'esprit de vengeance personnelle n'a pas besoin de les animer. Ils ne querellent point. Mais il y a un mal, il faut que ce mal soit réparé. Il y a un coupable, il faut que le coupable soit puni.

MORALE.

Pour le commun du peuple, le devoir c'est ce qu'on a commandé d'accomplir. Le mal, c'est ce qu'on interdit.

Mais posez à un Allemand isolé quelque problème de conscience, vous le verrez gratter sa tête rasée et chercher en sa mémoire, comme dans un recueil de jurisprudence, quelle attitude convient, en cette circonstance déroutante.

Indigence morale? Non pas. Mais, là aussi, défaut d'individualisme. Le Français est un tout. Le Germain est un élément. Rassemblez des Français, vous aurez quelque chose comme un tas de pierres où chacune aura gardé sa forme et sa couleur. Rassemblez des Allemands, vous aurez un sac de sable. Aucune aspérité, aucune résistance ne les empêche de glisser les uns contre les autres. Vous aurez beau puiser dans ce sable, vous n'en tirerez que des poignées toutes semblables. Ce caractère interchangeable est le gage de leur unité, leur garantie de résistance.

VERTU.

Ils la raisonnent, et, en la raisonnant, ils la rendent différente de ce qu'elle est chez les peuples impulsifs. Les Allemands construisent des

règlements et des principes. Puis ils mettent d'accord leurs appétits et leurs scrupules. Un jeune homme présente à ses parents une jeune fille qu'il convoite : « Voici ma fiancée. » Accueil cordial, café au lait, petits jeux innocents, puis dans les couloirs, en excursion, jeux moins innocents... La lassitude vient, le désir change. Bon! Le jeune homme se dé-fiance. Et il se re-fiance avec une autre. De nouveau, sourires, accueil cordial, etc... Chacun est content. De même pour les étudiants durant leurs séjours universitaires. Ils sont reçus comme des gendres par les parents de demoiselles aux nattes blondes et aux yeux clairs. Il en résulte que, là-bas, la prostitution n'est pas un fameux métier. Je n'entends pas insinuer que les jeunes filles se conduisent avec une indignité totale. Je veux dire seulement que les « demi-jungfrauen » n'ont aucune science à envier à nos demi-vierges.

SENSIBILITÉ.

Par les châtiments corporels pratiqués dans les écoles, elle est mâtée dès l'enfance. Puis viennent les duels sauvages d'étudiants. Puis le régiment, où le *drill* était considéré comme la force principale des armées. Joignez à cela un tempérament habituellement lymphatique, et les réactions physiques que pouvait éprouver un

peuple nourri de pâtées épaisses et abreuvé de boissons lourdes et surabondantes. Vous comprendrez combien ils sont loin de notre exaspération nerveuse qui nous rend comme des chats en temps d'orage. Ils sont insensibles. Ils reçoivent des coups sans regimber. L'association des idées ne se fait que trop lentement pour que la riposte arrive, avant d'être voulue. Et ils ne la veulent que rarement. Cela ne serait pas pratique. La mort même les touche médiocrement. On croirait que l'exemple des Prussiens, ces Slaves galvanisés, leur a enseigné l'indifférence asiatique à l'égard du trépas. Ils ne saluent jamais les enterrements. Ils mangent assis sur les tombes.

SENSUALITÉ.

Elle est enregistreuse. « Combien puis-je entonner de bocks? Combien de fois puis-je attester que je suis homme? » Comptabilité naïve qui réjouit ces cœurs sans excès. Leurs records génésiques, d'une simplicité dépourvue de toute appoggiature, ne leur servent qu'à marquer leur force, de même que leurs excès alimentaires, dépourvus de tout raffinement, ne leur servent qu'à mesurer leur capacité et leurs richesses. Ce que nous appelons le « tempérament » leur fait défaut. Ils ont peu de désirs, peu d'élans. Ce sont des âmes innocentes. Ils ne

réagissent avec énergie que lorsqu'ils sont pris d'émulation ou entraînés par l'ivresse. Mais ce dérèglement n'est pas joyeux. Par nature, ils préféreraient les jouissances calmes, comme celle de ces couples qui demeurent assis durant des heures, la main dans la main, et font l'amour, semble-t-il, par endosmose.

Il y a, je le sais bien, des rues, des quartiers entiers à Berlin, à Brême, à Hambourg, où la volupté se pratique. Mais il ne faut pas juger du peuple allemand d'après les quelques centaines d'hommes d'affaires qui boivent du champagne, passé minuit, ou quelques milliers de marins étrangers qui ribouldinguent à la faveur d'un débarquement. C'est comme si, voyant une cuvette dans un hôtel de Brest, on en tirait des conclusions en faveur de la propreté bretonne.

BARBARIE.

Certes, il y a des Allemands monstrueux. Ce terme, déjà, marque l'exception. Mais la plupart, la majorité, on peut dire : le peuple allemand, est composé de bonnes gens.

Dans l'exercice des rigueurs guerrières, dans son obéissance aux ordres, le soldat allemand est rude, parce qu'il jouit d'un surplus d'énergie musculaire. Il est cruel parce qu'il obéit aux consignes et que la raison militaire commande la cruauté comme un moyen de coercition et de

démoralisation. Mais la torture, quand elle ne sert à rien, ne l'intéresse pas. Il ne détruit guère sans nécessité. Cette race jeune n'est pas prête au sadisme, plaisir des peuples et des êtres vieux. Aussi l'Allemand ignore-t-il tout à fait, quoi qu'on en ait dit, la « joie-de-faire-le-mal ». Ses pillages sont des déménagements. Il fusille sans colère. Il incendie avec soin. Il démolit par obéissance, avec autant d'application que s'il s'agissait de construire.

Nos récits officiels l'ont représenté plein de rage, animé par une frénésie dévastatrice. C'est là une conception de dessinateur pour carte postale de propagande.

COURTOISIE.

Complaisants et empressés, parce qu'ils sont des commerçants, les Allemands sont capables aussi de manifestations chevaleresques.

A Lille, en présence du maire de la ville, un officier de uhlans posa officiellement une couronne sur la tombe d'un soldat français. Les croix de nos morts trouvées en territoire reconquis étaient bien entretenues.

D'autre part bien des officiers français prisonniers furent mal traités. Le souci de les mortifier était visible.

C'est que la préoccupation d'agir pratiquement domine. On sent le « bon placement », dans ces

égards, comme on sent le calcul dans ces représailles. Les uns étaient sans élan, et les autres sans colère.

INTELLIGENCE.

Elle est illimitée. Entendons-nous : elle est illimitée, et c'est tant pis pour elle.

En présence d'une conception donnée, l'Allemand applique d'abord son entendement à remonter aux principes généraux les plus lointains, puis sa persévérance à étudier les conséquences les plus minutieuses. Aussi risque-t-il de s'aventurer dans les hypothèses les plus vastes ou de se disperser en petitesses inutiles.

Cette tendance à l'hyperbole dans le domaine des doctrines est un trait essentiel de l'âme germanique. Nous lui devons quelques-unes des plus belles découvertes modernes.

En l'appliquant avec ostentation à l'art de la guerre, l'Allemagne s'est rendue odieuse.

En l'appliquant à la politique, elle s'est condamnée.

IMAGINATION.

Ils en ont peu. Inhabiles à découvrir le plan sur lequel ils doivent s'exercer, ils y cheminent, dès qu'ils s'y sentent posés, par un mouvement régulier de l'esprit. Pas de réflexion paralysante, pas de discours stériles, pas de tiraillement, pas

de critique. Ils suivent la voix des réalisations jusqu'à ce qu'un accident les arrête : la Marne, par exemple.

GÉNIE DE L'ORGANISATION.

Mais non, ils ne l'ont pas tant que ça... Et surtout pas le *génie*... Disons : l'aptitude à être organisés, ce qui n'est pas la même chose.

On peut attribuer aux Français le génie de l'organisation. En plein désarroi, ils trouvent, d'inspiration, le mode de sauvetage; ils coordonnent momentanément des efforts individuels, galvanisent des bonnes volontés, alors qu'en un cas analogue l'Allemand, passif, serait pris de panique.

Par contre, autant les Français, en période normale, ont l'horreur de la discipline, s'évertuent à entrer par les *Sorties* et à sortir par les *Entrées*, autant les Allemands respectent les règles qu'on leur impose et les défenses qu'on leur fait. La communauté des intérêts moraux et matériels n'a même pas besoin de leur être suggérée. Ils ne réclament aucune explication. Ils savent que les avis et les consignes ont pour but d'éviter les injustices, les contestations et les bousculades.

RÊVERIE.

Ici, la théorie de Taine sur le décor généra-

teur des âmes s'applique exactement. Dans ces pays infertiles, ces marais prussiens, ces plaines saxonnes, ces pâturages bavarois, ces pentes boisées de la Rhénanie, dans les brasseries enfumées, les églises gothiques, les bourgs, les villages champêtres, l'Allemand était tel que Mme de Staël l'a dépeint.

Mais vingt-cinq années de développement industriel intensif ont remplacé les promenades ombreuses et les prairies aux petites fleurs bleues par des campagnes pelées, souillées de détritus, rayées de lignes télégraphiques, téléphoniques, et de voies ferrées. Le ciel — d'azur comme les yeux des jeunes filles aux lourdes tresses — s'est chargé de fumées d'usines. De hautes cheminées ont dentelé les horizons. L'éclairage électrique a vaincu le clair de lune.

SUSCEPTIBILITÉ.

L'amour-propre, dans l'Allemand, est quasi léthargique. L'ironie — qu'il perçoit quand elle devient lourde — ne le blesse point. Elle l'intimide. Il cherche à comprendre. Mais l'effort le fatigue. Il s'embrouille dans ses impressions contradictoires. Son sérieux, comme un vêtement trop rigide, l'empêche d'avancer. Alors, il prend le parti de ne rien dire, vaguement respectueux de ce qui lui échappe.

TACT.

Comment en auraient-ils? Le tact suppose de délicates antennes morales, et toute une suite d'expériences coordonnées, aboutissant à cette conclusion : C'est possible, mais il vaut mieux s'abstenir. Or, les Allemands font tout ce qui est faisable. C'est leur force. C'est leur génie. C'est la marque de leur espèce. On ne peut pas demander à un chêne d'être, par surcroît, un bouleau.

ESTHÉTIQUE.

On n'est pas à la fois un artiste et un marchand. Nous sommes des artistes. Eux l'ont été aussi avant leur période commerciale. Mais ils étaient déjà des esprits de combinaison et des caractères disciplinés. Aussi pratiquaient-ils surtout la musique qui comporte des recherches chez l'auteur, de l'obéissance chez les exécutants, et par laquelle se crée une rêverie incapable de naître d'elle-même. Les plus grands musiciens du monde furent des Allemands, n'en déplaise aux gens qui traitent ce peuple de barbare.

Ils se sont montrés assez rarement des inventeurs littéraires; mais ils accueillent bien les productions des autres. Ils sont informés sur nos écrivains d'avant-garde beaucoup mieux que

nous ne le sommes nous-mêmes. La peur du ridicule et le souci du bon goût ne les retardent jamais. Ils ne se moquent pas, ils cherchent tenacement à comprendre.

Rien de plus propice à l'absurdité que les considérations d'un Français sur l'art décoratif allemand, s'il n'a pas pris soin de s'imaginer Allemand lui-même pendant quelques minutes. Il sentirait alors combien ce peuple brusquement enrichi avait besoin d'un gros cadre confortable, massif comme sa prospérité, fait de lignes sommaires, de couleurs dures, et où paraissent les limites extrêmes de ce que peut atteindre un innovateur n'ayant pour inspiratrices que la force, la science et la volonté.

Ayons la sincérité de le reconnaître : le style munichois — sous les pseudonymes que notre susceptibilité lui impose — est en train de s'étendre sur tout l'univers.

Symétrie incontestable : tandis que la conquête du monde est faite par l'argent, le style-roi ne peut être qu'un style de parvenus. Pour que la France redevînt l'inspiratrice du goût mondial, il faudrait que le désintéressement, l'esprit, la grâce et la légèreté reparussent dans les relations entre les hommes. Certes, il le faudrait. Mais...

CONCLUSION.

Voilà des gens qui ont l'esprit d'association, qui sont remarquables par leur volonté, qui sont laborieux et appliqués, qui ont l'esprit un peu lent, l'intelligence sans grandes flammes, la sensibilité modérée, mais dont la discipline, la docilité, la persévérance, garantissent le succès futur, comme elles ont causé leur prospérité d'hier.

Rêver de dompter ces gens-là, c'est faire un calcul de dupes. La France, d'après la statistique de 1920, a 67 habitants pour peupler un kilomètre carré. L'Allemagne en a 114. Dans dix ans, quand elle aura vaincu les difficultés économiques qui, présentement, la mutilent, quand elle aura retrouvé la progression de sa natalité, sa population, à territoire égal, sera le double de la nôtre. Or, la nature a horreur du vide. Nous avons le choix entre les vases communicants ou la cataracte. Sans compter l'effectif qu'un accord avec la Russie leur apportera.

Il me semble, au contraire que, si l'intérêt de nos voisins est de ne plus se risquer en une aventure dont ils ont mesuré la criminelle absurdité, notre intérêt à nous est de ne pas transformer en adversaires les chefs qu'ils se sont choisis.

Entre eux et nous, certes, il n'y a guère que

des différences. Mais ces différences sont complémentaires.

Au lieu de s'appliquer à mettre en évidence leur disparité, pourquoi ces deux peuples ne décideraient-ils pas, chacun selon son génie, de coopérer à un relèvement réciproque?

Car, malgré la « victoire », nous formons bien, nous avec notre aveuglement, eux avec leur paralysie, les deux invalides de la fable...

Je redis cela timidement, car je sais combien je risque de vous indigner encore... Mais je vous assure que je ne parle pas sans réflexion. Il me semble bien que là est notre seul chemin de salut.

La désunion de la France et de l'Allemagne, l'animosité de la France contre la Russie actuelle, c'est la dislocation de l'Europe. L'entente de ces trois peuples, c'est la paix continentale.

Et ne m'opposez pas, je vous en prie, d'objection patriotique. Toute patrie est formée d'éléments qui d'abord se sont affreusement entre-déchirés, puis se sont agrégés, parce que, tout de même, ils ont eu la sagesse d'en venir là... Enfin il faudrait être raisonnablement patriote...

Voulez-vous que je termine par une prophétie? Il est *possible*... j'efface le mot... Il est *nécessaire*... j'efface encore, et j'écris : il est *fatal* que cette réunion se fasse... Mais oui, fatal!... Les relations humaines s'étendent

de toutes parts. Nous entrons dans l'époque des fédérations. Pourquoi s'opposer encore par la violence aux effets des obligations économiques? Le hameau, la cité, la province, le pays, voilà les grandes étapes de l'association humaine. Croyez-vous donc que l'horloge qui règle nos destins s'est pour toujours arrêtée?

Alors?...

Je conclus par un point d'interrogation, vous le voyez... Je cherche encore... Il faudra que nous parlions de tout cela, sagement, sans passion. On essaiera. Vous voulez bien?

Votre fidèle,

J. R.

XXXIII

CASSE-COU

MONSIEUR JACQUES RÉAL
Hôtel Adlon — Berlin.

Oui, j'ai reçu vos lettres, et avec une joie dont je n'essaierai pas d'exprimer toutes les raisons d'être.

Contentez-vous de savoir que je suis, en dehors des moments où elles m'arrivent, assez désemparée. Je veux croire que c'est l'effet de l'habitude. Nos séances du matin faisaient partie de mon rythme d'existence. Les vacances trop longues que me voici forcée de prendre jusqu'au moment de votre retour me causent un désarroi mélancolique.

Combien j'ai hâte de connaître la date à laquelle il me sera permis de retrouver mon travail auprès de vous !

A moins que vous ne rameniez quelque secré-

taire suissesse, à la vertu bien d'aplomb sur de larges pieds, ou peut-être quelque jeune Allemande, remarquable par son aptitude à être organisée.

Car votre sympathie pour ces gens-là commence, je vous l'avoue, à paraître étrangement marquée. Ne craignez-vous pas d'être dupe de vos illusions généreuses, en attendant de l'être de façon plus matérielle, si vous mettez tout votre espoir dans la loyauté germanique ?

Pour moi, j'aurais quelque peine à m'affranchir de l'expérience si cruellement acquise au sujet de leur mauvaise foi foncière et de leur hypocrisie incessante. Ah ! le jour où l'Allemagne sera devenue sincère, le jour où elle donnera des preuves de son bon vouloir et de sa contrition, ce jour-là je parlerai comme vous, et de grand cœur. Mais l'aube de ce beau jour, la voyez-vous poindre ? Je la souhaite, sans oser l'espérer fermement.

Merci encore pour la fidélité avec laquelle vous m'associez à vos préoccupations. Grâce à ces lettres, je renoue un peu chaque jour avec ma raison de vivre, c'est-à-dire avec ce labeur que vous savez me rendre si doux.

Yvonne.

XXXIV

LE DOUTE, ARTICLE DE FOI

> L'ignorance des peuples les uns à l'égard des autres confond l'esprit. On dirait qu'ils habitent des astres différents.
>
> Paul DESCHANEL.

MADEMOISELLE YVONNE VIDAL.

25, rue Marcadet — Paris.

Voilà ! J'attendais la phrase ! La duplicité allemande ! La déloyauté allemande ! La sournoiserie allemande ! L'hypocrisie allemande !

Mon petit, vous aussi, alors?...

Oui, vous aussi, vous êtes imprégnée de cette idée que tant de gens, chez nous, ont maintenant au fond de l'esprit, bien vissée par l'effort des propagandes alliées ! L'hypocrisie alle-

mande ! C'est, comme la haine envers l'Allemagne, un dogme !

Où paraît-elle donc si manifestement, leur perfidie ? Quand il s'agit d'observer des traités qu'on leur a fait signer, le revolver sur la tempe? D'accord. Mais ils cherchent à vivre quand même, malgré cette menace. C'est leur droit. Nos négociateurs crient aujourd'hui comme des écorchés. Conséquence de leur impéritie. Pourquoi ont-ils demandé trop? Pourquoi n'ont-ils pas su obtenir ? Ils ont fait un traité de représailles au lieu de faire un traité de paix. Les chancelleries ont voulu avoir leur victoire, elle aussi. Elles n'ont pensé qu'à l'écrasement de la nation battue, au lieu de penser à la nécessité qu'il y a, pour les combattants, de revivre.

C'est d'ailleurs l'erreur coutumière. Bismarck ne l'avait pas évitée.

La conséquence, c'est que jamais un traité n'est signé par un vaincu sans restriction mentale. N'avons-nous pas souhaité en France pendant quarante ans de déchirer celui de Francfort ?

Qu'on leur propose des projets sages et féconds, on verra s'ils sont encore hypocrites !

Mais non ! Aujourd'hui les Français, du vieillard au mioche, de l'illettré au professeur, de l'électeur au ministre, s'écrient, quoi que les

Allemands fassent, quoi qu'ils tentent, quoi qu'ils demandent, quoi qu'ils proposent : « Hypocrites ! »

Hypocrisie, quand leurs socialistes proclamaient en 1917 : « Les gouvernements européens, avec leur diplomatie secrète et leurs appétits de conquête, ont déchaîné la guerre. Les peuples veulent la paix. Assez de morts, assez de ruines, assez de souffrances ! »

Hypocrisie, quand les Allemands de bon sens se déclaraient, avant 1914, partisans de la paix !

Hypocrisie, quand le président du Conseil prussien, dans son programme de campagne électorale, déclare en janvier 1921 : « Il faut montrer plus d'énergie pour refouler, par l'esprit républicain, l'esprit militariste qui se manifeste de plus en plus parmi les troupes. Cette intervention réactionnaire porte le plus grave préjudice au peuple allemand ».

Hypocrisie, quand les mineurs de la Ruhr menacent de priver la Bavière de charbon si elle ne désarme pas ses volontaires !

Hypocrisie, quand un industriel allemand parle d'une union européenne pour augmenter la production, en un temps où les besoins du monde sont tellement supérieurs à ses ressources !

Hypocrisie, quand des entrepreneurs alle-

mands nous demandent de nous associer avec eux pour coopérer à la reconstitution du Nord et au ravitaillement industriel de la Russie !

Hypocrisie, la misère allemande que nous traitons de banqueroute frauduleuse !

Hypocrisie, ces visages creusés par la famine, ces enfants rachitiques qui semblent avoir trois ans quand ils en ont six, cette tuberculose sans cesse croissante, cette mortalité infantile !

Hypocrisie, quand Hindenburg lui-même déclare une nouvelle guerre impossible !

Nous les accusons de tromperie à propos de leur antimilitarisme. Le Reichstag, pourtant, a supprimé le service militaire obligatoire en juillet 1920. Pourquoi les nations de l'Entente, ayant obtenu cette mesure, ne l'ont-elles pas pratiquée ensuite pour leur compte ? Pourquoi, au contraire, continuent-elles à augmenter leurs armements ? Lisez les journaux de l'époque. L'annonce de la suppression du service militaire obligatoire en Allemagne y est glissée modestement, perdue dans un bas de colonne, accompagnée de commentaires dédaigneux, presque insolents. Cela m'avait frappé. Que d'autres cas, chaque jour, devraient nous imposer un retour sur nous-mêmes !

Nous sommes aussi stupides en accusant tout le peuple allemand d'hypocrisie que cer-

tains Allemands le sont en accusant le peuple français d'impérialisme.

Quant à vous, mon petit, lorsque vous aurez jugé vous-même de l'hypocrisie allemande par expérience, lorsque vous aurez acquis la certitude que ce peuple de soixante-six millions d'habitants est exclusivement composé de menteurs, lorsque vous aurez trouvé vos preuves ailleurs que dans les notes communiquées par le Quai d'Orsay ou par le Foreign Office, alors je vous reconnaîtrai le droit de prononcer des phrases comme celles-là.

Quoi! Intelligente comme vous l'êtes, vous vous abaissez jusqu'à servir ainsi de transmetteuse passive pour des on-dit à ce point ressassés?

Si je vous parle ainsi, c'est qu'on entretient chez nous, à ce sujet, un véritable délire de la persécution. Voilà comment s'éternise le malaise entre les deux peuples. Nous nous obstinons : eux, à la fin, s'irritent. Où cela nous mènera-t-il?

Vous ne m'en voulez pas, dites, de vous parler ainsi? Si mes propos vous paraissent trop vifs, voyez dans leur franchise le signe de notre amitié. Vous êtes très intelligente. Entre gens sincères, il faut admettre que les choses soient dites comme on les sent.

Tendres souvenirs. J. R.

XXXV

LA PUISSANCE DES BRAS CROISÉS

> Pourquoi ne jugerait-on pas les gouvernements après chaque guerre déclarée? Si les peuples comprenaient cela, s'ils faisaient justice eux-mêmes des pouvoirs meurtriers, s'ils refusaient de se laisser tuer sans raison, s'ils se servaient de leurs armes contre ceux qui les leur ont données, ce jour-là, la guerre serait morte.
>
> GUY DE MAUPASSANT.

Tout en revenant vers la France, sa seconde série de conférences terminée, Réal évoquait la bonne grâce avec laquelle il avait été apprécié par les doctes Bâlois, les Zurichois carrés et finauds, les Fribourgeois à l'intelligence si ouverte, les Lausannois enthousiastes, les Genevois chaleureusement accueillants.

Brave petite Suisse! Carrefour des races qui a réalisé comme une expérience de laboratoire prouvant les bienfaits de l'internationalisme! Au

lieu de chercher à maintenir hargneusement une langue unique, des traditions irréductibles, elles a pris à chacun de ses voisins ce qu'il pouvait lui apporter de bon.

Pédagogie, méthodes commerciales, principes d'hygiène, organisation des transports, tout cela lui vient d'Allemagne. Mais elle n'en a pas moins reçu de l'Italie les grâces tessinoises, et de la France la vivacité romande.

Ces enrichissements n'ont altéré ni la personnalité de ses habitants, ni son âme nationale. Elle a consenti à se perfectionner selon des règles étrangères, ce qui, tout en la rendant plus prospère, l'a rendue plus forte et plus unie. N'est-elle pas comme une image prophétique de ce que pourraît être — de ce que doit être, de ce que sera — l'Europe, quand les bonnes volontés des peuples y consentiront?... Utopie? Allons donc! Tout perfectionnement humain a été traité d'utopie... L'histoire des continents n'est qu'une longue progression d'unions, de plus en plus vastes. Chaque fois, des hommes ont dit : Il faut que cela soit. Et des hommes leur ont succédé, qui ont dit : Voici comment.

A Pontarlier, frontière française, il éprouva de la tristesse, en retrouvant, après la Suisse propre et courtoise, une gare noircie, sordide, une buvette où des gens criaient, une salle

d'attente dans laquelle des fonctionnaires imposaient aux voyageurs une interminable stagnation... Les employés à qui il eut affaire n'étaient pourtant pas bougons. La casquette en arrière, la vareuse déboutonnée, un mégot pendant à la lèvre, ils appliquaient machinalement les règlements, qui donnaient aux étrangers timides l'avant-goût de nos libertés.

Sur tous les murs, des pancartes suspendues de travers, des affiches maculées, indiquaient de multiples : DÉFENSE DE... Réal se remémora une phrase d'Yvonne : « L'Allemagne, patrie des *verboten.* » Et il songea : « Chez nous, on s'en fiche... Voilà la différence. »

Une fois le train parti, Réal observa ses compagnons de voyage. Il avait devant lui un quinquagénaire replet, rentier sans doute. A son côté, un capitaine d'infanterie. Un ecclésiastique lisait son bréviaire. Un personnage, qui semblait d'importance, s'étalait sur deux places. Enfin, une dame âgée était accompagnée par un tout jeune homme, son fils, apparemment.

Ces gens étaient comme les symboles de la France bourgeoise, militaire, religieuse, commerçante, industrielle et familiale. Et Réal songeait :

« Voilà, j'en suis bien sûr, des gens qui se représentent les *Fritz* comme des brutes sangui-

naires incendiant par plaisir, inventant des tortures avec raffinement.

« Sans doute, dans cette même minute, un compartiment allemand groupe de la sorte un pasteur, un rentier, un officier, un négociant, une bourgeoise, un étudiant, qui se représentent, eux, le soldat français sous les espèces d'un féroce coquin à barbiche et à nez crochu, coiffé du petit képi à visière carrée de 1870, et crispant une maigre main menaçante au-dessus d'un paysage rhénan.

« Et puis, à force d'avoir peur les uns des autres, à force de grogner comme des chiens qui se frôlent, raidis de colère et le poil hérissé, ils se jetteront de nouveau les uns sur les autres, pour le plus grand bénéfice des spectateurs.

« Alors, ce rentier verra se réduire au quart la valeur de son revenu, tout en étant taxé proportionnellement à l'aisance passée : ce prêtre administrera de nouveau des moribonds dans des ambulances; cet officier accueillera sa condamnation à mort; ce commerçant subira l'arrêt de la production et la paralysie des affaires ; cette mère perdra son fils, parti pour le front; ce jeune homme sera envoyé vers les coutelas et les gaz...

« Mal inévitable, dit-on...

« Inévitable ?... Il suffirait que les peuples

répondissent négativement aux exhortations de ceux qui les lancent dans la bataille. Autant le refus individuel du service militaire est inefficace, autant le refus collectif serait puissant.

« Qu'arriverait-il si, en Russie, en Angleterre, en Amérique, en France, en Allemagne, en Italie, les rentiers comme celui-ci disaient : « Plus d'argent pour la guerre ! » ; si les soldats comme celui-ci disaient : « La guerre nouvelle n'est plus une guerre, c'est une catastrophe. Nous la répudions » ; si les prêtres comme celui-ci disaient à leurs fidèles : « Nous vous refusons, si vous faites la guerre, les sacrements d'une religion de fraternité » ; si les marchands comme celui-ci disaient : « Nous ne vendrons plus d'étoffe, de cuir et d'armes pour la guerre » ; si les mères comme celle-ci disaient : Nous empêcherons les soldats de partir » ; si les jeunes hommes comme celui-ci disaient : « Nous sommes sur la terre pour vivre ! »... bref, si les citoyens répondaient aux affiches de mobilisation par la grève militaire?

« Ce qui arriverait? C'est que la guerre deviendrait impossible... Et, la pressentant impossible, les gouvernements et les financiers renonceraient à user de ce moyen-là pour contenter leurs appétits.

« Mais jamais on n'a voulu méditer là-dessus. Personne n'a mesuré sa puissance. Personne n'a

réfléchi à l'invincible pouvoir des bras croisés... Personne n'a pensé : la possibilité de détruire la guerre est en moi.

« Il suffirait pourtant de commencer par le dire. Le faire viendrait ensuite, tout naturellement... »

XXXVI

LOIN L'UN DE L'AUTRE

> La collaboration de la France et de l'Allemagne redevient la conviction de mon âge mûr. Nous verrons, ce que nous avons rêvé autrefois, la réconciliation des deux moitiés de l'esprit humain.
>
> ERNEST RENAN.

Enfin Réal revenait!

Yvonne, durant cette longue absence, avait éprouvé comme un amoindrissement d'elle-même.

C'est que, depuis trois mois qu'elle avait été mêlée à sa vie et à ses travaux, elle s'était attachée à lui. Leur sympathie, peu à peu, était devenue une amitié délicieuse. Leurs regards se comprenaient. Certes, ils étaient séparés par leurs convictions. Du moins, Yvonne ne suivait pas Réal comme il l'aurait souhaité. Mais un fonds commun les disposait aux mêmes enthousiasmes, aux mêmes générosités. Elle ne pouvait

se défendre d'admirer son courage, dans le moment même où elle en désapprouvait l'inspiration.

Les lettres reçues de Suisse presque quotidiennement lui causèrent une joie profonde. Elle pensait : « Il compose tout cela pour moi ! Lui, qui est là-bas entouré et fêté ! »

Mais, dans ces lettres, elle observait une évolution dont elle s'alarmait. Allait-il vraiment conseiller ce rapprochement sacrilège ?

Elle était partagée entre sa confiance en cet esprit loyal et l'effroi des déductions où il s'égarait. Que dire ? Comment faire ? Le cas s'aggravait. Il ne s'agissait plus maintenant de réconfort. Il s'agissait de sauvetage...

Le premier matin où ils reprirent la tâche commune, un menaçant orage chargeait l'air immobile.

Malgré la chaleur, Yvonne pressa le pas. Elle avait hâte d'arriver.

Réal l'accueillit joyeusement.

— Vous êtes l'exactitude même !... Aussi, dites, vous ne considérerez pas comme un reproche déguisé ce tout petit souvenir que j'ai pris la liberté de vous rapporter de Genève...

C'était une montre d'or, montée sur un bracelet de moire.

Elle n'avait pas prévu ce témoignage d'affec-

tion. Sa gratitude s'exprima avec une soudaine gaucherie, qui n'en était que plus touchante.

Il demanda :

— Vous avez bien eu mes lettres de là-bas ?

Il la regardait avec une attention intense, pour trouver sur sa physionomie l'annonce de l'état d'esprit où il allait la trouver.

Elle répondit avec élan :

— Oui, je les ai reçues...

Il y avait dans son regard un remerciement, qu'elle n'osait pas marquer d'autre façon, pour les phrases où la tendre amitié de Réal s'était manifestée.

Mais lui, possédé par ce besoin de gagner des âmes qu'ont les nouveaux convaincus, demanda :

— Et, ce que je vous ai dit à propos des Allemands ? Qu'en pensez-vous ?

Brusquement sèche, elle répondit :

— Je n'en dis rien.

Réal fut surpris par le ton décidé d'Yvonne. Tiens ! tiens... Elle était donc résolue à garder une attitude de correction ? Cela présageait un dissentiment.

— Quelque chose ne va pas, hein ?... Oh ! je le vois bien... Quoi donc ?... Vous m'avez trouvé trop... trop germanophile ?

Il parlait avec cette taquinerie amicale dont elle se serait amusée elle-même en d'autres circonstances. Mais, tendue par sa conviction,

souffrant de la dépression que l'orage causait en elle, Yvonne ne répondit pas et demeura les regards fixés sur la masse bleuâtre qui s'épanouissait au zénith et sur un pan de maison encore éclairé, dressant contre le ciel lourd et sourd une découpure blafarde. Elle sentait venir un conflit. Leurs prosélytismes adverses allaient se heurter.

Qu'en résulterait-il ?

Appliquée à se maîtriser, elle répondit enfin :

— Je le sens bien... Nous sommes très loin l'un de l'autre... Vous les trouvez admirables... D'accord... Mais ces gens m'inspirent une sorte de répulsion instinctive, animale... La haine du chien envers le chat, si vous voulez...

Réal frappa ses mains l'une contre l'autre.

— Bravo ! Voilà une comparaison excellente ! Oui, la haine entre chiens et chats, haine d'animaux qui s'ignorent et ne pensent qu'à la bataille... Mais prenez un jeune chien, prenez un jeune chat, enfermez-les ensemble, dans une chambre, sans vous inquiéter des crachements et des aboiements. Le lendemain matin, vous les trouverez couchés tranquillement l'un contre l'autre... Voilà quelle est la valeur de vos répulsions instinctives. Une épreuve peut les vaincre... Pourquoi ne pas essayer?

— Parce qu'un essai pourrait être mortel.

— La guerre ne l'est donc pas?

Nous serions dupes... Ces gens-là sont d'une telle fourberie...

Il eut un mouvement d'impatience.

— Toujours la même phrase, alors? La « fourberie teutonne »... Pourquoi pas aussi la « duplicité slave », la « traîtrise italienne » et la « perfide Albion » ?... Ne sentez-vous pas ce qu'il y a de puéril dans cette façon qu'a chaque peuple de se donner toujours comme un ange de candeur aux prises avec un monstre d'hypocrisie ?

Vexée par le mot « puéril », elle fit une allusion aux lettres de Suisse.

— Vous l'avouez vous-même, que les Allemands sont hypocrites !

— Quand ils négocient, pas quand ils s'associent !

Elle répliqua :

— Soit ! Les Boches sont parfaits.

Puis elle s'assit devant le bureau, prête à la besogne, rompant l'entretien.

Depuis quelques instants, des grondements roulaient, progressivement accrus. Des éclairs fulguraient parmi des amoncellements de nuées. L'orage était au-dessus de la ville. L'immobilité de l'air, soudain, fut animée par un vent sinistre qui fit voler des feuilles arrachées et battre des volets. De larges gouttes étoilèrent la rue, où les passants se mirent à courir, courbant

d'instinct la tête quand éclatait un fracas de tonnerre.

Réal souffrait du dissentiment qui s'aggravait entre Yvonne et lui. Par un contraste cruel, il se sentait retenu vers elle de toute sa tendresse, à mesure que leurs convictions adverses les éloignaient l'un de l'autre.

Conciliant, il reprit :

— Non, les Boches ne sont pas parfaits... Ce sont des hommes comme les autres. Ils n'ont ni tous les mérites qu'ils s'attribuent, ni tous les défauts dont on les accuse.

Mais elle fut incapable de feindre plus longtemps l'indifférence. Douloureusement, elle supplia :

— Écoutez-moi ! Croyez-moi ! Ne vous mettez pas à répandre cette idée-là ! Écrivez contre la guerre. Tout le monde sera d'accord avec vous. Mais une réconciliation avec les Boches, après tout ce qu'ils nous ont fait, ça non ! non !...

Elle ajouta, pour atténuer l'énergie de sa protestation :

— Plus tard, peut-être... Quand on aura oublié... Mais maintenant, voyons, c'est trop près de toutes ces choses horribles...

— Ma pauvre enfant, plus tard, il sera trop tard. Le moment n'est pas aux tergiversations et à la sentimentalité. Le temps presse. En Europe, la situation est tragique. Il faut agir.

On ne discute pas l'uniforme des pompiers au moment où la maison brûle...

Elle riposta :

— Qui donc est venu y mettre le feu ?

— Naturellement ! L'éternelle querelle des responsabilités ! On se croirait en classe ! « M'sieu ! c'est lui. — Non, M'sieu ! C'est pas moi, c'est lui ! »

Yvonne allait parler, mais un éclair plus livide que les autres zigzagua dans la pénombre du ciel, et presque aussitôt un formidable déchirement, suivi d'une décharge cascadante de ferraille, secoua les vitres.

— Vous n'avez pas peur de l'orage ? — demanda Réal.

— Merci — répondit-elle avec une politesse qui se contraignait. Puís, sans perdre l'élan qu'elle avait eu pour répondre, elle s'écria :

— Si bien que les Boches ont pu commettre tout ce que vous ne nierez pas, je l'espère ! N'importe ! C'est fini ! On passerait l'éponge ? On leur tendrait la main ?

— Je ne parle pas de poignées de mains... Pour le moment, c'est l'outil qu'il faut prendre, côte à côte, l'outil du travail... pas l'outil de guerre.

Elle le railla :

— Ah ! vous pardonnez facilement les injures ! Admirable vertu chrétienne que la vôtre !

Vous offrez la joue droite après la joue gauche ! Et vous croyez que, une fois reconstitués grâce à votre imprudente mansuétude, ils ne recommenceront pas à vouloir une nouvelle guerre...

Il eut un air de pitié.

— Taisez-vous donc, ma petite fille, avec vos histoires de loup-garou... Ah ! on vous l'a bien fourrée dans la tête, la peur des Allemands... comme leur gouvernement, à eux, leur a donné la peur des Français...

« Petite fille »... Encore cette affectation blessante de supériorité ! Elle se défendit avec une colère mal contenue :

— Je vous prie de croire que je n'ai pas besoin qu'on me *fourre* les choses dans la tête, comme vous dites... Lille, Reims, Verdun suffisent pour prouver comment ils l'ont faite, leur guerre fraîche et joyeuse, qu'ils ne voulaient pas, prétendez-vous !

— Mais non ! Ils ne la voulaient pas !

— Oh ! ça, par exemple...

L'irritation gagnait Réal :

— Nom d'un chien ! Avant de parler, documentez-vous donc ailleurs que dans les journaux officiels ! Et avant de vanter notre pacifisme, relisez-donc les enquêtes sur la jeunesse française en 1913 !...

Elle ricana :

— Les Boches sont antimilitaristes, sans doute ?

— Ni plus ni moins que les Français. Nos deux militarismes se fortifiaient l'un par l'autre. Et maintenant, pour nous garantir du leur, nous nous en imposons un à nous-mêmes. Et si cela continue, ce sera la guerre encore, toujours la guerre !

Alors, elle éclata :

— Eh bien tant pis ! Oui, la guerre plutôt que de voir ces gens-là mêlés à nous... La guerre, oui, la guerre !... Qu'on en finisse une bonne fois !

Elle était révoltée dans son esprit et jusque dans sa chair. Son visage se convulsait. Un tremblement agitait ses lèvres. Elle regardait Réal durement. Elle le détestait.

Il répondit, glacial :

— La guerre... Dans quelle arme la feriez-vous donc, s'il vous plaît ?

— Moi ?

Il la désignait du doigt :

— Oui, vous.

A son tour il fut saisi par un accès de colère.

— En vérité, c'est admirable ! Vous êtes là, tous, pangermanistes ou nationalistes, une foule de vieillards, de femmes, de malingres, de gens assurés de ne plus partir, et vous criez : « La guerre, la guerre ! » en poussant les autres devant vous ! Les batailles auxquelles vous vous résignez bravement pour autrui, savez-

vous ce que c'est? Quel droit avez-vous d'en réclamer encore? Êtes-vous des combattants? Non !... Alors taisez-vous !...

Domptée par la violence autant que par la raison, elle obéit.

Dehors, l'averse ruisselait. Les éclaboussures de larges gouttes formaient sur la chaussée comme une buée grise. Parfois un passant courait sous l'abri bombé de son parapluie pareil à une grosse tortue noire et luisante.

Yvonne était agitée par des pensées contradictoires. Elle essayait de réfléchir, de dompter son impulsion. Mais chaque fois que l'idée d'une réconciliation franco-allemande se présentait à son esprit, elle avait un mouvement de révolte.

— Non... C'est impossible...

Implacable, il répétait :

— Alors, la guerre...

— Aucun Français de cœur ne consentirait...

— L'idéal français est donc de faire encore, dans vingt ans, tuer des jeunes hommes et pleurer des mères?

Elle évoquait nos malheurs :

Ça, après le ravage du Nord...

— Vous voulez donc qu'il se répète?

— Le monde entier nous traiterait de lâches !

— Le lâche n'est pas celui qui cherche à empêcher la guerre. C'est celui qui supporte qu'on l'y condamne !

Elle jeta un cri désespéré :

— Alors tous ces morts se seraient sacrifiés pour rien ?

Avec flamme, il riposta :

— Pour rien, oui, si la guerre recommence... Ceux de chez nous sont partis pour vaincre la guerre. Admettre une guerre encore, c'est les trahir.

Elle gémit :

— Si au moins nous étions sûrs...

— Nous avons une certitude : l'union — ou la guerre dans vingt ans.

Elle se leva.

— Excusez-moi... Je ne sais ce que j'ai... L'orage, peut-être...

Il s'inquiéta :

— Vous êtes souffrante ?

— Non, rien...

Elle mettait son chapeau, avec des gestes saccadés.

— Vous n'allez pas partir par un temps pareil ?

Elle secoua la tête :

— Si, si... Ça m'est égal...

— Avez-vous un parapluie, au moins? Je vais vous en prêter un...

Elle ne voulait rien de lui et quitta promptement le bureau. Soulevant le rideau du vitrage, il la vit s'en aller à pas rapides, sous la pluie qui tombait sur elle sans qu'elle parût s'en apercevoir.

XXXVII

RESPONSABILITÉS

> En fait, quand une guerre éclate, c'est que les deux gouvernements ennemis l'ont également voulue; mais chacun des deux peuples est également convaincu qu'il ne fait que se défendre.
>
> Francis Delaisi (1911).

Durant toute la journée, l'émotion d'Yvonne ne s'apaisa point.

Au chagrin de se sentir si ennemie de Réal dans le moment même où elle était portée vers lui le plus affectueusement, se mêlait, à présent, l'appréhension de l'avoir rebuté en paraissant instinctive avec obstination, rebelle à la raison. Comment la jugerait-il? Que faire pour reconquérir son estime?

Céder? Elle ne le pouvait pas.

Feindre de céder, pour échapper à de stériles

discussions? Il ne serait pas dupe. Une tolérance qui s'évertue ne ressemble pas à une conviction qui naît.

Si elle allait le perdre, pourtant? Paris ne manque pas de filles intelligentes qui s'honoreraient de travailler avec Jacques Réal... Le perdre? Non, jamais!... Elle s'était sentie si seule, si triste quand il avait quitté Paris. Elle avait eu tant de joie à le revoir!

Le lendemain, elle lui dit :

— J'ai réfléchi, depuis hier... Et je vous dois un aveu. Quand vous m'avez proposé des arguments, je les ai écartés. J'étais d'ailleurs hors d'état de les entendre. Mais vous me jugeriez mal si je refusais de m'éclairer. Je vous écoute. Et je vous affirme que ma bonne foi est absolue.

A ces mots, il rayonna de surprise joyeuse.

— Quel progrès! Ah! les patriotes sont rares qui, de chaque côté du Rhin, seraient capables de parler comme vous venez de le faire!

Elle eut une expression résignée :

— Allez! commencez votre plaidoirie...

Il se défendit.

— Une plaidoirie? il ne s'agit pas d'une plaidoirie! Je ne cherche pas à excuser les Allemands. Je cherche à ne pas les accuser sans les comprendre. Je cherche à m'expliquer comment la guerre s'est préparée dans tous les pays belligérants...

Elle hocha la tête :

— La chicane des responsabilités...

Mais il la rassura bien vite :

— Ne tremblez pas, mon petit... L'épluchage des dépêches de monarques et d'ambassadeurs ne prouve pas grand'chose... Il faut remonter aux sources... Je suis sûr que vous n'avez jamais pris la peine de récapituler ce qui s'est passé entre l'Angleterre et l'Allemagne de 1900 à 1914 ?

— A cette époque-là, je l'avoue, les journaux ne m'intéressaient pas beaucoup...

— C'est vrai, vous étiez une gamine... Mais même quand on les lisait, en ce temps-là, les journaux, on n'apprenait pas grand'chose, allez... C'était déjà comme aujourd'hui... Eh bien, voici l'histoire :

« Pendant tout le XIXe siècle, l'Angleterre avait eu la maîtrise industrielle du continent, voire du monde.

« Après 1870, l'Allemagne, brusquement enrichie par nos cinq milliards, fut prise d'ambitions à son tour. Des forges, des fabriques de toutes sortes surgirent de ce sol où n'avaient jamais poussé que des pommes de terre et des petites fleurs bleues.

« D'abord, l'Anglais, sa pipe au coin de la bouche, considéra dédaigneusement ces efforts. « Camelote », murmurait-il.

« Pourtant la camelote pullulait.

« Alors il décida de l'avilir par une marque plus sûrement encore que par un mot. Il inventa le *Made in Germany*, imposé aux importations allemandes. Le consommateur serait ainsi mis en garde contre cette agaçante pacotille.

« Hélas! quelle surprise! le monde découvrit le signe méprisant sur des marchandises excellentes, dont on ignorait jusque-là l'origine, et qu'on préférait aux autres depuis quelque temps, parce qu'elles étaient meilleures et plus avantageuses. Le discrédit s'était transformé en publicité!

« Ce jour-là l'Anglais cessa de fumer sa pipe, se mit à réfléchir et serra les dents.

« Ce n'est pas tout. Tandis que l'Angleterre était envahie par une colère, d'ailleurs bien légitime, les Allemands, chaque jour plus riches, songeaient au moyen de se procurer des matières premières et de propager leurs produits. Il leur fallut des colonies, en un temps où l'Angleterre et la France, servies les premières, avaient choisi les meilleurs lots. Il leur fallut des débouchés.

« Logiques, les Anglais adoptèrent la tactique la plus profitable. Ils soutinrent contre l'Allemagne tous les peuples dont celle-ci, par ses besoins d'extension, offensait les espoirs ou les

droits. Ils décidèrent d'encercler l'Allemagne, d'en faire un peuple solitaire. Combien le léopard britannique se mit à ronronner, en se frottant avec câlinerie même aux bottes du Tsar! L'Italie eut sa part de bonnes grâces ; ni la Perse ni la Hongrie ne furent oubliées. Mais comme, au demeurant, on n'est jamais mieux servi que par soi-même, l'Angleterre se mit à construire ses premiers dreadnoughts, plaça ses bases navales non plus face à la France, mais face aux mers allemandes, et transforma les manœuvres de sa flotte en répétitions générales de certain blocus, qu'elle ne projetait pas, oh ! non... mais auquel elle voulait être prête.

« Alors le Kaiser poussa le cri d'alarme: « Notre avenir est sur l'eau ! » Il favorisa la Ligue maritime et fit voter des crédits pour un armement intensif.

« La surenchère militaire commença.

« Avec quels soldats la faire, cette guerre qui vient? » se demanda l'Angleterre, dépourvue de troupes. « Avec quel argent la faire? » se demanda l'Allemagne, riche d'usines plus que d'or. Et les deux rivales songèrent alors à la France.

« Nous, bonnes gens, nous vivions bien tranquilles. Notre petit commerce allait comme ci comme ça. Nous mangions bien. Nous nous amusions, nous pensions aux femmes... Et le

ruban vert et noir de 1870, à la boutonnière des vieux bonshommes, symbolisait une espérance dont on a fait son deuil.

« C'est alors que la France vit arriver deux prétendants.

« L'un était un officier vêtu en civil, et qui cherchait à se donner, malgré ses moustaches crochues, des allures de brasseur d'affaires. Il alla trouver nos banquiers, leur offrit des cigares bagués, s'évertua en politesses, fit des saluts à la fois trop raides et trop profonds, chercha des accords propres à nous tenter, parla de syndicats, d'entente économique, de voies ferrées, de « bonnes affaires »...

« L'autre prétendant débarqua d'un pied solide sur le sol français où ses ancêtres s'étaient crus chez eux. Avec une froideur que nous prîmes pour de la clairvoyance, il nous tendit sa main musclée et nous dit : « Entendons-nous cordialement ! Moi, je vous veux « du bien. Renvoyez cet intrigant malgré ses « promesses... Il n'y a rien à faire pour vous en « Asie Mineure et à Bagdad ! Voulez-vous un « petit cadeau compensatoire ? Tenez, nous « vous donnons le Maroc, qui pourrait nous « appartenir. »

« Crédules, nous congédiâmes brusquement le commis voyageur en l'obligeant à remporter sa pacotille de propositions financières. Les Fran-

çais désapprirent le cri de « Vive Krüger ! » et s'avisèrent que Jeanne d'Arc n'avait pas été tant que ça brûlée par les Anglais. Ils se sentirent forts et ne le cachèrent pas. Un vertige gagna les faiseurs de budgets. Des espérances fabuleuses emplirent l'imagination des marchands de canons, des armateurs, des lanceurs d'emprunts. La guerre se mit à planer au-dessus de l'Europe.

« Personne n'en prenait peur. Le Tsar et ses ministres cupides, aventureux et puérils, s'exaltaient en pensant aux progrès réalisés par leur armée après la guerre japonaise. Ils nous commandaient des canons qu'ils payaient avec notre argent, ce qui ravissait d'aise nos métallurgistes, nos banquiers et nos généraux. Les Français organisaient des retraites militaires. Les Anglais stimulaient leurs constructeurs de navires. Nul ne voulait prendre l'offensive, certe. Mais la France et l'Angleterre faisaient, par mesure de prudence bien légitime, des préparatifs. L'Allemagne les considérait comme une provocation ; elle en faisait à son tour. Et comme, de part et d'autre, ces armements étaient accompagnés de déclarations pacifiques, de part et d'autre on s'accusait d'hypocrisie. Oh ! ce désir de paix était sincère. Les gouvernements étaient trop avertis pour ne pas prévoir les conséquences de l'épouvantable choc.

« Et puis, brusquement, les hommes ne sont plus les maîtres de cette machine créée par leur orgueil aveuglé. Voilà qu'elle se met à fonctionner toute seule. Comment l'immobiliser? ils ne le savent pas! Ils ont prononcé les paroles qui la mettaient en marche, ils ignorent celles qui pourraient l'arrêter. La légende de l'Apprenti Sorcier devient une réalité tragique. Émouvantes dépêches que celles de ces monarques saisis par la terreur soudaine de ce qu'il leur faut décider! Ils essaient qu'on les défende contre eux-mêmes, contre cette fatalité qu'ils ont laissée grandir. Ils supplient, ils sont comme des malheureux qui roulent sur une pente et qui cherchent désespérément à se raccrocher les uns aux autres... Trop tard!...

« Et voilà, mon petit, dix ans d'histoire contemporaine. Chaque parti peut accuser l'autre d'être coupable, et jurer, comme c'est l'usage dans toutes les guerres, qu'il n'a fait, lui, que se défendre... Ce que je vous dis là contient plus de vérité sur les responsabilités que l'ergotage arc-en-ciel des dossiers de chancellerie! »

Yvonne, comme la plupart des gens, fondait ses convictions d'après les articles des journaux. Fervente, elle avait adopté la thèse dont la France a fait la base de sa politique de guerre. La soumettre à l'examen lui aurait paru un acte de déloyauté.

Un moment troublée par ce qu'elle venait d'entendre, elle se ressaisit. La force de l'habitude lui fit revenir aux lèvres cet élément essentiel du credo patriotique :

— Quoi ! Vous prétendez que les Allemands n'ont pas voulu cette guerre, qu'ils ne l'avaient pas préparée ?... Leurs armements, voyons...

— Et les nôtres ? Vous n'avez jamais vu un graphique exposant, évaluées en francs, les dépenses militaires des grandes puissances, de 1883 à 1914 ? C'est un spectacle édifiant, allez ! En 1883, le budget de guerre français était de 789 millions ; l'anglais, de 702 millions ; le russe, de 894 millions ; l'allemand était de 500 millions seulement, pour une population presque double de la nôtre, et pour couvrir deux fronts... Or, en 1913...

— Eh bien ?

— Saviez-vous que la France avait augmenté ses préparatifs de guerre au point de garder seulement un quart de son budget pour tout le reste de ses besoins : Administration, Justice, Instruction, Assistance, Hygiène, Travaux publics ? Saviez-vous que les budgets de guerre russe, anglais et français de 1913, additionnés, dépassaient de deux millions et demi les budgets additionnés de l'Allemagne et de l'Autriche ? Saviez-vous enfin que, de 1913 à 1914, le budget de guerre allemand avait diminué... oui,

diminué... de 173 millions, alors que ceux de l'Entente augmentaient, par bonds nouveaux !... le français de 94 millions, l'anglais de 74 millions, le russe de 322 millions ?

— Mais, tout de même, ils ont été les agresseurs !

Ce n'était plus un argument qu'elle opposait. C'était le cri d'une foi tourmentée, qui chancelle et qui cherche à se ressaisir. Elle reprit :

— La France a été attaquée ! Rappelez-vous combien la mobilisation nous a surpris ! Et cette émotion à la Chambre, ces ministres qui pleuraient... Non ! non... Personne chez nous n'était préparé à cette idée affreuse. La France était pacifique, au fond de l'âme !

Réal répéta :

— En êtes-vous bien sûre ?... Oh ! Soyez tranquille... Je ne parle pas ici de l'âme collective. L'ensemble des Français a du bon sens. Mais faisons un retour sur nous-mêmes... Chez nous, comme chez les Allemands, des groupes d'hommes tenaient des propos agressifs. Et même, depuis 1910, cet état d'esprit progressait, comme progressait le pangermanisme allemand... Rappelez-vous cet émoi de la foule, lors des défilés de soldats... Et cette réaction contre les doctrines tolstoïennes... Et cet éclat qu'on témoigna en refusant un buste de l'empereur Guillaume dans une grande exposition

de sculpture... Pour riposter aux provocations allemandes, telles que l'arrestation de M. Clément Bayard, la condamnation de Hansi, la campagne contre notre légion étrangère, chacun se fortifia dans un nationalisme enfiévré... A Polytechnique et à Normale, les théories humanitaires ne trouvaient plus de disciples ; seule, l'action paraissait digne d'estime. Napoléon était admiré. A la Faculté de Droit, à l'École des Sciences politiques, le sentiment national devenait vif, irritable. Le nom de l'Alsace-Lorraine était acclamé. Relisez les études sur l'état d'âme de la jeunesse française publiées à cette époque, alors que l'on ne mesurait pas la gravité de telles révélations. Vous y verrez que les élèves de rhétorique supérieure déclaraient trouver dans la guerre un idéal d'esthétique, d'énergie et de force. On exaltait la renaissance de l'héroïsme français. On répétait : « plutôt la guerre que cette perpétuelle attente », et ce vœu contenait un secret espoir. Le mot : la guerre, se parait de séduction. Maurice Barrès, Léon Daudet, soulevaient des enthousiasmes. Je me rappelle cette phrase publiée en 1913, dans l'enquête d'Agathon sur les jeunes gens : « *L'existence que nous menons ne nous satisfait pas... Il nous faut une action pratique, immédiate. Un seul événement nous la permettra : la guerre ; aussi la désirons-nous...* »

— Des Français ont dit cela ? C'est impossible !

— Je vous le garantis. Le mot a été écrit, commenté, approuvé... Et ce n'est pas la déclaration d'un isolé. C'est le terme fatal auquel devaient aboutir quinze années d'éducation sportive, de culture nationaliste... Relisez-la, aujourd'hui, cette enquête... C'est un examen de conscience que nous nous devons à nous-mêmes... Un de ces jeunes gens déclare : « *La guerre m'amuserait* » ; un autre : « *La guerre exerce sur nous un attrait, pour l'amour de l'art* » ; un officier rapporte le mot d'un de ses hommes : « *Oh ! mon lieutenant, vienne la guerre, et qu'on se débarrasse enfin de ces gens-là !* » et il ajoute : « *Il faut prévoir la guerre, et être constamment prêt à la déclarer : attaquer, c'est encore le meilleur moyen de se défendre !* »... Où sont-ils, tous ceux qui parlaient ainsi ? Quelle plaine de Belgique les a vus tomber, gantés de blanc ?... Oui, à force de répéter : « Nous avons été attaqués, nous ne voulions pas cette guerre », nous avons fini par le croire... Mais quelques-uns d'entre nous la voulaient, la guerre... et on n'osait même plus les contredire, parce que celui qui parle de paix, près de celui qui parle de gloire, a toujours un air de pleutre. Ils voulaient la guerre, les pauvres enfants... Ils ne savaient pas...

— Et la jeunesse allemande ?

— Elle croyait la guerre fraîche et joyeuse. Elle avait la même foi dans sa vertu purificatrice. On le lui avait tant répété !...

Yvonne se passa la main sur le visage, profondément troublée par cette bonne foi qu'elle sentait dans les paroles de Réal. Il ne cherchait pas à vaincre. Il cherchait à éclairer. Et elle-même avait vaguement conscience que quelque chose en elle se modifiait peu à peu. Pourtant elle aurait voulu des faits, des preuves...

— Mon Dieu, comment savoir ?... Qu'est-ce que les Allemands, eux, pensaient en 1914 ? Je me rends bien compte que leur attribuer un état d'esprit de barbares et d'ambitieux sans frein, comme nous le faisons toujours ici, c'est injuste, peut-être... Mais où trouver la certitude qu'ils ne se sont pas jetés sur nous par convoitise ?

— Ici — répondit Réal. Et il alla chercher un volume dans la bibliothèque. — Voici le livre d'un écrivain [1] qui en 1912 a fait une enquête en Allemagne. Il a consulté des gens de tous les partis, de toutes les carrières. Or, les témoignages qu'il a recueillis concluent de la même façon : sympathie de l'Allemagne à l'égard de la France...

[1] *L'Énigme allemande*, Georges Bourdon.

— Êtes-vous sûr qu'on ne lui a pas menti ?

— Menti ? Comment voulez-vous que des professeurs de faculté, des officiers, des propriétaires, des ingénieurs, des journalistes, des économistes, se soient mis d'accord pour lui mentir ? D'ailleurs, il s'en serait aperçu. C'est un homme clairvoyant... Et c'est un Français, en présence d'Allemands. Vous n'allez pas prétendre qu'ils l'ont roulé ! Où serait donc alors notre fameuse renommée d'intelligence ?

Il ouvrit le volume, tourna les pages, s'arrêtant pour signaler les paragraphes dignes d'attention.

— D'abord, le sentiment des Allemands à l'égard de la France. Voyez ce qu'en dit Hermann Sudermann :

Dans toute l'Allemagne, il n'y a que sympathie pour la France et pour ce qui vient de France, et je n'ai jamais rencontré une seule personne qui ne considérât comme une calamité la seule perspective d'un conflit nouveau. Cela, je vous le jure. C'est la vérité stricte.

— Voici maintenant un critique, un conférencier connu, là-bas, M. Alfred Kerr, directeur de la Revue *Pan* :

Ici, on aime véritablement tout ce qui est français. La France est, je pense, de toutes les nations non germaniques, celle qui attire le plus l'Allemagne.

Nous trouvons en elle des dons qui nous manquent et nous font envie. Elle enchante les lettrés, par sa langue si précise et si souple... On raille volontiers ses travers. Mais on ne peut s'empêcher de l'aimer.

— Voulez-vous la déclaration d'un pangermaniste, d'un écrivain militaire, le comte de Reventlow ?

Promenez-vous chez nous, vous n'y découvrirez nulle part des sentiments d'hostilité préconçue à l'égard de la France.

— Et là, tenez... Voyez l'opinion de M. Paul Samuleit, recteur d'une importante école prussienne de filles, et qui exprime la mentalité du monde universitaire :

Aujourd'hui, notre école enseigne aux jeunes générations à considérer la France comme une nation grande par ses richesses intellectuelles et matérielles, digne de notre haute estime par son activité artistique, scientifique et industrielle, avec laquelle, enfin, nous voulons vivre et vivrons en paix et amitié. Que l'école allemande entretienne ou cherche à entretenir une animosité quelconque à l'égard de la France, ou de n'importe quelle autre nation, cela n'existe à aucun degré.

— Et voulez-vous enfin la constatation de M. Karl Fürstenberg, homme d'importance, puisqu'il dirigeait la plus grosse association commerciale de Berlin :

Chez nous, on adore les Français... Nous sommes, en Europe, les deux peuples dont les intérêts directs sont les plus voisins.

Yvonne l'interrompit :

Mais maintenant l'Allemagne nous déteste. Elle parle de revanche. Ces témoignages-là ne concernent que le passé.

Il secoua la tête.

— L'Allemagne nous hait parce que là-bas le mot d'ordre est de se plaindre de la France. Mais il n'est pas de pays où l'opinion publique se modifie plus vite et plus profondément. Voyez la révolution après tant de loyalisme. Voyez cette animosité contre nous, après tant de sympathie et de bonne volonté lors de l'armistice.

Elle reprit :

— Je ne comprends plus... Voilà, en 1912, le langage des gens qui, en 1914... Alors, à quel moment ont-ils été sincères ?

L'objection était considérable.

— Ils ont été obéissants — répondit Réal. — Oui, l'Allemagne nous enviait, d'une sorte d'envie intimidée, étonnée, déférente. Nous étions ses vaincus redevenus puissants. Elle ne nous détestait pas... C'est satisfaire trop aisément notre besoin de comprendre que de dire : « Les Allemands ont voulu cette guerre ». Mais quand la minorité vorace qui gouvernait alors

l'Empire fut parvenue à imposer au peuple allemand l'idée de la campagne, en le persuadant qu'elle était nécessaire au salut de la patrie, tout le peuple, amorphe et docile, accepta la parole d'en haut. Il n'avait pas voulu la guerre. Il l'a faite... Nous aussi...

— Mais enfin, le chiffon de papier !

Il secoua la tête.

— Naturellement... J'y comptais... Mais, ma pauvre enfant, les traités ne sont jamais que des chiffons de papier pour les gouvernements... Une guerre, qui finit toujours par un traité signé, commence toujours par un traité rompu...

— Enfin, la Belgique... le pacte de 1831...

— Oh ! Vous savez votre histoire de France... Mais nos fabricants de manuels ne se sont pas vantés de ceci : malgré ce pacte, Napoléon III avait formé le projet d'annexer la Belgique et le Luxembourg...

Elle répéta, stupéfaite :

— Napoléon III ?

— Parfaitement !... Notre ambassadeur à Berlin, M. Benedetti, fut chargé par l'empereur de soumettre à Bismarck un mémoire relatif aux vœux et aux projets du gouvernement français... C'était bel et bien le déchirement du morceau de papier... Bismarck mit le document dans sa poche et demanda un délai pour réflé-

chir. Quand Benedetti redemanda son texte, Bismarck affirma l'avoir égaré. Mais dès que les Français eurent déclaré la guerre à la Prusse, en 1870, le document reparut, publié par les soins de Bismarck dans le *Times*. Il eut pour effet d'aliéner à la France les sympathies anglaises et de la priver d'un secours éventuel. Je ne vous rapporte pas cela comme un trait à l'éloge de la diplomatie prussienne. Mais je vous prie de considérer que l'attentat contre la neutralité belge, s'il fut réalisé par Guillaume, avait été déjà souhaité par Napoléon au profit de la France... Non, allez ! .. Nous n'avons rien à dire au sujet du viol de la Belgique. D'autres ont réussi ce que nous avons raté. Voilà tout !...

Il reprit le livre.

— On va répétant chez nous : « L'Allemagne voulait la guerre ! » Tenez, voyez l'opinion de M. Théodore Wolff, directeur du *Berliner Tageblatt* :

L'Allemagne veut la paix. Elle n'a rien compris aux rumeurs de guerre qui, en 1911, lui venaient de votre côté. Pendant quinze ans, l'Empereur, le Gouvernement, ont tout fait pour se rapprocher de vous ; ils n'ont essuyé que des rebuffades. Qu'en penserait la France à la place de l'Allemagne ? Nous sommes deux peuples qui se soupçonnent, s'épient et se prêtent mutuellement des pensées ou des passions qu'ils n'ont pas. La bonne action serait de leur montrer leur erreur.

— Croyez-vous donc que plaisantait M. Walter Rathenau, le grand industriel, directeur de la Société générale d'électricité, membre de soixante-dix conseils d'administration, intéressé à plus de trois cents sociétés, quand il disait :

Je vous déclare avec toute la force dont je suis capable qu'en Allemagne personne ne veut la guerre, qu'une guerre jamais ne sera rendue inévitable par un entraînement de l'opinion allemande. La guerre peut venir de ceux qui dirigent, mais ne jaillira pas du sol même de la nation.

— Vous voyez... « Peut venir de ceux qui dirigent » ! voilà toute l'explication... Et le prince Charles Max de Lichnowsky fourbissait-il à la dérobée une épée, tandis qu'il affirmait :

La guerre ? Ah ! Quand on imagine ce qu'elle serait aujourd'hui, quand on suppute les ruines effrayantes qu'elle laisserait, connaissez-vous — je ne dis pas même chez nous ou chez vous, mais dans le monde — un homme assez fou pour nous y jeter ? Nous n'avons aucun intérêt à compromettre une paix nécessaire à notre expansion industrielle. Tout le pays a le goût et le besoin d'un développement pacifique.

— Et le comte Oppersdorff, membre du Reichstag et de la Chambre des Seigneurs, tendait-il un traquenard, en déclarant :

Entre nos deux pays, un rapprochement est possible. Il n'y faut, de part et d'autre, que de la bonne volonté, avec du tact et de la discrétion, et la bonne volonté de l'Allemagne, croyez-moi, est entière. Si nous commencions, vous et nous, par établir le double catalogue de nos torts et de nos fautes réciproques, ce serait déjà pour chacun, n'en doutez pas, une bonne leçon d'humilité. Et si nous prenions ensuite, une fois pour toutes, le parti de renoncer à corrompre, à coup de préjugés et de sentiments factices, l'esprit de la jeunesse dès son initiation à la culture, le plus difficile serait fait.

— Et M. Johannes Kaempf, président du Reichstag, n'énonçait-il pas des prophéties réalisées depuis, quand il disait :

Notre industrie, notre commerce sont en plein développement. Une guerre ruinerait tant d'efforts. Chacun sent cela.

— Non seulement ces chefs de la pensée allemande étaient pacifistes, mais même ils déploraient que, entre la France et l'Allemagne, subsistât un cruel malentendu. M. von Listz, professeur de droit criminel et membre du Reichstag, n'hésitait pas à dire :

Le souhait ardent de l'Allemagne est non seulement de vivre avec vous en paix, mais de gagner, s'il se peut, votre confiance, et, si vous y consentez, votre amitié. La culture française et la culture allemande dominent le monde. La réunion de l'esprit

allemand et de l'esprit français ne pourrait que servir la civilisation générale. Ah ! si la presse voulait, quel beau rôle elle aurait à jouer entre nos deux pays ! Elle pourrait travailler utilement à dissiper tant de malentendus détestables. Et je parle, croyez-le, pour la nôtre comme pour la vôtre. C'est, pour tout le monde, un malheur que, chez vous et chez nous, tant de journaux obéissent à un chauvinisme si étroit. Ils masquent la véritable pensée, les intérêts, et jusqu'au caractère de nos deux nations. La guerre ne serait pas seulement monstrueuse, elle serait absurde.

— Ecoutez, enfin, ce que déclare Maximilien Harden, le célèbre pamphlétaire. Harden, le directeur de la *Zukunft*, Harden si copieusement injurié chez nous que son nom ne s'associe plus, dans les esprits mal informés, qu'à une idée de pitrerie et de cynisme; écoutez ce qu'il dit, ce Harden, à propos de la France et de l'Allemagne. Voyons, n'est-ce pas l'expression même du bon sens ?

L'un des sentiments dont la masse de la nation est le plus généralement possédée, c'est incontestablement le sentiment de la paix. Peu de gens songent à la guerre. On a bien trop besoin de la paix ! La guerre compromettrait le résultat de quarante années d'efforts considérables, qui ont donné à l'Allemagne une grande puissance économique; ceux qui réfléchissent à cela ne peuvent pas désirer la guerre, et chez nous, on ne l'aime pas pour elle-même. L'Allemagne a besoin de colonies; mais elle

n'a pas besoin des colonies de la France. Le monde est vaste, et elle saura bien en trouver d'autres. Entre nos deux pays, je n'aperçois d'autre alternative que celle-ci : ou la continuation de rapports aigres, déplaisants, hostiles, dangereux, ou une alliance formelle. Pour moi, mon choix est fait. Tout recommande l'alliance. Les deux peuples unis, c'est la paix du monde assurée par leur propre volonté, et pour leur commun intérêt. Et ne sont-ils pas faits pour s'entendre? Ne se complètent-ils pas admirablement? L'Empire, je vous le répète, ne convoite rien de la République, non, rien, pas la moindre parcelle de son territoire, en Europe, ou ailleurs. Il ne veut rien que la certitude qu'elle cesse d'être le centre et l'espoir de toutes les tentatives formées contre lui. Rien de plus, rien de moins. Et n'apercevez-vous pas ce qu'une telle alliance donnerait à la France? Non de l'illusion et du vent, mais une sûre réalité; tandis que si elle escompte, pour de secrètes espérances, pour des réparations historiques, ses amitiés d'aujourd'hui, j'ai peur pour elle qu'elle ne soit déçue.

Et cette guerre qui, certainement, ne laisserait pas seuls, face à face, nos deux peuples, que serait-elle? Loin d'être une liquidation, elle ne serait qu'un recommencement, et, les canons redevenus silencieux, on verrait le vaincu, quel qu'il soit, méditer sa revanche! Et pourquoi? Pour sa propre gloire, pour sa vie? Non pas; mais pour le délice et le profit du « tertius gaudens », de l'Américain d'abord, du jaune plus tard. Et nous assisterions alors à la faillite, à l'abdication définitive de la vieille Europe.

Yvonne murmura :

— Comme ces gens ont raison... C'est effrayant...

— Pourquoi effrayant?

— Parce que...

Réal acheva la phrase :

— Parce que ce sont des Allemands et que nous sommes des Français... Nous revendiquons pour nous l'exclusivité de la clairvoyance et de la franchise... Ah! Je ne dis pas cela afin d'humilier notre pays, allez... Tous les peuples en font autant...

Elle subissait ces révélations avec un frémissement contenu. Elle souffrait de rompre un par un les liens qui l'avaient attachée jusque-là au reste des hommes. Son besoin de penser librement la faisait avancer malgré elle, d'idée en idée. Dans le trouble de son âme s'animaient douloureusement, une à une, des conceptions nouvelles. Et Réal, le cœur bondissant, suivait ce progressif éveil.

Enfin elle exhala comme un cri :

— Mais alors, si les peuples ne voulaient pas de la guerre, quel sentiment soudain les a jetés les uns contre les autres?

— C'est le patriotisme, ma pauvre petite... Ce sentiment qu'on est arrivé à rendre chez eux forcené... C'est au patriotisme que les dirigeants de l'Allemagne ont fait appel, c'est lui qui soulevait d'enthousiasme la foule acclamant le

Kaiser, au soir de la déclaration. C'est le doux patriotisme, dont les maîtres d'école et les journaux sont arrivés à faire une monstrueuse caricature, et dont ils ont transformé la tendresse en orgueil cupide et en haine... Et les hommes ont accepté cette déformation parce qu'ils n'admettaient pas que l'idée de Patrie fût un seul instant discutée... Et chez nous, c'est le patriotisme qui nous a maintenus dans l'état de guerre, c'est par patriotisme que nous avons écarté toute proposition de paix et voulu combattre jusqu'au bout... Le patriotisme accepté, vénéré, exalté par tous les peuples en guerre, le voilà le vrai responsable!

Yvonne était secouée par des spasmes de souffrance. Elle sentait, avec des tortures d'enfantement, la vérité naître en elle. Toutes ses croyances conventionnelles l'abandonnaient. Elle commençait à comprendre, à voir clair.

Une suprême révolte la traversa :

— Mais par quel abominable moyen a-t-on pu, à ce point, déformer le patriotisme dans les âmes, et, du jour au lendemain, rendre les peuples fous furieux?

— Par quel moyen? Par le mensonge! Le voilà, l'autre responsable!... On a menti d'abord pour persuader les hommes qu'ils se détestaient. On a menti dans les chancelleries, durant ces discussions mystérieuses où les diplomates

embusquaient des pièges... On a menti officiellement, par des accusations impudentes et des plaintes injustifiées... Ceux qui avaient rendu le conflit inévitable ont menti quand ils ont juré devant Dieu et devant les hommes qu'ils n'avaient pas décidé ou voulu la mobilisation... Et puis le mensonge s'est répandu comme une affreuse épidémie, sur toute la surface de la terre... De chaque côté, on a commencé à mentir, continûment, infatigablement... Les chefs prussiens mentaient, qui prédisaient la victoire à leurs armées condamnées à mort... Ils mentaient au peuple allemand bloqué dans des frontières qu'aucune nouvelle extérieure ne pouvait franchir. Ils mentaient en lui répétant que l'Allemagne avait été attaquée; et le peuple allemand l'a cru, et il a continué d'attaquer, persuadé qu'il ne faisait que se défendre... Oui, de chaque côté, l'arrière a menti pour empêcher les combattants de défaillir, les combattants ont menti pour rassurer l'arrière. Le fils a menti à la mère en assurant qu'il ne souffrait pas. L'épouse a menti au mari, soit en cachant ses larmes quand il repartait pour la ligne du feu, soit par l'air de fidélité dont elle camouflait ses trahisons. Les blessés mentaient en se déclarant désireux de retourner aux tranchées. Les auxiliaires mentaient en affichant le regret de leur inaptitude. Les combattants mentaient en décla-

rant leur préférence pour le front... On a menti afin de diminuer l'adversaire, de le démoraliser. D'un côté, l'on a dit que la France était en révolte. Chez nous, on a représenté les armées allemandes comme un troupeau lâche, apeuré, sans ressources, prêt à se rendre... On a menti en interdisant les plaintes, en imposant aux journaux et même aux correspondances privées un optimisme de commande. On a menti en cachant l'horreur des tueries, en dissimulant les chances d'arrêter le massacre... On a menti en bâillonnant les quelques bouches sincères qui, dans ce grand délire de la raison, hasardaient de sages paroles... On a menti en faisant assaillir les timides défenseurs de la pitié par des diffamateurs gagés... Chacun a menti pour se dérober à l'entrelacs des espionnages qu'on sentait partout autour de soi... On a menti, menti, menti, à chaque heure, à chaque minute. Le mensonge était partout, sur tous les visages, dans toutes les bouches, comme une fumée puante qui remplissait la gorge. Et, pas un homme, pas un homme sur des millions d'hommes, n'a eu la liberté, durant ces quatre années d'asphyxie, de crever la fenêtre pour faire entrer un peu d'air pur!

Il s'était laissé entraîner par la force de sa conviction. Il avait parlé de toute son âme, enfin soulagé de pouvoir s'exprimer librement en face

d'un être capable de le comprendre. Et la jeune fille le regardait, les mains crispées l'une contre l'autre, palpitante. Comme il avait raison! Oui, bien souvent elle avait souffert, durant la guerre, de ce mensonge affreux partout répandu, qu'elle sentait, qu'elle détestait, et qu'elle subissait par devoir. Oui! Il avait raison... Et peut-être avait-il raison pour tout le reste. Elle ne savait plus, elle ne savait plus... Quelle noblesse dans ce souci de justice! Quelle générosité dans cet effort pour tout comprendre! Et dans ces regards, dans cette voix, quelle belle flamme de jeunesse!

XXXVIII

ATROCITÉS

> Il faut chasser et oublier ces vilenies qui sont — comme il y a de faux mouvements du corps quand il se démène avec excès — les faux mouvements du moral désordonné, de l'âme folle. Il faut se dire que la guerre est et sera toujours, quels que soient les qualités, le niveau de ceux qui la font et la feront, une source d'inévitables abominations, et, ceci soupiré, il faut donc alors la faire, coûte que coûte.
>
> HENRI LAVEDAN.

— Vous avez beau dire, le souvenir des atrocités allemandes empêchera toujours une réconciliation !

Un murmure approbateur salua ces paroles de Mme Giraudet, qui regardait Réal, le face-à-main dressé.

Tous les mercredis, des amis se réunissaient chez les Giraudet, pour un bridge. Réal avait

été conduit là par sa femme, qui tentait parfois encore un effort pour lui rendre, par le contact des gens du monde, un peu de sa clairvoyance obscurcie.

Il y avait là, outre les maîtres de la maison, les Réal, Coigny et Duport; M. et Mme Pelletier n'étaient pas encore arrivés. On les avait attendus pour que les deux parties fussent engagées à la fois.

Bientôt, au cours de la conversation, le couple des petits Giraudet, pareillement véhéments et criards, Coigny aux objections lentes, Duport brutal et contradicteur, s'étaient réunis contre Réal à propos de la doctrine dont il était devenu notoirement le champion. On se faisait comme un jeu, à présent, de l'accabler. On l'appelait avec ironie : « notre sympathique germanophile », on avait oublié la considération qu'on lui témoignait autrefois. Certaines personnes, même, commençaient à juger sa compagnie compromettante.

Une fois de plus, Réal essayait de se faire comprendre :

— Je ne souhaite pas une alliance franco-allemande-russe...

Tous se mirent à rire... Russe !

Il répéta :

— Mais oui... russe... Vous n'imaginez tout de même pas que ce peuple va demeurer éter-

nellement en marge de la société européenne? Il nous est nécessaire. Nous lui sommes indispensables. Une modalité d'accord se trouvera.

Puis il reprit :

— Je ne souhaite pas une alliance franco-allemande-russe pareille à ce qu'ont été l'alliance franco-russe ou l'alliance franco-anglaise. Ces associations baroques ne servent qu'à provoquer des guerres nouvelles. Un équilibre européen est toujours précaire et périlleux. Ce que je souhaite, c'est une fédération des États européens, à l'exemple de celle des États-Unis qui, née elle aussi d'une guerre terrible, n'a pas été troublée depuis. Or aucun espoir d'union n'est possible en Europe si un bloc initial n'est pas constitué par une agrégation à laquelle toutes les autres nations, rassurées, viendront se joindre aussitôt. C'est pourquoi je juge nécessaire de rechercher à présent non pas les raisons de nous haïr, mais les moyens de nous accorder.

Mme Giraudet l'interrompit :

— Un accord avec les gens qui ont brûlé la cathédrale de Reims? Merci !

— Nous avons bombardé nous-mêmes l'église collégiale de Saint-Quentin — répondit Réal. — Épargner les cathédrales, madame, c'est facile à dire... Mais si, en cas d'avance française, quelqu'un était allé tirer par la manche

un de nos commandants de batterie, en répétant : « Attention à la cathédrale de Cologne. Ne la prenez pas, surtout, comme objectif!... Il y a peut-être un observateur dans la flèche, n'importe! Respectez l'église! Elle est classée parmi les monuments historiques », je crois qu'il aurait congédié ce conseiller non de la main, mais du pied, le brave commandant de batterie...

Mme Réal, agacée, grogna :

— Ah! voilà qu'il va parler contre les militaires...

— Mais non — lui répondit son mari avec douceur. — Tu connais bien mon sentiment sur les militaires. La plupart sont de braves gens. Ils ne sont pas responsables des guerres. On les y envoie, c'est tout. Et j'aurais garde de reprocher à un officier de détruire une statue, s'il peut par là sauver un homme... Car cet homme serait capable, peut-être, de refaire une autre statue, tandis que la statue, elle...

— Tes amis les Allemands y sont passé maîtres, dans l'art de la destruction! — s'écria Maxime Duport. — Et l'on n'oubliera pas de sitôt les raffinements atroces qu'ils y apportaient!

« Bon! » se dit Réal. « Voilà la question des atrocités! » Ces gens l'irritaient, à la fin. Il ne put se contenir :

— Quel furieux besoin de généralisation vous avez ! Pourquoi diable rendre un peuple entier responsable d'actes ordonnés par quelques centaines d'officiers, ou improvisés par quelques centaines de repris de justice?... Oh ! je sais bien... C'est l'usage !... On accuse toujours l'adversaire de commettre des atrocités : les atrocités bulgares, les atrocités serbes, les atrocités turques, les atrocités bolcheviques, les atrocités polonaises... Éternel refrain... Et d'ailleurs quelles atrocités ? Précisez donc un peu vos accusations.

Chacun se récria :

— Et les enquêtes officielles ?

— Et les dépositions des témoins ?

Réal, d'un geste, réclama que les exclamations se fissent moins simultanées, et poursuivit :

— ... Car on en a raconté, des histoires !... Vous rappelez-vous ces fameuses fourchettes empoisonnées, lancées par avion place de la Concorde et signalées tragiquement par le *Matin* ?... C'était simplement de petits morceaux de ferraille, des déchets d'emporte-pièce, provenant d'usines métallurgiques. Un sac crevé, que portait un camion, avait laissé échapper une partie de son contenu... Et cet autre crime de lèse-humanité, les cadavres bouillis pour en tirer de la graisse ! Tout fut

décrit : les dimensions de l'usine, les costumes des ouvriers, le séchoir, les chaînes à crampons, les bassines... La nouvelle fut reconnue fausse. Et je me souviens qu'un journaliste écrivit alors ingénument : « Après tout, si les Allemands n'ont pas fait cuire leurs soldats, ils en étaient tout de même bien capables, les monstres ! »

Maxime Duport, ironique, demanda :

— Naturellement, tu trouves, toi, que les Boches se sont conduits comme des agneaux ?

Réal, patiemment, demanda qu'on ne le prît pas pour un imbécile.

— Enfin, tu les trouves excusables, sous prétexte que, comme on dit, « c'était la guerre ! »

— Jamais de la vie... Je n'excuse pas les Allemands, j'accuse la guerre, ce qui n'est pas la même chose... Les Allemands ont commis des atrocités, c'est indéniable. Je comprends parfaitement que les gens en aient gardé un souvenir indigné et épouvanté. Mais il n'est pas moins indéniable, je le répète, que commettre des atrocités, c'est le fait de tous les hommes qui font la guerre.

Brièvement, il évoqua quelques-unes de ces luttes féroces qui marquent les étapes de l'histoire : arbres coupés par les Spartiates, mains tranchées par César, sac de Rome où les Espagnols du connétable de Bourbon brûlaient les

pieds des vieillards pour connaître où leur or était caché, violaient les jeunes filles vivantes ou mortes, déchiraient, cassaient, démolissaient, pour la joie d'anéantir.

Coigny l'interrompit :

— C'est de l'histoire ancienne, cher ami...

L'ardent et minuscule M. Giraudet, de sa voix nasillarde, émit ces paroles :

— Depuis, la France a enseigné au monde les Droits de l'Homme...

— Réal sourit. Une récente étude l'avait pourvu de documents.

— A votre place — dit-il — je laisserais tranquille la Révolution française... Lisez donc Taine! Vous n'y avez pas vu, sans doute, avec toutes les références désirables, l'histoire de ces gentilshommes hachés vivants par les bandes jacobines? des femmes qui mangeaient des cœurs encore tièdes de vie? du chevalier d'Angly agonisant sur un fumier, les cheveux arrachés? de M. Barras, en Languedoc, coupé en morceaux sous les yeux de sa femme enceinte? de M. Bélu, dans le Périgord, qu'on obligea à boire le sang de son frère décapité? de ces Chouans enterrant des Bleus jusqu'au cou, et jouant aux quilles en lançant une boule qui fracassait les nez, les dents et les crânes? et de ce tailleur de Nantes qui portait attachée à son chapeau une garniture d'oreilles tranchées?

Les dames protestèrent :

— Pouah!... Ah! assez...

Quand leurs clameurs se furent un peu amoindries, M. Giraudet fit observer :

— On était en pleine anarchie, à ce moment-là! Mais dès que l'ordre a été rétabli...

Réal avait la partie belle.

— Il l'a été par Bonaparte?... Soit... Vous connaissez le texte de l'ordre par lequel ce sage Bonaparte prescrivit de détruire des prisonniers, à Jaffa, « de façon à ce qu'il n'en échappe aucun »? Et vous savez sans doute comment on procéda? Ces deux mille cinq cents malheureux furent formés en carré, et l'on travailla là-dedans à coups de baïonnette... Si ce trait ne vous suffit pas, voulez-vous l'histoire des prisonniers autrichiens que Masséna fit mourir de faim? Celle, peut-être, des sept cents vieillards, femmes et enfants, que les soldats de Championnet massacrèrent dans l'église d'Ossola? Ou celle encore du général Roguet qui, la veille de Waterloo, prévint ses grenadiers que « le premier qui lui adresserait un Prussien prisonnier serait fusillé »?... Excusez-moi de n'avoir pas gradué mes citations... Elles me viennent selon le caprice de ma mémoire... Mais vous y trouverez, je l'espère, une preuve que les atrocités militaires ne sont pas un privilège allemand. Chaque peuple peut faire à cet égard son mea culpa...

Mme Giraudet vint au secours de son mari.

— Mais oui, c'est de l'histoire ancienne que vous nous racontez-là, monsieur Réal... Vos exemples ont cent ans! Le monde est devenu, depuis, beaucoup plus civilisé...

— Croyez-vous? Il n'y a pas cent ans que les Anglais ont conquis les Indes. Ce fut sans douceur. Les indigènes qualifiés de « rebelles » étaient brûlés vifs, maintenus sur les bûchers par la menace des baïonnettes. Un témoin oculaire, un M. Russel, je crois, a raconté la prise de Luknow, dans la « Revue des Deux Mondes », et je vous recommande ce récit. Vous y verrez des glaces fracassées, des trésors éparpillés, des statues détruites, des porcelaines cassées, des broderies déchiquetées, des tableaux crevés, des meubles brisés, tout cela dans l'ivresse de détruire, dans « la joie de faire le mal », si reprochée aux Allemands... Vous voulez des exemples plus récents? Remémorons-nous la campagne de Chine, le pillage du Palais d'Été par les troupes alliées, ou encore le massacre des Malgaches, à Madagascar...

— Mon cher — dit Joseph Coigny en lissant sa longue moustache blonde — vous nous prouvez là que les soldats de toutes les nations, quand ils sont, comme vous le dites justement, ivres de destruction, peuvent se ressembler... Mais ce qui rend les atrocités allemandes si par-

ticulièrement impardonnables, c'est leur caractère scientifique, c'est ce qu'elles ont à la fois de voulu et de contraire aux droits des gens. Pourquoi s'attaquer aux civils?

— Vous allez voir — dit Mme Réal avec mauvaise humeur — qu'il va encore trouver quelque chose à répondre en faveur de ses Boches chéris!

Il regarda sa femme sans bienveillance, et, se retournant vers Coigny :

— Une armée qui fait la guerre doit faire la guerre... Et la première précaution à prendre est de se garantir contre le guet-apens. Or, dès qu'on opère en pays étranger, l'hostilité des civils n'est pas un des risques les moins graves... En Allemagne, la crainte des francs-tireurs était restée vivace, depuis 1870... Cette fois, les Allemands ont cru en voir partout... Nous pensions bien, nous, voir partout des espions, des postes de signaux et des plates-formes bétonnées!... Dites que c'était, de leur part, une folie, et nous serons d'accord. Mais si l'on était raisonnable, on ne se battrait pas.

— Ce n'est tout de même pas dans un élan de folie qu'ils ont condamné Jacquet et miss Cavell!

On guettait la réponse de Réal.

— Ceux-ci ont été exécutés — dit-il — comme le libraire Parme, de Nuremberg, tué, sous le Premier Empire, pour avoir vendu des brochures

hostiles à Napoléon, comme l'aubergiste tyrolien Andréas Hoffer, fusillé en 1810, pour avoir défendu sa maison. Ces héros-là, eux aussi, ont été jugés froidement, massacrés avec cérémonie. C'est la guerre...

— Et c'est la guerre, ces déportations de femmes, ces mutilations d'enfants?...

Réal poussa une exclamation :

— Ah! je l'attendais!... Les petites filles aux mains coupées!... Comment n'en avez-vous pas parlé plus tôt!... Eh bien, montrez-les... Où sont-elles, ces fameuses petites filles aux mains coupées? Qui a vu la photographie de leurs blessures? Comment s'appellent-elles? Où vivent-elles?

— Mais je le sais, moi! — dit avec véhémence Mme Giraudet.

— Enfin, madame!... Voici la première fois qu'une précision m'est donnée à cet égard... Vous avez vu une de ces fabuleuses petites filles?

— Non, mais une de mes amies, qui était dans un hôpital d'évacuation, en a vu... de ses yeux...

— Pas des vôtres, madame... Et c'est toujours la même histoire... Quelqu'un a vu des petites filles aux mains coupées... On court aux renseignements... Patatras!... C'est quelqu'un qui connaît quelqu'un qui a vu... Et les petites filles s'évanouissent comme un brouillard... Si elles

avaient été si nombreuses, voyons, ne croyez-vous pas qu'on les aurait photographiées, promenées en Amérique?... On s'est contenté d'en parler, mais vaguement... Et pour cause, sans doute... Néanmoins c'est avec des procédés comme ceux-là que les mères françaises ont eu le cœur attendri... C'est à cause de leur haine, éveillée à ce moment-là, qu'elles acceptent aujourd'hui le supplice infligé par les Alliés aux enfants d'Allemagne, de Russie et d'Autriche... Car cela, mesdames, nos grands journaux n'ont pas pris la peine de vous en informer... Vous ignorez complètement, tandis qu'on lit : *Lait à volonté* aux devantures de nos crémeries, que la plus effroyable famine a régné et règne encore par notre volonté sur des millions d'êtres humains! Les enfants pauvres, dans ces pays-là, ne sont plus lavés et grouillent de vermine, à cause du manque de savon... Ils vivent emmaillottés dans des vieux journaux, faute de langes. On ne peut plus les sortir, faute de vêtements. Ils sont devenus tuberculeux à raison de soixante-dix pour cent. C'est la proportion constatée dans les écoles de Vienne. Le rachitisme les déforme et les estropie... Ils sont des millions de petits êtres, qui ne tiennent plus sur leurs pauvres jambes squelettiques aux genoux enflés, dont le cou fragile ne peut plus soutenir la tête, dont les épaules deviennent pointues,

dont la peau se creuse entre les côtes... Mais pas de pitié pour eux! Pas de blocus relâchés en leur faveur! Il faut qu'ils crèvent, pour rendre les parents dociles à nos exigences économiques!... Ceux-ci n'auront rien à manger tant qu'ils n'auront pas donné de l'or, de l'or, de l'or, plus d'or qu'ils n'en ont... Et quand de vieilles Anglaises au cœur sensible ont recueilli quelques-uns de ces bébés qui meurent de faim, un grand journal les a appelées, ces misérables, ces traîtresses, des « dorloteuses de Boches »... Eh bien, vous qui parliez d'atrocités, que dites-vous de celle-là, dont votre approbation est complice?... Ah ! malheureux enfants qui naissent avec des yeux purs, étonnés, des yeux de bébés prêts à la découverte de la vie ! Leurs bras innocents s'avancent vers le visage maternel comme se sont tendus vers vous les bras de vos bébés... Mais non ! Une ignominieuse cruauté règle le destin de ces innocents, les condamne à se rider précocement, à n'avoir plus, au lieu de chair potelée, que des membres fragiles, flétris... Ils doivent désapprendre le sourire, n'avoir plus que ce cri : « Maman ! J'ai faim », ce cri qui torture là-bas tant de mères impuissantes, farouches, étreignant ces petits moribonds, ce cri que des milliers, des milliers de bouches enfantines exhalent en ce moment, et que vous refusez d'entendre !...

Dans la plupart des discussions, les interlocuteurs se taisent alternativement. Mais ce n'est pas pour suivre l'argumentation du contradicteur. C'est pour attendre qu'il ait fini et reprendre aussitôt la parole.

Dès que Réal s'interrompit, voyant sur les visages une résolution de ne pas se laisser attendrir, Maxime Duport lui dit :

— Fiche-nous donc la paix, mon vieux, avec tes histoires...

Réal fut offensé, attristé... L'aurait-on traité ainsi, un an plus tôt ?

Duport continuait :

— Les Boches n'avaient qu'à ne pas commencer ! Et nous ne pouvons que nous réjouir de ce qui leur arrive ! Tout le peuple allemand s'est bien réjoui du mal qu'on nous faisait !

— Eh ! ne nous sommes-nous pas réjouis nous-mêmes, en 1914, à l'idée que la turpinite asphyxiait les ennemis qu'on retrouvait, disait-on, par milliers, noircis, foudroyés, dans la position du tireur ?

— Mais sacré nom d'un chien ! — dit Duport avec éclat — ça, c'est encore la guerre... Défense légitime !... Si les Boches ont mis l'irréparable entre eux et nous, c'est au contraire, comme te le disait Coigny, parce qu'ils ont commis des atrocités inutiles, et violé les conventions internationales...

— Quoi donc ?

Mme Réal et Mme Giraudet poussèrent un cri d'exaspération. Elles ne pouvaient souffrir qu'on parlât avec cette indépendance des idées rancunières dont on a gavé les Français quatre années durant.

— Quoi donc ? — riposta Duport. — Mais d'abord le bombardement des villes ouvertes... Tu as oublié ? L'église Saint-Gervais, le jour du Vendredi saint !

— C'est toi qui oublie Carlsruhe ! — dit Réal — oui, Carlsruhe, le jour de la Fête-Dieu ! Quatre-vingts enfants massacrés !

Alors chacun lança une accusation :

— Et la brutalité vis-à-vis des femmes !

— Et le bouleversement des tombes !

— Et l'achèvement des blessés !

— Et la destruction des villages et des troupeaux !

— Et la déportation des enfants !

— Et les tirs sur les ambulances !

— Et l'abus du drapeau blanc !

— Oui ! — reprit avec véhémence Giraudet, d'une voix perçante, en gesticulant de ses bras courts comme des ailerons — c'est tout cela que nous répéterons à nos enfants pour les élever dans la haine du Boche ! C'est tout cela que nous n'oublierons jamais !

— Alors — répliqua Réal — vous haïrez

donc toujours le peuple allemand parce que ses soldats ont été capables de commettre tous les crimes que vous venez d'énumérer ?

Pour la première fois, on lui répondit : oui.

— Et si un autre peuple en avait fait autant, vous le haïriez comme vous haïssez les Allemands, je suppose ?... Ah ! soyez logiques !

— Quel peuple ?

— Les Anglais... Il y a vingt ans, pas plus, au Transvaal.

Duport haussa les épaules.

— Allons donc ! Les Anglais sont un peu durs. Ils veulent ce qu'ils veulent. Mais ils ne sont ni déloyaux, ni inhumains.

— Je puis te prouver le contraire.

— Vas-y ! — dit Duport avec impertinence, les bras croisés.

— Non, pas tout de suite. Car je tiens à te citer des faits et des sources. Je t'écrirai cela...

— Bien : Monsieur attaque les Anglais ! C'était dans l'ordre...

— Je n'attaque personne... Je me garde contre tout sentiment d'antipathie à l'égard d'un peuple voisin dont la clairvoyance et la volonté devraient être pour nous exemplaires. Je veux seulement contribuer à faire entrer dans les cervelles cette idée : Les atrocités allemandes ne sont pas spécialement allemandes, ce sont les atrocités de la guerre, de toutes les

guerres. Et le moyen qu'elles ne se reproduisent plus, ce n'est pas de haïr les Allemands, c'est de haïr la guerre. Votre parti pris d'accusation perpétue l'ancienne animosité et fournit des prétextes aux conflits futurs...

A ce moment, M. et Mme Pelletier arrivèrent. Leur entrée interrompit le débat. Les deux tables de bridge furent organisées. Mais même durant le jeu, les assistants témoignèrent leur absence de sérénité. On se sépara plus tôt que de coutume.

Il pleuvait. Parmi les flaques, Coigny, abritant Mme Réal, et Réal trottinant sous l'averse, cherchèrent un taxi. Leurs trois ombres étaient reflétées par le sol luisant, sous la lumière avare des réverbères. Enfin ils hélèrent un conducteur qui consentit à les accepter.

Dans la voiture, ils demeurèrent d'abord silencieux. Mme Réal avait souvent désapprouvé son mari. Mais ce soir, vraiment, il avait dépassé les limites de la raison !

— Tu es content de ta soirée? — lui demanda-t-elle, agressivement.

— Assez.

— Tu n'es pas difficile.

Comme il se taisait, elle insista :

— Tu te fais une jolie réputation. C'est agréable pour moi.

Coigny, soucieux de se concilier la faveur des deux parties, hasarda :

— M. Réal, évidemment, risque beaucoup en formulant ses idées avec autant de netteté, bien qu'elles soient, en somme, des idées très généreuses, très...

Les deux protestations que devait provoquer ce souci d'accord éclatèrent à la fois, celle de Réal, d'abord :

— Qu'est-ce que je risque? La défaveur des imbéciles... Soit.

Et celle de Mme Réal :

— Des idées très généreuses? Dites donc des idées ridicules, dangereuses, même...

Tous deux s'étaient vivement tournés vers Coigny. Il n'osa plus rien dire.

Mme Réal reprit ses critiques envers son mari :

— C'est pitoyable! on dirait que tu prends plaisir à gâcher ta vie! Toi qui as toujours eu une si bonne presse, tu finiras par te faire traiter comme un Romain Rolland! Les directeurs se méfient! On te renvoie avec tes manuscrits! Ce vieil imbécile de Bérillard t'est passé sur le dos à l'Académie. Il n'est plus même question pour toi de candidature... Ta rosette, elle est loin... Ah! c'est du joli...

Il l'écoutait distraitement, en suivant les halos que des réverbères formaient au passage sur les glaces où la buée s'épaississait.

Vexée de discourir dans le vide, elle requit l'approbation de Coigny.

— Enfin, monsieur Coigny, est-ce raisonnable, je vous le demande, de faire le Don Quichotte pour des gens qui n'attendent qu'une chose : notre amitié, afin de nous trahir plus vite !

Coigny ne put refuser son acquiescement. Il hocha sa longue figure de cheval.

Puis :

— Mon cher Réal... Vous finirez par faire rire de vous...

Mme Réal, menaçante :

— Et tu te feras soupçonner de...

— De quoi donc ?

— Mais d'être complice de ces canailles-là... Ils savent choisir leurs hommes, tu sais... et ils paient largement...

Coigny, cordial, insista :

— On ne s'imagine pas de quelles ruses ils sont capables... Chaque fois que quelqu'un, en France, essaie de discréditer l'armée, de répandre des idées humanitaires et pacifistes... Oh! je ne dis pas ça pour vous, cher ami !... enfin de gâcher la Victoire, de soulever les ouvriers, de nous entraîner à la paresse, à la faiblesse, au bolchevisme...

Mme Réal fournit la conclusion :

— Tu peux être sûr qu'il y a du Boche qui paie, là-dessous...

Il comprit qu'il ne les avait pas persuadés, qu'il ne les persuaderait jamais, qu'entre ces êtres et lui s'était créé un irrémédiable désaccord. Il les sentait là, butés. Et, de toutes les forces de son âme, il eut un élan vers Yvonne. Elle, au moins, elle était capable de réfléchir. Chère petite âme inquiète et loyale...

« Ah ! Il faut que j'envoie les documents promis à ce malheureux Duport », pensa Réal, quand il se trouva dans son cabinet.

Il plaignait un peu son ami d'enfance. Mais cette pitié n'était pas amicale. L'attitude de Duport était devenue nettement hostile. Sa fureur persistante contre les Allemands l'incitait à mépriser et à détester tous ceux qui leur prêtent quelque mérite ou quelque excuse. De même qu'au temps de l'affaire Dreyfus frères et amis étaient divisés, Réal sentit que la divergence des convictions dissociait cette vieille affection... Allons, encore un renoncement... Mais maintenant l'habitude lui en était venue...

Il s'assit devant son bureau, prit un cahier sur lequel il avait noté quelques références bibliographiques, et le volume où le général Christian de Wet, sous le titre *Trois ans de Guerre*, a conté la déchirante épopée transvaalienne, et commença :

Mon cher Maxime...

Mais les formules de politesse ou d'affection ne lui venaient guère. Il se contenta donc d'une liste de faits, précédés des titres qui les rattachaient à la récente discussion.

ILS ONT MALTRAITÉ LES FEMMES

« Un officier anglais est venu chez moi. Il me saisit, en voulant me violenter. Je dis : « Non ! Jamais ! » L'officier, qui avait une grosse canne, me frappa dans le dos avec cette canne. Je tombai à terre. Il donna l'ordre à ses hommes de tout briser dans la maison, ce qui fut fait. »

(Déposition de Mme Suzanne Moerdigh, faite sous serment au tribunal de Prétoria, durant le procès intenté par les autorités anglaises à M. Spoelestra, sujet hollandais, accusé d'avoir attenté à la neutralité en rendant compte, par lettre, des cruautés anglaises.)

ILS ONT VIOLÉ LES TOMBES

« Les Anglais ont incendié mes marchandises, pris mon bétail et détruit mes cultures. Ils ont ouvert la tombe de mon mari et volé une bague qu'il avait au doigt. »

(Déposition de Mme veuve Bernard Schaw au même tribunal.)

ILS ONT SUPPLICIÉ DES BLESSÉS

Après la bataille de Donkerkock, un field-cornet, nommé Meyer, fut blessé et fait prisonnier. On lui ordonna de creuser sa tombe. Il s'y refusa. Les Anglais le cravachèrent jusqu'à ce qu'il eût obéi. Puis ils le ligotèrent, lui ouvrirent la bouche avec un morceau de bois, lui tirèrent un coup de revolver dans la gorge, et l'enterrèrent, bien qu'il ne fût pas mort. Le cas du fieldcornet Meyer a été l'objet d'une protestation indignée du général Botha auprès de lord Roberts.

ILS ONT DÉTRUIT LES VILLAGES ET VOLÉ LES TROUPEAUX

« Des proclamations avaient été lancées par lord Roberts décidant que toutes les habitations situées dans un rayon de dix milles de l'endroit où les Boers avaient détruit la voie ferrée, seraient brûlées. Cet ordre fut partout exécuté. Quand on ne les brûlait pas, on les faisait sauter à la dynamite. Et alors tout y passait : les meubles, les provisions de blé, étaient anéantis, les bêtes de somme, chevaux, mulets, les troupeaux même, étaient emmenés. On tuait les chevaux à coups de fusil. Les moutons étaient embrochés à la baïonnette par les soldats. »

(*Trois ans de Guerre*, p. 226.)

« Les Anglais brûlèrent le blé par milliers de sacs, ou, jetant le grain par terre, le firent piétiner par leurs chevaux. »

(*Trois ans de Guerre*, p. 101.)

ILS ONT DÉPORTÉ LES FEMMES ET LES ENFANTS

« Dans les camps de concentration, 32.075 enfants étaient encore vivants, sur les 54.326 qu'on y avait internés au début. Les autres avaient péri par manque de nourriture et de soin La mortalité y atteignit 572 pour 1.000. »

(Lettre de M. Curiatti, consul général du Portugal à Prétoria. — Déclaration du War Office, 17 juillet 1902.)

ILS ONT PERSÉCUTÉ DES CIVILS

« Nos laagers, composés de femmes, d'enfants et de vieillards, s'enfuyaient au hasard, traqués par les Anglais qui les assaillaient à coups de canon et de fusil pour arrêter leur marche. Je pourrais à ce sujet produire des centaines de témoignages. »

(*Trois ans de Guerre*, p. 207.)

« A notre dénuement en vivres s'en ajoutait un autre : le dénuement en vêtements. Pour raccommoder les paletots et pantalons, nous cousions sur les trous des morceaux de cuir tanné par des vieillards et des malades. Mais l'ennemi

surprit bientôt leur industrie, pourtant bien primitive, et ne manqua point de saccager leurs cuves pour nous obliger à aller comme des mendiants, sans vêtements, pieds nus, dans un pays qui était le nôtre et celui de nos pères. »

(*Trois ans de Guerre*, p. 286.)

ILS ONT TIRÉ SUR DES AMBULANCES

(Protestation adressée le 19 octobre 1899, par le général Joubert aux consuls des puissances neutres résidant à Prétoria. Camp de Ladysmith.)

ILS ONT UTILISÉ LES CIVILS POUR SE GARANTIR CONTRE LES TROUPES ENNEMIES

« Je résolus de courir à la délivrance de nos femmes. Dès que les Anglais nous aperçurent, ils se couchèrent derrière leurs voitures, en forçant les femmes à rester debout derrière eux, en sorte que ces malheureuses se trouvaient exposées à être tuées par nous si nous tirions trop haut. Elles nous voyaient ainsi exposés aux coups des Anglais, et comprenaient qu'à la moindre maladresse, elles allaient recevoir la mort, peut-être de leurs époux ou de leurs frères. Impassibles, les factionnaires anglais les maintenaient derrière la ligne des tireurs, cible vivante et chère à nos cœurs, qu'on voulait offrir à nos fusils. »

(*Trois ans de Guerre*, p. 292.)

ILS ONT ABUSÉ DU DRAPEAU BLANC.

« A ce moment, nous vîmes apparaître un drapeau blanc. Toujours confiants dans leur bonne foi, malgré trop d'expériences, nous nous dirigeâmes vers les Anglais. Chose incompréhensible, et qu'on croirait à peine, ils recommencèrent à tirer. »

(*Trois ans de Guerre, p. 89.*)

XXXIX

AFFAIRE D'HONNEUR

Le salon du *Café de Paris*, qu'éclairent des lustres de cuivre rouge figurant des feuilles de marronnier, servait ce soir-là de décor à un dîner de camarades, le « dîner des Vingt ».

Suspendu pendant la guerre, il avait été rétabli. Chaque mois, à date fixe, des convives, admis par un vote très sévère, se retrouvaient là. Il y avait Maxime Duport — dont Réal avait obtenu l'élection jadis — Pelletier, Malapied, Montignac, Giraudet, Lebardeau-Chatenais, et même Walter Jacobi, élu, lui aussi, grâce à l'autorité de Réal. Ils se réunissaient avec plaisir, pour savourer une chère délicate, heureux d'avoir durant une soirée l'illusion du célibat.

Réal avait été l'organisateur et le boute-en-train de ce dîner, au début. Puis il était devenu quelque chose comme le « poulain » de ses

camarades, celui d'entre eux qui leur apparaissait comme le plus sûr de la réussite. De succès en succès, son prestige s'était affermi. On lui désignait la place d'honneur. Il était leur gloire. Il les présidait.

Mais ce jour-là, en retard, il avait trouvé toutes les places prises. Seule, une chaise était vacante, à l'extrémité, contre la fenêtre. Il alla s'y asseoir entre Jacobi et Maxime Duport.

Autre changement. Quand il arrivait, jadis, un « Ah! » général de plaisir l'accueillait. Cette fois, les conversations ne s'étaient pas interrompues. Aucune main ne s'était tendue vers lui. Un petit hochement de tête, par-ci par-là, un « bonjour » familier, marquaient en quelle mésestime on le tenait, à présent.

Il en souffrit un peu, d'abord. Puis il songea : « Ce sont des Parisiens. Je les déconcerte en ne remâchant pas toujours mes thèmes habituels de travail, en cessant d'être un auteur gai... Pour eux le succès est le criterium. Ils m'en veulent d'être sorti de mon sillon. Ils sont comme ces chiens des explorateurs polaires, qui marchent en troupe. Quand l'un d'eux s'écarte de la bande, tous les autres courent sur lui et l'étranglent. A présent, on me considère comme un homme fichu. Plus d'autorité, plus d'influence... Cela, ils ne le pardonnent pas... Ah ! les pauvres gens ! » Il regardait ces faces

pleines, ces mains charnues, ces airs satisfaits... Comment leur en vouloir, à tous, d'avoir l'âme si conforme à l'apparence de leur visage, d'être des hommes comme les autres?

Réal s'attendait à ce que l'on parlât de l'article qu'il avait publié récemment dans l'*Echo d'Europe*, et où il relatait son voyage en Suisse et en Allemagne, exposant avec loyauté ce qu'il avait, là-bas, entendu et compris. Mais personne n'y fit allusion. Il en éprouva du malaise. La discussion lui aurait permis une détente. Cet esprit de désapprobation qu'il sentait autour de lui l'oppressait comme un air impur. Enfin le mot *Boche* passa dans la conversation. Réal vit des regards dirigés vers lui. Parbleu! Tous le connaissaient, son article. Ou du moins ils en avaient lu, dans leurs journaux, des extraits commentés avec malveillance.

Montignac, dont la voix aux sonorités toulousaines dominait les autres, prononça, au cours d'une conversation particulière : « C'est une imprudence et une mauvaise action. » Réal eut la sensation d'un petit choc. « Ça... c'est pour moi. » Cette certitude le cingla. Et, par-dessus la table, il demanda :

— De quoi parlez-vous donc, Montignac?

Maxime Duport, avec qui Montignac s'entretenait ainsi, déclara nettement :

— Nous parlions de toi, mon vieux... Oui de

toi... Tu fais, depuis quelque temps, un drôle de métier... Tu as commencé par être pacifiste à tous crins... Et puis tu t'es mis à discutailler sur l'idée de Patrie... Maintenant te voilà bochophile... Où donc t'arrêteras-tu?

— Où il me plaira de m'arrêter — riposta Réal, cravaché.

Mais l'autre :

— Et puisque tu mets le sujet en question, permets-moi de te dire une chose... Ici nous sommes tous du même avis sur ce point, j'en suis sûr... Mon vieux, nous ne te comprenons pas...

Un silence général s'était fait, un de ces silences qui précèdent les orages.

— Tant que tu as compromis à plaisir ta carrière — poursuivit Duport — nous n'avons rien objecté... C'était ton caprice... Soit... Mais à présent...

— Quoi, à présent? — demanda Réal, remuant fébrilement un fragment de pain entre ses doigts.

— A présent, ça se gâte... Qu'on parle contre la guerre, soit... Mais qu'on parle en faveur des Boches, qu'on parle d'amitié franco-boche... Ça! Non! Mon vieux, non!...

Sa main, en s'abattant sur la table, fit trembler le liquide dans les verres.

— Je parle — répliqua Réal — selon ma

conscience. J'ai étudié la question. Voilà la différence entre nous.

Duport haussa les épaules.

— A-t-on besoin d'étudier une question comme celle-là?... Elle est résolue d'avance... Et je t'assure qu'il est pénible d'entendre un homme de ta valeur se livrer à cette sorte d'apostolat infâme!

— Encore une fois — reprit Réal — je dis ce que je crois juste et utile...

— Tu dis des choses révoltantes.

— Révoltantes au début, mais, au fond, salutaires.

Duport ricana :

— Salutaires? Charmant?... Alors on s'est battu pendant quatre ans pour écraser l'Allemagne, et maintenant tu trouves « salutaire » de la respecter? Tu oublies nos quinze cent mille morts, ma parole?

Toujours la même objection ressassée! La même objection sentimentale dont les Français se contentent en un débat de raison!

— Mon cher — répondit patiemment Réal — ceci est une formule d'éloquence... Je t'en prie, pas d'éloquence. C'est de cela que nous mourrons tous, dans ce pays-ci.

L'autre éclata :

— Voilà! Insulte donc la France, à présent... Ça devait arriver!

— Tu es stupide !... Je n'insulte pas la France...

— Non, mais tu l'assassines... parfaitement!... à coups de couteau dans le dos, encore, en répandant des sophismes... Tu te fais l'apôtre de la Kultur... Comme si ce n'était pas la ruine de la civilisation?

Réal sourit amèrement :

— Et la guerre... Elle n'a pas été la ruine de la civilisation, elle?

D'un geste rageur, Duport poussa son assiette devant lui.

— Enfin, puisqu'il faut bien que ça crève un jour, laisse-moi te dire ce qu'on raconte... Quelqu'un qui se met comme ça, brusquement, à parler en faveur des Boches, devient suspect... On connaît leurs moyens... Il y a des gens qui ont des besoins. Eux, ils ont de l'argent, quoi que tu dises... Je ne te reproche pas d'être de ces gens-là... Je te rapporte le bruit qui court. Tiens-le toi pour dit, et reste tranquille!

Sur les visages parut une expression de curiosité. Qu'allait répondre Réal? Les garçons eux-mêmes avaient interrompu le service, et regardaient.

Il frémit sous l'insulte, comme s'il avait été matériellement atteint. Puis, les ongles enfoncés dans les paumes, il dit, avec un calme contracté :

— Ce qu'on raconte, je m'en fous... Et cette accusation est imbécile, car...

L'autre l'interrompit :

— Tant pis pour toi. Que veux-tu ! Il est naturel qu'on pense ainsi quand on voit un homme souhaiter que la France devienne le paradis des Boches...

— Je ne souhaite pas que...

— Mais si ! — reprit Duport en tendant vers Réal un visage furieux.

Il était blême. Ses moustaches tremblaient.

— Oui ! Tu voudrais voir les Boches installés chez nous !... Aie donc la loyauté de l'avouer !... Eh bien ! c'est une ignominie... Et pour penser ainsi, il faut avoir une âme de vaincu...

Réal se dressa, culbutant sa chaise. Maxime Duport, lui aussi, s'était levé.

— Certainement, de vaincu !... de lâche...

— Répète ?

— Oui — reprit Duport avec une grimace dégoûtée — de lâche !

Réal, égaré par la fureur, saisit n'importe quoi, son verre empli de vin rouge, et en lança le contenu vers Maxime. Celui-ci le reçut en plein visage. Sur le faux col et la chemise parurent des taches violâtres. Il bondit, entraînant la nappe, bousculant le couvert, pour se jeter sur Réal. Des voisins s'interposèrent. On l'entraîna, furibond, vers un cabinet voisin.

Dans le salon, l'incident était commenté avec animation. « Quel ennui », disait Lebardeau-Châtenais en caressant sa longue barbe. Bernard Pelletier expliquait à Malapied qu'un duel était probable, un duel qu'on garderait strictement secret, en raison de la loi nouvelle.

Jacobi, demeuré seul près de Réal, s'efforçait de l'apaiser.

Celui-ci regrettait son geste.

— Mais que veux-tu... c'était toute la bêtise de l'opinion publique que j'avais devant moi...

Giraudet et Pelletier revinrent du petit salon où Duport réparait sa toilette. Ils déclarèrent :

— Duport veut un duel, ou des excuses...

— Comment ! riposta Réal. Il me traite de lâche et c'est moi qui dois des excuses ?

Une discussion confuse s'ensuivit. Ces hommes qui venaient d'assister à toutes les phases d'une agression étaient incapables de fixer quel était le responsable.

— Eh bien — conclut Réal — s'il tient à un duel... Soit... C'est idiot... Mais je me battrai.

Jacobi et Montignac acceptèrent d'être ses témoins.

Il rentra chez lui, soulagé par l'idée que l'affaire ne laisserait pas subsister une impression de querelle sans issue.

Il classa quelques papiers, vérifia si l'enveloppe qui contenait son testament était à la

place normale. En la voyant, il sourit. Un testament, à propos d'un duel !... Tout de même, il ne fallait pas dramatiser à ce point l'aventure... Il était calme, un peu frémissant. Il affectait de la désinvolture. Il paradait pour lui-même.

Le lendemain, l'affaire fut promptement réglée. Les témoins de Réal vinrent, après le déjeuner, faire connaître les décisions adoptées. Le duel aurait lieu dans vingt-quatre heures. Une propriété de Neuilly serait mise à la disposition des combattants. L'épée. Gant de ville. Chemise molle.

Tant que Jacobi et Montignac furent présents, Réal eut soin d'être enclin à la plaisanterie. Il voulait montrer son courage.

Il alla ensuite rendre visite à Mme Varavère. Elle seule serait mise au courant du projet. Il n'en parlerait ni à sa femme, ni même à Yvonne. Un pneu l'avait avertie qu'elle ne se dérangeât pas le lendemain matin. Après, on verrait.

Sa sœur l'accueillit affectueusement, et témoigna une grande émotion quand il avoua : « Je me bats en duel. »

A ce moment, la servante annonça une visite : Yvonne, en pénétrant dans le salon, aperçut Réal, et, près de lui, sa sœur, bouleversée.

Elle comprit. Quelque chose de grave !... Quoi donc ?

Réal ne put lui taire la vérité.

— Je me bats... demain, à trois heures... avec Duport.

Elle dut s'appuyer contre une table pour ne pas défaillir. Réal vit sur ce charmant visage les signes du saisissement. Mais dès qu'il eut exposé les détails et l'origine de l'aventure, Mme Varavère blâma son frère :

— Je ne te comprends pas... Tu condamnais la guerre... Et voilà que, à propos d'une gaminerie, tu acceptes un duel !... Un duel, c'est aussi bête que la guerre, aussi hasardeux... Voyons, Jacques !...

Il se défendit.

— J'ai été appelé lâche. Il fallait prouver le contraire.

Mme Varavère lui demanda s'il tirait bien.

— Hum !... Je t'avoue que depuis quinze ans je n'ai pas touché une épée...

— Mon Dieu ! — gémit-elle. — Ce Duport est très sportif, lui... Fais bien attention, dis...

Puis, après un moment de réflexion, elle remarqua :

— L'important, ce n'est pas le mot, c'est la lâcheté même. En refusant le duel, au mépris de l'opinion des autres, n'aurais-tu pas donné un bien plus bel exemple de courage ?

— Oui, mais j'aurais fourni à ceux qui me combattent un argument contre moi. Ils auraient dit : « Parbleu ! Il fait bon marché de

l'honneur de la France, tout comme du sien! » Eh bien, ça, non! Ma doctrine n'est pas une doctrine de lâche. Voilà l'occasion de le montrer!

Yvonne demeurait silencieuse.

— Vous me désapprouvez aussi? — demanda-t-il.

Elle leva les regards vers lui.

Beaux yeux noirs, dans ce visage pâli d'anxiété, beaux yeux aux sourcils tragiques, beaux yeux dont il sentit émaner tant de tendre sollicitude...

— Il est très fort, aux armes, ce monsieur Duport? — dit-elle, d'une voix affaiblie.

Réal la regarda, avec une expression de reproche affectueux.

— C'est ainsi que vous m'encouragez?

Aussitôt le visage d'Yvonne exprima la résolution.

— Vous avez raison. C'est bien, ce que vous faites. C'est très bien.

Brusquement elle pencha la tête et porta la main vers ses yeux.

— Quoi donc, mon petit? Vous pleurez?

Cet émoi, ces larmes... Il était donc pour elle autre chose qu'un camarade?

Déjà, elle avait retrouvé son énergie un moment défaillante.

— Non, je suis nerveuse... Excusez-moi..

— Pauvre petite — dit Mme Varavère, en l'attirant vers elle, avec amitié.

Mais Réal, pour rompre cet émoi, pour se défendre lui-même contre l'attendrissement qui le gagnait en présence de cette alarme dont il était la cause, se mit à marcher en se frottant les mains et s'écria, avec une gaieté un peu forcée :

— Allons ! les femmes !... Vous allez finir par me donner un cœur de cerf !... Qu'est-ce que vous en faites de ce vieil héroïsme ?... Pour me déplorer, attendez au moins que je sois « couché au tombeau » par mon « valeureux adversaire » !

Yvonne sourit, à travers ses larmes, et s'excusa :

— Je suis bête... Pardonnez-moi...

— Non, mon petit — dit Réal — en lui prenant la main, et en la gardant serrée dans les siennes. — Au contraire, vous êtes... Vous êtes...

Le terme lui manquait. Il restait là, muet, embarrassé, regardant Yvonne, et souriant d'un sourire qui, lui aussi, avait envie de pleurer.

XL

L'AVEU D'YVONNE

Il est doux, amitié, de marcher sans danger,
Tenant près de son cœur ton bras chaste et léger.
(SAINTE-BEUVE.)

Yvonne fut, durant toute la matinée, torturée par l'inquiétude. Pourvu que rien de grave n'arrivât! Oui, ce Duport, ce bellâtre, devait être exercé aux armes? Et Réal, malgré sa vigueur, n'avait aucun entraînement. Elle l'imaginait abattu dans l'herbe, le cou traversé. Quelle horreur! Et ne pouvoir rien contre ce risque abominable! Et souffrir la lenteur des heures, jusqu'au moment de savoir !

Après le déjeuner — un essai de repas, durant lequel sa gorge contractée n'avait laissé passer aucun aliment — elle ne put supporter plus longtemps la solitude. Elle se rendit chez

Mme Varavère qu'elle trouva, comme elle-même, brisée de fatigue par une nuit d'insomnie et une matinée d'anxiété.

Deux heures et demie...

Elles regardaient la pendule. Muettes, elles suivaient des yeux la marche de l'aiguille. Parfois, elles disaient :

— C'est ridicule de nous inquiéter comme cela... Nous avons perdu l'habitude des duels, depuis la guerre... Ce n'est jamais dangereux...

— Il y a des exceptions, pourtant...

Quand les coups de trois heures tintèrent, elles levèrent la tête. Leurs regards se croisèrent.

— Cela commence... Ah! mon Dieu...

Elles ne savaient que faire. Elles auraient voulu prier... Elles demeurèrent muettes, le cœur battant, la poitrine gonflée de soupirs.

Le quart sonna.

— Tout doit être fini — dit Mme Varavère.

Cette formule banale, qui prenait, en ces circonstances, un air de prophétie tragique, les fit tressaillir.

Brutalement, l'appel du téléphone retentit. Elles se dressèrent ensemble, Mme Varavère, blême, dit :

— Répondez, mon enfant... Moi je n'ai plus de jambes.

Et elle retomba dans son fauteuil.

— Allô!.. Allô!... qui est à l'appareil?... Mais non, Madame, redemandez le bureau...

C'était une erreur de téléphoniste.

Yvonne, brisée à son tour par cette absurde commotion, vient se rasseoir en face de sa vieille amie.

Trois heures et demie... Quatre heures... Rien... Ce silence devenait tout à fait alarmant. Elles se répétaient les phrases qu'il avait dites la veille. Sa promesse d'avertir sans retard était formelle. Ah! Pourvu qu'un malheur ne fût pas arrivé!

Cette fois le timbre de l'antichambre annonça une visite.

Une visite! Et pas de téléphone? Leur angoisse devenait déchirante. Il n'avait pu prévenir lui-même, alors? Quelqu'un s'était chargé de...

La porte s'ouvrit.

— Jacques!

Mme Varavère avait bondi dans ses bras.

Epanoui, il expliqua :

— Ça a été fini tout de suite... Alors j'ai préféré venir...

— Tu l'as touché?

— A la poitrine... En commençant...

— C'est grave?

— Comme ci, comme ça... Pas trop, heureusement...

Yvonne, la main sur la poitrine, contenait le tumulte de son cœur.

Il dut tout raconter. Elles l'interrogeaient sans relâche. N'avait-il pas eu froid? N'avait-il pas eu trop d'émotion ? Allégé de cette angoisse vague dont les plus courageux ne peuvent s'affranchir au moment d'un péril, il répondit avec volubilité. Une partie de plaisir, ce duel ! Quelques détails un peu ridicules l'avaient frappé. Il les rapporta gaiement. Tous trois en rirent, à grands éclats, tant la détente leur causait de bien-être.

— Et maintenant — dit Réal — les vacances sont finies. Il faut reprendre le collier de misère.

Il quitta Mme Varavère.

Yvonne, elle aussi, devait regagner le centre de Paris.

— Voulez-vous que nous marchions un peu ? — proposa Réal.

Elle accepta. Le crépuscule venait, un crépuscule d'octobre, blême, humide, éclairé déjà par des réverbères dont les reflets se prolongeaient en grandes verticales lumineuses sur les trottoirs suintants.

Les bords de la Seine. Feuilles mortes collées au sol. Frissons de vent dans les branchages.

— Rien à louer, par ici? — dit Yvonne, en regardant les façades.

— Pour qui donc ?

— Pour moi... Figurez-vous que je suis mise à la porte... Mon propriétaire m'augmente... Dans trois mois, je serai sans domicile...

Réal ne partageait pas cette jeune gaîté.

— Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Pas encore...

— Je vous en prie, laissez-moi vous aider un peu, pour ces recherches... C'est si ennuyeux.

Elle le remercia. Non! Elle se débrouillerait bien toute seule.

L'aigreur du soir d'octobre la rendait plus jolie encore, avivant ses beaux yeux noirs et, dans la fourrure du tour de cou, l'éclat de ses lèvres fraîches.

— Il ne fait pas chaud — remarqua Réal, en relevant le col de son pardessus.

Il sentait son nez rougir un peu, et ses joues se marbrer, râpées par la bise. « Si j'étais jeune et joli, pensa-t-il avec tristesse, on dirait : voilà deux amoureux... Mais on ne le dira pas... » Il soupira.

— Yvonne, avec bonne humeur, demanda :

— Qu'est-ce que c'est ? Un soupir ?

— Oui — répondit-il.

— A cause ?

Il hésita, puis, n'avouant pas le véritable motif de sa mélancolie, il parla de la vie morose et désaxée qu'il lui fallait reprendre à présent.

Le jour baissait. Ils marchaient toujours, d'un pas rapide. Sur une feuille moisie, collée au macadam, Yvonne fit un faux pas.

Réal grommela :

— Comme ça glisse !... Voulez-vous vous appuyer un peu ?

Timidement, elle posa sa main délicate sur le bras qui s'offrait. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre.

Yvonne répéta :

— Recommencer sa vie... Ah ! c'est dur...

— Qu'en savez-vous ?

— J'en ai fait l'expérience, une fois...

Il se tourna vers elle, interrogatif, mais n'osant insister pour obtenir une confidence. Enfin il demanda :

— Il y a longtemps ...

— Quatre ans presque.

Il pressa contre lui ce bras qui s'appuyait au sien. Un besoin d'épanchement l'emplissait. Ce tête-à-tête, cette heure à demi ténébreuse, troublaient aussi la jeune fille. Une sorte de bonheur angoissé lui serrait la gorge. Et brusquement, comme pour donner, avec un secret, quelque chose de son âme, elle se confessa :

— Oui, quatre ans... Jamais je n'en ai parlé à personne... Et cela est en moi... Mais c'est trop lourd à porter... Je ne peux plus vous le taire, à vous... Il faut que vous sachiez...

Voici... Quand la guerre a éclaté, j'avais un fiancé... et puis...

— Et puis ?

Après un silence, elle dit d'une voix assombrie :

— Il a été tué... A Carency... Il était lieutenant...

— Quelle affreuse chose...

Il s'était arrêté, bouleversé par cette révélation. Donc, elle avait aimé ! Il en éprouvait du bien-être. Elle avait aimé ! Cela faisait d'elle quelque chose d'autre qu'une jeune fille, quelque chose de plus voisin de lui-même. Il en éprouvait aussi, confusément, de la jalousie rétrospective.

Il demanda, poussé par le désir de savoir l'entière vérité :

— Un fiancé... Et vous ne vous êtes pas mariés, pendant une permission?

— Non... C'est-à-dire...

Cette hésitation le traversa d'un doute aigu. Il ne put s'empêcher d'insister :

— Vous ne vous êtes pas mariés... Et pourtant... Oh! vous pouvez bien me le dire...

Confuse, elle détourna le visage. Il continua :

— Il est venu souvent à Paris... Dans ces conditions-là ?

— Une fois... Pour la fois suivante, nous avions décidé de faire toutes les démarches...

Et puis, il n'est plus revenu... Oh! pardonnez-moi de vous avoir avoué... Vous êtes le seul être au monde qui s'intéresse un peu à moi. Et je suis si soulagée, maintenant, de n'avoir plus à vous cacher quelque chose... Mais dites-moi que vous ne me jugez pas mal?

Réal était pénétré par une ardente émotion. Il n'en cherchait pas la cause. Il contemplait Yvonne avec tendresse. Il aurait eu presque l'envie de baiser ce beau visage triste, de serrer contre soi ce corps mince, qu'il sentait là, si voisin. Naguère, persuadé qu'Yvonne était une jeune fille ignorante, il l'avait considérée paternellement, il n'avait même pas voulu soupçonner une part d'amour dans l'attachement qu'il éprouvait pour elle. A ses yeux, elle était intangible. Mais maintenant, maintenant...

Yvonne comprenait, par instinct plus que par raison, le changement qu'il subissait. Elle l'admirait d'avoir été si courageux depuis la veille... Mais était-ce seulement l'admiration qui la rapprochait plus encore de lui dans la nuit venue, qui ralentissait leurs pas, qui les unissait l'un à l'autre?...

Brusquement, Réal se sépara d'elle.

— Cette dame que nous venons de croiser... Nous passions sous un réverbère... Ah! si elle nous a vus, quelle histoire cela va faire...

— Qui donc?

— Ma femme, oui, il m'a bien semblé... C'est idiot, cette affaire-là... Elle est capable de...

— Oh! Croyez-vous?

— Dame!... Nous nous promenons, vous et moi, la nuit, ensemble... Ah! Quel besoin avait-elle de venir rôder par ici?... Nous avons été imprudents...

Elle lui tendit la main :

— Vous avez raison... Au revoir.

Réal retint ses doigts dans les siens. Il la regarda bien en face, très ému.

— Écoutez... Il faut que je vous dise...

Elle attendait, n'osant pas, désirant connaître ce qu'il allait révéler.

Mais il reprit :

— Non... rien... Alors, mon petit, à demain, neuf heures?

— A demain.

Ils se séparèrent, et partirent dans des directions opposées. Chacun d'eux craignait regarder en arrière, de peur que l'autre aussi n'eût tourné la tête...

XLI

APPARTEMENT A LOUER

> La plupart des femmes ont plus de douceur hors de leur maison que chez elles.
>
> TACITE.

Une agence de location, un peu plus loin, retint l'attention de Réal. Yvonne cherchait un logement. Peut-être que, là, il obtiendrait pour elle quelque indication?

On lui désigna un immeuble. Il s'y rendit aussitôt.

Maison modeste, mais de décente apparence. Il entrebâilla la porte de la loge. Un air épais, chargé d'émanations culinaires et chaud comme une haleine, lui vint au visage.

Une personne aux formes abondantes surgit. Son empressement maladroit la faisait heurter, avec les élans contrariés d'une toupie hollandaise, les meubles qui remplissaient la pièce.

— Vous désirez, monsieur?

— C'est pour un appartement à louer, ici... Peut-on visiter?

Dès qu'il eut parlé, des aboiements aigus éclatèrent. Un roquet jaune à longs poils sauta sur la table, et là, derrière l'abri d'une jardinière garnie de fleurs artificielles, s'égosilla en jappements furieux.

— Eh! Tais-toi donc, Bijou — ordonna sans autorité la concierge. — Ah! monsieur... Excusez... quel petit mal éduqué, vrai de vrai...

A travers les aboiements, Réal apprit qu'un appartement allait être libre, en effet, au cinquième.

— On peut visiter?

— Oui, monsieur... Du moins, je crois bien que ce monsieur n'est pas là, du moment... J'ai quitté la loge, cinq minutes, y a pas chance qu'il soit rentré... On va pouvoir monter... Attendez, que j'enferme Bijou... sans ça, ce petit démon m'en ferait voir encore... Y a pas plus coureur, vous savez... Là, bien sage... mémère va revenir... Si monsieur veut prendre la peine...

Réal suivit la concierge. Précédé par l'énorme derrière de cette dame, il gravit l'escalier sous la lueur blafarde du gaz.

Au premier étage, la bonne femme s'arrêta, déjà privée de souffle.

— C'est tout du monde bien tranquille, dans la maison... J'espère que monsieur ne veut pas louer des fois pour des leçons de piano?...

— Non, non... Rassurez-vous...

— Parce qu'il faut dire à monsieur, le gérant aime pas le bruit... Et puis pour les escaliers, tant plus qu'y a du va-et-vient, ça n'aide pas à la propreté, bien sûr...

L'ascension reprit, plus lente. Réal avait du remords en pensant qu'il contraignait à un tel exercice une personne aussi peu douée pour les sports. Ce fut lui qui, au deuxième étage, s'arrêta, et demanda des précisions sur le prix de la location. Il ajouta :

— Qui occupe cet appartement?

— Oh! un monsieur tout ce qu'il y a de bien... c'est-à-dire qu'il loge pas, il vient seulement... des fois, tous les deux jours, des fois moins souvent...

— Un célibataire?

— Oh! moi, monsieur, c'est pas mes oignons... Il fait ce qu'il veut... Du moment qu'il dérange personne, ça le regarde, est-ce pas?

— Il est locataire depuis longtemps?

— Près d'un an... Mais c'est trop loin d'où qu'il a affaire, qu'il dit... et puis trop haut pour la dame... une dame très bien, vous savez... c'est pas une rien du tout... Parce que s'il en venait une, avec sa figure peinte et qui montre

ses jambes comme elles font toutes, moi ça me plairait pas, dans mes escaliers...

Après des stations de plus en plus prolongées, ils parvinrent enfin au dernier étage. La concierge haletante, dont la poitrine soulevait par saccades le caraco de pilou et dont le front luisait de moiteur sous de petites mèches pareilles à des berlingots bruns, alluma une lampe Pigeon qu'elle avait apportée, et poussa la porte.

Antichambre obscure. Ameublement de garçonnière, où se sentait l'improvisation, et où des éventails japonais, maintenus au mur par des punaises, remplaçaient des bibelots familiers.

— Le salon! — annonça la concierge. — Et par ici, la chambre à coucher...

Réal s'y engageait. Un double cri l'arrêta sur le seuil.

L'un, sur un ton aigu :

— Ah! mon Dieu!

L'autre, sur un ton plus mâle :

— Nom de Dieu!

A quoi la concierge fit écho par une lamentation :

— Hélas! mon Dieu!

Et Réal, stupéfait, vit une forte dame nue bondir hors du lit et s'entortiller dans un rideau, pendant qu'un monsieur en pyjama à fleurs, les poings sur les hanches, hurlait :

— Voulez-vous foutre le camp d'ici ! Qu'est-ce qui se permet de...

Mais cette exclamation s'arrêta brusquement, et le monsieur, comme foudroyé d'étonnement, prononça :

— Réal...

Réal, à son tour, venait de reconnaître Joseph Coigny.

La concierge avait déjà refermé la porte et entraînait le visiteur.

— Misère de misère ! C'est-il Dieu possible ! — gémissait-elle. — Venez vite, monsieur... Allons-nous-en... J'avais pas vu rentrer monsieur Coigny !... Ni la dame non plus... Ils ont dû arriver pendant que j'étais à la cave... Ils ont rien dit... Moi qui fais toujours mon service pour pas mécontenter les personnes... Venez, monsieur... On reviendra... Qu'est-ce qu'il doit penser... un si bon monsieur... Ah ! tenez ! J'en suis toute révolutionnée...

Harcelé par ces plaintes, poussé par la concierge dont le poids roulant descendait avec rapidité les cinq étages, Réal se trouva vite en bas.

— Ne vous tourmentez pas, madame... Je reviendrai demain...

Et il s'en alla, salué par l'explosion des aboiements de Bijou, dès que la porte de la loge eut été touchée.

« Joseph Coigny!... Ah! elle est raide! » se répétait Réal, avec un sourire. « Il a donc une bonne amie, le petit cachottier?... Et en l'honneur de qui il revêt des pyjamas ramagés de mauve et de rose!... Une grosse bonne amie qui l'appelle sans doute : Jojo... c'est trop mignon, vraiment... Dieu! que ça amuserait Mélanie... Elle qui aime les petits potins... »

XLII

L'INCONNUE

C'est à bon droit que l'île d'Ithaque est restée célèbre : une femme y fut fidèle.

P.-J. STAHL.

— Madame ne dîne donc pas, ce soir? — demanda Réal.

— Madame est rentrée, voilà une heure, monsieur... J'ai frappé à sa chambre... Madame a mis le verrou... Elle n'a pas répondu...

— Le verrou? En voilà une idée!

Il se leva, et alla lui-même cogner du doigt contre la porte.

— C'est moi... Ouvre, voyons! C'est ridicule!

L'impatience qui se traduisait dans le ton de sa voix fit sans doute impression. Il entendit remuer des chaises, fermer des tiroirs. Des pas approchèrent. Mme Réal ouvrit.

Elle apparut, couverte d'un kimono mal attaché, les yeux rougis, les cheveux en désordre.

Comme son mari, étonné, ne disait rien, elle déclara :

— Je m'en vais chez papa...

— Comme ça? — demanda Réal, en souriant.

Elle reprit, d'un ton accablé :

— Quand j'aurai fini mes malles.

— Tes malles?

— Sans doute... Tu penses bien qu'après ce qui est arrivé...

Réal pensa : « Patatras! Ça y est! Elle nous a vus, Yvonne et moi... Ah! quelle histoire embêtante... » Puis, la résolution prise par sa femme lui parut bizarre. Cette acceptation d'un rôle de victime était si peu conforme à la grande opinion qu'elle avait d'elle-même...

Un besoin de précision lui vint. Pourquoi, tout à coup, un parti si grave, sans explication préalable? Et depuis quand Mélanie savait-elle?... Troublé, il demanda :

— Il y a longtemps que?...

Mme Réal cacha son visage dans sa main gauche où brillait l'alliance et répondit :

— Quatre mois...

Ahuri, il répéta :

— Quatre mois?

Elle se tut, et se mit à pleurer, secouée par des spasmes qui, sous le kimono, faisaient

trembler la chair de ses épaules. Une mèche détachée pendait sur son front et marquait, d'une danse molle, le rythme des sanglots.

Réal s'approcha de sa femme.

— Voyons, Mélanie, qu'est-ce que tu me racontes-là?

Il doutait à présent qu'elle sût quelque chose, et prévoyait un malentendu. Les larmes continuelles de cette grosse dame effondrée l'attendrissaient vaguement.

— Voyons, ne pleure pas... Raconte-moi au juste ce qui s'est passé...

Elle leva vers lui un visage marbré de rouge et luisant, et commença :

— Depuis que M. Coigny fréquentait à la maison, il était très aimable avec moi... Je n'y faisais pas attention... J'ai une âme d'honnête femme, tu le sais...

Une sorte de vagissement l'interrompit, puis :

— Alors quand tu es allé chez Juliette, il est venu souvent me voir... Et puis un jour... Oh! Jacques, je te demande pardon... Un soir, il m'a prise dans ses bras, j'ai perdu la tête... Et depuis ce jour-là, deux fois par semaine... jamais plus, tu sais... Je vais le voir rue Chaptal... C'est là que tu viens de me surprendre... j'ai couru vers la fenêtre et je me suis cachée dans un rideau... J'avais une peur affreuse, je croyais que c'était le commissaire... j'étais folle... Je ne savais

plus où me mettre... Ah! tu ne me pardonneras jamais, je le sens bien... C'est pour ça que je vais aller chez papa... J'attendrai... Tu me diras ce que tu as décidé... Je suis une grande coupable...

Elle s'abattit, repliée sur elle-même, gonflant le kimono de bourrelets superposés.

Réal pensa d'abord : « Oh! elle est bien bonne! Donc, cette personne enroulée dans le rideau, tout à l'heure, c'était... Et le séducteur, le Don Juan, c'était Coigny!... Beau couple d'amoureux!... »

Puis, brusquement : « Mais alors, ça y est!... moi, je suis... Voilà qui est gai, par exemple... »

Il se sentit blessé dans son orgueil. L' « être » par cet idiot!

Et il demeura sans parler, sans bouger, surpris par la grandeur de l'événement, et plein de sentiments contradictoires.

Mme Réal releva la tête. Elle s'attendait à une scène violente. Elle était prête aux coups. Elle s'y serait offerte, comme pour s'y purifier. Ses remords étaient sincères. Jamais encore elle n'avait trompé Réal. Son âme de pécheresse novice souffrait d'un besoin d'expiation.

Réal restait devant elle, les bras pendants. Il était comme indifférent et sans pensée. Enfin, il fit un geste. Elle leva le bras d'instinct, pour se garantir le visage. Mais lui :

— Oh! ne crains rien, va... Je ne suis pas une brute...

Surprise par le ton calme, qu'il affectait sans doute, elle le considérait. Il remua la tête, lentement, ferma les yeux et soupira.

— Jacques... — fit-elle d'un ton hésitant.

Cette indifférence glaciale la décontenançait. Elle reprit :

— Jacques...

Il avait le regard dans le vague, la pensée ailleurs.

Elle fut prise d'une courte irritation, à l'idée de jouer seule un rôle en cette circonstance tragique. Relevée, elle défripa le kimono, rajusta sa mèche, et se moucha fortement. Enfin, elle éclata :

— Eh bien?... Tu restes-là, comme... Dis-moi quelque chose!

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise?

Elle devinait dans les yeux de son mari une pitié dédaigneuse plus blessante encore qu'un outrage. Il la regardait comme une chose étrangère. Il l'examinait. Il la jugeait. Ce jugement muet l'exaspéra.

— Ah! Et puis c'est ta faute, après tout!

Elle se drapa violemment dans sa robe japonaise et le regarda d'un air hostile.

— Oui! c'est ta faute! Tu as fini par me détacher de toi, avec tes imprudences ridi-

cules! J'avais épousé un homme raisonnable. Tu es devenu à moitié fou! Dans ces conditions-là, comment veux-tu qu'un ménage puisse durer! Un de ces quatre matins, on va te fourrer en prison! Et moi je serai bien avancée! J'ai besoin de vivre avec des personnes de bon sens, moi, pas avec des toqués! Et puis je suis une Française aussi! Si tu n'as pas su me garder, tant pis pour toi!... J'en ai assez, à la fin, assez, tu entends! Assez!

C'était elle, la coupable, qui l'assaillait de reproches! Réal, malgré son trouble, goûta l'imprévu de la situation.

— Et sais-tu ce que je vais faire? — s'écria-t-elle, exaspérée.

Il ne questionnait pas. A présent, qu'importait ce qu'elle allait faire? Elle l'en informa bruyamment.

— Je pars! oui! Je partirai d'ici! Et dès demain!

Enfin, il dit un mot:

— Le divorce?

Un moment, il réfléchit. Puis, haussant les épaules, laissa tomber son acquiescement :

— Soit.

Et il sortit de la chambre, abandonnant Mme Réal interdite. Elle ne comprenait rien à cette indifférence, puis à la soudaineté de cette décision. Aussi conclut-elle :

— Il a perdu la tête...

Et, comme cette première aventure ne l'avait pas encore enrichie d'expérience, elle ajouta :

— C'est Joseph qui va être heureux!

XLIII

LES LIENS ROMPUS

Il n'y a qu'un moyen sûr de quitter
une femme, c'est d'être quitté par elle.
Etienne Rey.

« J'ai quarante-six ans. Je suis cocu et ma vie est démolie. »

Réal ne pouvait se soustraire à ce thème de méditation.

Parfois une poussée de violence l'animait. Ce n'était point qu'il fût jaloux. Aucun sursaut charnel ne le révoltait. Depuis des années, Mélanie n'était pour lui qu'une compagne, et il fallait un concours de circonstances exceptionnelles pour que tous deux fussent amenés à ressusciter les agréments de leurs premières années conjugales. Mais elle était sa femme. Il ne l'avait jamais offensée en se montrant à côté

d'une personne irrespectable. Il n'avait jamais eu de liaison. Et les faiblesses dont il s'était parfois rendu coupable n'avaient engagé ni son intelligence ni son cœur. Il l'avait un peu trompée. Il ne l'avait jamais trahie.

Et pendant ce temps-là, elle s'était abandonnée à cette aventure ridicule avec ce Joseph Coigny! Coigny, face de cheval, cervelle de snob illettré! C'est ça qu'elle lui avait préféré, à lui, Jacques Réal! Et qui sait si ce qu'il venait de découvrir n'était pas le secret de polichinelle, le potin chuchoté partout, la liaison sans mystère et que le mari seul ignore! Mélanie! Adultère à son âge! Vraiment, c'était à crever de rire...

Il ne riait pas. Il imaginait rageusement ce que pouvaient être leurs entretiens, leurs baisers.

Mais lui-même, dans quelle mesure était-il responsable de ce qui s'était passé? Cette faute, jamais Mme Réal ne l'aurait commise, sans doute, s'il avait continué sa carrière d'auteur applaudi. Vingt ans de fidélité témoignaient que, en faveur du Réal habituel, elle aurait respecté pour sa part une tradition de vie commune sans défaillance. Evidemment, il était cause du détachement de sa femme.

S'il avait pu le prévoir, au reste, comment l'aurait-il empêché? Sacrifier les convictions

nouvelles qui s'imposaient à lui? Ça, non... Jamais... Il avait renoncé à son avenir... Eh bien, il fallait accepter une immolation de plus... Sa vie privée, après sa vie publique...

Voilà donc pourquoi les serviteurs de la vérité sont rares...

Alors toute sa pensée reflua vers Yvonne, passionnément. Mais l'espérance qu'il avait entrevue ne tarda pas à décroître. Elle, si jeune... A quoi pensait-il? Et puis qu'était-il pour elle? Un ami, voilà tout...

Et son destin lui parut plus noir encore, après cette lueur fugitive.

Le lendemain matin, comme il s'était mis à écrire dès le réveil, il vit entrer dans son cabinet M[me] Réal, en costume de voyage.

— Tu pars?

— Oui... J'ai télégraphié à papa, puisqu'il est encore en Normandie... Je lui expliquerai en arrivant...

Réal regardait sa femme. Des souvenirs s'éveillaient en lui. Il retrouvait, sur ces traits alourdis par l'âge, quelque chose de la pure jeune fille aimée autrefois, Prêt à s'attendrir, il demanda :

— As-tu bien réfléchi?

— Tu comprends — dit-elle — ça ne pouvait plus durer... Tu ne te rends pas compte...

J'avais honte de sortir avec toi... Ce n'est pas ta faute, je sais... Mais qu'est-ce que tu veux... Moi aussi, j'ai changé,.. sans le vouloir... Il était trop tard quand j'ai essayé de me défendre. Oh! je ne dis pas ça pour m'excuser... Je mérite tout le mal que tu peux penser de moi... Mais je t'explique...

Il répondit : « Oui, oui... » la tête penchée, la gorge serrée.

Puis il reprit :

— Alors ?

— Alors je vais partir... Nous réfléchirons chacun de notre côté... Tu décideras.

— Oh! je ne déciderai rien... Je ne suis pas homme à te faire revenir de force...

— Oui, tu as toujours été très bon... C'est à cause de ça que j'ai du chagrin, aujourd'hui, tu sais... Jacques, il est peut-être encore temps... Si tu veux, en y mettant chacun du nôtre...

Réal sentit venir une émotion qu'il s'efforça de maîtriser. La tentation de renouer avec le paisible passé s'offrait à lui. Il suffirait d'un bien facile renoncement. Et toute la vie redeviendrait aussitôt avantageuse et souriante. Mais il fallait opter sur l'heure...

Il eut l'énergie de dire :

— Voyons, parlons net. Tu veux divorcer?

Elle haussa tristement les épaules :

— Je ne sais pas.

Elle était devant lui, prise de remords, attendant qu'une injonction vînt de lui. Et Réal, repris par l'état d'esprit professionnel, pensait : « Voilà une bien mauvaise scène de théâtre ! Aucune action. Et deux personnages qui ne savent pas où ils veulent en venir... »

Brusquement, il décida :

— Eh bien, pars... Tu réfléchiras... Si tu désires le divorce, c'est entendu... Torts réciproques, tout ce que tu voudras... Tu as raison, cela vaut mieux ainsi...

Ils se donnèrent la main, mollement.

Quand Mme Réal se dirigea vers la porte, il eut de nouveau une sensation de déchirement. Il aurait pardonné cette faute un peu ridicule...

Mais dès que la porte fut refermée, il soupira. Voilà ! L'événement était accompli. Une nouvelle vie commençait. Il venait de répudier la pratique de la subordination, du mensonge, de l'ambition et de l'hypocrisie. Il pourrait, sans contrainte et sans lutte, être lui-même, agir selon sa conscience.

Et il en éprouva une sorte de soulagement mélancolique.

XLIV

PAR LES VOIES DU CŒUR

Le crépuscule de mes jours
s'embellira de votre aurore.
VOLTAIRE.

Cette détente fut brève.

A 9 heures, quand Yvonne entra, elle le vit si pâle, si troublé, qu'elle fut tentée de l'interroger. Mais elle n'en eut pas l'audace.

Nerveusement, il ordonna :

— Travaillons.

Il voulut commencer à dicter. Aucune idée ne lui venait. Il marchait, les bras croisés, silencieusement.

Alors Yvonne ne put contenir le besoin de connaître quelle obsession le harcelait. Elle dit affectueusement :

— Écoutez-moi... je sens que... il se passe

quelque chose de grave... Pourquoi ne m'avouez-vous pas ce qui vous chagrine ?

Il se redressa et, brusque :

— Non ! Rien ne me chagrine... rien... Il m'est arrivé ce que l'on souhaite par-dessus tout... J'ai le bien suprême : la liberté !... Suis-je à plaindre ?

Il avait parlé sur un ton si saccadé qu'Yvonne s'en alarma. Elle se leva, s'approcha de lui.

— Vous avez de la peine.... Ne mentez pas...

Elle le contemplait, muette. Dans ce regard il y avait tant de pitié, tant de sollicitude amicale, que Réal faiblit. L'indifférence raidie qu'il voulait conserver eut un fléchissement. Il essaya de fanfaronner encore un peu, assurant que jamais il ne s'était senti plus tranquille. Mais son secret lui échappa :

— Vous voulez savoir... Eh bien voici... Entre ma femme et moi, tout est cassé... Elle a quitté la maison.

— Quoi ! votre...

— Oui... Nous divorçons... C'est ma faute... J'ai changé... Elle a repris sa liberté... Je ne l'accuse pas...

Yvonne s'était assise sur le divan. Sa main était toute proche. Réal la prit entre les siennes. Comme elle lui parut fraîche, cette petite main qu'il pressait de ses doigts fiévreux !...

— Mais tout de même — continua-t-il — vous comprenez... C'est dur, sur le coup... Je n'avais plus d'amour pour ma femme, soit... Mais songez à ce que représentent vingt années de vie commune !...

— Vous allez avoir des ennuis de toutes sortes...

— Oh ! le bouleversement matériel ne compte pas... Nos fortunes étaient équivalentes... Oui, je sais... Il va falloir réduire mes frais de moitié, déménager, transporter mes livres dans un petit logis de vieil étudiant... Mais cela n'est rien... Ce qui est grave, voyez-vous, c'est que j'ai atteint le moment où le déclin commence... Et l'idée de faire seul tout ce qui reste de route, ça, voyez-vous...

Il soupira douloureusement. Sa gorge se contractait. Soudain, ses larmes coulèrent. Elles descendirent sur ses joues avec lenteur.

Yvonne, bouleversée, s'approcha de lui :

— Je vous en prie, ne pleurez pas...

Elle avait, elle aussi, des larmes dans les yeux.

— Mon ami... Ne pleurez pas...

Lui, qu'elle admirait tant, le voir accablé de la sorte ! Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, le consoler, le câliner...

D'une voix que les sanglots rendaient saccadée, Réal se confessait :

— Si vous saviez à quel point un drame comme celui-là est cruel, à mon âge... Ma carrière est derrière moi, comme un bien perdu... Désormais je ne vais plus trouver que des visages hostiles... Toutes les portes vont m'être fermées... Si j'avais l'âge d'un débutant, parbleu, ça me serait bien égal... Mais à présent!...

Frémissante, Yvonne le suppliait :

— Mais non, ne dites pas une chose pareille...

Un gémissement contenu remplissait la poitrine de Réal. Son désespoir éclatait :

— Ce n'est pas seulement ce divorce, vous comprenez... Mais c'est cet écroulement... Pourtant, je ne pouvais plus rester dans le mensonge!... Je ne pouvais plus continuer à mentir comme les autres... Et maintenant, à cause de ça, c'est le désert, l'inconnu... Et quel avenir! Quelle vieillesse misérable... Personne auprès de moi, personne...

Yvonne s'était dressée, bouleversée par l'émotion de Réal. Elle tendait les mains vers lui, sans trouver un mot à lui dire... Elle aurait voulu... Mais voulu quoi?... Comment calmer ce chagrin d'homme? Comment réconforter son grand ami? Pauvre être si loyal! Ah! combien, à présent, elle se sentait favorable aux idées qu'il avait défendues en leur sacrifiant toute sa

vie! S'abandonne-t-on si complètement pour le service de ce qui n'est pas la vérité?

Il leva vers elle un visage douloureux.

— Je vous demande pardon de me laisser aller, devant vous... C'est stupide...

— Mon petit camarade chéri — reprit Réal — excusez ce moment de faiblesse... Mais je vous le répète, je suis si désespéré, si affreusement seul...

Alors Yvonne fut prise d'un grand élan de pitié. Presque malgré elle, ses doigts s'avancèrent vers le visage de Réal, ses doigts minces, qui tremblaient un peu. Elle le regarda de toutes ses forces. Quelque chose allait s'accomplir. Elle le sentait, et elle s'abandonnait avec enivrement à son destin. Pieuse, elle prit cette pauvre figure marquée par la douleur. Puis, lentement, elle s'inclina et baisa Réal sur la bouche.

Les paupières closes, suffoquant de bonheur subit et de surprise, il murmura seulement :

— Mon petit...

Muette, elle s'abandonna dans les bras qui s'étaient refermés sur elle.

— Mon petit...

Le front d'Yvonne se posa sur son épaule. Elle fermait les yeux. Il balbutia :

— Non... Ce n'est pas possible...

Il approcha ses lèvres. Elle lui rendit son baiser.

— Yvonne... Yvonne... Je n'ai donc pas tout perdu ?

De la tête, elle fit signe que non.

Il la serra passionnément. Docile, elle subit l'étreinte. Il sentit contre sa taille un bras délicat. Cette impression qu'il n'avait pas retrouvée depuis d'anciennes amours le remplit d'exaltation. Quoi ! Il pourrait être heureux encore, aimé encore ?

— Mon cher petit... Ah ! Quel immense bonheur vous me donnez tout à coup !... Vous m'avez donc deviné? Mais jamais je n'aurais osé, jamais... Qu'est-ce qui s'est donc passé dans votre cœur ?...

Yvonne, enfin, parla. Elle le regarda de nouveau, avec une tendresse ardente, et murmura :

— Je crois en vous et je vous aime.

XLV

LE SEUL CHEMIN

Jours de joie !

Réal connut alors une allégresse immense dont il ne se croyait plus capable. Il se sentait léger, confiant, courageux, jeune. Il n'avait plus son visage de souffrance et d'angoisse. Il regardait la vie avec assurance. Il pensait à l'avenir avec sécurité. Une réserve de forces semblait avoir longtemps dormi dans sa chair et dans sa pensée. Maintenant, il renaissait. Tout reprenait de la beauté et du charme à ses yeux. Il n'avait plus de rancune, il n'était que bienveillance et que pitié.

Yvonne connut, elle aussi, un bonheur nouveau. Depuis longtemps, certes, elle éprouvait pour Réal un sentiment d'admiration et d'attachement. Même, ce sentiment s'était affermi dans le moment où leurs pensées différaient le plus. Par reconnaissance pour la franche amitié

que Réal lui avait témoignée dès le premier jour, par dévotion pour cette âme héroïque, par pitié pour le pauvre être meurtri qui s'était confié à elle, par impossibilité de le voir dans une telle détresse sans le secourir, elle s'était donnée. Maintenant, elle s'épanouissait en une joie libre, débordante. Elle était aimée ! Jacques Réal l'aimait ! De quel doux orgueil elle palpitait, en répétant ces mots !

Qu'ils se sentaient heureux ! Réal était, par moments, rajeuni jusqu'à l'enfantillage, tant il voulait qu'Yvonne fût contente de la vie, élégante et parée. C'était elle qui devait souvent parler au nom de la raison.

Ils décidèrent de cacher leur bonheur. Bien qu'on fût en octobre — un octobre maintenant tiède et doré où s'attardaient les douceurs de l'été — ils louèrent, dans un village adossé à la forêt de Fontainebleau, une maison d'où la vue s'étendait sur les plaines. Ils s'installèrent là, oubliant le reste du monde. Seule Mme Varavère fut avertie de cette retraite. Les quelques meubles d'Yvonne, la bibliothèque de Réal et sa part du mobilier, suffirent pour former un décor très simple, à la mesure de leurs ambitions.

C'est là que Réal résuma en quelques pages l'évolution de sa pensée. Il tenta de coordonner la suite de raisonnements qui l'avait amené à

formuler cette proposition de réconciliation franco-allemande, base d'une union européenne. Qui sait? Peut-être cette idée à laquelle il devait la ruine de sa vie allait-elle, une fois exprimée, réveiller en Allemagne comme en France des consciences inertes? Il peut suffire qu'un homme de bonne foi fasse entendre une sage parole pour que l'opinion publique revienne de son égarement...

Un soir, il dit à Yvonne :

— Écoute.

Et il lut quelques pages, en suite desquelles venait cette conclusion :

LE SEUL CHEMIN

I

J'accepte en théorie une réconciliation franco-allemande.

Parce que mon amour pour la France ne se double pas d'orgueil et de haine, et que je refuse de me laisser conduire une fois de plus au malheur par la vanité des diplomates, les ambitions des états-majors ou la cupidité des agioteurs et des marchands.

II

L'ÉTAT OU NOUS SOMMES NE NOUS PERMET PAS DE DÉDAIGNER L'IDÉE D'UNE RÉCONCILIATION FRANCO-ALLEMANDE.

Parce que les nations naissent, se développent, déclinent et meurent, comme les institutions, comme les hommes, comme les monuments, comme les arbres des forêts.

Parce que ce n'est pas agir en bon Français que de nous aveugler volontairement sur les chiffres qui marquent notre destin.

Parce que les traiter par l'éloquence n'est pas le moyen d'y remédier.

Parce que les taire n'est pas le moyen de les guérir.

Parce que proclamer que les Français sont le peuple le plus intelligent, le plus spirituel et le plus chevaleresque de la terre, et nommer les Allemands *Boches*, ne prévaut pas contre l'évidence des statistiques et des faits.

III

IL FAUT NOUS FORTIFIER ET NOUS PACIFIER PAR UNE UNION FRANCO-ALLEMANDE.

Parce que la France doit choisir pour appui un des deux grands peuples européens : le peuple anglais ou le peuple allemand.

Parce que l'Angleterre et l'Amérique ont des intérêts rivaux. Ne soyons pas l'otage de leurs futures querelles.

Parce que, après la récente guerre où la France a perdu six cent mille hommes de plus que l'Angleterre et l'Amérique réunies, notre franc vaut ce que l'on sait, en comparaison de la livre et du dollar. Il en est de ces pays et du nôtre comme de ces époux séparés à l'amiable, qui répètent officiellement : « Nous sommes restés les meilleurs camarades du monde », qui le croient, et qui s'évitent.

Parce que je trouve plus digne de me réconcilier avec mon ennemi, que de sourire servilement au voisin dédaigneux qui ne m'aide plus que de ses condoléances.

IV

Les intérêts de la France, ceux de l'Allemagne, et par surcroît ceux du monde, seraient servis par une réconciliation franco-allemande :

Parce que ce groupe de cent millions d'hommes — auquel s'agrégeraient fatalement la Russie stabilisée, l'Italie, l'Espagne, les nations scandinaves, ottomanes et balkaniques — formerait ainsi ces États-Unis de l'Europe continentale à la constitution desquels notre

devoir est de travailler avec toute notre âme.

Parce qu'il est temps que l'Europe cesse de ressembler à un hôpital où les malades se disputent en se jetant les remèdes à la tête, au lieu de les absorber pour guérir.

Parce que tenter de paralyser l'Allemagne à notre profit est une opération conçue par des hommes à courte vue. Elle est agréable aux Anglais car elle les garantit contre l'expansion industrielle de leur concurrente. Mais elle est funeste pour la France, car elle justifie l'entretien de l'animosité allemande contre nous. Or une année de détente et de paix féconde nous rendra plus riches qu'une année de revendications impossibles à satisfaire.

Parce que le traité de paix, dont nous avons fait un traité de vengeance, impose d'irréalisables rigueurs. L'Allemagne ne serait redevenue capable de nous payer tout ce que nous lui réclamons qu'à l'heure où elle serait redevenue assez forte pour s'y refuser.

V

La renaissance française, comme la renaissance germanique, ne pourront être assurées que par une réconciliation franco-allemande :

Parce que, en Allemagne, il est de tradition que les esprits doctes ou ingénieux soient

honorés, que les savants soient secondés, que les professeurs soient rétribués largement, que les inventeurs soient pensionnés, que les négociants soient soutenus par le gouvernement, que les diplomates connaissent les questions commerciales.

Une liaison plus étroite avec un tel pays ne pourrait que nous améliorer.

Et nous serions des criminels en retardant la résurrection d'un grand peuple qui, délivré de ses monstrueuses ambitions patriotiques, deviendrait l'honneur de notre temps.

Parce que si la France n'accepte pas ce mode de reconstitution, elle n'a plus qu'à attendre le despotisme ou l'anarchie.

Mais cette union, au contraire, assurerait un âge de fraternité chrétienne, où les travailleurs des villes et les paysans connaîtraient une longue période sans massacre. Les industriels fabriqueraient non de quoi tuer, mais de quoi vivre; et les acheteurs, moins écrasés par les impôts, libres de se ravitailler au meilleur compte, augmenteraient leur bien-être, en un groupe d'États assez vastes et assez productifs pour se suffire presque entièrement à eux-mêmes.

VI

LE SOUVENIR DU PASSÉ NE DOIT PAS NOUS FAIRE REPOUSSER L'IDÉE D'UNE DÉTENTE FRANCO-ALLEMANDE :

Parce que la réconciliation des vainqueurs avec les vaincus semble une nouvelle loi de l'histoire.

Parce que l'agression de 1914 ne fut que le premier coup d'épée de deux duellistes armés l'un contre l'autre.

Parce que les criminelles atrocités allemandes ne furent que des atrocités militaires.

Parce que le principe « œil pour œil » amène à crever deux yeux au lieu d'un, sans que le borgne cesse de l'être.

VII

NOUS N'AVONS PAS A CRAINDRE D'ÊTRE DUPÉS PAR UNE UNION FRANCO-ALLEMANDE :

Parce que l'Allemagne révolutionnaire a invoqué le secours de la France pour désarmer le parti monarchique de réaction.

Parce que, aux indécis qui soupçonnent la faction militaire d'être encore vénérée en Allemagne, il est nécessaire quelquefois de rappeler que ce peuple a proclamé la République, qu'il s'est affranchi de son Empereur, et que les

officiers prussiens ont été souffletés par leurs propres soldats.

Parce que le militarisme allemand, qu'on nous présente comme un épouvantail, cesserait d'être redoutable en n'ayant plus à s'exercer contre des voisins contraires et haineux.

Parce que nos griefs réciproques : hypocrisie allemande, impérialisme français, ont été entretenus dans les esprits beaucoup plus par l'effort des propagandes que par des expériences personnelles. Les intellectuels de tous les pays en guerre ont été animés par un même délire et ont échangé les mêmes impostures. L'injure a été l'arme des hommes qui ne combattaient pas. Mais aujourd'hui, les armes sont déposées. Le mensonge doit prendre fin.

VIII

La prévoyance nous conseille une réconciliation franco-allemande :

Parce que l'Allemagne, actuellement privée de tout, affamée et désagrégée, se relèvera. Sa volonté est le gage de sa résurrection. Et cette résurrection se fera contre nous, si elle se fait sans nous.

Parce que, faute d'accepter cette union, il nous faudra subir un incessant va-et-vient de revanches.

Parce que l'Allemagne qui, en 1870, avait presque autant d'habitants que la France, en aura le double demain.

Parce que nous avons le choix entre cette union, ou la guerre dans vingt ans.

IX

Entre la guerre fatale et l'alliance franco-allemande, je choisis l'alliance :

Parce que l'intérêt d'une coterie financière est peut-être d'exciter les peuples les uns contre les autres pour lui conquérir des débouchés commerciaux, des mines de charbon, des puits de pétrole, des plantations de coton, des gisements de minerais, et créer des exclusivités économiques permettant une hausse illimitée des prix; mais que l'intérêt des peuples, au contraire, est de laisser les financiers lutter entre eux seuls par la concurrence, sans barrages douaniers, ruineux pour les consommateurs.

Parce qu'il est normal que l'individu se dévoue pour la Société, mais non pour la Société anonyme.

Parce qu'il faut confondre dans une même réprobation les injurieux et les calomniateurs qui nourrissent la haine de chaque côté des fron-

tières. Ces pourvoyeurs de charniers sont aussi dangereux lorsqu'ils agissent sincèrement, dans l'exaspération de leur vanité patriotique, que lorsqu'ils agissent en mercenaires, pour provoquer des commandes de cuirassés ou de canons.

Parce que, à ceux qui s'écrient glorieusement : « J'aime encore mieux une autre guerre ! », je réponds : « Dans quelle arme la feriez-vous ? »

Parce que les vieillards, les malingres et les femmes n'ont pas le droit de préférer la guerre à une telle alliance. Ils n'ont pas vu ce qu'est la bataille ; ils sont assurés de n'en jamais souffrir dans leur propre chair. Seuls les combattants sont qualifiés pour disposer d'eux-mêmes. Les gens qui admettent ou qui approuvent que les autres soient envoyés à la guerre sont des assassins.

Parce que le souvenir de nos quinze cent mille morts doit nous empêcher de laisser faire d'autres victimes.

Parce que ce cri de guerre : « La liberté ou la mort ! » est une absurdité. Si je meurs, la liberté ne m'importera plus. Si je vis, de quelle liberté pourra-t-on jouir encore après la guerre moderne, dans un pays qui halette, chargé d'impôts, qui râle sous un harnais de règlements, sous une pullulation de voleurs ? « La paix ou la mort », voilà la vérité.

Parce qu'ils mentent, ceux qui nous encouragent à défendre leurs intérêts en répétant : « Mourir pour la patrie est le sort le plus beau ! » Le sort le plus beau, c'est d'aimer, de créer et de vivre.

XLVI

LES DRAPEAUX

> ...on les dépose dans des temples où ils fixent pendant quelque temps la vue de la populace. Avec du taffetas et des bâtons, on en a de plus beaux le lendemain.
>
> DIDEROT.

Le manifeste de Réal fut publié sous forme de tract, car aucun journal n'avait voulu l'accepter. Il provoqua dans la presse de vives polémiques.

Les journaux de gauche l'accueillirent comme une parole de bon sens éclatant soudain, d'autant plus digne d'attention qu'elle était prononcée par un homme considérable.

Les journaux du centre demeurèrent réservés. Ils louèrent la générosité de cette conception, tout en assurant qu'elle n'était pas réalisable encore. Ils parlèrent de l'union européenne en

des termes indulgents et sceptiques, comme les journaux et les esprits sages d'autrefois avaient, au début, traité le téléphone d'artifice de ventriloque, et nié la guérison de la tuberculose, comme M. Thiers avait déclaré, avec l'approbation du Parlement, que les chemins de fer ne remplaceraient jamais les diligences. Ils eurent des épanchements de condoléance à l'égard de cette intelligence si distinguée dévoyée parmi des rêves humanitaires.

Pourtant, à certains indices, il était aisé de voir qu'une évolution débutait. Les objections se tempéraient de réticences. Une bonne volonté encore engourdie, hésitante, paraissait éveillée dans les esprits. Les vieux journalistes expérimentés ne s'engagèrent pas à fond, restèrent sur la réserve, instruits par la promptitude de l'impopularité qui avait, en si peu de mois, frappé les hommes lourdement incompétents ou criminellement désinvoltes par la faute desquels l'Europe agonise.

Les journaux de droite accusèrent Réal d'être à la solde de l'Allemagne, le traitèrent en visionnaire nuisible, en corrupteur de la jeunesse, et réclamèrent qu'on prononçât contre lui la peine de l'exil.

Mais quelle correspondance! Chaque jour le facteur apportait des lettres par dizaines, lettres de commerçants sur papier à en-tête, lettres

d'artisans sur feuilles quadrillées, lettres de professeurs, de médecins, d'hommes d'affaires, lettres d'anciens combattants, de veuves de guerre, lettres d'officiers, de femmes, de cultivateurs, d'étudiants, lettres de syndicats ouvriers, représentant des milliers et des milliers d'adhérents. En toutes, les mêmes phrases revenaient : Enfin! Voilà une parole de bon sens!... Enfin! Quelqu'un a le courage de dire la vérité! Enfin! il est question que ce cauchemar disparaisse! Enfin un homme se lève pour défendre les hommes!

Il reçut aussi quelques avertissements alarmés : « Vous roulez sur la pente fatale! » ou bien : « Achille reprit son armure pour venger la mort de Patrocle. Allons-nous laisser la nôtre sous la tente et courir dans les bras de la hideuse Germania? » Ou encore : « Prenez garde! Ils mentent toujours! », éternelle antienne, qu'on se transmet de confiance, après l'avoir reçue, flambeau sans lumière de la course au malheur... Quelques-unes de ces lettres étaient d'une écriture tremblée où se devinait la main d'un vieillard condamnant au risque de mort des hommes de vingt ans. Il y eut des pages où s'étalait l'insulte : « Va-t-en chier en Bochie! Vendu! » Même, une enveloppe arriva, contenant une feuille innomablement souillée.

Yvonne s'indignait de ces manifestations

patriotiques. Mais Réal lui enseignait l'indulgence avec laquelle il convient d'accueillir la réaction du public envers toute idée à laquelle il n'est pas encore accoutumé.

Un groupe de jeunes libertaires vint proposer à Réal de fonder et de présider une ligue d'*Union européenne* de tous les esprits résolus à créer une *Fédération des soldats de la Paix*, dont les membres, anciens combattants, auraient pris l'engagement d'observer, en cas de guerre, leur double devoir envers la patrie et envers l'humanité. Ainsi, des millions d'hommes valides feraient serment de ne pas se laisser engager dans le massacre avant qu'un tribunal arbitral, formé de mobilisables appartenant à tous les peuples, n'eût reconnu le conflit inévitable. Ils avaient choisi pour devise : *Si vis pacem*, *age pacem*. Vivement combattus par les coalitions des conservateurs, ils souhaitaient que l'autorité de Réal, maintenant éclatante, fût l'honneur de leur entreprise.

Réal refusa. Il n'avait plus d'ambition. Il jugeait que la maturation de cette idée ne pouvait pas être l'œuvre d'un parti. Maintenant qu'elle s'était élevée au-dessus des mauvaises herbes étouffantes, maintenant qu'à la chaleur des consciences affranchies elle allait prendre chaque jour des forces nouvelles, pourquoi en faire un étendard de luttes sociales? La vérité,

quand elle éclate enfin, trouve sans violence le chemin de tous les cœurs.

Parfois Yvonne était reprise de scrupules. Elle lui disait :

— Les hommes ne resteront-ils pas toujours envieux et querelleurs?

— Hélas, oui — répondait-il. — Mais désormais la nature des conflits ne sera plus la même. Jusqu'ici, ils avaient lieu sur un plan horizontal. Maintenant l'instinct combatif s'exercera sur un plan vertical. La lutte universelle des classes remplacera la lutte fragmentaire des nations. Ah! Combien elle serait vite désenvenimée, si tous les biens détruits par la guerre, si tous les milliards dépensés pour la guerre, étaient consacrés à l'amélioration de notre pauvre destinée... Et puis pensez donc! La grande révolution française a causé au plus quatorze mille morts, le bilan d'une mince offensive entre les offensives... Quel progrès, un retour à ces massacres-là!

Un jour qu'Yvonne et Réal avaient déjeuné chez Mme Varavère, durant un de leurs séjours à Paris, ils passèrent devant les Invalides.

— Croiriez-vous que je n'y suis jamais entrée! — dit Yvonne.

— Pas possible!... Mais il le faut... Maintenant que nous sommes devenus des provinciaux, notre devoir est de connaître enfin Paris!

Ils parcoururent les salles du Musée, pleines d'armes et d'uniformes.

— C'est joli — disait parfois Yvonne, devant un mannequin chamarré.

Ils lisaient ensemble les inscriptions. Ils considéraient les vitrines avec une curiosité triste, moins sensibles au pittoresque des plumets, des buffleteries, des sabretaches, des schapskas, qu'au souvenir des drames auxquels ces vieilles choses avaient été mêlées.

Puis ils parvinrent au sépulcre impérial. Côte à côte, accoudés, ils contemplèrent, au fond de la crypte, le sarcophage. C'est là qu'il est veillé par douze victoires de marbre aux larges ailes. Parmi les lauriers de la mosaïque on peut lire : Iéna, Friedland, Marengo, Austerlitz, Rivoli, Wagram... Des drapeaux, prisonniers encore de ce grand trépassé, pendent autour de lui, dans cet air immobile de tombeau.

En se retournant, ils aperçurent autour de la chapelle d'autres drapeaux encore, des centaines de drapeaux.

Percés par la mitraille, déchiquetés en des corps à corps, noircis aux fumées des canonnades, et, depuis, rendus par le temps couleur de rouille, de toile d'araignée et de feuille morte, ces lambeaux de soie s'alignent lugubrement. Drapeaux autrichiens où l'on discerne encore les triangles de la bordure, drapeaux russes où sub-

siste la forme d'un aigle, drapeaux turcs terminés par un croissant terni, drapeaux espagnols dont l'or et la pourpre se sont salis, drapeaux oubliés, symboles de patries disparues, drapeaux d'alliés devenus des adversaires, combien ils ont fait battre de cœurs, quand leur éclat se déployait, parmi des rangs de baïonnettes ! Combien d'hommes sont morts le visage tourné vers eux ! Et voilà qu'ils ne sont plus à présent que les souvenirs de massacres issus les uns des autres, les spectres de gloires superflues, et que là-haut leurs couleurs s'éteignent peu à peu, confondues dans la poussière...

Quand ils sortirent, Yvonne dit lentement :

— Tous ces drapeaux, tous ces drapeaux... Que de larmes ils représentent...

— Oui — répondit-il. — Et maintenant, maintenant...

Elle demanda :

— Mais contribuer à diminuer l'idée de Patrie, n'est-ce pas, pour le peuple qui en prendra l'initiative, subir un risque grave, se vouer à un destin périlleux ?

— La France — répondit Réal — a droit déjà à la gratitude du monde entier pour avoir, la première, éveillé dans les consciences l'idée de la liberté. Elle est comme un poste d'écoute des vérités qui grandissent. C'est là sa gloire. C'est là sa mission. Va-t-elle y faillir ?

Yvonne insista :

— Un jour viendra-t-il vraiment où les hommes feront enfin un musée de la guerre pour y montrer ce qu'étaient les canons, les fusils ?

— Mais oui, ce temps viendra. La Patrie, telle que la conçoivent les esprits restés barbares, est le dernier des Dieux qui exigent des offrandes humaines. Elle disparaîtra comme ont disparu tous les autres dieux sanguinaires. Oui, un temps viendra où l'on conservera des canons comme on conserve aujourd'hui les anciens instruments de torture, où l'on parlera des passions dont les drapeaux étaient les symboles comme on parle aujourd'hui de l'Inquisition ou des persécutions païennes. Ces drapeaux, ils ont enthousiasmé les âmes. Aussi méritent-ils le respect. Ils ont inspiré la Foi. Aussi ont-ils droit à ce linceul de pourpre où les fils respectueux doivent ensevelir les croyances paternelles. Mais le désir de bonheur remplacera le désir de gloire. Et nous sommes à l'aurore de ce nouvel idéal humain. Un premier rayon sortira peut-être de cette guerre qui n'a ressemblé à aucune autre et qui a secoué la vieille Europe jusque dans ses profondeurs... Oui, de l'excès même des souffrances endurées va naître, après les dernières secousses que nous subissons encore, un immense besoin d'harmonie...

— Heureux temps! — dit-elle. — Mais si lointain...

— Est-ce une raison pour ne pas le préparer? Qu'est-ce que la pauvre existence de chacun de nous? N'attendons pas de voir se réaliser sous nos yeux les grands progrès à venir. Contentons-nous d'y participer dans notre petite mesure. Travaillons comme l'ouvrier du moyen âge, humblement dévoué à la construction d'une cathédrale que sa postérité verrait s'achever dans le ciel. Soyons, sans espoir de récompense, par amour du bien et du juste, ces hommes de bonne volonté dont les efforts successifs édifieront la Paix du monde.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

Cette liste bibliographique — que je m'excuse de présenter fort incomplète — a pour objet d'exprimer mes remerciements aux écrivains dans les œuvres desquels j'ai relevé des documents ou étudié des idées.

Les chiffres placés, quand il y a lieu, à gauche des ouvrages mentionnés indiquent les pages des Drapeaux *où j'ai reproduit des statistiques, cité des faits, exposé des doctrines empruntés à ces ouvrages.*

A

II. — 150 à 152. AGATHON : *Les jeunes gens d'aujourd'hui.* (Plon, 1913.)

E. ALLARD : *La Patrie devant les Sans-Patrie.* (Paris, 1906.)

CH. D'ALMERAS : *Pourquoi il faut haïr l'Allemagne.* (A. Michel, 1918.)

I. — 161 à 170. N. ANGELL : *La Grande Illusion.* (Hachette, 1910.)

N. ANGELL : *Le Chaos européen.* (Grasset, 1920.)

II. — 31 à 42. *Annuaire statistique de la France.* (Publié par le ministère du Travail.)

I. — 101 à 119. Anthologie du bourrage de crânes. (Publié par le journal *Bonsoir.*)

II. — 142 à 167. G. ARNOULT : *Les Origines historiques de la guerre* (B. Levrault, 1915.)

II. — 66 à 71. B. AUBERT : *La folie franco-allemande.* (Flammarion, 1914.)

Octave AUBERT : *Comment former le citoyen français.* (Nathan, 1912.)

B

BAGHEOT : *Lois scientifiques du développement des nations.*

I. — 54 à 62. H. Barbusse : *Le Feu.* (Flammarion, 1916.)
I. — 267. H. Barbusse : *La lueur dans l'abîme.* (Clarté, 1920.)
M. Barrès : *Au service de l'Allemagne.*
M. Barrès : *La Terre et les morts.* (Paris, 1899.)
Berthelemy : *La patrie française.* (Paris, 1887.)
I. — 191 à 204. Beaurepaire : *Le patriotisme en Normandie.* (Caen, 1904.)
II. — 39 à 41. Dr. J. Bertillon : *La dépopulation de la France.* (Alcan, 1911.)
E. Becqué : *L'internationalisation des capitaux.* (Montpellier, 1912.)
II. — 75 à 86. Berger : *La nouvelle Allemagne.* (Grasset, 1916.)
II. — 33 à 37. G. Blondel : *La France et le marché du monde.* (Paris, 1901.)
H. Blondel : *Patriotisme et morale.* (Giard et Brière, 1903.)
Bocquillon : *La crise du patriotisme.* (Vuibert, 1905.)
II. — 93 à 116. Boubée : *Parmi les blessés allemands.* (Plon, 1916.)
II. — 154 à 162. G. Bourdon : *L'énigme allemande.* (Plon, 1913.)
J. Bourdeau : *Poètes et humoristes de l'Allemagne.* (Hachette, 1906.)
II. — 72 à 78. E. Bovet : *Le premier pas à faire.* (Wissen und Leben, 15 sept.) (Zurich, 1920.)
I. — 246 à 267. F. Brunetière : *L'Idée de Patrie.* (Hetzel, 1897.)
II. — 39 à 41. *Bulletin de l'Alliance nationale contre la dépopulation.*

C

II. — 143 à 148. Carhaix : *Le duel anglo-allemand.* (Paris, 1909.)
I. — 246 à 267. Caro : *L'Idée de Patrie.*
Choisy : *Chez nos ennemis, à la veille de la guerre.* (Plon, 1915.)

D

I. — 70 à 84. F. Delaisi : La démocratie et les financiers. (*Guerre sociale*, 1911.)

I. — 238 à 242. F. Delaisi : *L'Eglise et l'empire romain*. (Paris, 1904.)

II. — 143 à 148. F. Delaisi : *La guerre qui vient*. (Paris, 1911.)

II. — 67 à 71. F. Delaisi : *La force allemande*.

II. — 142 à 167. Dumartial : *Les responsabilités de la guerre*. (Paris, 1920.)

II. — 37. A. Demangeon : *Le déclin de l'Europe*. (Payot, 1920.)

E. Denis : *La guerre*. (Delagrave, 1915.)

II. — 188 à 192. Ph. Deschamps : *Le plus grand crime de l'univers*.

P. Deschanel : *Les commandements de la Patrie*. (B. Levrault, 1917.)

II. — 30. P. Doumer : *Le livre de mes fils*.

Lieutenant-colonel Driant : *Vers un nouveau Sedan*.

Dugast : *Patriotisme et iniquités sociales*. (Giard, 1900.)

G. Duhamel : La vie des martyrs. (*Mercure de France*, 1919.)

II. — A. Dupouy : *France et Allemagne*. (Delaplane, 1913.)

G. Dupin : *La guerre infernale*. (Société mutuelle d'édition, 1920.)

V. Duruy : *Ecole et Patrie*. (Hachette.)

E

L'Économiste européen. (1913.)

L'Économiste moderne. (1908 à 1910.)

F

I. — 246 à 267. E. Faguet : *De l'Idée de Patrie*. (Société d'impression et d'édition, 1913.)

E. Faguet : *Le Pacifisme*.

J. Finot : *Civilisés contre Allemands*. (Flammarion, 1915.)

Flach : *Essai sur la formation de l'esprit public allemand.* (Sirey, 1916.)

I. — 236 à 242. — Fremont : *Religion et patriotisme.* (Berche, 1898.)

G

Capitaine Gravet : *La destruction de la Patrie.* (G. Kleiner, 1904.)

II. — 75 à 86. P. Gentizon : *L'Allemagne en République.* (Payot, 1920.)

II. — 94 à 113. R. Gilloin : *Idées et figures d'aujourd'hui.* (Paris, 1919, Grasset.)

II. — 149. Ch. Gide : *Les dépenses militaires antérieures à la guerre.* (Nîmes, 1916.)

U. Gohier : *L'armée contre la nation.*

R. de Gourmont : *Le joujou patriotique.* (Mercure de France, mars 1891.)

I. — 246 à 267. Goyau : *L'Idée de Patrie.* (Perrin, 1902.)

Gravereaux : *Patriotisme et militarisme.* (Paris, 1913.)

A. Guilland : *L'Allemagne nouvelle et ses historiens.* (Alcan, 1900.)

I. — 111. Dr. Graux : *Les Fausses nouvelles de la grande guerre.* 6 volumes. (Ed. française illustrée, 1919.)

H

G. Henry : *Où va l'Allemagne.* (Paris, 1913.)

I. — 191 à 204. G. Hervé : *Histoire de l'Europe.*

I. — 246 à 267. G. Hervé : *Leur Patrie.* (Paris, 1906.)

G. Hervé : *L'internationalisme.* (Paris, 1910.)

I. — 200 à 202. Houssaye : *1814.* (Paris.)

II. — 125. V. Hugo : *Le Rhin.* (Paris, 1844.)

J. Huret : *Berlin.* (Fasquelle, 1909.)

J. Huret : *Rhin et Westphalie.* (Fasquelle, 1907.)

J. Huret : *De Hambourg aux marches de Pologne.* (Fasquelle, 1908.)

J. Huret : *La Bavière et la Saxe.* (Fasquelle, 1911.)

J

I. — J. JAURÈS : *Patriotisme et internationalisme.* (Paris, 1905.)
J. JAURÈS : *La protestation du droit.* (Librairie de l'*Humanité*, 1911.)

I. — 70 à 73. R. DE JOUVENEL : *La République des camarades.* (Grasset, 1914.)

K

II. — 141 à 167. KAUTSKY : *Qui a déclanché la guerre mondiale ?* (Costes, 1921.)

II. — 61 et 62. J. KEYNES : Les conséquences économiques de la paix. (*Nouvelle Revue française,* 1920.)

L

I. 149 à 154. P. LACOMBE : *La guerre et l'homme.* (Société nouvelle d'édition, 1903.)
Dr. LAGNEAU : *Conséquences démographiques de la guerre.* (Paris, 1892.)
LANGEVIN : *L'Allemagne et la France.* (Picard, 1903.)

I. — 161 à 170. E. LANGLOIS : *La guerre inutile.* (Paris, 1890.)

I. — 133 à 138. A. LATZKO : *Hommes dans la guerre.* (Traduction Magdeleine Marx.) (Flammarion, 1920.)

II. — 168. H. LAVEDAN : *Bon an, mal an.* (Paris, 1906.)
E. LAVISSE : *Pourquoi nous nous battons.* (Paris, Levrault, 1917.)

I. — 246 à 267. L. LEGRAND : *L'Idée de Patrie.* (Hachette, 1897.)

I. — 70 à 85. LYSIS : *Contre l'oligarchie financière.* (A. Michel, 1910.)
L. LE FOYER : *Patriotisme et civisme.* (Nîmes, 1903.)
LEROY-BEAULIEU : *La Patrie française et l'internationalisme.* (Paris, 1897.)

II. — 87 à 89. MAXIME LEROY : *L'Alsace-Lorraine, porte de France, porte d'Allemagne.* (Paris, 1914.)

MAXIME LEROY : *Lettres à tous les Français.* (Paris, 1915.)

LICHTENBERGER : *L'Allemagne moderne.* (Plon, 1907.)

II. — 39 à 41. LICHTENBERGER : *Ligue contre la dépopulation.* (Tracts divers.)

LICHTENBERGER : *Livres diplomatiques* (blanc, gris, jaune, etc.).

I. — 188, 189, 233. LORULOT : *L'Idole Patrie.* (Lens, 1907.)

LETOURNEAU : *La guerre dans les diverses races.*

PAUL-LOUIS : *Le bouleversement mondial.* (Alcan, 1920.)

M

II. — 124. G. de MAUPASSANT : *Sur l'eau.*

II. — 87 à 89. A. MAUROIS : *Les bourgeois de Witzheim.* (Grasset, 1920.)

J. MARIELD : *Patriotisme toujours...* (Paris, 1889.)

B. MALON : *L'Internationale.*

II. — 70 et 71. E. MILHAUD : *Les fermiers généraux du rail.* (Grasset, 1920.)

Lieutenant-colonel MONTAIGNE : *Vaincre.* (Paris, 1913.)

I. — 72, 73. A. MORIZET : *La Presse moderne.* (Paris, 1912.)

H. MOYSSET : *L'esprit public en Allemagne.* (Alcan, 1911.)

N

I. — 246 à 267. A. NAQUET. *L'humanité et la Patrie.* (Stock, 1901.)

II. — 39 à 41. A. NAQUET : *Dépopulation. Temps futurs.* (Paris, 1900.)

NOVICOW : *La critique du darwinisme social.* (Alcan, 1910.)

NOVICOW : *La guerre et ses prétendus bienfaits.* (Colin, 1894.)

NOVICOW : *La lutte entre les sociétés humaines.* (Alcan, 1904.)

P

II. — 39 à 41. E. PICARD : *Comment combattre la dépopulation.* (Paris, 1917.)
II. — 65 à 75. A. PINCAUD : *Le développement économique de l'Allemagne.* (Berger-Levrault, 1916.)
II. — 153. F. PONCET : *Ce que pense la jeunesse allemande.* (Alcan, 1919.)
I. — 246 à 267. F. de PRESSENSÉ : *L'Idée de Patrie.* (Paris, 1902.)
Le Progrès civique. (Toute la collection.)

R

P. RENAUDEL : *Pour la paix des peuples.* (Librairie de *l'Humanité*, 1919.)
II. — 38 et 39. J. REINACH : *L'Alcool.* (Fasquelle.)
I. — 238-239. E. RENAN. *Les Apôtres.*
I. — 250. E. RENAN : *Discours et conférences.*
I. — 238. E. RENAN. *Marc Aurèle.*
Ch. RICHET : *Le passé de la guerre et l'avenir de la paix.* (Ollendorff, 1907.)
CH. RICHET : *La guerre et la paix.* (Schliescher, 1899.)
CH. RICHET : *L'Homme stupide.* (Flammarion, 1919.)
II. — 93 à 113. J. RIVIÈRE : *L'Allemand.* (*Nouvelle Revue française*, 1918.)
II. — 15 à 17. Dr. ROMMEL : *Au pays de la revanche.* (Genève, 1886.)
F. de ROUSIERS : *La lutte commerciale actuelle.* (Paris, 1907.)
I. — 238 à 242. Abbé ROUZIC : *Théologie de la guerre.* (Bloud, 1916.)

S

II. — 245. J. SAGERET : *Philosophie de la guerre et de la paix.* (Alcan, 1919.)
II. — 143 à 147. CH. SAROLEA : *Le problème anglo-allemand* (Crès, 1915.)

Abbé Savoyer : *L'origine de quelques idées modernes.* (Paris, 1911.)

I. — 246 à 267. G. Seailles : *Patrie et patriotisme.* (Troyes, 1910.)

P. Seippel : *L'Europe libérée.* (Crès, 1918.)

H. Spencer : *Principes de sociologie.*

H. Spencer : *Introduction à la science sociale.*

T

M. Tcherkesoff : *Précurseurs de l'Internationale.* (Bruxelles, 1879.)

I. — 238 à 242. L. Tolstoï : *L'esprit chrétien et le patriotisme.* (Paris, 1894.)

Tolstoï : *Lois de l'amour et de la violence.* (Dorbon, 1911.)

Tolstoï : *Plaisirs cruels.* (Fasquelle, 1895.)

V

La Vague (toute la collection).

I. — 238 à 242. Le P. Vaudon : *Eglise et patrie.* (Patrie, 1901.)

II. — 15 à 17, 54 à 57. P. Verrier : *La folie allemande.* (Berger-Levrault, 1914.)

I. — Viaud : *Les époques critiques du patriotisme français.* (Bloud, 1910.)

I. — 246 à 267. Vibert : *L'évolution de l'idée de patrie.* (Foix, 1905.)

W

H. Verdier Winteler : *De la paix et du désarmement.* (Fischbacher.)

II. — 188 à 192. Ch. de Wett : *Trois ans de guerre.* (Juven.)

X

II. — 79 à 86. Impressions d'Allemagne. (*Revue de Paris,* 15 juin 1920.)

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
XXIII.	— Amoureux ?	5
XXIV.	— La douce France	13
XXV.	— La dure vérité	30
XXVI.	— Lettre de Genève	51
XXVII.	— L'innocence française	59
XXVIII.	— Hier et aujourd'hui	66
XXIX.	— Où ils en sont	79
XXX.	— Sœurs exilées	87
XXXI.	— Les atouts d'un candidat	90
XXXII.	— Leur âme	93
XXXIII.	— Casse-cou	117
XXXIV.	— Le doute, article de foi	119
XXXV.	— La puissance des bras croisés	124
XXXVI.	— Loin l'un de l'autre	130
XXXVII.	— Responsabilités	141
XXXVIII.	— Atrocités	168
XXXIX.	— Affaire d'honneur	193
XL.	— L'aveu d'Yvonne	205
XLI.	— Appartement à louer	214
XLII.	— L'inconnue	220
XLIII.	— Les liens rompus	227
XLIV.	— Par les voies du cœur	232
XLV.	— Le seul chemin	238
XLVI.	— Les Drapeaux	250
Bibliographie		259

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette.